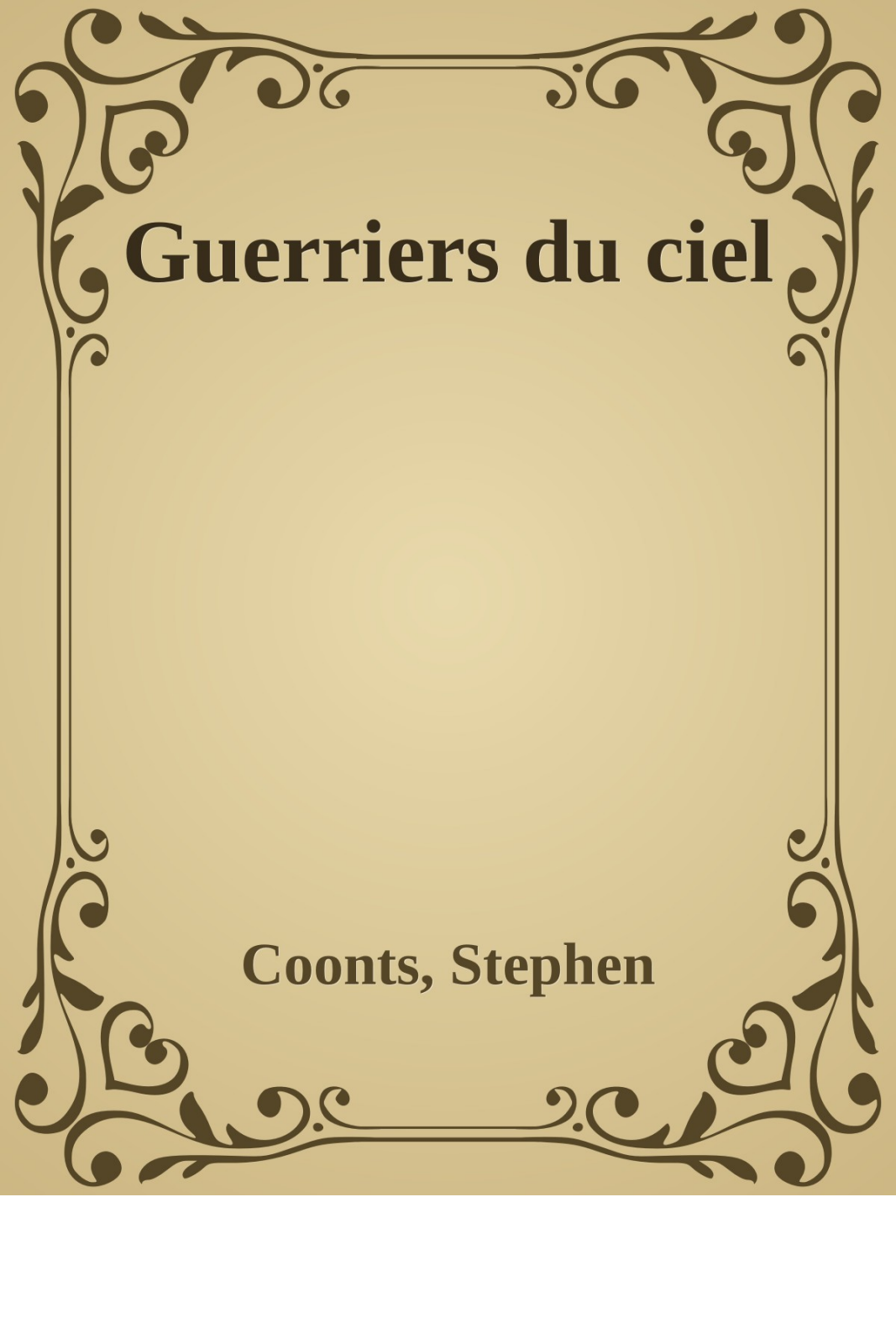




Guerriers du ciel

Coonts, Stephen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN COONTS

Les Guerriers du ciel



Texte intégral

STEPHEN COONTS

Les Guerriers du ciel

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BERNARD BLANC

ALBIN MICHEL

Titre original :

THE INTRUDERS

© Stephen P. Coonts, 1994.

© Éditions Albin Michel S.A., 1996, pour la traduction française.

Père Éternel, Vous qui pouvez nous sauver, Vous
dont le bras retient la vague jamais reposée, Vous,
Maître des profondeurs du puissant océan, Qui gardez les
frontières le limitant,
Ô entendez nos prières
Pour ceux qui sont en péril sur les mers.

The Navy Hymn
William Whiting

CHAPITRE UN

L'immense navire dominait le quai qui s'avavançait dans la baie. La pluie, déversée par un ciel bas couleur d'argile, donnait à toute chose une apparence sombre et humide – au bâtiment, au quai, aux véhicules, et même aux marins qui passaient en pressant le pas.

À la grille, à l'entrée du quai, dans une guérite démontable, un marin avait relevé le col de son caban et enfoncé ses mains dans ses poches. Cette guérite en bois n'était pas chauffée et il y faisait aussi froid qu'à l'extérieur, mais l'homme y était au moins à l'abri du vent. Dehors, l'air tourbillonnait, âpre et humide, fouettait la moindre parcelle de peau nue et coupait la chair comme un couteau à travers le tissu mince du pantalon.

Le marin observa de nouveau, au-dessus de lui, le pont d'envol de l'énorme navire, les saumons d'ailes et les queues des avions qui en dépassaient. Puis ses yeux se promenèrent sur le flanc du bâtiment de plus de trois cents mètres de long. Ce monstre d'acier gris paraissait si immuable, si solide, qu'on avait du mal à croire qu'il était vraiment capable de naviguer sur l'océan. Le marin se dit qu'il ressemblait à une falaise de granit bleu-noir.

De l'eau coulait des dalots, là-haut, au bord du pont d'envol. Quand il y avait des bourrasques de vent, cette eau s'éparpillait et se mélangeait à la pluie. Mais dans les moments d'accalmie, elle tombait au hasard sur le quai, sur les caissons qui protégeaient la coque du bâtiment et dans l'eau noire, éternellement agitée, de la baie.

Le marin considéra le mouvement perpétuel de la petite houle qui frappait les barrages antipollution, faisait tourner les détritiques contre les piliers, et venait clapoter nerveusement contre la coque du navire. Bien sûr, celui-ci ne bougeait pas. Il était aussi immobile que s'il reposait sur des rochers.

Et pourtant, il flottait sur cette eau noire et huileuse, songea le jeune homme. Ses quatre-vingt-quinze mille tonnes d'acier s'ébranlèrent demain matin, traverseraient la baie et franchiraient le Golden Gate. Les quatre-vingts avions qu'il transportait étaient déjà à

bord, sauf le dernier, qu'une grue chargeait en ce moment même sur l'ascenseur de tribord avant, l'ascenseur 1. Au cours de la semaine, on avait embarqué des bombes, des balles, des haricots, du papier toilette – un approvisionnement ininterrompu apporté par camions et par chemin de fer, qui s'entassait au milieu du quai.

Demain.

Demain, avec ses avions et ses cinq mille hommes, le bâtiment laisserait la terre derrière lui et évoluerait librement entre mer et ciel – cette idée était excitante, merveilleuse et même un peu inquiétante. Le porte-avions serait une planète construite de main humaine, voyageant dans un monde de vagues, de tempêtes, d'obscurité et, à l'occasion, de soleil. Et, sur cette planète, les hommes, comme des fourmis, allaient travailler et travailler encore, manger, dormir, transpirer, et prier pour qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, le vaisseau regagnât la terre ferme.

Lui, le marin, serait à son bord. C'était son premier embarquement, à dix-neuf ans. D'une certaine façon, c'était une perspective bizarre et effrayante.

Malgré lui, il frissonna peut-être à cause du froid –, et il considéra de nouveau les queues des avions qui dépassaient du pont d'envol. Que ressentait-on lorsqu'on était catapulté vers le ciel dans l'un de ces appareils, ou qu'on appontait en accrochant un brin ? Il n'en savait rien et avait peu de chance de le découvrir, et cela le décevait. Il était magasinier – un simple employé. Les aviateurs étaient, eux, des officiers, tous plus âgés et sans aucun doute bien mieux informés que lui – ils vivaient certainement dans un monde très différent du sien. Mais un jour, peut-être... À dix-neuf ans, le futur s'étend devant vous comme une autoroute qui se perd dans le lointain. Et qui sait ce que l'on rencontrera sur cette route brumeuse et infinie ?

Le marin ne s'intéressait pas beaucoup à cet avenir mythique : il pensait, tristement, à ce qui se passait ici et maintenant. Il avait le mal du pays. Il fréquentait une fille, chez lui ; avec elle, ce n'était pas très sérieux lorsqu'il était entré dans la Marine, après le lycée ; mais depuis, l'insidieuse magie de la séparation avait fait son œuvre. À présent, il lui écrivait trois longues lettres par semaine, outre celles qu'il envoyait à ses parents et à son frère. Cette fille... Bon, elle sortait avec un autre gars. Et cela le rongait vraiment.

Il pensait à elle, il réfléchissait à ce qu'il lui dirait dans sa prochaine lettre – celle qu'il avait reçue d'elle était arrivée trois semaines plus tôt –, quand un taxi s'arrêta de l'autre côté de la grille. Un officier, un lieutenant avec un blouson de vol en cuir et un calot kaki, en descendit et resta là un instant à considérer le porte-avions.

Le chauffeur de taxi ouvrit son coffre, l'officier paya sa course et

récupéra ses deux gros sacs en toile de parachute. Il en passa un en bandoulière sur son épaule droite, et ramassa le second, puis il se dirigea à grands pas vers la grille et la guérite du garde.

Le marin sortit sous la pluie, son clipboard à la main. Il salua l'officier et dit :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je dois voir votre carte d'identité.

Le regard de l'officier croisa celui du marin pour la première fois. Le nouveau venu mesurait environ un mètre quatre-vingts, il avait des yeux gris et un nez un peu trop gros pour son visage. Il posa ses sacs sur le sol de béton détrempé, chercha son portefeuille dans une de ses poches, en sortit sa carte d'identité et la tendit au marin.

Celui-ci en copia avec soin les informations sur la feuille de son clipboard, qu'il essayait tant bien que mal de protéger de la pluie. LT JACOB L. GRAFTON, USN[1]. Puis il rendit à l'officier le morceau de plastique de la taille d'une carte de crédit.

— Merci, monsieur.

— OK, marin, répondit le lieutenant.

Grafton rangea sa carte et resta un moment à contempler le vaisseau en silence, sans se soucier de la pluie.

Finalement, il se tourna de nouveau vers le jeune homme et demanda :

— Votre premier déploiement ?

— Oui, monsieur.

— D'où êtes-vous ?

— Iowa, monsieur.

— Humm.

Après un dernier coup d'œil aux avions stationnés sur le pont d'envol au-dessus d'eux, l'officier ramassa ses deux sacs. Cette fois encore, il en passa un en bandoulière sur son épaule droite, et prit l'autre de la main gauche. À la façon dont ils s'affaissaient, le marin pensa qu'ils devaient peser au moins vingt-cinq kilos chacun. L'officier semblait pourtant les soulever sans problème.

— Vous êtes loin de l'Iowa, dit le lieutenant d'une voix douce.

— Oui, monsieur.

— Bonne chance ! ajouta l'officier, avant de s'éloigner sur le quai.

Oubliant la pluie, le marin le regarda s'en aller.

Ce n'était pas seulement l'Iowa qui était loin... Toute sa vie était derrière lui. Le reste était à venir – le navire, le vaste océan, Hawaï, Hong-Kong, Singapour, l'Australie. Ils appareillaient demain matin. Plus qu'une nuit.

Le marin se réfugia dans sa guérite et referma la porte. Il se mit à siffloter pour lui-même.

Une heure plus tard, le lieutenant Jake Grafton trouva sa nouvelle chambre, où il déposa ses sacs. Le pilote de marine avec lequel il la partagerait était absent, mais apparemment il avait déjà pris possession de la couchette du bas.

Jake grimpa sur celle du dessus et s'allongea.

Après trois ans dans une flottille aérienne de la Marine et deux déploiements de combat, il n'avait fait que cinq mois de sa première affectation à terre – qui venait d'être brutalement interrompue... Voilà qu'aujourd'hui il devait reprendre la mer, et cette fois avec une flottille de marines !

Oh oui, le jour des amateurs était arrivé ! Le jour des mules [2] !

Comment s'était-il fourré dans un pareil pétrin ?

Son univers avait commencé à s'effondrer trois semaines plus tôt, à Chicago, lorsqu'il avait rendu visite à Callie. Il ferma les yeux et écouta distraitement les bruits du bâtiment, tandis que les souvenirs le submergeaient...

— Tu connais Chicago ? demanda Callie McKenzie.

Il était onze heures du matin, ce jeudi, et ils roulaient sur l'autoroute entre O'Hare [3] et la ville. C'était Callie qui conduisait.

Jake Grafton se laissa aller contre le dossier de son siège et sourit.

— Non.

Les yeux de Callie se tournèrent vivement vers lui. Elle avait encore le feu aux joues après le baiser passionné qu'ils avaient échangé à la porte des arrivées, devant un public appréciateur de voyageurs et de gardes. Ils avaient ensuite descendu le boulevard bras dessus, bras dessous. À présent, le sac en nylon vert de Jake était rangé dans le coffre et le pire du trafic de O'Hare était derrière eux.

— Merci pour les lettres, dit-elle. T'es un sacré correspondant.

— C'est moi qui te remercie pour toutes les tiennes.

Elle conduisit un moment en silence, toujours le rouge aux joues.

Plus tard, elle demanda :

— Alors, ton genou est guéri et tu as recommencé à voler ?

— Oh, oui. (Par pur automatisme, Jake frotta le genou en question, blessé lors d'une éjection au-dessus du Laos, six mois plus tôt. Lorsqu'il s'en rendit compte, il se mit à rire, puis il ajouta :) C'est de l'histoire ancienne. La guerre est finie, les prisonniers sont rentrés au pays, on est en juin, tu es jolie, je suis là – tout bien pesé, la vie est belle !

Callie McKenzie ne put s'empêcher de rougir de nouveau. Oui, il était là, en chair et en os, l'homme qu'elle avait rencontré à Hong-Kong l'automne précédent, et avec lequel elle avait passé un week-end à la fois triste et gai aux Philippines...

Combien de temps avait duré leur histoire ? Sept jours au total ? Et

elle était amoureuse de lui !

Elle avait lu et relu ses lettres avec passion et lui avait envoyé de longues réponses volubiles. À chaque ligne, elle lui avait dit qu'elle l'aimait. Et elle lui avait téléphoné le soir même de son retour aux États-Unis, à la fin de ses deux années passées à Hong-Kong pour le compte du Département d'État. Cela faisait dix jours. Et voilà qu'il était là !

Ils avaient tant de choses à se dire, une relation à renouer. Elle était inquiète. L'amour était si compliqué. Et si la magie ne revenait pas ?

— Mes parents sont impatients de te rencontrer, dit-elle.

Elle est un peu trop nerveuse, pensa Jake Grafton. Et lui aussi l'était, à tel point qu'il n'avait pas touché au petit déjeuner qu'on lui avait servi sur le vol de Seattle. Et pourtant, maintenant qu'il était avec elle, il se détendait. Tout se passerait bien.

Comme il ne répondait pas, elle lui jeta un coup d'œil. Il regardait les façades des immeubles de la ville, un petit sourire aux lèvres. Sa présence semblait emplir la voiture – c'était une des choses dont elle se souvenait : il donnait l'impression d'être plus grand qu'il ne l'était en réalité. Il n'avait pas changé. D'une certaine façon, cela la rassura. Elle l'observa de nouveau, puis se concentra sur sa conduite.

Un moment plus tard, elle demanda :

— Tu as faim ?

— Oh, ça commence.

— J'ai pensé qu'on pourrait aller en ville, manger un morceau, faire un peu de tourisme, puis rentrer ce soir à la maison, lorsque mes parents seront revenus de la fac.

— Ça me paraît un bon plan.

— Tu aimeras Chicago, assura-t-elle.

— J'aime toutes les villes américaines, répondit-il doucement. Il n'y en a pas encore une seule que je n'ai pas aimée.

— Vous, les hommes ! C'est si difficile de vous plaire !

Il éclata de rire et elle l'imita.

Il est là ! Elle se sentait parfaitement bien.

Elle trouva une place de parking au centre-ville, puis ils partirent main dans la main. Ils regardaient autour d'eux, ils riaient, ils refaisaient connaissance. Ils déjeunèrent dans un bistro, au milieu d'une foule bourdonnante, puis ils marchèrent et marchèrent encore.

Bien sûr, Callie souhaita entendre de la bouche même de Jake comment il avait été abattu au-dessus du Laos et comment on l'avait secouru ; et ils parlèrent de Tiger Cole, son navigateur-bombardier, qui s'était cassé la colonne vertébrale et était aujourd'hui en rééducation à Pensacola.

Lorsque chacun eut raconté à l'autre tout ce qui lui était arrivé depuis leur dernière rencontre, Callie demanda :

— Tu vas rester dans la Marine ?

— Je ne sais pas. Je peux la quitter après un an à terre.

Il était instructeur dans la flottille d'attaque 128, à la NAS[4] de Whidbey Island, dans l'État de Washington, où il préparait de nouveaux pilotes et des navigateurs-bombardiers (NB)[5] à voler sur des Intruder A-6.

— J'ai plaisir à piloter reprit-il. C'est bon de s'y remettre. Mais je ne sais pas. Ça dépend.

— De quoi ?

— Oh, de ci et de ça.

Il lui sourit.

Elle aimait bien quand il souriait. Ses yeux gris papillonnaient.

Elle croyait savoir de quoi dépendait sa décision, mais elle voulait l'entendre de sa bouche.

— Ce n'est pas une question d'argent ?

— Non. J'ai quelques dollars de côté.

— Alors ça dépend d'un emploi de pilote dans le civil ?

— J'ai jamais posé ma candidature.

— Oh, c'est quoi alors, Jake ?

Ils étaient sur le trottoir du Lake Shore Drive. Le lac Michigan s'étendait devant eux. Jake s'appuyait sur le garde-fou. Il se retourna, prit Callie dans ses bras et l'embrassa longuement. Lorsque leurs lèvres se séparèrent, parce qu'ils avaient besoin de respirer, il répéta :

— Ça dépend de ci et de ça.

— De nous ?

— De toi et de moi.

Elle était contente qu'il l'admît. Elle prit son bras dans ses mains et posa sa tête sur son épaule.

Les mouettes criaient et tournoyaient au-dessus de la plage.

Les McKenzie habitaient une maison en briques d'un étage, dans un quartier ancien. Deux gros chênes poussaient dans leur petit jardin, entre le porche et le trottoir. L'herbe s'était battue pendant des années pour profiter du soleil, puis elle avait accepté son destin. De rares touffes dépassaient du tapis de feuilles tombées à l'automne. Le professeur McKenzie paraissait mettre autant d'enthousiasme à ratisser les feuilles qu'à tondre son gazon.

Callie présenta Jake à ses parents, et celui-ci accepta une bière. Le professeur se servit un whisky à l'eau et versa du vin aux deux femmes. Puis ils s'assirent quelques minutes tous les quatre dans le salon et, leur verre à la main, ils échangèrent des civilités.

Il était dans la Marine depuis cinq ans. Il aimait ça, jusqu'à

présent. Callie et lui s'étaient rencontrés à Hong-Kong. Juin était agréable, cette année, n'est-ce pas ?

Finalement, Callie et sa mère s'excusèrent et disparurent dans la cuisine. Jake chercha un cendrier et n'en vit nulle part. Tandis qu'il se demandait s'il allait croiser les jambes ou pas, le père de Callie lui expliqua que sa femme et lui enseignaient à l'université de Chicago ; ils y travaillaient depuis trente ans et vivaient dans cette maison depuis vingt. Ils espéraient prendre leur retraite dans huit ans. Peut-être qu'ensuite ils s'installeraient en Floride.

— J'ai grandi dans le sud-ouest de la Virginie, expliqua Jake à son hôte. Mon père avait une ferme d'une assez bonne taille.

— Vous voulez être agriculteur ?

Non, Jake ne le pensait pas. Il en avait eu sa dose de ferme pendant sa jeunesse. Aujourd'hui, il était pilote et il pourrait bien le rester, même s'il ne l'avait pas encore absolument décidé.

— Sur quel genre d'avions volez-vous, dans la Marine ? demanda M. McKenzie.

Callie ne le leur avait donc pas dit ? Ou peut-être que le professeur avait oublié ?

— Je pilote des A-6, monsieur.

McKenzie n'eut aucune réaction. Il avait un visage buriné, ridé, il était chauve et portait des lunettes à triple foyer. Cependant, il n'était pas laid. Et M^{me} McKenzie était une femme impressionnante. À présent, Jake savait de qui Callie tenait sa beauté et ses traits.

— Quel genre d'avions est-ce ? dit alors le professeur, juste pour faire la conversation apparemment.

— Des avions d'attaque. Attaque tout-temps.

— *D'attaque ?*

— À n'importe quelle heure, n'importe où, par tous les temps, de nuit comme de jour, à haute, basse ou moyenne altitude.

— Vous... larguez... des *bombes* ?

Il était déconcerté. Incrédule.

— Et je tire aussi des missiles, ajouta Jake d'une voix ferme.

Le professeur McKenzie prit une profonde inspiration et dévisagea ce jeune homme que sa fille avait invité dans sa maison. Sa fille unique. La vie est stupéfiante – coucher avec une femme, c'est l'ultime acte de foi : c'est comme lancer des dés cosmiques, vraiment. Qui aurait imaginé que, vingt-cinq ans plus tard, l'enfant de cette union ramènerait à la maison ce... ce...

— Est-ce que ça ne vous gêne pas ? Je veux dire de larguer des bombes ?

— C'est seulement quand les méchants essaient de me tuer que ça me gêne, répondit Jake Grafton froidement. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, monsieur, je pourrais peut-être monter mes

bagages à l'étage et me passer un peu d'eau sur le visage ?

— Bien sûr.

Le professeur lui indiqua d'un geste vague le vestibule et les escaliers, puis il avala une bonne gorgée de son whisky.

Jake pénétra dans la chambre d'amis et posa ses sacs sur un fauteuil. Puis il s'assit sur le lit et laissa son regard errer par la fenêtre.

Il avait un problème.

Nul besoin d'être un génie pour s'en apercevoir. Callie n'avait *rien* dit sur lui à ses parents. Et cette expression sur le visage de son père ! « Vous larguez des *bombes* ? »

Il aurait tout aussi bien pu murmurer : « Oh, monsieur Grafton, vous êtes un tueur de la Mafia ? Quelle étrange profession ! Et vous pourriez aimer votre travail. »

Mon Dieu !

Il farfouilla dans sa poche et en sortit la bague. Cette bague de fiançailles, il l'avait achetée en décembre dernier sur le porte-avions *Shiloh*, et, depuis, il l'avait toujours gardée sur lui, au sol comme dans les airs. Il avait vraiment l'intention de l'offrir à Callie lorsque le moment serait venu. Mais cette visite... Ses parents... Il s'interrogeait, maintenant. Était-il l'homme qui convenait à cette femme ? Avait-il sa place dans cette famille ? Oh, l'amour est merveilleux et grand, et il surmonte tous les obstacles – n'était-ce pas ce que disait la chanson ? Mais, au-delà de la passion, il devait y avoir autre chose... quelque chose de *juste*. Il désirait une femme avec laquelle vivre. Et si cette femme c'était Callie, ce n'était pas le bon moment, en tout cas. Elle n'était pas prête.

Et si elle ne l'était pas, il ne l'était pas non plus.

Il considéra le bijou avec une grimace, puis le fit disparaître dans sa poche.

Le soleil de cette fin d'après-midi brillait entre les branches des vieux chênes. La fenêtre était ouverte et la brise entraînait doucement dans la pièce en agitant les rideaux. Cette grosse branche, là – il pouvait soulever le rideau, balancer ses sacs, grimper dessus et descendre dans le jardin. Personne n'aurait encore remarqué son absence qu'il filerait déjà dans un taxi en direction de l'aéroport.

Il était toujours assis sur le lit à regarder tristement par la fenêtre lorsque Callie vint le chercher, une demi-heure plus tard.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— Rien, dit-il en se levant et en s'étirant. Le dîner est prêt ?

— Oui. Y a quelque chose qui cloche, n'est-ce pas ?

Il n'y avait aucun moyen d'éviter le sujet.

— Tu ne m'avais pas dit que ton père était un Monsieur Libéral.

— Libéral ? Tu parles ! Il est à un kilomètre à gauche de Lénine.

— Il a eu l'air vraiment ravi quand je lui ai annoncé que j'étais

pilote d'attaque.

— Papa c'est papa. Je pensais que c'était moi qui t'intéressais ?

Il pencha légèrement la tête.

— Tu es plus agréable à regarder que lui, en effet. Tu embrasses sans doute mieux, aussi. (Il la prit par le bras et l'entraîna vers les escaliers.) Attends de rencontrer mon frère aîné, ajouta-t-il. Il refuse de patienter jusqu'à la prochaine révolution. Il prétend que ce coup-ci on ne se plantera pas comme Bobby Lee et Jeff Davis [6].

— Quelle note me donnes-tu pour les baisers ? demanda-t-elle doucement.

Ils s'immobilisèrent en haut des escaliers et elle le serra dans ses bras.

— Voyons pour le score, murmura-t-il. Approche un peu les lèvres, tu veux ?

Cette nuit-là, une fois au lit, le professeur McKenzie dit à sa femme :

— Ce garçon est un tueur.

— Ne sois pas ridicule, Wallace.

— Il tue des gens. Il les tue depuis le ciel. C'est un bourreau.

— C'est la guerre, mon cher. On essaie de l'éliminer et il essaie d'en faire autant.

— C'est du meurtre.

Mary McKenzie avait déjà entendu ce genre de discours.

— Callie est amoureuse de lui, Wallace. Je suggère que tu gardes pour toi tes opinions et tes étiquettes tendancieuses. Elle doit décider toute seule.

— Décider ? Décider quoi ?

— Si elle va l'épouser ou non.

— *L'épouser ?*

— Ne me dis pas que tu ne savais pas ce qui se passait ? répliqua sa femme avec mauvaise humeur. Non, mais je te jure, t'es aussi miro qu'une taupe ! Tu ne l'as pas vue ce soir, au dîner ? Elle est amoureuse de lui.

— Elle ne se mariera pas avec ce gars-là, annonça le professeur McKenzie d'un ton péremptoire. Je connais *ma Callie* !

— Mais bien sûr, chéri..., marmonna M^{me} McKenzie entre ses dents, histoire de le calmer.

En fait, ce que son mari *connaissait* des jeunes femmes amoureuses n'aurait pas rempli un dé à coudre. Elle aussi, le choix de Callie la consternait, car elle était certaine que sa fille pouvait trouver beaucoup mieux en se donnant simplement la peine de regarder un peu autour d'elle...

Callie n'avait pas la moindre expérience. Avant la fac, elle n'avait eu aucun petit ami, ensuite personne n'avait semblé l'intéresser

vraiment. Mary McKenzie avait espéré qu'elle rencontrerait l'homme qu'il lui fallait à l'époque où elle travaillait au Département d'État – un espoir vain, à l'évidence. Physiquement, ce Grafton était un beau spécimen masculin, et pourtant il ne collait pas avec Callie. Il faisait si... si col bleu. Sa fille avait besoin d'un homme du même niveau intellectuel que le sien.

Mais elle ne dirait rien de tout cela à Callie – certainement pas ! Sa fille prendrait très mal ses observations, peut-être même qu'elle l'enverrait sur les roses. En ces temps de libération des femmes, le seul moyen de pression qui convenait était une pression indirecte. Il fallait feindre une stricte neutralité – « C'est *ta* décision, ma chérie... » –, tout en émettant de mauvaises vibrations. Elle devait à sa fille des conseils maternels – le choix d'un petit ami était trop important pour être laissé à une gamine qui découvrait l'amour.

Certaine d'être à la hauteur de la tâche qui lui incombait aujourd'hui, Mary McKenzie s'endormit paisiblement, alors que son mari continuait à fulminer.

Au petit déjeuner, le professeur McKenzie disserta sur la guerre du Viêt-nam. La veille, pendant le dîner, il n'avait pas dit grand-chose, préférant laisser les femmes faire la conversation. Mais ce matin-là, il expliqua à Jake Grafton, sans mâcher ses mots, ce qu'il pensait des politiciens qui avaient commencé la guerre et de ceux qui avaient laissé la nation s'y embourber.

S'il s'attendait à une controverse, il en fut pour ses frais. Jake signifia plusieurs fois d'un hochement de tête qu'il était d'accord avec les arguments du professeur, et à deux reprises même, Callie l'entendit lui répondre :

— Vous avez raison.

Lorsque les parents McKenzie furent partis pour l'université, Jake et Callie passèrent à la cuisine pour finir de ranger.

— Tu as bien manœuvré papa, lui dit Callie.

— Hein ?

— Tu lui as coupé l'herbe sous les pieds. Il pensait que tu allais lui offrir une bagarre de première.

Elle avait plongé son regard dans ses yeux gris, lorsqu'il répondit :

— La guerre est finie. C'est de l'histoire ancienne. Pourquoi se disputer pour ça ?

— Eh bien..., grommela Callie, peu convaincue.

Jake se contenta de hausser les épaules. Son genou était guéri et les morts enterrés. Ce chapitre de sa vie était clos.

Il la serra dans ses bras en souriant et demanda :

— Que fait-on, aujourd'hui ?

Callie pensa qu'il avait de beaux yeux. On pouvait y lire que c'était

un homme simple et bon. Il n'était pas compliqué et égocentrique comme son professeur de père, il n'était pas rongé non plus par des angoisses et des doutes secrets comme beaucoup de jeunes gens qu'elle connaissait. Chose curieuse, le Viêt-nam ne lui avait laissé que des cicatrices purement physiques, comme cette balafre sur la tempe, à l'endroit où une balle lui avait entaillé la chair.

Consciente de la chaleur et du poids du corps de Jake contre le sien, elle l'étreignit avec passion et murmura :

— Qu'est-ce que tu voudrais faire ?

La peau, l'odeur et la chaleur de cette femme dépassaient tout ce que Jake pouvait supporter.

— Tout ce que vous voulez, mademoiselle McKenzie, à condition que nous le fassions ensemble..., répondit-il d'une voix rauque, surpris de la façon dont il réagissait à sa présence.

Cette formule donnait à penser autre chose que ce qu'il avait en tête, et il se sentit un peu gêné. On ne peut tout simplement pas proposer à une femme de coucher avec elle à huit heures et demie du matin !

Il massa le creux de ses reins, et Callie sentit ses genoux se dérober sous elle. Elle respira profondément pour reprendre ses esprits, puis elle dit :

— J'aimerais te faire rencontrer mon frère, Theron. Il vit à Milwaukee. Mais finissons d'abord cette vaisselle. Et ensuite, puisque tu l'as suggéré avec une telle fausse pudeur, filons à l'étage et mettons-nous franchement à poil !

Voyant Jake rougir, Callie éclata de rire – un profond rire de gorge féminin :

— Ne me dis pas que tu n'y pensais pas !

Jake éprouva une grande tendresse à la voir rire ainsi. Sa façon de rejeter la tête en arrière et de montrer ses belles dents le faisait craquer. À ce moment-là ses cheveux ondulaient et elle plissait les yeux. C'était fascinant. On avait envie qu'elle recommence encore et encore...

— L'idée a en effet effleuré ma petite cervelle, admit-il avec un grand sourire, tout en surveillant son regard.

— Ooh, j'ai envie de toi, Jake Grafton, souffla-t-elle en l'embrassant.

Par la fenêtre ouverte, un rayon de soleil tombait directement sur eux, dans le lit. Après tous ces mois passés sur un bateau, dans un cube d'acier perdu dans les entrailles d'un monstre où la lumière du jour était inconnue, Jake trouvait au soleil un petit quelque chose de magique. Il fit doucement pivoter Callie de façon à ce que leurs deux visages fussent dans la lumière. Le vent, qui entrait par la fenêtre,

jouait avec les mèches de ses cheveux bruns et le soleil y dessinait des taches d'or. C'était une femme, toute chaude, belle, resplendissante de santé, sensuelle et pleine de désir...

D'une façon ou d'une autre, elle se retrouva sur lui et décida du rythme de leur amour. Comme ses cheveux chatouillaient les joues de Jake et que ses mains se promenaient sur son corps, un sentiment d'urgence les submergea – alors, elle l'aida à entrer en elle.

Plus tard, allongée sur lui, épuisée, ses cils caressant sa poitrine, elle respirait contre son épaule. Il lui murmura :

— Je t'aime.

— Je sais, répondit-elle.

Theron McKenzie avait été appelé sous les drapeaux en 1967. Le 7 octobre 1968, il avait sauté sur une mine. Il avait perdu les deux jambes ; l'une avait été coupée au-dessous du genou, et l'autre au-dessus. Aujourd'hui, il marchait avec des membres artificiels. Jake trouva qu'il se débrouillait plutôt bien, même s'il devait se dandiner légèrement pour conserver son équilibre lorsqu'il se déplaçait.

— J'étais dans le deuxième corps d'armée, expliqua-t-il à Jake. Au camp de base. C'était une de nos mines, c'est ça le pire. J'ai eu un moment d'inattention, et j'ai posé le pied là où il ne fallait pas.

Il haussa les épaules et lui sourit.

C'était un beau sourire. Jake aima ce garçon immédiatement. Et pourtant, il fut un peu déconcerté lorsque Theron lui demanda :

— Ainsi, tu vas l'épouser ?

À ce moment-là, sa sœur marchait entre eux en tenant Jake par le bras.

Jake retrouva rapidement ses esprits.

— Aaah ! J'en sais rien. Elle se met tellement en avant, elle est si bigrement maligne ! C'est peut-être trop, pour un cul-terreux comme moi. Si tu étais à ma place, sachant ce que tu sais d'elle, qu'est-ce que tu ferais ?

Les deux jeunes gens considérèrent le visage de Callie : pas un de ses muscles ne bougea. Theron soupira, puis répondit :

— Si j'étais toi, et qu'une femme m'aimait autant que Callie t'aime, je la traînerais nu-pieds jusqu'à l'autel. Si j'étais toi.

— J'y songerai.

— Et toi, sœurlette ? Tu l'épouses ?

— Theron, de quelle façon veux-tu qu'on te zigouille ?

Ils déjeunèrent dans un bar sportif, au coin de la rue où se trouvait le bureau de Theron – il était conseiller fiscal. Après une demi-heure d'une conversation tranquille, Theron demanda à Jake :

— Alors, tu restes chez eux, ou tu essaies de refaire ta vie dans le civil ?

— Pas encore décidé. Je n'ai qu'une licence d'histoire. Faudrait que je retourne à la fac.

— P't-être que tu pourrais trouver un boulot dans l'aviation commerciale ?

— Peut-être.

Theron changea de sujet. Sans laisser le temps à Callie d'intervenir, il se mit à l'interroger sur l'aviation embarquée – comment fonctionnaient les catapultes et les brins, comment les pilotes savaient s'ils étaient sur la bonne pente de descente... Jake fit des dessins sur leurs serviettes en papier, et Theron posa d'autres questions. Callie les observait.

— Bon Dieu, ça doit être fantastique d'être catapulté et d'apponter ! dit Theron à Jake. J'aimerais vraiment faire ça un jour ! (Il administra une claque à ses jambes artificielles.) Bien sûr, je ne peux plus maintenant, mais j'imagine !

Callie se sentait euphorique. Elle avait deviné que ces deux-là s'entendraient bien : ils étaient comme deux frères. Avoir un frère comme Theron était difficile pour une fille – il était si typiquement masculin ! Ayant grandi avec ce frère, qui avait un an et demi de plus qu'elle, elle avait été forcée de le comparer aux autres garçons – et ça n'avait pas été aisé d'en trouver un qui lui arrivait à la cheville.

Jake Grafton, lui, faisait le poids.

Le bonheur de Callie était parfait.

— Il restera dans la Marine ? demanda Mary McKenzie à sa fille, alors qu'elles découpaient toutes les deux la tarte aux cerises, à la cuisine.

— Il n'a pas encore décidé.

L'indécision de Jake Grafton ne servait pas les desseins de Mary McKenzie.

— Mais c'est très probable ? insista-t-elle.

— C'est possible, admit Callie.

— L'armée est une situation confortable pour certains. Le gouvernement les nourrit, les habille et les loge, il les soigne et il les paie. En échange, ils n'ont qu'à obéir aux ordres. Y en a qui aiment ça. Ils n'ont aucune responsabilité à prendre. L'armée, c'est la sécurité.

Callie essayait de poser les parts de tarte dans les assiettes sans les émietter.

— Est-ce qu'il continuerait à voler, interrogea sa mère, s'il restait dans la Marine ?

— J'ai dans l'idée que oui, admit Callie.

Mary McKenzie laissa le silence s'installer, jusqu'à ce qu'il fut trop gênant.

Lorsque Callie fut incapable de le supporter plus longtemps, elle

dit :

— Il ne m'a pas demandée en mariage, 'man.

— Oh, ça viendra, ça viendra... Ce garçon se prépare à faire sa demande, ou je ne m'y connais pas.

Callie avoua la vérité à sa mère :

— S'il me demande de l'épouser, je ne sais pas encore ce que je répondrai.

Et c'était précisément la raison pour laquelle il ne lui avait pas encore posé la question, soupçonnait Callie. Ce Grafton était un petit malin. En revanche, elle-même ne comprenait pas pourquoi elle n'avait toujours pas pris sa décision.

Puisque je l'aime, pourquoi n'ai-je pas choisi ?

Mary McKenzie ne savait pas grand-chose de Jake Grafton, mais elle reconnaissait un homme amoureux quand elle en rencontrait un.

— C'est un idiot, s'il gâche sa vie en restant dans la Marine, dit-elle négligemment.

— Il est pilote, 'man. C'est son boulot. Et il le fait bien.

— Les compagnies aériennes engagent des pilotes.

— Il est sans doute en train d'y réfléchir, répondit Callie distraitement, tout en essayant d'analyser ses émotions.

Cherchait-elle depuis tout ce temps un homme qui ressemblait à Theron ? Était-ce sage ? Désirait-elle un substitut de son frère ?

Sa mère continuait à parler. Au bout d'un moment, Callie l'écouta de nouveau :

— ... Et alors il reste dans la Marine, mais une nuit, on t'annonce qu'il s'est écrasé et que tu es veuve. Et qu'est-ce que tu feras, à ce moment-là ?

— Maman, tu viens de dire que certaines personnes s'accrochaient à l'armée parce que c'était la sécurité, et maintenant tu prétends que c'est trop dangereux... C'est l'un ou l'autre. Tu veux de la crème fouettée, sur ta tarte ?

— Callie, c'est à toi que je pense. Tu sais bien que quelque chose peut à la fois être physiquement dangereux et fasciner des gens sans ambition...

Callie ouvrit le réfrigérateur, jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis le referma.

— Plus de crème fouettée... Occupe-toi de ces deux assiettes, tu veux ?

Callie prit les deux autres et retourna à la salle à manger.

Elle les posa devant Jake et son père. Puis elle se rassit.

Jake lui fit un clin d'œil et elle essaya de lui sourire.

Mon Dieu, si seulement sa mère savait à quel point Jake vivait sur le fil du rasoir, elle ne serait pas consternée, elle serait... horrifiée ! Cet après-midi, Jake avait minimisé les dangers des catapultages et

des appontages sur porte-avions, mais elle, elle connaissait la vérité. La difficulté, c'était de rester vivant.

Elle le dévisagea de nouveau. Il ne ressemblait pas à Theron, mais il avait la même confiance en lui, la même intelligence et le même bon sens, la même curiosité intellectuelle, la même façon de se sentir à l'aise avec tout le monde... Elle avait vu tout cela chez lui dès leur première rencontre. Et, comme Theron, Jake Grafton n'avait rien à prouver à personne. C'était peut-être l'aviation de marine qui lui avait donné cette qualité – ou la guerre –, mais en tout cas, il l'avait. L'espace qu'il occupait était bien à lui.

Il *était* comme Theron ! Elle allait être obligée de vivre avec cette évidence.

— Le problème le plus grave que doivent affronter nos sociétés, psalmodia le professeur McKenzie, c'est la totale amoralité de la jeunesse...

Ils avaient terminé leur tarte et sirotaient leur café. Jake Grafton laissa passer cette déclaration sans même regarder son hôte. Il observait Callie, essayant de deviner ses pensées.

— ... s'ils avaient le moindre sens du bien et du mal, poursuivit le professeur, nos jeunes gens n'auraient jamais accepté de faire cette guerre. Jusqu'à ce que le peuple comprenne qu'il a le droit, que dis-je, le devoir, l'obligation, de résister aux exigences illégales d'un gouvernement en pleine faillite morale, nous aurons la guerre. Meurtre, massacre, rapine, absurde souffrance humaine, et tout ça pour quoi ? Juste pour enrichir des individus cupides !

Après le prologue, le professeur en vint au développement. Jake sentait, l'angoisse au ventre, que cela était inévitable.

— Et vous, Jake ? Vous avez été appelé sous les drapeaux ?

Jake posa les yeux sur le professeur, sans tourner la tête :

— Non.

Quelque chose, dans sa voix, attira le regard de Callie. Elle l'observa un instant, mais s'intéressa surtout à son père.

— Wallace, intervint Mary McKenzie, peut-être pourrions-nous...

— Vous vous êtes engagé ?

— Oui.

— Engagé pour tuer des gens ? insista le professeur d'un ton où le sarcasme était évident.

— J'ai été volontaire pour me battre pour mon pays.

Là, le professeur était en terrain connu. Il plaça sa botte.

— Votre pays n'était pas attaqué par les Vietnamiens. Vous ne pouvez pas vous draper aujourd'hui de la sainte bannière, mon cher, ni vous en servir pour dissimuler ce que les vôtres ont fait là-bas. (Il porta alors le coup final :) Vous et vos collègues de l'armée de l'air,

vous avez assassiné des hommes, des femmes et des enfants sans défense. Vous les avez brûlés vivants avec votre napalm. Vous les avez bombardés de la façon la plus méprisante et la plus lâche que...

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez...

— Messieurs, si nous changions de sujet ! intervint Mary McKenzie d'une voix dure.

— Non, Mary, répondit le professeur en se penchant en avant, les yeux fixés sur Jake. Ce jeune homme – et je reste correct – courtise notre fille. Je pense que j'ai le droit de savoir qui il est.

— La guerre est finie, monsieur McKenzie, dit Jake.

— Les assassinats ont cessé, et ce n'est pas grâce à vous. Mais vous ne pouvez pas simplement disparaître en ignorant tous ces cadavres. Je ne le permettrai pas ! Le peuple américain ne le...

Mais Jake Grafton ne l'écoutait plus. Il avait quitté la salle à manger. Il traversa le vestibule et ses pas résonnèrent dans l'escalier.

Mary McKenzie se leva brusquement et se réfugia à la cuisine, abandonnant sa fille et son mari.

— Tu n'avais pas besoin d'agir ainsi, 'pa..., murmura Callie.

— Ce n'est pas l'homme qu'il te faut, Callie. Tu ne pourrais pas vivre avec ce qu'ils ont fait, lui et les autres salopards en uniforme.

Callie tapota nerveusement la table avec sa petite cuillère. Finalement, elle la posa et repoussa sa chaise d'un geste sec.

— Je vais te dire quelque chose, papa. Ça fait longtemps que je veux le faire, mais je n'ai jamais su comment. Aujourd'hui, là, j'ai envie d'essayer. Tu penses en noir et blanc, alors que nous vivons dans un monde... gris. Et mon expérience m'a permis de comprendre que les gens qui croient que la ligne de séparation entre le bien et le mal est un mur de brique sont... des abrutis.

À ces mots, elle se leva et s'en alla. Son père était bouche bée.

Dans la chambre d'amis, à l'étage, Jake était en train de rouler ses vêtements et de les fourrer dans son sac. Callie remarqua que celui-ci était plein de taches. Jake l'avait déjà à Olongapo, l'automne dernier.

— J'ai appelé un taxi, lui dit-il.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Mon père... Je suis désolée... Pourquoi faut-il que tu partes ?

Jake finit de remplir son sac, vérifia qu'il n'avait rien oublié, puis tira la fermeture Éclair. Il le lança vers la porte. Alors seulement il se retourna pour faire face à Callie.

— Les hommes que j'ai connus à l'armée sont parmi les plus admirables que j'aie jamais rencontrés. Certains d'entre eux sont morts. Certains sont invalides, comme ton frère. Je suis fier de m'être battu avec eux. Nous avons commis des erreurs, mais nous avons fait de notre mieux. Je refuse d'écouter ce genre de calomnies haineuses.

— Papa et ses opinions...

— À son âge, ton père devrait avoir compris que personne n'a envie de savoir ce qu'il pense.

— Jake, toi et moi... Ce qu'il y a entre nous peut être merveilleux, si nous nous laissons une chance. Si nous prenions le temps d'en parler ?

— Parler de quoi ? De la guerre du Viêt-nam ? C'est *fini*. Tous ces morts ! Et pour *quoi* ? Pour rien du tout, voilà pour quoi ! (Il avait élevé la voix, mais il s'en moquait.) Oh, j'ai tué ma part de Vietnamiens – *là-dessus*, ton père a raison. Ces gens-là sont morts pour rien. Maintenant, il faut que je vive avec ce souvenir... Chaque jour de mon existence. Est-ce que tu comprends ? (Sa main s'abattit sur la table de toilette, et la photo qui y était posée tomba.) Je ne suis pas Dieu. Je ne sais pas s'il fallait aller au Viêt-nam, ni en partir plus tôt, je ne sais pas si cette guerre était juste ou pas. Les connards satisfaits d'eux-mêmes qui sont restés au pays peuvent toujours discuter de tout ça jusqu'à ce que les poules aient des dents. Et j'ai dans l'idée que c'est ce qu'ils vont faire.

» J'ai prêté serment. J'ai juré de défendre la Constitution des États-Unis. J'ai obéi aux ordres. J'ai fait du mieux possible ce qu'on m'a demandé. Exactement comme ton frère. Et comment on s'est fait avoir ? Moi et ton frère ? Toi et moi, Jake et Callie – ouais, comment on s'est fait avoir ?

Il respira avec difficulté. Il transpirait et se sentait mal. Légèrement nauséux.

— Ce n'est pas ton père, poursuivit-il. C'est *moi*. C'est juste que je suis incapable d'*oublier*.

— Jake, nous sommes tous obligés de vivre avec le passé. Et d'avancer vers l'avenir.

— Peut-être que nous ne sommes pas encore prêts pour cet avenir-là, tous les deux.

Elle resta silencieuse.

— Bon, peut-être que c'est moi qui ne le suis pas, admit-il.

Elle se mordait la lèvre.

— Et que tu ne l'es pas non plus..., ajouta-t-il.

Comme elle ne répondait toujours pas, il ramassa ses affaires.

— Remercie ta mère pour moi.

Il franchit la porte.

Elle l'entendit descendre les escaliers. Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Se refermer.

Alors seulement elle se mit à pleurer.

Une heure plus tard, Callie descendit à son tour au rez-de-chaussée. Elle surprit la voix de sa mère, dans le bureau :

— Espèce de crétin ! Tu dis n'importe quoi ! J'en ai *marre*

d'entendre tes sermons sur la guerre ! J'en ai *marre* de ta vertu ! J'en ai *marre* de te voir critiquer le monde depuis ton piédestal !

— Mary, cette guerre était une obscénité. Cette guerre était une erreur, une grave erreur, et c'est le stupide aveuglement de gamins comme Jake Grafton qui l'a rendue possible. Si Grafton et ses semblables avaient refusé d'y aller, il n'y aurait pas eu de guerre.

— Des gamins ? Jake Grafton n'est pas un gamin ! C'est un *homme* !

— Il ne *pense* pas, affirma le professeur McKenzie, d'une voix méprisante. Il n'est pas *capable* de penser. Pour moi, ce n'est pas un homme.

Callie s'assit sur les marches de l'escalier. Elle n'avait jamais entendu ses parents se parler de cette façon. Elle se sentait vidée, mais elle ne pouvait s'empêcher d'écouter ce qu'ils disaient.

— Oh si, c'en est un ! répliqua sa mère. Simplement, il ne pense pas comme toi. Il a assez de cervelle et de capacités pour piloter un avion de combat. Il a l'étoffe d'un officier naval, et j'ai même le sentiment qu'il est plutôt bon. Je sais bien que ça ne t'impressionne pas beaucoup, mais Callie sait qui il est vraiment. Il a suffisamment de maturité et de caractère pour l'impressionner, *elle*.

— Alors, c'est qu'elle se laisse avoir trop facilement. Cette fille ne sait pas que...

— Ça suffit, espèce d'*idiot* ! le coupa Mary McKenzie avec aigreur. On a un fils qui a fait ce qu'il croyait être son devoir, et tu ne l'as jamais laissé oublier ce que tu pensais de lui – que c'était un fasciste stupide et méprisable. Ton *seul* fils. Du coup, il ne vient plus à la maison. Il ne *veut* plus venir. Ton opinion, c'est *ton* opinion, Wallace, pas plus – tu ne sembles pas avoir compris que d'autres gens peuvent avoir des idées différentes des tiennes et tout aussi honorables. Et beaucoup de gens en ont, figure-toi.

— Je...

Sa femme éleva la voix. Elle était furieuse.

— Je ne te dirai ça qu'une fois, Wallace, alors tu as intérêt à m'écouter ! Callie peut très bien épouser Jake Grafton, sans tenir compte de tes souhaits. À sa façon, elle est presque aussi têtue que toi. Jake Grafton est comme Theron, et il n'acceptera pas plus que lui ta grandiloquence et ton dédain stupides ! Il l'a prouvé ce soir. Je ne lui en veux pas.

— Callie n'épousera pas ce...

— Espèce de vieux moulin à paroles, *ferme-la* ! Ce que tu connais de ta fille pourrait s'écrire sur une tête d'épingle !

Elle hurla cette dernière phrase. Puis elle se tut.

Lorsqu'elle parla de nouveau, sa voix était glacée, et elle articula chaque mot :

— Ce sera un miracle si Jake Grafton repasse jamais cette porte. Alors, Wallace, je t'avertis, ici et maintenant. Ton arrogance m'a enlevé mon fils. Si elle me prive aussi de ma fille, je demande le divorce !

Avant que Callie, assise sur les marches, ait le temps de se lever, sa mère franchissait à grandes enjambées la porte du bureau. Elle vit sa fille et s'arrêta net.

Alors, Callie se dressa, lui tourna le dos, et remonta à l'étage sans un mot.

CHAPITRE DEUX

Après une nuit misérable dans un motel près de O'Hare, Jake prit le premier vol pour Seattle. Hélas, il n'y avait plus de place sur la correspondance d'Harbor Airlines pour Oak Harbor, si bien qu'il eut deux heures à tuer à Sea-Tac[7].

Il se réfugia au bar et sirota une bière.

La guerre était finie, et pourtant elle ne l'était pas. C'était dingue.

Il avait essayé de rester calme, à Chicago, et il ne s'en était pas trop mal tiré, mais finalement le professeur avait réussi à le pousser à bout. Maintenant, il réfléchissait pour la quinzième fois à tout ce gâchis et il se demandait ce que Callie pouvait bien penser, ce qu'elle ressentait.

La bague le brûlait, dans sa poche. Il la sortit et y jeta un coup d'œil de temps en temps, en la cachant dans sa main pour éviter qu'on surprenne son manège.

Il aurait peut-être dû la foutre en l'air ! Apparemment, il ne réussirait pas à l'offrir un jour à Callie, pas dans cette existence-ci en tout cas, et cet objet ne comptait certainement pas assez pour le donner à quelqu'un d'autre dans l'avenir. Il allait bien être obligé d'en faire *quelque chose*.

Il avait été stupide de commencer par acheter une bague. Il aurait dû attendre d'avoir l'accord de Callie, puis l'entraîner chez un bijoutier et la laisser s'en choisir une. Les types normaux trouvent d'abord la femme et ensuite la bague. On évitait bon nombre de pièges quand on agissait selon des méthodes traditionnelles éprouvées.

Bon, tout ça était oublié et enterré.

Mais bon sang, qu'il se sentait malheureux ! Il était si vide – il avait l'impression d'avoir absolument perdu toute raison de vivre.

Il considérait sa chope de bière tristement, lorsqu'il entendit une voix qui demandait :

— T'as eu ça au Viêt-nam ?

Jake leva les yeux. Un jeune homme était assis deux tabourets plus loin ; il ne devait pas avoir plus de vingt-deux ans. À la place de sa main gauche un crochet sortait de sa manche.

Celui qui lui avait posé la question était plus âgé, facilement la trentaine, et plus gros ; il attendait la bière qu'il avait commandée au serveur.

— Oui, dit le gamin. Près de Chu Lai.

— Ben tu l'as pas volé ! répliqua son interlocuteur, tout en jetant quelques pièces sur le comptoir et en prenant sa bière.

À ces mots, il tourna le dos au jeune estropié.

Jake Grafton se leva et s'approcha sans vraiment réfléchir à ce qu'il faisait. Il posa lourdement sa main sur l'épaule de l'inconnu et le força à lui faire face. Sa bière se renversa.

— *Espèce de fils de pute !* vociféra l'homme. Qu'est-ce que tu fabriques, là ?

— Vous devez des excuses à ce gars-là.

— *Mon cul !* (Puis, impressionné par l'expression de Grafton, il ajouta :) Maintenant, fais gaffe, mon salaud ! Je suis ceinture noire de...

Ce fut tout ce qu'il fut capable de dire, parce que Jake s'était emparé d'une canette de bière posée sur le bar et, d'un large revers de la main, l'avait écrasée sur la tête de l'inconnu.

Le gros homme, assommé, s'écroula.

De sa main droite, Grafton le souleva en saisissant ses cheveux poisseux de bière et de sang. De l'autre main, il l'agrippa par le sexe et le remit debout, puis, de toutes ses forces, il le balança à travers la baie vitrée.

La vitre explosa.

Jake sortit par la porte du bar et s'approcha de l'homme. Celui-ci gisait, sonné, au milieu des éclats de verre qui craquèrent sous les semelles du pilote.

Jake s'accroupit à côté de lui.

Son adversaire était à demi inconscient et il saignait par de nombreuses petites coupures. Ses yeux, baignés de larmes, se fixèrent sur Grafton.

— T'as d'la chance, cette fois, lui murmura Jake. J'ai personnellement connu une douzaine de types qui t'auraient tué pour te faire payer ta petite plaisanterie. Et y en a probablement encore

plus, dans ce pays.

Plusieurs éclats de verre étaient plantés dans le visage de l'homme.

— Si j'étais toi, je renoncerais au karaté, reprit Jake. T'es vraiment pas assez balèze. Tu devrais peut-être essayer la danse classique.

Il se redressa et regagna le bar, ignorant les badauds stupéfaits qui observaient la scène. L'ancien soldat n'avait pas bougé de son tabouret.

— C'est combien pour les bières ? demanda Jake au barman.

— Les bières ?

— La mienne et celle de ce jeune homme. Je la lui offre.

— Quatre dollars.

Jake posa un billet de cinq sur le bar. Dans l'encadrement maintenant vide de la baie vitrée, il vit un policier se pencher sur l'homme allongé sur le boulevard.

Jake serra la main au jeune vétéran, qui lui dit :

— Vous n'aviez pas besoin de faire ça.

— Mais si, j'en avais besoin, répondit Jake. Je me le devais à moi-même.

Le barman, lui aussi, lui tendit la main.

— J'ai fait deux ans d'armée. Moi aussi, je veux vous remercier.

Jake lui serra la main.

— Bon, dit-il alors au vétéran, qui considérait son crochet, ne laisse plus ce genre de connards t'écraser.

— C'est pas le seul, murmura le jeune homme, avec un signe de tête en direction du boulevard.

— Je sais. On se retrouve dans un foutu paradis ici, pas vrai ?

À ces mots, il quitta le bar et se présenta au premier policier qu'il aperçut.

Il était à peu près seize heures, lundi après-midi, quand un officier de police ouvrit la porte de sa cellule.

— Vous nous quittez, Grafton. Venez.

Le policier emboîta le pas à Jake, qui était habillé d'une salopette bleue et avançait en traînant les pieds à cause de ses sandales de douche en caoutchouc, beaucoup trop grandes pour lui. Il avait passé le week-end en prison. Son seul coup de téléphone autorisé, lors de son arrestation, le samedi, avait été pour l'officier de permanence de la flottille, à la NAS de Whidbey.

— Tu es où ? demanda ce brave homme, apparemment incapable d'en croire ses oreilles.

— À la prison du King County, répéta Jake.

— Que je sois damné ! Qu'est-ce que tu as fabriqué ? T'as tué quelqu'un ?

— Non. J'ai viré un type d'un bar.

— C'est tout ?

— ... À travers une baie vitrée.

— Oh.

— Vaudrait mieux noter ça dans le registre et appeler le commandant chez lui.

— D'accord, Jake. En attendant, évite de te pencher pour ramasser le savon.

Ce lundi après-midi, il remit ses vêtements civils dans la pièce où il s'était déshabillé en arrivant – cette même pièce où on avait pris ses empreintes et où on l'avait photographié. Lorsqu'il fut habillé, un policier lui tendit une enveloppe avec le contenu de ses poches.

Jake l'examina. Ses billets d'avion étaient toujours là, son portefeuille, de la petite monnaie et la bague. Il remit la bague dans sa poche et recompta l'argent.

— On ne voit pas beaucoup de Blancs, ici, qui s'baladent avec des bagues en diamant, dit le policier sur le ton de la conversation.

Mais Grafton n'était pas d'humeur.

— Les dealers en ont plein, poursuivit le flic, et aussi les cambrioleurs. Vous ne vous êtes pas glissé par une fenêtre, n'est-ce pas ?

— Pas récemment, dit Jake, en refermant son portefeuille d'un coup sec et en le faisant disparaître dans sa poche.

— Je parie que c'truc vous aide à vous faire un paquet de gonzzesses.

— Ouais, ça fait fondre leurs culottes. J'ai tringlé ta fille la semaine dernière.

— Signe le reçu, connard !

Jake s'exécuta.

On le fit entrer dans un bureau. Son commandant, Dick Donovan, était assis sur une chaise. Il ne prit pas la peine de regarder Jake, qui signa deux documents supplémentaires posés devant lui par un sergent de police. L'un des deux était une promesse de se présenter devant un magistrat, trois semaines plus tard, pour une audience préliminaire.

Jake fit disparaître le double dans sa poche.

— Vous êtes libre, dit le sergent.

Donovan se leva et se dirigea vers la porte. Jake lui emboîta le pas.

Il monta à l'avant, côté passager, dans la voiture de Donovan garée sur le parking. Le commandant n'avait toujours pas ouvert la bouche. C'était un homme corpulent, de plus d'un mètre quatre-vingts, avec de larges épaules et de grands pieds. C'était aussi le premier navigateur-bombardier à commander la flottille de secours VA-128.

— Merci de m'avoir libéré, chef.

— J'ai beaucoup mieux à faire de mon temps que de me promener en voiture jusqu'à Seattle pour sortir un officier de prison. Un *officier* !

Une rixe de bar ! J'ai failli ne pas venir. J'aurais pas dû. Je regrette d'être venu.

— Je suis désolé.

— Arrête de déconner, Grafton ! Tu n'es pas *désolé* ! T'étais même pas bourré quand t'as balancé ce type à travers cette baie vitrée. T'avais bu exactement la moitié d'une bière. J'ai lu le rapport de police et les déclarations des témoins. Tu n'es pas désolé et tu n'as aucune excuse.

— Ça m'embête que t'aies été obligé de te déplacer jusqu'ici en voiture. Mais pas ce que j'ai fait à ce gars-là. Il l'a cherché.

— Pour qui tu te prends exactement, Grafton ? Pour un super héros de BD ? Qui t'a donné le droit de punir n'importe quel petit con qui le mérite ? Il y a des flics et des tribunaux pour ça.

— OK, je n'aurais pas dû.

— Tu me brises le cœur.

— Merci de m'avoir tiré de là. T'étais pas obligé. Je le sais.

— Tu t'en fous, oui !

— C'est vrai que ça ne compte plus vraiment.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi, maintenant ?

— Tout ce que tu veux, commandant. Me coller un rapport défavorable, une lettre de réprimande, la cour martiale, n'importe quoi. C'est toi qui décides. Si tu le souhaites, je te donne ma démission demain.

— Juste comme ça ? murmura Donovan.

— Juste comme ça.

— C'est ce que tu veux ? Quitter la Marine ?

— J'y ai pas réfléchi.

— J'y ai pas réfléchi, *monsieur* ! fit Donovan d'une voix rageuse.

— ... Monsieur.

Donovan se tut. Il prit la I-5 et fonça vers le nord. Il dépassa la sortie pour le ferry de Mukilteo et resta sur l'autoroute. Il n'était pas d'humeur à se balader en ferry. Il préférerait faire le tour par le pont de Deception Pass pour rejoindre Whidbey Island.

Jake se contentait d'observer le trafic. Rien de tout cela n'avait plus d'importance. Les types qui étaient morts au Viêt-nam, ceux qui étaient estropiés... tout ce carnage, toute cette souffrance... Et on devait se laisser insulter par des trous du cul dans les aéroports ? Et les profs de fac pouvaient ricaner ? Et les lieutenants qui avaient survécu pouvaient n'avoir d'autre souci que leurs rapports d'aptitude, tout en grimpant leurs échelons de carrière savonneux ?

Juin... en l'an de grâce 1973.

En ce moment, en Virginie, son père travaillait du lever au coucher du soleil. Il connaissait le prix à payer, et donc il le payait, et il en récoltait les fruits. Les veaux naissaient et prospéraient, le bétail

grossissait, les céréales poussaient, arrivaient à maturité, étaient moissonnées.

Il aurait peut-être dû rentrer en Virginie et trouver là-bas un boulot quelconque ? Il en avait marre de l'uniforme, marre de la paperasse, et même... et même marre de voler. Tout cela était si dénué de sens !

Donovan traversait Mount Vernon lorsqu'il reprit la parole.

— Il a fallu quatre-vingt-sept points de suture pour recoudre ce gars.

Jake ne s'intéressait pas à ce que lui disait le commandant. Il grommela quelque chose d'inaudible, par politesse.

— Ses couilles ont tellement enflé qu'on aurait dit des oranges. (Le commandant soupira.) Quatre-vingt-sept points, c'est beaucoup, mais il n'aura pas de séquelles graves. Juste quelques cicatrices. Alors j'ai passé un accord avec le procureur. Pas de procès.

Jake grogna. Il n'écoutait Donovan que d'une oreille, à présent. Les mots du commandant n'étaient que des mots – rien d'autre.

— Le procureur a réussi à se sortir vivant de Chosin Reservoir avec le cinquième régiment des marines, poursuivit Donovan. Il a lu le rapport de police et les témoignages du barman et de ce soldat estropié. Le dossier de police et la plainte vont être... égarés.

— Humm..., fit Jake.

— Donc, tu me dois cinq cents dollars. Les deux cents de ma caution et trois cents pour remplacer cette baie vitrée que tu as bousillée. Tu me fais un chèque à mon nom, pas de problème.

— Merci, commandant.

— Bien sûr, ce con peut essayer de tirer profit de ses quatre-vingt-sept points de suture s'il réussit à trouver un avocat assez stupide pour engager un procès au civil. Un jury peut toujours te faire payer les frais d'hôpital et de médecin, mais je ne crois pas qu'on accordera à ce gars un cent de plus. Pourtant, on ne sait jamais, avec un jury.

— Quatre-vingt-sept..., murmura Jake.

— Donc, tu fais tes bagages, poursuivit Donovan. Je t'envoie chez les marines. Les huissiers ne risquent pas de te retrouver au beau milieu du Pacifique.

Avec un sentiment d'horreur grandissant, Jake finit par comprendre ce que lui disait le commandant Donovan.

— *Chez les marines ?*

— Ouais. La compagnie A-6 des marines va prendre la mer sur le *Columbia*. Ils n'ont aucun pilote avec une expérience des porte-avions. Le BUPERS[8] cherche des volontaires de la Marine pour appareiller avec eux. Considère-toi comme volontaire.

— *Bon Dieu*, commandant ! bredouilla Jake. Je sors juste de deux déploiements au Viêt-nam, y a cinq mois !

Il se tut, réduit au silence par les implications de ce désastre qui se frayaient peu à peu un chemin dans son esprit.

L'affectation à terre était une récompense, des espèces de vacances temporaires après les déploiements de combat, les catapultages et les appontages nocturnes, tous ces moments passés à se faire lancer, récupérer et... descendre.

Ces catapultages de nuit, doux Jésus, comme il les avait haïs ! Et les appontages nocturnes par mauvais temps, parfois dans un avion endommagé, sans jamais assez de carburant – il avait envie de gerber rien que de repenser à ces conneries ! Et voilà que Tiny Dick [9] Donovan se proposait de le renvoyer tout droit là-bas, pour en reprendre encore pour huit ou neuf mois !

Oh, merde ! Ce n'était tout simplement pas juste !

— *Les Niaks ont failli me flinguer au-dessus du Nord-Viêt-nam une douzaine de fois ! C'est un miracle si je suis encore vivant. Et maintenant tu me refilles un sandwich merdeux.*

C'était comme s'il n'avait rien dit. Dick Donovan ne semblait pas l'entendre. Jake comprit qu'aucune manifestation de dépit n'influencerait le commandant.

En désespoir de cause, il attaqua dans la seule direction qui lui restait.

— Ces mules entretiennent leurs avions avec des marteaux de mécanicien et des clefs à tube ! rugit-il d'une voix qu'il ne contrôlait plus. Leurs appareils sont extrêmement dangereux.

Donovan ne répondit pas à cette évidence et Jake perdit ses dernières illusions.

— Tu ne peux pas me *faire ça* ! Je...

— Tu paries ?

Trois instructeurs, assis sur des tabourets du bar, sirotaient leur bière quand Jake pénétra dans le O Club [10]. Le soleil de l'après-midi entraît à flots par les hautes fenêtres. Si on plissait les yeux pour ne pas être ébloui, on apercevait la longue étendue paresseuse de Puget Sound qui, presque immobile en cette calme journée, ressemblait plus à un étang qu'à un bras de mer. Quand on l'observait avec davantage d'attention, on voyait une petite houle qui montait et descendait doucement.

Jake annonça à ses collègues qu'il rejoignait la flottille des marines embarquant sur le *Columbia*. Il comprit à leur expression qu'ils étaient déjà au courant. Les mauvaises nouvelles vont vite.

Ils hochèrent la tête avec solennité.

— Les affectations à terre font vieillir prématurément.

— Ouais. C'est vrai que Whidbey n'est pas mal, mais ça ne vaut pas Po City.

Leurs remarques bien intentionnées ne réconfortèrent pas Jake, même s'il s'efforçait de faire bonne figure. Comme il n'était pas fanatique de la liberté absolue, les prostituées et le whisky d'Olongapo City, aux Philippines, ne l'avaient jamais beaucoup attiré. Il avait envie de hurler. C'est *ici* qu'il y avait ce qu'il préférait au monde – des vols sans combat, une piste d'atterrissage de deux mille cinq cents mètres attendant son retour, des soirées tranquilles sur la terre ferme avec des montagnes à l'horizon, une brise fraîche qui arrivait du bras de mer, de délicieux week-ends pour fainéanter...

L'injustice de la décision de Donovan était comme un couteau planté dans ses tripes. Il avait le droit de vivre ici un moment, et voilà qu'il devait quitter tout ça pour reprendre la mer !

— Encore heureux que tu ne sois pas marié, dit l'un des piliers de bar. Un petit déploiement au beau milieu d'une période à terre conduirait un bon paquet d'épouses directement devant le juge des divorces.

Cette remarque relança la conversation. Ils connaissaient quatre hommes qui étaient en instance de divorce. Les longues séparations que la Marine imposait aux familles étaient l'enfer des mariages. Tandis que ses compagnons bavardaient, Jake repensa tristement à Callie. C'était une fille bien et il l'aimait. Même en cet instant, il voyait son visage, il sentait le contact de sa peau, il entendait le son de sa voix...

Mais son père ! Quel con ! À cette idée, il ressentit une bouffée de chaleur, qui se calma vite quand il considéra le tas de cendres froides qu'était son existence.

— Les marines ont de drôles d'aventures..., disait Tricky Nixon, lorsque Grafton s'intéressa de nouveau à leur conversation.

Tricky était un homme nerveux, brun, trapu. Fronçant les sourcils, il poursuivait :

— J'ai connu un pilote de chasse des marines. Volait sur un F-4. Il a été dérouté sur Cecil Field, une nuit. Une nuit vraiment noire. Vous connaissez Cecil, les gars, grand comme la moitié du Texas, avec ses deux pistes parallèles ?

Ses auditeurs acquiescèrent. Tricky s'offrit une autre gorgée de bière. Il prit le temps de l'avalier et de s'éclaircir la gorge avant de continuer :

— Pour une raison que Dieu seul connaît, il est allé planter son Phantom *entre* ces deux pistes. Dans l'herbe. Il a chopé la baraque du radar de plein fouet et l'a réduite en bouillie. (Tricky soupira.) Le lendemain, l'officier de maintenance de la flottille est venu à Cecil avec le COD[11], il a soigneusement vérifié l'avion, il l'a déterré et remorqué sur un taxiway, puis il a fait le plein et l'a ramené au bateau. L'appareil avait quelques éraflures, mais rien de sérieux. Les

marines ont de drôles d'aventures...

Ils parlèrent des chances que l'on avait de réussir à poser dans l'herbe un avion à réaction tactique, avec un poids à l'atterrissage de vingt-cinq tonnes, sans en arracher un seul organe.

— J'ai connu un marine, dit Billy Doyle quand la conversation retomba, qui a oublié de couper les gaz en atterrissant. Sur un F-4D.

Les autres hochèrent la tête.

— Il s'est posé dans un hurlement de réacteurs et, avec ses pneus qui fumaient, il a roulé jusqu'au bout de la piste puis il a continué sur un bon kilomètre de terre. Il a défoncé le grillage de la base et a perdu son train en franchissant un fossé. Il a traversé une route en dérapant. Finalement, son avion s'est immobilisé à califourchon sur une voie ferrée. Notre pilote est resté assis là un moment à réfléchir à tout ça, puis il s'est résolu à couper les gaz et il est descendu. Il considérait encore son appareil quand un train est arrivé et est venu se planter dans l'avion. Il en a fait de la purée.

Ils sirotèrent leur bière tout en pensant à cette histoire – oublier de réduire les gaz à l'atterrissage ! – et en se demandant ce que l'on ressentait à se retrouver assis, abasourdi, dans le cockpit d'un avion accidenté dont les réacteurs tournaient toujours, certain qu'on avait vraiment fait des conneries ce coup-ci. *Vraiment* fait des conneries.

— Les marines ont de drôles d'aventures..., répéta Billy Doyle.

— Ils peuvent avoir des jours de malchance spectaculaire, acquiesça Bob Landow, de sa voix de basse.

C'était une espèce d'ours, dont les biceps tendaient le tissu de sa chemise.

— Une fois, un pilote de F-8 des marines se payait une Trans-Pac, à travers la grande mare.

Il s'interrompit, se lubrifia le gosier d'une gorgée de bière, tandis que ses interlocuteurs imaginaient ce que cela pouvait faire de franchir l'océan Pacifique, seul dans un chasseur, et de passer dix ou douze heures d'affilée sanglé à un siège éjectable, dans un cockpit minuscule.

La voix sourde de Landow brisa le silence :

— À son premier ravitaillement en vol, ses réservoirs se sont mis en surpression et ils ont pété. Le carburant a jailli par tous les trous, il a giclé dans le compartiment moteur et, quelques secondes plus tard, l'avion a pris feu.

» À ce moment-là, le marine décide de s'éjecter. Il tire sur la poignée principale, devant lui. Il ne se passe rien. Pas encore de quoi avoir des sueurs froides, parce qu'il a sa poignée de secours entre les jambes. Il la tire de toutes ses forces. Que dalle ! Alors, il se retrouve tout simplement installé là, sur son siège non éjectable, dans un avion en flammes dont le carburant fuit comme une passoire, au beau milieu

du Pacifique.

» L'affaire est en train de tourner au désastre ! Il tire dur sur sa poignée encore deux fois en bandant comme King Kong. Toujours rien ! Sacré nom de Dieu tout-puissant, il commence à s'agiter, maintenant ! Il essaie de larguer sa verrière. Mais ce foutu machin refuse de bouger. C'est bloqué. Ça devient de plus en plus sérieux.

» À ce moment-là, l'avion crame comme une vraie lampe à souder, et notre marine s'agite *vraiment*. Il donne de grands coups dans la verrière, alors que son appareil crache une fumée puante. Finalement, il éjecte sa verrière. Il est plutôt soulagé. Il ôte ses sangles et se prépare à sauter. C'est un F-8, vous comprenez, et si, en s'extrayant ainsi de son appareil, il est encore en un seul morceau au moment où il dépasse la queue de l'avion, il sera bien le premier... Mais il est obligé de tenter le coup. Il commence à se mettre debout, et alors le vent, tout simplement, l'empoigne et *whoom*... Il est sorti... Et il tombe en chute libre vers l'océan bleu et profond.

» Il est *sorti*, merci mon Dieu, *sorti* !

» Il tombe un moment vers le Pacifique tout en réfléchissant aux capacités de maintenance des marines, puis il décide qu'il est temps de vérifier si son parachute fonctionne.

» Mais ce n'était pas son jour. Son foutu truc se met en torche.

— *Noon* ! gémirent à l'unisson ses auditeurs.

— Je vous jure ! répliqua Bob Landow.

Il se resservit de la bière tandis que son marine tombait d'un ciel qui s'en moquait, vers un océan qui s'en moquait tout autant, avec un parachute en torche qui se baladait au-dessus de lui.

— On peut savoir la suite ? demanda Tricky.

Landow fronça les sourcils.

Une bonne histoire maritime répond à un certain rythme et Tricky avait la sale habitude de précipiter les choses. Landow, qui n'avait aucune envie d'être bousculé, avala une autre gorgée de bière, puis il prit ostensiblement le temps de s'essuyer les lèvres avec une serviette. Quand il eut reposé son verre sur le bar et croisé les bras, il poursuivit :

— Il a eu une chance de marine, en fin de compte. Il a tiré sur ses cordes comme un marionnettiste et a réussi à faire s'épanouir quelques morceaux de la voilure de son estrasse. Juste assez. Juste assez.

Il secoua la tête avec lassitude et jeta sur Jake Grafton un œil sinistre.

— Les marines ont de drôles d'aventures... Tu seras prudent là-bas, Jake.

— Oui, promit Jake, tout en considérant, par la baie vitrée, les petits nuages ronds qui se reflétaient sur l'eau d'un bleu transparent.

Oui, je serai prudent.

CHAPITRE TROIS

Jake Grafton était en kaki [12], et il portait sa veste de vol en cuir lorsqu'il grimpa sur le « boulevard » – la passerelle qui longeait le pont d'envol. Il y avait du soleil mais, à l'ouest, une couche de brouillard dissimulait les immeubles les plus élevés de San Francisco et la quasi-totalité du Golden Bridge, sauf les sommets de ses tours. La petite brise était humide et brumeuse. Jake frissonna et enfonça davantage son calot sur la tête.

Le quai, au-dessous de lui, était noir de monde. Le pilote s'accouda sur la rampe du « boulevard » et resta là à écouter la cacophonie qui montait du quai.

On voyait des marins, des officiers, des marines, des chefs mécaniciens, tous accompagnés de leurs familles.

Il y avait des enfants partout ; certains étaient accrochés à leurs mères, d'autres se poursuivaient dans la foule ; les plus petits étaient dans les bras des adultes.

Un orchestre s'accordait sur l'ascenseur 2 qui, descendu jusqu'au sol, faisait une espèce de porche sur le quai. Alors que Jake observait la scène, le chef d'orchestre attira l'attention de ses musiciens et, d'un coup de baguette, les lança dans une marche de Sousa [13].

Vers la poupe, un autre orchestre se rassemblait sur le quai. C'était, sans aucun doute, celui de la NAS, qui se faisait entendre à chaque départ de navire. Mais le *Columbia* possédait son propre orchestre et, apparemment, le commandant en second pensait qu'en ces circonstances il valait mieux trop de musique que pas assez...

Au-dessus de Jake, les queues des avions dépassaient dangereusement du bord du pont d'envol et dessinaient des ombres étranges sur le quai surpeuplé. De temps à autre, il voyait des gens lever les yeux vers l'énorme masse du bâtiment et ses douzaines d'appareils, avant de s'intéresser de nouveau à ceux qu'ils aimaient.

La nuit précédente, Jake avait attendu devant l'une des nombreuses cabines téléphoniques, à l'entrée du quai. La pluie avait cessé. Quand son tour était venu, il avait appelé ses parents en

Virginie, puis Callie. Il était minuit passé, à Chicago, lorsqu'elle avait répondu.

— Callie, c'est Jake.

— Où es-tu ?

— Sur le quai, à Alameda. Tu as eu mes lettres ?

— J'en ai reçu trois.

Il les avait écrites et postées d'Oceana, où on l'avait envoyé passer ses qualifications d'ASSP[14], avec un groupe d'étudiants de la VA-42. Il avait terminé ses qualifs à terre, bien sûr, mais n'avait pas embarqué pour les qualifs en mer. Il n'avait pas eu le temps. Il serait obligé de les reprendre une fois que le *Columbia* aurait levé l'ancre. Il lui fallait dix appontages de jour et six de nuit, parce que ses derniers vols sur porte-avions remontaient à plus de six mois[15].

— Une autre lettre est en route, dit-il à Callie, ce qui était probablement un commentaire superflu. Tu l'auras dans un jour ou deux.

— Alors, comment est le navire ?

— C'est un navire. Qu'est-ce que je pourrais dire de plus ?

— Vous appareillez quand ?

— Sept heures et demie du matin.

— Donc, quand je me réveillerai, tu seras en mer.

— Oui, oui.

Ils bavardèrent de choses et d'autres quelques minutes, puis l'opératrice reprit la ligne et Jake dut remettre des pièces.

— Je t'aime, Callie.

— Je sais. Oh, Jake, je suis désolée que ta visite ait été un tel désastre.

— Moi aussi. J'imagine que ce sont des choses qui arrivent. J'espère que...

Il ne savait plus quoi dire. Une cabine téléphonique sur un quai, avec des dizaines de marins attendant leur tour, ne semblait pas l'endroit adéquat pour s'expliquer comme il le souhaitait.

— Sois prudent, dit-elle.

— Tu me connais, Callie. Je suis toujours prudent.

— Pas de risques inutiles.

— Promis.

— Je veux que tu me reviennes.

Jake resta un instant à considérer la foule et à réfléchir à leur conversation. Elle voulait qu'il *lui* revienne !

Il prit une profonde inspiration, puis soupira. Oh là là, que la vie est bizarre ! Juste au moment où tout est sombre, voilà qu'un rayon de soleil perce les nuages. L'espoir. Il avait de l'espoir. Elle n'aurait pas dit une chose pareille si elle ne l'avait pas pensée, pas Callie, et surtout pas à quelqu'un qui partait pour un déploiement de huit mois.

Il était là, à écouter les deux orchestres qui jouaient deux airs différents en même temps, à observer la foule, à regarder des marins et des femmes qui s'embrassaient passionnément, lorsqu'il aperçut la Cadillac. Une Cadillac rose décapotable, le toit ouvert, qui roulait doucement sur le quai. La foule s'écartait sur son passage, puis se refermait derrière elle, comme l'eau autour d'un bateau.

Les voitures étaient interdites ici. Et pourtant cette Cadillac était là ! Un homme en uniforme blanc était au volant, entouré de femmes, de jeunes femmes, pas très habillées, qui exhibaient leurs cuisses bronzées, leurs épaules nues et leurs poitrines vraiment impressionnantes.

Au mépris de tous les règlements, le conducteur roula jusqu'au pied de la passerelle des officiers, et s'arrêta. Il descendit et s'étira nonchalamment, tout en contemplant le gigantesque vaisseau gris qui se dessinait au-dessus du quai. Les filles sautèrent de l'automobile et l'entourèrent.

C'était le bosco Muldowski ! Qui d'autre aurait été capable d'une chose pareille ? Aucun marin n'aurait réussi à franchir en voiture le barrage des gardes à l'entrée de l'embarcadère, et bien peu d'officiers supérieurs. Mais un major ? Un major, ouais.

Muldowski.

C'était le « dirchef^[16] » du pont d'envol du *Shiloh*, le précédent bâtiment de Jake. Apparemment, il embarquait lui aussi sur le *Columbia*. Jake s'en souvenait, à présent : Muldowski ne prenait jamais d'affectation à terre. Il allait de bateau en bateau depuis vingt-cinq ans.

Mais regardez-moi ces nénettes en petits shorts et en mini-mini-jupes !

Des marins, autour de Jake, sur le boulevard, hurlaient et sifflaient pour manifester leur admiration. Muldowski n'y prêta aucune attention, mais les jeunes femmes agitèrent gentiment les mains, ce qui déclencha d'autres vigoureuses ovations des matelots.

Une fois ses sacs sortis du coffre de la Cadillac, le dirchef prit le temps de serrer dans ses bras chacune des cinq femmes, l'une après l'autre, tandis que les orchestres jouaient à plein volume et que les marins l'observaient avec respect.

— Le dirchef doit posséder un bordel, lança l'un d'eux, du boulevard, assez fort pour être entendu de Jake.

— Ouais, voilà quelqu'un qui sait vivre ! l'approuva son ami.

— Du style. Il a du *style*.

Jake Grafton sourit. L'arrivée spectaculaire de Muldowski venait d'en faire une super-vedette auprès des matelots, ce qui était précisément l'effet recherché par le dirchef, soupçonnait Jake. Du coup, les *ponev*^[17] allaient travailler comme des esclaves du matin au

soir jusqu'au moment où ils s'écroulèrent sur leur couchette.

Le sifflet du bateau se fit entendre trop tôt, trop tôt les mégaphones beuglèrent, trop tôt les marins se précipitèrent pour détacher les cordages qui retenaient l'immense bâtiment à la terre ferme. Les hommes, sur le quai, serrèrent une dernière fois leurs femmes dans leurs bras, puis ils coururent vers les passerelles. Tandis que sept sonneries retentissaient sur la diffusion générale du porte-avions, des grues soulevèrent les passerelles et les déposèrent sur le quai.

Les dernières amarres furent larguées et le navire commença à bouger, d'abord presque imperceptiblement. La distance augmenta peu à peu entre le quai et les hommes agglutinés contre les bastingages.

Des marins lançaient leurs quarts sur l'embarcadère et les enfants couraient partout comme des souris pour les récupérer. Les accords d'*Anchors Aweigh* emplissaient l'air.

Lorsque le quai fut à plusieurs centaines de mètres, et par l'arrière, Jake sentit un grondement monter sous ses pieds, à travers l'acier. Les hélices tournaient. C'était très net. L'embarcadère glissa derrière eux, d'abord lentement, puis de plus en plus vite.

Le pilote monta sur le pont d'envol et se fraya un chemin vers la proue, entre les saisines [18], où il rejoignit quelques hommes accoudés dans le vent qui forçissait. Devant eux s'élevaient le Bay Bridge et le Golden Gate. Le brouillard, au-delà du Golden Gate, se dissipait.

Le bateau avait franchi le Bay Bridge et filait à huit ou dix nœuds, Alcatraz déjà derrière lui, lorsque la diffusion générale se fit entendre :

— Postes de vol ! Postes de vol ! Tous les hommes à leur station de poste de vol !

Le déploiement avait commencé.

Jake enfilait sa combinaison de vol, dans les vestiaires, lorsqu'un marine noir entra, déjà vêtu de la sienne. Ses galons indiquaient qu'il était capitaine, l'équivalent, chez les marines, du rang de lieutenant de Jake. Il jeta un coup d'œil à Jake, adressa un signe de tête à deux autres marines qui étaient eux aussi en train de s'habiller pour une mission, puis s'approcha de Jake sans se presser.

— On m'appelle Flap. Je pense qu'on vole ensemble.

Le NB avait une coupe afro, version marine – ses cheveux, coupés à un centimètre et demi au-dessus de son crâne, étaient soigneusement rasés sur les côtés et sur la nuque. Il était d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, avec un torse très développé et des muscles saillants qu'il devait sans doute à un bon nombre d'heures d'haltérophilie. Il paraissait avoir dans les vingt-huit ans, trente tout au plus.

— Jake Grafton. C'est toi, Le Beau ?

— Ouais.

— Pourquoi tu n'étais pas au briefing ?

— Hé, mec, on est en CQ, là ! (CQ signifiait *carrier qualification*, qualification sur porte-avions.) Tout ce qu'on a à faire, c'est de voltiger autour de cette ferme à volailles, train sorti, en laissant pendouiller notre petit bidule de crosse. Et ça, c'est *ton* problème. T'es capable de tenir le choc, n'est-ce pas ?

Jake décida de changer de sujet.

— Tu es d'où ?

— Parris Island. Tu piges ? Le Beau ? Nom français ? Parris Island ?

— Ha-ha.

— Te laisse pas tromper par ce merveilleux teint chocolat, mon vieux. C'est du chocolat *français*.

— De la merde française, tu veux dire ! lança un des collègues de Le Beau.

— Tu peux la bouffer, crétin ! répliqua Flap. Je suis noir avec un assaisonnement créole.

— Une sorte de café crème..., intervint Jake Grafton en bouclant son harnais de torse.

— Ouais, mec. Exactement ça. Y avait un planteur, en Louisiane, un certain Le Beau, qui éprouvait un besoin irrésistible de baver sur les cramouilles noires. Après la guerre de Sécession, il a très mal pris que ses anciens esclaves adoptent son nom. S'ils l'ont fait, c'est que la plupart d'entre eux étaient ses fils et ses filles. Mais Le Beau n'aimait pas l'idée de passer à l'histoire comme patriarche, il ne voulait pas admettre ses généreuses contributions génétiques à l'amélioration d'une race opprimée. A pendu un couple de ses rejetons nègres, parole. Du coup, tous les Noirs de la paroisse ont pris son nom. Dans cette partie de la Louisiane, même en plantant son poireau chaque jour de sa vie un simple mortel n'aurait pas réussi à fabriquer autant de foutus nègres Le Beau ! Et voilà comment ce cul-terreux bigot de paysan cajun fut l'un de mes nombreux arrière-arrière-grands-pères, et j'en suis très fier.

— Formidable ! dit Jake Grafton, tout en vérifiant que les attaches de sa nouvelle combinaison anti-G étaient correctement ajustées.

— On a entendu dire que t'arrivais. C'est juste que la Marine estime que nous, les *gyrenes* [19], nous sommes incapables de maîtriser toute cette haute techno de la crosse de queue. Ouais, on a appris qu'elle nous envoyait un genre d'as de la Marine pour nous instruire, nous les mules ignorantes, pour nous guider vers un jour meilleur et plus brillant...

Grafton pensa que ce commentaire ne méritait pas de réponse.

— ... Ça va être un vrai plaisir, continuait Flap avec enthousiasme,

tout en sortant son harnais de torse de son armoire, de voler avec un maître de la crosse d'appontage. Contente-toi de penser à moi comme à un étudiant en présence de la source de toute sagesse, un apprenti cherchant à acquérir quelques aperçus des nuances de l'art mystérieux, à apprécier le...

— Tu dé bites toujours ce genre de conneries, ou tu fais un effort particulier pour moi ? demanda Jake.

Le Beau, imperturbable, poursuivait son discours.

— ... C'est tragique que tant de personnes de la Marine aient la peau si sensible dans un monde où il y a autant d'objets pointus ! On peut déduire de ton grossier commentaire que tu partages ce trait lamentable avec tes collègues. C'est triste, très triste, mais y aura probablement des tensions entre nous. Surtout pas ces conneries d'amitié virile entre toi et moi, hein ? Les tensions. Le stress. Les incompréhensions. Les rancœurs. L'agressivité. Les coups de pied au cul. (Il soupira tristement.) Bon, je tâcherai de m'adapter. C'est le Cajun, en moi, qui ressort. J'ai beaucoup de chance d'avoir ce sang de Blanc dans les veines, tu sais ? Ça m'aide à voir les choses sous un meilleur angle. (Se courbant légèrement, le marine adressa la suite de son discours au plancher du vestiaire :) Merci, merci, Jules Le Beau, toi qui pourris quelque part, là-dessous, en enfer. (Puis il revint à son armoire et à sa combinaison.) Beaucoup de frangins n'ont pas autant de chance que moi – ils ne savent pas faire la différence entre les arbres et les tas de fumier, et...

— Oh, pour l'amour de Dieu, Flap ! intervint quelqu'un dans la rangée voisine. Ferme-la, tu veux ?

— Waoouh ! huila Flap. Je me sens *super bien* ! J'veais sortir d'ici et voler avec un as de la Marine, et j'veais voir comment le meilleur des meilleurs *fait* ça !

— Comment je peux me retrouver avec ce con ? demanda Jake au commandant, en train de s'équiper à deux armoires de lui.

— Aucun autre pilote n'en voulait, lui répondit-il.

— Hé, vous, là-bas, attention à ce que vous dites ! cria Flap. C'est sur ma réputation que vous êtes en train de pisser.

— De pisser, *monsieur* !

— ... Monsieur, répéta Flap respectueusement.

Le soleil brillait à travers une mince couche de cirrus, haut dans le ciel. Le vent du nord-ouest découpait de longs sillons réguliers sur la mer et arrachait des moutons aux crêtes des vagues, tandis que les mouettes tournoyaient autour de l'immense navire.

Deux frégates et quatre destroyers étaient visibles, à plusieurs miles[20] de distance, éparpillés en cercle, un peu au petit bonheur, autour du porte-avions. C'était son escorte, sa protection anti-sous-

marine – une fidèle troupe de suivantes qui accompagnaient leur reine partout où elle allait.

À l'est, sur l'horizon, la terre était toujours visible. Elle ne tarderait pas à disparaître, puisque le porte-avions filerait au vent du nord-est pendant plusieurs heures encore, et dès lors l'univers se réduirait au bateau, à la mer et au ciel. La terre ne serait plus qu'un souvenir du passé et la promesse d'un futur indistinct, et seuls les navires et leurs équipages constitueraient la solide réalité du présent.

Six petites lunes en orbite autour d'une planète vagabonde...

Le regard de Jake s'attarda un instant sur cette lointaine ligne sombre de terre. Puis le pilote détourna les yeux.

Le bâtiment avançait sans problème, ce matin, avec le plus doux des roulis, que Jake percevait simplement parce qu'il n'avait pas encore tout à fait retrouvé le pied marin. Ce roulis céderait la place au tangage lorsque le bateau virerait au vent.

Conscient de tout cela sans vraiment y penser, Jake Grafton se rendit lentement à l'arrière, à la recherche de son avion. Ah, il était là – près de l'ascenseur 4.

Il n'était vraiment pas beau, cet Intruder A-6E, avec sa peinture basse visibilité[21], sous laquelle apparaissait, ici et là, l'enduit de fond en bichromate de zinc d'un vert dégueulis. Un câble électrique externe était déjà branché sur l'avion. Jake déploya l'échelle d'embarquement et ouvrit la verrière, puis grimpa dans le cockpit et posa le sac de son casque à côté de lui. Il s'assura que les sécurités du siège éjectable étaient bien en place, il examina les divers commutateurs du tableau de bord, le levier du train d'atterrissage, celui de position des ailes, les commutateurs du système de vidange du carburant, puis il vérifia la quantité de kérosène. Cinq tonnes. Comme prévu. Il appuya sur les commutateurs d'ajustement de la position du siège, nota le petit bruit et le mouvement de celui-ci, puis il les remit dans leur position initiale. Il redescendit l'échelle et commença son inspection avant-vol.

Au Viêt-nam, il avait piloté des A-6A, la première version de l'Intruder. Cet avion-là était un A-6E, un bombardier de la seconde génération, le dernier cri de la technologie militaire américaine. La plupart des améliorations étaient invisibles à l'œil nu. Les radars de recherche et de poursuite du A-6A avaient été remplacés par un seul système combinant ces deux fonctions. L'ordinateur à tambour rotatif du A-6A avait cédé la place à ce qui se faisait de mieux aujourd'hui, une version numérique. On n'avait pas encore modernisé la troisième composante majeure de l'électronique de l'avion, le système de navigation inertielle, ou INS, si bien que c'était maintenant le point faible de son système navigation-attaque. Le radar et l'ordinateur de l'A-6E étaient plus précis que les précédents, mais surtout ils s'étaient

révélés extrêmement fiables, et cela compensait le principal désavantage opérationnel de l'A-6A.

Le A-6E était dans la flotte depuis plusieurs années maintenant, et cependant on ne l'avait pas utilisé au Viêt-nam – sur ordre du Pentagone. En engageant le A-6E modernisé, on aurait atteint les cibles avec une plus grande précision, et moins de missions – et ces avions auraient donc permis de sauver des vies humaines et, peut-être, de raccourcir la guerre. Mais, inévitablement, certains d'entre eux auraient été abattus et leur technologie « compromise », *i.e.* connue des Soviétiques.

On avait ainsi troqué des vies contre le secret de cet appareil. Combien de vies ? Qui aurait pu le dire ?

Tandis que Jake Grafton faisait le tour de cet A-6E, qu'il l'examinait et le touchait, il fut submergé à nouveau par les émotions douloureuses et confuses du Viêt-nam. Une fois encore, il ressentit la peur, il vit le sang, il vit le ciel nocturne zébré par les obus traceurs et les panaches embrasés des missiles SAM. Les visages des hommes morts flottaient devant lui, pendant que sa main caressait la surface froide et lisse de l'appareil.

Il avait l'impression de n'avoir jamais quitté le porte-avions. D'une seconde à l'autre, Tiger Cole[22] allait arriver sur le pont avec son sac de casque et ses cartes, prêt à s'envoler pour le cœur de l'enfer.

Jake crut soudain qu'il allait vomir. Il s'immobilisa et s'appuya sur la contrefiche[23] du train d'atterrissage principal.

Non !

Six mois s'étaient écoulés. Son genou était guéri, il avait rendu visite à ses parents, il avait fait un peu d'instruction de vol à Whidbey Island, il était allé voir Callie à Chicago... et il avait balancé ce connard à travers une baie vitrée, à Sea-Tac... Pourquoi alors était-il en sueur, nauséeux ?

C'est une *qualification sur porte-avions*, pour l'amour de Dieu ! Il fait beau, c'est du gâteau, une vraie balade !

Il se redressa, regarda la mer et respira profondément. Il aurait dû demander à Callie de l'épouser – oui, vraiment. Et quitter la Marine !

Il n'avait pas à être là, de nouveau sur un bateau ! Il avait fait sa part de boulot, largué sa part de bombes, tué sa part de Niaks.

Pour l'amour de Dieu... Un autre déploiement... Avec une bande de branleurs !

Il ôta sa main du train d'atterrissage et resta là à considérer l'avion, l'air renfrogné. Des traces d'enduit de fond un peu partout sous la peinture, de la crasse, des fuites de liquide hydraulique. Et dire que c'était un avion très récent, vieux de moins d'un an !

Camparelli aurait hurlé comme un forcené si on avait confié un

avion de ce genre à sa flottille. Comme un *forcené* et vert de peur !

Du coup, cette évocation du capitaine de frégate Camparelli, son dernier commandant de flottille au Viêt-nam, en train de tempêter et de fulminer, amusa Jake Grafton.

— On dirait une merde, pas vrai ?

Le dirchef Muldowski, bras croisés, observait l'avion.

— Ouais, bosco, mais j'en fais pas le tour pour l'acheter. Je vais simplement le piloter ce matin.

— Sûr que je ne m'attendais pas à te retrouver en train de voler avec ces abrutis, Grafton.

— La vie est assez étrange, parfois.

Le dirchef acquiesça d'un air solennel.

— J'ai entendu parler du vol plané de ce salopard, à Sea-Tac.

Jake hocha la tête et se frotta le crâne :

— Ben, je crois que j'ai perdu l'esprit un instant. J'suis pas le type le plus malin que t'aies rencontré.

— Assez malin quand même. Merci.

Sur ces mots, le dirchef lui tourna le dos et s'éloigna vers l'avant.

— Hé ! Mec ! Est-ce que cette ridicule machine à tuer verdâtre est sûre ?

Flap. Il contourna le nez de l'avion et déploya l'échelle d'embarquement du NB.

— On le découvrira tôt ou tard, pas vrai ? dit Jake.

— Embarrassante question, je sais, mais la dynamique du moment et la précarité de mon existence, ici, dans l'espace et dans le temps, me poussent à réfléchir à *mon* karma et à *ta* compétence. Te vexe pas, mais je suis de plus en plus attaché à mon cul et je n'ai aucune envie de m'en séparer. Voilà où je veux en venir, As[24].

— As-tu assez de courage pour gérer ce programme ?

Le pilote donna une claque au fuselage.

— Cette relique de l'armée de l'air de Mongolie va laisser ce navire derrière lui dans une quinzaine de minutes, avec ta carcasse de bellâtre à l'intérieur. C'est le seul fait dont je suis sûr. Est-ce que ton cul y restera attaché ? La douce et innocente Suzy Embrasse-Moi succombera-t-elle aux câlins de l'affreux pervers Mortimer-Fourre-Cul ? Restez à l'écoute de cette station et vous le découvrirez tout de suite après un message de nos sponsors !

À ces mots, il laissa Flap Le Beau en plan.

— Je ne doute pas que ce truc s'envole de ce rafiote, mais je me demande si tu pourras le ramener à bord en un seul morceau.

Jake Grafton lui cria, par-dessus son épaule :

— On volera tous les deux, ou on mourra ensemble, Le Beau. Autant éviter ces merdes macho d'amitié virile entre de jeunes mecs chevelus dans notre genre !

Le dirchef, lui, n'avait pas besoin de dire des choses pareilles. Et c'était une magnifique journée, le soleil scintillait sur les vagues, le ciel était haut et dégagé, le porte-avions se balançait tranquillement...

Il aurait l'avion bien en main, il en ferait exactement ce qu'il voudrait. Son appareil répondrait doucement aux commandes des gaz et au manche, il suivrait correctement et honnêtement le *groove*^[25] jusqu'aux brins d'arrêt...

Le vent lui caressait les cheveux. Jake Grafton se rendit compte qu'il se sentait mieux.

CHAPITRE QUATRE

Ailes dépliées et verrouillées, volets et ailerons sortis pour le décollage, tableau du poids vérifié – tout cela lui revenait sans effort tandis qu'il suivait les signaux manuels du directeur de pont d'envol^[26] et qu'il roulait vers la catapulte de bâbord avant, la catapulte 2. Flap ne l'aida pas – il n'ouvrit plus la bouche et ne fit plus le moindre mouvement après avoir aligné la centrale et mis l'interrupteur du radar en attente. Il se contenta d'observer Jake.

— Check-list de décollage, l'encouragea celui-ci.

— J'croisais que t'avais dit qu'tu savais piloter ce truc, As.

Jake vérifia donc lui-même tous ses instruments, tandis qu'il parcourait les derniers mètres, faisait rouler en douceur l'avion sur le sabot^[27] de la catapulte et que le *hold-back*^[28] s'enclenchait.

Le directeur de pont d'envol, un chien jaune, lui donna d'une main l'ordre de déblocage des freins, et fit, de l'autre, un mouvement de balayage en dessous de sa ceinture. C'était le signal indiquant à l'officier de catapulte qu'il pouvait mettre en tension le sabot avec le piston hydraulique, tirant ainsi la *tow-bar*^[29] en arrière. Jake entendit le son creux caractéristique, alors qu'il débloquait les freins et poussait en butée les deux manettes des gaz.

Les réacteurs montèrent en puissance correctement.

Ils allaient de plus en plus vite et les chiffres défilaient sur les cadrans – nombre de tours minute, température des gaz d'échappement, débit du carburant...

L'Intruder vibra comme un être vivant – ses réacteurs aspiraient

d'énormes quantités d'air et les rejetaient avec force par ses tuyères.

— T'es prêt ? demanda Jake à son navigateur-bombardier, en serrant les doigts de sa main gauche autour de la poignée de catapultage et en calant les manettes des gaz de sa paume.

— Droit devant et en haut, As !

D'un geste, le directeur de pont d'envol indiqua l'officier de lancement, à une trentaine de mètres plus loin, qui faisait tourner ses doigts et regardait Jake – il attendait.

Pression d'huile des deux réacteurs – parfait. Circuits hydrauliques – OK. Jake bougea un peu son manche et vérifia le mouvement de la profondeur dans son rétroviseur gauche, fixé sur l'arceau verrière. Alors, il salua l'officier de lancement de la main droite. Celui-ci lui rendit son salut, puis il regarda le rail de la catapulte, devant lui, tandis que Jake calait sa nuque contre l'appui-tête de son siège et plaçait sa main droite derrière son manche.

L'officier de lancement se pencha en avant et toucha le pont de sa main droite.

Un battement cardiaque, deux, et la catapulte fut libérée. L'accélération fut effroyable.

Ouaaaais !... Et c'était fini, en deux secondes et demie environ. L'extrémité du pont glissa sous le nez de l'avion et l'appareil se retrouva au-dessus de la mer qui scintillait.

Jake laissa son nez se redresser d'environ huit degrés sous l'effet de la compensation, puis, se saisissant de la palette de train [30], il la releva d'un coup sec et étudia le tableau de bord ; il nota l'attitude de l'avion sur l'indicateur d'attitude –, le VDI [31] ; alors, il examina l'altimètre – quatre-vingts pieds, en augmentation ; la vitesse ascensionnelle – positive ; la vitesse de l'avion – cent cinquante nœuds, en accélération. Tous les voyants d'alarme étaient éteints. Il enregistra toutes ces informations sans y penser vraiment, tandis que l'avion s'éloignait du navire en accélérant et en montant.

Une fois le train d'atterrissage rentré et verrouillé, il releva les volets et les ailerons. Et voilà ! Toujours en accélération, il interrompit la montée à cinq cents pieds et trima [32] le compensateur de profondeur. Deux cent cinquante nœuds, trois cents, trois cent cinquante... Accélération continue...

Il constata avec amusement que Flap Le Beau était tout raide sur son siège, les mains jointes sur les genoux, à quelques centimètres de sa poignée d'éjection de secours, entre ses jambes.

À quatre cents nœuds, Jake ramena doucement les manettes des gaz. Le DME [33] indiquait qu'ils se trouvaient à cinq miles du navire... Il releva nettement son nez et s'inclina sur l'aile gauche tout en remettant les gaz. L'avion bondit au-dessus de l'océan en un virage ascensionnel. Jake scruta le ciel à la recherche de l'appareil qui l'avait

précédé de deux minutes sur la catapulte.

Il avait encore deux tonnes de carburant – non, une tonne et demie, à présent – à brûler avant d'être rappelé pour son premier appontage, dans une quinzaine de minutes environ.

Jake, vaudrait mieux faire durer le jus. Ne le gaspille pas...

Il ramena les manettes des gaz et vola tranquillement à cinq mille pieds d'altitude, où il se mit en vol horizontal à une vitesse de deux cent cinquante nœuds, puis il prit un virage « paisible », qui lui permettait de tourner autour du navire dans le cercle des cinq miles.

Flap soupira dans le téléphone de bord, l'ICS, puis il dit :

— Lancement acceptable, Grafton. Acceptable. Manifestement, tu as déjà fait ça une ou deux fois, et t'as pas oublié comment ça marchait. Ça m'botte. J'ai un peu des vertiges...

Le commandant était là, « niveau[34] », presque de l'autre côté du navire, autour duquel il tournait lui aussi sur le cercle des cinq miles. Jake resserra son virage pour couper au-dessus du bâtiment et venir rassembler[35].

— J'ai failli m'engager dans la Marine, confia Flap, mais j'ai retrouvé mes esprits juste à temps, et je suis entré chez les marines. Ça, c'est vraiment des combattants, les meilleurs du monde ! La Marine... ben, le mieux qu'on puisse dire, c'est que vous essayez, les mecs. Du moins, en général...

Il continua à parler tandis que Jake venait sur le redressement du commandant et mettait une légère direction à gauche pour « creuser[36] », de façon à apercevoir l'autre avion à droite de son tableau de bord. Un rassemblement avec un A-6, à cause de leurs deux sièges placés côte à côte, exige une certaine dextérité lorsqu'on arrive sur la gauche du leader, parce que le pilote de l'appareil en approche peut facilement perdre de vue celui qui est devant lui. S'il laissait son A-6 monter un tout petit peu trop haut, ou descendre un petit peu trop en arrière sous la ligne de relèvement – on appelait ça se faire « culer » – et qu'il essayait d'y revenir, l'A-6 leader disparaissait sous le nez de son avion, et il s'approchait en aveugle. Et cela, c'était risqué pour tout le monde.

Ce matin, Jake restait collé au relèvement. Si Flap le remarqua, il n'en montra rien. Il était en train d'expliquer :

— ... J'ai jamais été plus près d'entrer dans la Marine qu'avec la femme d'un soldat de surface que j'ai rencontrée au MCRD[37] O Club, un vendredi soir. Elle n'a pas arrêté de frotter ses miches contre mon dos, et je lui ai dit qu'elle était en train de me refiler la fièvre de la fermeture Éclair. Mais elle était si chaude et si excitée que j'ai pensé : pourquoi pas ? On est allés chez elle...

Lorsqu'il fut à cinquante pieds de l'avion du commandant, Jake baissa son nez et croisa[38]. Il réapparut en « patrouille serrée » à

droite, à l'extérieur du virage. Le NB du commandant leva un pouce à son intention.

Quant à Flap, il poursuivait son monologue :

— ... Je lui ai juste filé un bon coup de bite...

Après un changement de fréquence que lui signala le NB de son équipier – et que Jake afficha lui-même, vu que Flap ne lui était d'aucune utilité –, les deux appareils décrivirent encore deux orbites autour du porte-avions, puis commencèrent leur descente.

— ... Elle avait des bouts de sein qui ressemblaient à des fraises, tu vois le genre ? Tout gonflés, et si beaux, si doux et si rouges qu'on aurait dit qu'ils n'avaient été fabriqués que pour être sucés... C'est ceux-là que je préfère. Jamais compris pourquoi Dieu n'a pas équipé davantage de nanas avec. Y a qu'une gonzesse sur dix, environ, qui en a. Mystère et boule de gomme.

Ils descendaient à travers des zones d'ombre et de soleil. Lorsque Jake réussissait à dérober une seconde à sa tenue de position par rapport à l'avion leader pour jeter un coup d'œil en dessous de lui, il voyait les rayons dorés jouer sur leurs avions et, plus bas, faire étinceler l'océan.

Il avait son appareil bien en main. L'Intruder était facile à manier, il fonctionnait et répondait parfaitement. Jake se contentait de dépasser le leader de quelques dizaines de centimètres, puis il se laissait distancer d'autant, tout en gardant un contrôle absolu de son avion. Lorsqu'il se sentit tout à fait à l'aise, il vint se placer de nouveau sur le relèvement, de façon à « encastrier » les bouts des ailes des deux Intruder. Il s'arrêta quand il sentit la légère turbulence de l'aile de l'autre appareil, dont l'extrémité se trouvait désormais à moins d'un mètre de sa verrière. Il resta un moment ainsi, pour se prouver à lui-même qu'il en était toujours capable, puis il reprit une position plus normale.

Voler, c'est le meilleur de ce que peut offrir la vie, pensa-t-il. Et rien n'égale l'aviation sur porte-avions. Ces appontages et ces catapultages de jour vont être sensationnels... Il s'obligea à résister à l'euphorie qui s'emparait de lui.

— ... Jamais été plus près d'entrer dans la Marine, je t'assure.

Si seulement Flap voulait bien la fermer !

Mais il ne se tairait pas. Inutile, donc, de faire une scène.

Les deux avions de guerre arrivèrent au-dessus du sillage du navire, et le remontèrent à huit cents pieds d'altitude, toujours collés l'un à l'autre. Il y avait déjà deux autres appareils dans le circuit d'appontage, avec leurs trains et leurs crosses sortis, deux A-7 Corsair, si bien que le commandant retarda son *break* [39]. Son NB adressa un *kiss-off* [40] à Jake et à Flap, et le commandant bascula sur l'aile gauche et tira sur le manche. Alors qu'il virait, Jake le suivit des yeux

tout en comptant silencieusement. À sept, il poussa avec violence son manche sur le côté puis le tira, tandis que, de sa main gauche, il baissait la palette de train. Puis les volets.

Virage à l'horizontale, trois G... train d'atterrissage en manœuvre... volets et ailerons sortant... trois tonnes et demie de carburant.

Stable sur la branche de vent arrière[41], il ouvrit son vide-vite et laissa échapper dans l'atmosphère trois cent cinquante kilos de carburant. Il voulait apponter avec trois tonnes exactement.

La précision. C'est ça, l'important, quand on vole sur porte-avions.

C'est ça, aussi, la difficulté. Et le frisson.

— ... J'vois tout simplement pas pourquoi on aurait envie de flotter comme ça en plein milieu de l'océan sur ce genre de volière, poursuivait Flap. Huit mois de ce plaisir fou ! Y a un paquet de joyeux masturbateurs dans la Marine...

Grosse rentrée pour le premier passage – juste un TAG[42]. Que le LSO[43] se fasse un œil[44] et qu'il se rende bien compte que j'suis pas candidat au suicide !

Arrivant au point quatre-vingt-dix[45] à la vitesse précise de cent dix-huit nœuds, à la bonne incidence, à trois heures... Voilà la *meatball*[46], sur la lentille de Fresnel... Couper le sillage du navire, dégauchir[47], se placer sur l'axe de la piste oblique, surveiller l'alignement ! Maintenant, les turbulences de l'îlot[48]... Moduler[49] rapidement... Conserver cette *meatball* au centre...

Les roues frappèrent le pont et le nez descendit avec violence tandis que Jake Grafton remettait les gaz à fond et rentrait les aérofreins des extrémités de voilure, grâce au basculeur de ses manettes des gaz. L'Intruder jaillit de la piste oblique et s'éloigna dans le ciel. Tirant sur le manche, Jake grimpa.

— ... Ce qui est incroyable, c'est que la Marine trouve tant de masturbateurs comme vous pour se promener sur ces volières flottantes ! disait Flap. Difficile d'imaginer que le monde compte autant d'artistes de la branlette. Du moins, si on a une vision superficielle de la chose. Je veux dire que la plupart des gens aiment bien baiser avec *quelqu'un d'autre*, tu vois ? Aucun doute, y a un paquet de pédés, chez vous, les gars. Ouais, ça doit être ça...

Sur la branche de vent arrière, Jake abaissa sa crosse et vérifia le verrouillage de son harnais. En général, il volait avec son harnais débloqué pour pouvoir se pencher en avant ou se mouvoir dans son siège éjectable.

Il releva légèrement son dossier et ajusta le rhéostat afin de régler la luminosité de l'indicateur d'angle d'incidence.

L'intervalle entre lui et le commandant était bon, et celui-ci

apponta dès son premier passage, au moment où Jake réduisait sa puissance en position cent quatre-vingts degrés. Descendre et virer, à la bonne vitesse, chercher la *meatball* en croisant le sillage, placer ses ailes à l'horizontale et réduire les gaz, puis les remettre pour sortir des turbulences de l'îlot, surveiller l'alignement et voler sur cette *meatball*...

L'Intruder franchit la rampe et ses roues heurtèrent le pont avec violence. Alors que Jake emballait les réacteurs, la crosse accrocha un brin et immobilisa brutalement l'avion.

Puis l'appareil commença à reculer. Jake appuya sur le bouton pour remonter la crosse, puis remit un peu de puissance afin de se dégager du brin. Le directeur du pont d'envol lui donna l'autorisation de rouler, tandis que Flap déclarait :

— Le concept qui consiste à agglutiner cinq mille gars au même endroit, sans la moindre femme, est contre nature. Tout le monde est en rut, se branle dans les douches, dans les draps – ce bateau n'est qu'une usine à sperme flottante ! En 1973 ! Mon Dieu, nous, les humains, nous n'avons donc fait aucun progrès dans la compréhension des besoins sexuels de l'homme pendant toutes ces années de...

Jake prit la file d'attente à la catapulte 2, vérifia les réglages de son train et de ses volets, son carburant, puis il amena la roulette de nez dans le sabot en suivant les signaux du chien jaune – il faisait ce qu'il savait faire ce pour quoi il valait la peine de se défoncer.

Manettes des gaz à fond... le salut – et vlan ! c'était reparti pour un tour ! Cette fois, Jake laissa le train et les volets sortis. Il vola droit face au vent, jusqu'au moment où le commandant le croisa sur sa gauche, sur la branche de vent arrière.

Il s'inclina sur l'aile pour un virage au vent[50]. Quand son avion pénétra dans une zone de soleil, il sentit sa chaleur sur ses bras et sur ses jambes.

Sous son masque à oxygène, il souriait.

Après quatre appontages, Jake reçut l'ordre de replier ses ailes et de s'arrêter près de l'îlot, sans couper ses réacteurs, pendant qu'on refaisait le plein – cela s'appelait un « moteurs tournant ». Il ouvrit sa verrière et ôta son masque. Son visage était trempé de sueur. Il s'essuya et considéra les avions en approche.

Flap Le Beau, lui aussi, les observait. Il était enfin silencieux !

Un silence divin – à part le hurlement des réacteurs à pleine puissance, les claquements des catapultes et, à l'occasion, un bref message radio. Le pont d'envol d'un porte-avions était l'endroit le plus bruyant de la terre, et cependant, qu'il était agréable sans les radotages de Flap !

En quelques minutes, on avait transféré trois tonnes deux cent

cinquante de carburant dans ses réservoirs, et Jake fit au personnel du ravitaillement, vêtu de chemises violettes[51], le signe convenu pour arrêter le plein – tranchant de la main en travers de la gorge. Il remit son masque, referma la verrière, desserra les freins de parking, engagea la dirigeabilité[52] de la roulette de nez et donna un petit coup aux manettes des gaz pour suivre les signaux du directeur de pont d’envol. Puis il vint se placer dans la file, en attendant le prochain catapultage...

Ce fut terminé trop tôt. Jake avait maintenant les dix appontages exigés par le règlement et donc, une fois encore, sa qualification de pilote de jour sur porte-avions. Il coupa ses réacteurs sur le portique près de l’ascenseur 4 et sauta sur le pont sans même ôter son casque. Après avoir échangé quelques mots avec le patron d’appareil[53], il descendit par une échelle jusqu’à la coursive, puis emprunta le premier couloir conduisant au pont 0-3, situé juste sous le pont d’envol.

Flap Le Beau le suivait.

— Tu t’es bien débrouillé ce matin, As, dit-il un peu plus tard.

Jake s’immobilisa et fit face à son navigateur-bombardier.

— Pas toi.

— Répète un peu ça ?

— Ma grand-mère de quatre-vingts ans aurait pu faire mieux que toi, aujourd’hui, dans le siège où t’étais.

— Fous-toi-la au cul, As. J’t’ai pas demandé ton avis.

— Tu l’auras quand même. T’as volé avec moi. J’attends d’un NB qu’il m’aide à piloter l’avion, qu’il veille à la sécurité de l’appareil à chaque instant, qu’il énumère les check-lists.

— Je voulais juste voir si tu pouvais...

— Je *peux* ! Pendant que t’étais assis là, un doigt dans le cul, et que tu me faisais chier avec le récit de ta misérable vie, t’aurais pu vérifier l’ordinateur et le radar, pour le débriefing[54]. T’as même pas allumé une seule fois le radar ! Ne me refais plus *jamais* cette blague !

Flap approcha son visage à quelques centimètres de celui de Grafton.

— J’veais pas écouter ce genre de merde de la part de la Marine, mathurin ! Vaut mieux régler ça ici et maintenant !

— Le Beau, je sais pas lequel de nous deux est le supérieur de l’autre, et je m’en tamponne. Mais dans ce cockpit, c’est *moi*, le commandant de l’avion. Tu vas fournir un boulot sérieux, professionnel – t’as pas le choix, ou alors ta carrière militaire va merder foutrement vite. Tu pourras même plus la rattraper en faisant le saut de l’ange !

Sans laisser le temps à Flap de répliquer, Jake Grafton ajouta d’un

ton hargneux :

— Et maintenant, ferme-la !

Là-dessus, il lui tourna le dos et s'éloigna avec raideur.

Lorsque Jake fut hors de vue, Flap eut un grand sourire.

Il hocha plusieurs fois la tête et ébouriffa sa coiffure afro.

— Flap, mon vieux, celui-là va y arriver ! se murmura-t-il. Il va y arriver *en beauté* !

Et il laissa échapper un petit rire.

Jake, assis au fond de la salle d'alerte, remplissait les « form' » – les formulaires de maintenance de l'avion – quand apparurent le LSO du groupe aérien et celui de la flottille dès A-6. Jake connaissait le LSO des A-6. C'était un pilote de Marine de la côte Est qui avait été forcé, comme lui, de partager son « expérience » avec les marines. Il s'appelait McCoy et, à la suite de quelque miracle, était dans la même chambre que lui. S'il avait un prénom, Jake ne l'avait pas appris la nuit précédente, lorsque le LSO était arrivé saoul, en proclamant qu'il était « Le Vrai McCoy [55] » avant de s'écrouler la tête la première sur sa couchette.

— Grafton, dit le chef LSO du groupe aérien, tout en consultant ses notes, tu t'es bien débrouillé. (Il se nommait Hugh Skidmore.) Le posé-décollé est un OK, puis tu as neuf OK et un passable. Tous sur le brin numéro 3. Tu vas fatiguer ce brin 3, mon gars.

Jake était stupéfait. Les OK étaient des appontages parfaits, et il pensait en avoir cinq ou six de bons, mais neuf ? Pour dissimuler sa surprise et son plaisir, il répliqua d'un ton bourru :

— Un *passable* ? Tu m'as donné un *passable* ? Pour quel appontage ?

Skidmore se replongea dans son carnet noir, puis le referma d'un coup sec.

— Le septième. Au moment où tu tournais au point quatre-vingt-dix, le commandant du bateau a viré pour suivre le vent et tu es passé un peu bas. Un peu trop aligné à gauche, aussi. (Il haussa les épaules, puis sourit.) Essaie plus fort la prochaine fois, hein ?

Skidmore le quitta pour le débriefing du commandant, mais McCoy resta un moment avec Jake.

— Nom de Dieu, Le Vrai ! s'exclama celui-ci. Vous, les LSO, vous êtes durailles pour les notes, ça oui !

— C'est qu'il vaut mieux que vous, les pilotes, vous soyez bien coordonnés, mon cher collègue de chambre !

— T'as fait quoi pour mériter une balade avec les marines ? T'as pissé dans un bol de punch ?

— Quelque chose dans ce genre, répondit distraitement Le Vrai McCoy, avant de s'éloigner.

Après le déjeuner, Jake retourna à sa chambre pour défaire ses bagages. Il avait rangé la plupart de ses affaires sur des cintres et plié le reste, lorsque McCoy entra ; le LSO abandonna ses oreilles de Mickey[56] sur son bureau et s'écroula sur sa couchette.

— J'ai balancé un civil à travers une baie vitrée, lui dit Grafton. Mais *toi*, qu'est-ce que t'as fabriqué, au juste ?

McCoy soupira et rouvrit les yeux. Il fixa Jake.

— Je suppose que si je te le dis tu iras le raconter à tout le bateau.

— Tu peux avoir confiance.

— Ben... j'ai gagné trop de fric. Il se trouve que j'en ai parlé aux copains. Puis des gars de l'administration m'ont aidé à rédiger une lettre de démission. Mais avant que j'aie pu la soumettre, le patron m'a convoqué. M'a dit qu'un riche connard dans mon genre ne pouvait compter son pognon qu'au large, sur le grand vaisseau gris.

— Trop de fric ? Jamais entendu une chose pareille. T'as pillé le carré des officiers ou quoi ?

— Non. Rien de ce genre. (McCoy s'assit. Il se frotta le visage.) Non. J'ai juste joué le marché.

— Quel marché ?

— *Le* marché. (Voyant l'expression de Jake, il s'exclama :) Bon Dieu ! Le marché des *titres*.

— Je ne connais personne avec un titre.

— Oh, pour l'amour de...

McCoy s'étira et soupira.

— Bon, tu t'es fait combien ? dit Jake.

— Tu vas aller le raconter à tous les trous du cul de ce navire, Grafton. C'est écrit en toutes lettres sur ton visage.

— Non. Promis-juré. Combien ?

McCoy considéra son nouveau compagnon de chambre d'un air lugubre. Finalement, il répondit :

— Ben, ces cinq dernières années, je me suis arrangé pour mettre dans les seize mille dollars de côté et je les ai fait fructifier – je possède à présent cent vingt-deux mille trois cent trente-neuf dollars. À la clôture de la Bourse de New York, hier, du moins. Aucun moyen de savoir ce que le marché a donné aujourd'hui, bien sûr.

— Bien sûr..., répéta Jake, impressionné comme il convenait. (Il émit un petit sifflement en pensant à ces cent vingt-deux mille dollars, et ajouta :) Dis, j'ai deux mille dollars d'économies. P't-être que tu pourrais m'aider à les investir.

— C'est à cause de ça que je suis embarqué ici avec ces mules ! Tous les gars, dans la salle d'alerte, voulaient des conseils d'investissement. Tout le monde lisait le *Wall Street Journal* et discutait des taux d'intérêt, des PER[57] et du nombre de bagnoles que Chrysler

allait vendre. Le patron a piqué une crise. (McCoy secoua tristement la tête.) Eh bien, c'est à l'eau, maintenant. J'y peux rien pour l'instant, j'imagine. (Il observa Jake de nouveau.) Mais parle-moi un peu de ce gars que t'as balancé par une baie vitrée.

Quand il eut fini son récit, Jake se renseigna sur les officiers de la flottille.

— Des marines typiques... (Le Vrai assena ce verdict d'un air d'autorité résigné – il était déjà avec eux depuis trois pleines semaines.) J'ai l'impression que ça fait trois mois. C'est parti pour être ma plus longue période de service de toute mon existence.

— Combien sont allés au feu ?

— Dans la flottille, ils ont tous fait au moins une période au Viêt-nam, sauf les trois ou quatre jeunots. Et la moitié s'en sont payé deux, et même plus. Six ou huit ont été chefs de section là-bas, avant d'entrer à l'école de l'air. Ton NB, Le Beau ? Il était dans une patrouille de reconnaissance des marines.

Grafton était stupéfait.

— Le Beau ? Notre petit macho de San Diego ? Tu me fais marcher.

— J'te jure que non. Patrouille de reconnaissance. Il a passé son temps à courir partout derrière les lignes ennemies, à manger du serpent, à tendre des embuscades, à assassiner des gens. Ouais. Voilà notre Le Beau en personne. Ce mec est une légende, chez les marines. On lui a épinglé plus de ferraille sur la poitrine qu'à Audie Murphy [58]. Mais ce gars est timbré.

Jake Grafton se renfrogna au souvenir du monologue décousu de Flap dans le cockpit. Et cette impression d'incompétence et de maladresse qu'il avait donnée, toute la matinée !

Voyant son expression, McCoy poursuivit :

— Dieu seul sait pourquoi les marines ont fait de lui un navigateur-bombardier... Il est retourné au Viêt-nam sur des A-6. Il a été touché à deux reprises, la première fois en fin de vol à Da Nang. Il a franchi à pied la porte principale de la base, avec son parachute et son paquetage de survie à la main. Mais la seconde fois, ç'a été une autre affaire. Son pilote a eu la tête arrachée, et Le Beau s'est éjecté quelque part au-dessus de la frontière laotienne. Au Laos ou au Cambodge – je ne sais pas. Toujours est-il que personne n'a plus eu aucune nouvelle de lui. Rien, mais alors rien, et pourtant ils ont cherché, vraiment cherché ! Et puis, une vingtaine de jours plus tard, une de nos patrouilles est tombée sur lui par hasard, dans la jungle, au bout du monde. Il courait partout comme un Nègre nu, couvert de boue et de feuilles, armé d'un simple couteau. Il s'amusait à tendre des embuscades aux Viets et à les étripier. Ils l'ont ramené avec toute une collection d'armes récupérées sur les ennemis.

À la physionomie de Grafton, McCoy comprit qu'il n'était pas heureux.

— Mais attends... c'est pas ça le pire, Jake, reprit Le Vrai McCoy. Le plus ahurissant, c'est que Le Beau *ne voulait pas* être secouru. Deux gars m'ont dit ça, et donc je suppose que c'est pas de la blague. Il ne voulait pas rentrer *parce qu'il s'éclatait trop*. Les bidasses de cette patrouille ont presque été obligés de le ficeler pour le ramener.

— Pourquoi ça tombe sur moi, mon Dieu ?

— Son dernier pilote n'était pas à la hauteur, poursuivit McCoy – du moins suivant l'idée que s'en faisait Le Beau. Il avait des problèmes pour apponter. Oh, il n'était pas dangereux, mais il était trop brusque, il n'avait pas son avion bien en main, la nuit, dans le *groove*. Des fois il y arrivait, et des fois non. Le Beau ne lui a pas laissé sa chance. Il est allé chez le commandant de la flottille et celui-ci a filé chez le CGA[59], et avant qu'on ait eu le temps de murmurer *Semper Fi*[60], le gars était transféré.

— *Le Beau a fait ça ?*

— Ouais, cette tête de nœud a tout ce qu'il faut pour réussir chez les marines. Il vient juste d'être choisi pour une promotion au grade de commandant. Tout le monde le traite avec un grand respect. Ça m'fait gerber. Attends de voir les gangsters qui nous gouvernent – ils s'adressent à lui exactement comme les disciples parlaient à Jésus. S'il reste vivant, il est bien parti pour être général, un jour, crois-moi.

— Des étrangers en terre étrangère..., murmura Jake, à propos de McCoy et de lui-même.

— Un truc dans ce genre, ouais, acquiesça Le Vrai. (Il ôta ses bottes de vol à bout d'acier et les balança distraitement devant lui.) Ça va être une aventure, cette affectation..., ajouta-t-il avec aigreur.

— Ah-ah.

— Dans une heure, réunion de tous les officiers en salle d'alerte. Je m'offre un tout petit somme en attendant. Tu me réveilles, hein ?

— OK.

À ces mots, McCoy se retourna sur sa couchette.

Bientôt, il respirait profondément.

Jake éteignit le plafonnier, ne conservant que sa lampe de bureau, un minuscule ver luisant de dix watts. Il poussa sa chaise contre la cantine d'acier de McCoy et posa ses pieds sur son bureau.

Il eut un petit rire en songeant à Le Beau, mais ses pensées revinrent bientôt à Callie. Le doux mouvement du vaisseau avait sur lui un effet sédatif. Au bout d'un moment, sa tête s'affaissa en avant et le sommeil l'engloutit.

Le commandant de la flottille, ou « skipper », était le lieutenant-colonel Richard Haldane. C'était un homme de petite taille, au torse bombé, droit comme un I ; ses cheveux noirs coupés très court

grisonnaient. Dans la communauté fermée des soldats de métier, sa prestance en faisait un officier digne de respect. Il prit Jake à part après la réunion des officiers – des détails administratifs ennuyeux, dans une pièce mal aérée, pleine d'inconnus – et il lui demanda de s'asseoir à côté de lui.

Haldane avait le dossier des états de service de Jake sur les genoux.

— On n'a pas tellement eu l'occasion de discuter, la nuit dernière, monsieur Grafton, mais je vous souhaite la bienvenue à bord. Nous sommes heureux de compter parmi nous quelqu'un comme vous, avec l'expérience que vous avez des porte-avions.

— Merci, monsieur.

— Nous allons vous assigner au département des opérations. Je pense que vos connaissances nous aideront grandement, ici.

— À vos ordres, monsieur.

— Au cours de notre voyage jusqu'à Hawaïi, je veux que vous fassiez une série de conférences en vous servant du CV NATOPS. (Le CV NATOPS était la bible des opérations sur les porte-avions. C'était l'acronyme de *fixed-wing carrier naval air training and opération procédures* : procédures d'opérations et d'entraînement pour l'aéronautique navale à voilure fixe sur porte-avions[61].) Nous l'avons déjà étudié plusieurs fois au cours de la préparation de ce déploiement, poursuivit le lieutenant-colonel Haldane, mais j'aimerais que vous nous aidiez à le revoir en détail. Je souhaite que vous nous fassiez profiter de tout ce que vous savez des opérations de A-6 sur porte-avions. Vous pensez en être capable ?

— Oui, monsieur.

Richard Haldane inclina la tête d'un millimètre. Même quand il était assis, ses capacités de commandement étaient évidentes. Jake se redressa légèrement sur son siège.

— Je vois dans votre dossier que vous avez une grande expérience du combat. Mais elle n'est pas différente de celle de la plupart des officiers de ce bateau – les bombardements de cibles terrestres.

— J'ai des raids de nuit et de jour avec un seul avion, quelques opérations de groupe, et des frappes Alpha, monsieur, plus un grand nombre de ravitaillements.

— Hélas, ce genre de pratiques ne nous serviront pas à grand-chose si nous partons en guerre contre les Soviétiques, nos adversaires les plus vraisemblables.

Cette remarque prit Jake au dépourvu. Pourtant, il s'efforça de rester impassible tandis que Richard Haldane poursuivait :

— La guerre contre les Russes nécessitera probablement, de la part de la Marine, une action navale – nos bateaux contre les leurs. Monsieur Grafton, comment attaqueriez-vous une frégate soviétique

armée de missiles guidés ?

Jake ouvrit la bouche. La referma. Se gratta la tête.

— Je ne sais pas, monsieur..., répondit-il finalement.

En fait, cette question ne l'avait même jamais effleuré.

La guerre du Viêt-nam battait son plein lorsqu'il avait terminé sa formation aérienne, qu'il était passé sur des A-6 et qu'il était resté trois ans dans une flottille de la Marine. Toutes ses cibles s'étaient trouvées sur la terre ferme.

— Vous avez des propositions à ce sujet ?

Jake se mordit la lèvre. Il *était* officier naval et on l'interrogeait sur la guerre navale à laquelle, en vérité, il aurait dû connaître quelque chose... Mais ce n'était pas le cas. Il décida qu'il valait mieux l'admettre.

— Monsieur, je pense que la réponse à cette question dépend de l'analyse détaillée de l'enveloppe de l'artillerie et des missiles de la frégate soviétique dont vous parlez. Pour être franc, je ne l'ai jamais faite, et je n'ai jamais lu non plus de compte rendu, chez nous, à ce sujet. Je soupçonne les gars de l'Air Intelligence[62] de garder ces trucs-là sous clef.

— Et quelles armes transporte une frégate soviétique ?

Jake était au supplice.

— Colonel... je ne sais pas.

Haldane hocha la tête une fois, lentement, et détourna les yeux.

— J'aimerais que vous étudiiez la chose, monsieur Grafton. Et quand vous penserez avoir une réponse, revenez me voir.

— À vos ordres, monsieur.

— C'est tout. Bonne chance pour cette nuit.

— Merci, monsieur.

Jake se leva et s'éloigna, mortifié. Bon sang, tous les objectifs qu'il avait attaqués étaient en plein dans la boue. Bien sûr, il *aurait dû* savoir, pour les navires, *mais*...

Que pouvait penser Haldane ? Un officier *naval* qui n'en connaissait pas un pet sur la guerre *navale* !

Félicitations, Jake. Ton affectation chez les marines commence bien !

CHAPITRE CINQ

Il y avait encore une petite lueur vers l'ouest et l'horizon était toujours visible lorsque, ce soir-là, Jake Grafton roula son appareil vers la catapulte. Ce premier catapultage se ferait au crépuscule – on disait un « crépu » –, et, a priori, il ne poserait guère de problème. Il lui fallait six appontages pour avoir de nouveau sa qualification de nuit, ce qui signifiait qu'après ce crépu il y en aurait cinq autres... dans une nuit noire comme le Styx. Un petit crépu pour commencer, c'était donc parfait pour lui.

Il étudia avec soin le ciel nocturne. La couverture nuageuse était presque uniforme – les seules zones un peu plus dégagées se trouvaient vers l'ouest – et plutôt basse, peut-être à sept ou huit cents pieds d'altitude. Le vent soufflait toujours du nord-ouest, mais plus fort que ce matin. C'était bon. Le vaisseau avancerait ainsi plus lentement au vent mais conserverait les trente nœuds de vent optimum sur le pont. Puisque chaque mile emportait le bâtiment plus loin de la côte et de ses terrains d'aviation de dégagement, moins il parcourait de miles et mieux c'était.

Les qualifications sur porte-avions c'est toujours la carotte et le bâton, pensa Jake. Comme il y a quelque chose qui cloche tôt ou tard, j'ai au moins cinquante chances sur cent d'être dérouté une fois vers la terre, ce soir... Et avec un peu de veine, je dormirai peut-être aux BOQ[63] d'Alameda, et je téléphonerai à Callie...

On peut passer à terre le nombre d'heures que l'on veut – mais après une demi-heure sur l'un de ces rafiots gris, on est épuisé, on a faim et on est en érection... Aucun moyen de remédier à ce dernier problème, mais une nuit à terre, dans un vrai lit, faisait merveille pour régler les deux autres. De la véritable nourriture, une longue douche chaude et la voix de Callie au bout du fil...

Sa rêverie fut interrompue par Flap Le Beau, sur le téléphone de bord, l'ICS.

— Ne fais pas le malin, ce soir, hein ? Ma table interne n'est pas très stable quand je vole à travers ce genre de purée de pois...

— Toi et Mohammed Ali. Ou comment faire cesser le monologue. Quand je veux me marrer, je regarde la télé.

— Un silence d'or pour permettre ton numéro d'aviateur. Tu l'auras. Contente-toi de voler comme un ange en route pour le paradis.

— Tu t'occupes des changements de fréquence et moi des transmissions, OK ?

— Parfait.

— Check-list de décollage, dit Jake.

Flap commença aussitôt à dérouler la litanie [64].

Au fur et à mesure, Jake faisait la vérification demandée et donnait la réponse appropriée.

Bientôt, ils roulaient vers la catapulte. Par pur automatisme, Jake

tira sur son VDI, cet appareil qui ressemblait à un écran de télévision, au milieu de son tableau de bord, et qui servait de principale référence pour l'attitude de l'avion. Il était fixé exactement comme il fallait.

— Éclaire le gyro de secours, s'il te plaît, demanda-t-il à Flap.

Le NB avait déjà sa torche à la main. Si les deux génératrices tombaient en panne, leur petit gyro continuerait à fournir une information fiable sur l'attitude de leur avion pendant une trentaine de secondes, ce qui laisserait à Jake le temps de sortir la RAT, ou turbine entraînée par l'air relatif[65], la dynamo de secours actionnée par le vent.

Bien sûr, une double panne de générateur était rare, et même si elle se produisait pendant un catapultage avec un horizon bien visible, ce n'était pas très grave. Il en allait autrement pendant une nuit d'un noir d'encre... et, en mer, toutes les nuits l'étaient. Jake Grafton connaissait l'étrangeté des situations critiques – elles ne se produisaient jamais qu'au pire moment, quand on les attendait le moins et que l'on avait le plus de difficulté à y faire face. C'est alors qu'on devait en affronter deux ou trois en même temps.

L'A-7, devant eux, avait un problème de barre de catapultage. Une petite conférence se tenait autour de sa roulette de nez, mais les choses semblaient au point mort.

De nouveau, Jake contempla le ciel qui s'assombrissait très vite.

Automatiquement, il repassa dans sa tête comment il devrait réagir en cas de départ *cold* – si la catapulte ne lui procurait pas une vitesse suffisante pour décoller. Puis il songea aux pannes de réacteur. Ses doigts effleurèrent le bouton de son siège éjectable, caressèrent les manettes des gaz, et cherchèrent derrière lui la poignée de la RAT. Chaque mouvement devrait être rapide et sûr – pas question de tâtonner, ni d'essayer de se souvenir de la procédure –, il faudrait agir sur-le-champ, correctement et à l'instinct.

Ils en étaient toujours à cafouiller avec l'A-7. *Allez, les mecs !*

Il se sentait frustré, car il estimait avoir droit à son crépu. Ces gars avaient intérêt à mettre en œuvre la suite du programme, ou ce premier catapultage ressemblerait à un décollage avec un bandeau sur les yeux, dans un tunnel, à minuit...

— Ça s'assombrit..., commenta Flap, au grand dam de Jake.

Le pilote s'agita sur son siège tout en considérant le petit comité réuni sous le nez du Corsair.

— Pourquoi restes-tu dans la Marine, au fait ?

Ce Le Beau, quel mec sensas !

— J'adore bouffer leur merde à la cuillère, grogna Grafton avec mauvaise humeur.

— Ouais, j'vois bien qu't'aimes ça. Moi, je suis trop bête pour me débrouiller à l'extérieur. C'est les marines, ou crever la dalle. Mais

comme tu semblais plus malin que moi, je me posais la question.

— Ferme-la, tu veux ?

Jake abattit son poing sur le tableau de bord et cria à la douzaine d'hommes qui faisaient le pied de grue autour du Corsair :

— Pour l'amour de Dieu, lancez ce machin ou dégagez-le de la catapulte ! On va faire les pitres ici jusqu'à l'aube ou quoi ?

À ce moment-là, le dirchef Muldowski arriva à grands pas en gesticulant.

— Virez cet avion de là. Vite !

Ils s'exécutèrent. On éloigna le Corsair de la catapulte et Jake roula son Intruder à sa place. Dans le *hold-back*... Le bruit sourd du piston hydraulique qui avance le sabot... Déblocage des freins... Réacteurs à pleine puissance... Enclenchement de la catapulte... Débattage des commandes... Vérification des volets et des ailerons, puis des jauges des réacteurs...

Il était temps de partir.

Jake fit clignoter une fois ses feux extérieurs – l'équivalent nocturne du salut à l'officier de catapultage. Il cala sa nuque contre l'appui-tête, juste à temps pour voir Flap saluer Muldowski d'un doigt en l'air.

Vlan !

Alors que les G les plaquaient contre leur siège, Jake rugit dans l'ICS : *YAOOOOOUH !* et, l'instant d'après, ils volaient. Un crépu ! *Parfait !*

Enfin, bon, pas très crépu, mais assez crépu tout de même.

Réacteurs à fond, tous les voyants d'alarme éteints, nez redressé de huit degrés – Jake enregistra tout cela par pur automatisme, tandis qu'il tirait sur le levier du train d'atterrissage.

Le train rentra et l'avion accéléra sans problème. Le pilote appuya sur l'alternat.

— War Ace[66] Cinq Un Un en vol.

— Roger, Cinq Un Un, répondit le contrôleur des départs, assis devant son énorme écran radar, aux Air Ops[67], dans les profondeurs du navire. Grimpez directement jusqu'à six mille pieds, puis maintenez-vous sur la radiale Un Trois Cinq à seize nautiques. Départ de mission à l'heure ronde plus dix-sept minutes.

— Cinq Onze, direct à six mille pieds, puis radiale à Un Trois Cinq à seize nautiques.

Le pouce gauche de Jake glissa de l'alternat radio au commutateur du téléphone de bord. Le pilote voulait lancer quelque chose de bien senti à Flap à propos de son geste insultant au dirchef, mais son navigateur-bombardier le coiffa au poteau :

— Hé, j'ai failli m'éjecter pendant le catapultage. C'était quoi, bordel, ce hurlement que t'as poussé ?

— Je...

— Espèce de dingue ! Un peu plus, et je m'éjectais. J'aurais pu *me noyer* ! Ça t'aurait fait trop plaisir que le navire me passe dessus, hein ? Gueuler dans l'ICS comme un chat sauvage qui aurait un tisonnier chauffé au rouge planté dans le cul – c'est le truc le plus con que j'aie jamais...

Une fois que les volets et les ailerons furent rentrés sans problème, Jake Grafton débrancha la prise de PICS sur le masque de Flap.

Un silence. Un silence béni.

Va te faire voir, Tiny Dick Donovan ! Va brûler en enfer !

La nuit les enveloppa rapidement. Le monde s'arrêtait à leur verrière. Oh, bien sûr, les feux de navigation, à l'extrémité de leurs ailes en flèche, donnaient une petite lueur, mais Jake aurait dû tourner la tête pour les apercevoir, et il ne bougeait pas beaucoup en ce moment. Pour l'instant, il volait aux instruments, maintenait l'aiguille du TACAN[68] où elle était censée être, immobilisait celle de la vitesse ascensionnelle, jouait avec son compas, gardait ses ailes à l'horizontale. Tout cela nécessitait une intense concentration. Au bout de cinq minutes, il décida que trop c'était trop, et il bascula l'interrupteur du pilotage automatique.

Qui refusa de fonctionner.

Peut-être qu'il avait sauté ? Il vérifia du bout des doigts le tableau, entre lui et son navigateur-bombardier. Rien. Tous les disjoncteurs étaient enclenchés.

Il tapota trois fois sur le bouton de tenue automatique d'altitude et étouffa un juron.

OK, je vais donc piloter tout seul comme un grand ce monument de la Marine, ce miraculeux cochon volant du corps des marines...

Il atteignit le point d'attente, la radiale Un Trois Cinq, à seize nautiques, et vint s'y placer avec une entrée en boutakof[69]. Lorsqu'il fut bien en face de la balise, il diminua les gaz, pour ne plus consommer qu'une tonne de carburant à l'heure sur chaque réacteur. Il le savait par expérience, ce débit lui permettrait bientôt de voler à deux cent vingt nœuds indiqués, la vitesse idéale pour une économie maximale de carburant.

Toucher le point d'attente, lancer le chrono, virer à gauche. Tourner en rond encore et encore avec sa crosse rentrée, car son premier passage était un posé-décollé, un entraînement au *bolter*[70].

La seconde fois qu'il s'approcha du point d'attente, les symboles du VDI revinrent à la vie et lui fournirent les commandes de cap de l'ordinateur de bord. Flap : Il lui jeta un coup d'œil : son NB avait collé sa tête contre « la chaussette[71] » qui protégeait l'écran radar et il tripotait divers boutons. Bien sûr, les informations de kilométrage

correspondaient à celles du TACAN DME, ou dispositif de télémétrie.

— C'est toi qui l'as rebranché ? demanda Jake.

— Ouais.

— Merci pour ton aide.

— C'était du gâteau.

— Le pilotage automatique avait lâché.

— J'ai remarqué.

Exactement comme un vieux couple, dans l'intimité d'un cockpit, au cœur de la nuit. *Il y a de pires endroits que ce monde de claviers, de jauges et de petites lumières rouges brillantes*, pensa Jake. *Oui, de pires endroits.*

Dix-sept minutes exactement après l'heure ronde, il passa au point d'attente pour la troisième fois, sortit les aérofreins et baissa son nez. C'était le début de la mission. L'A-7, qui tenait sa position à cinq mille pieds, arriva devant eux une minute après.

Jake appuya sur l'alternat :

— Cinq Un Un en rapprochement à Un Sept, état du carburant Sept Point Six.

— Roger, War Ace Cinq Un Un. Continuez.

À cinq mille pieds, Jake cassa un peu sa descente, tandis que Flap disait à la radio :

— Cinq Un Un, Plate-forme[72].

— Roger, Cinq Un Un. Passez sur fréquence Un Sept.

Flap changea de fréquence radio. Jake observa avec soin l'aiguille du TACAN et effectua les corrections de cap nécessaires pour tenir le relèvement final de rentrée. Bientôt, son appareil fut stable à mille deux cents pieds, en direction du navire. À dix miles du porte-avions, il sortit son train d'atterrissage et ses volets, ce qui diminuait d'autant sa vitesse, et il vérifia les informations. Il se stabilisa bientôt à cent vingt nœuds. Flap récita la check-list d'appontage et Jake donna son accord à chaque point de l'énumération.

Trois cent soixante-quinze kilos de carburant. Il bascula l'interrupteur du vide-vite et laissa cinq cents kilos se déverser dans l'atmosphère. Si son largage se déroulait sans problème, il franchirait la rampe du porte-avions avec exactement trois tonnes de kérosène, le maximum autorisé pour un appontage dans les brins.

Jake ajusta le rhéostat de son indicateur d'angle d'incidence, un petit système de lampes fixé sur l'arc gauche de la verrière, devant lui. Ces lumières indiquaient sa vitesse qui, à présent, avait légèrement augmenté. Cent dix-huit nœuds, voilà ce qu'il voulait ; alors il joua sur les gaz. Il vérifia son anémomètre. Exactement cent dix-huit nœuds. OK.

Là, dans le lointain, le navire ! Dans cet univers de ténèbres, ce n'était qu'un minuscule amas de lumières rouges et blanches, dont il

ne distinguait pas encore la forme. Ah, voilà, *maintenant* il voyait les contours de la zone d'appontage et les feux rouges de la *drop line*^[73] qui lui fournirent ses indications d'alignement. La *meatball*, à gauche de la zone d'appontage, qui lui donnerait son plan de descente, était encore invisible.

Le contrôleur de l'approche finale disait :

— Cinq Un Un, en approche de la pente de descente, vérifiez les aiguilles.

Les aiguilles auxquelles le contrôleur faisait allusion, c'étaient les fils du réticule d'un instrument du cockpit commandé par un ordinateur du navire. Celui-ci comparait la position radar de l'appareil avec celles, connues, de la pente de descente et de l'axe de la piste. Il envoyait alors un signal radio à un boîtier, à bord de l'avion, qui plaçait le réticule de façon à représenter ces deux positions. On nommait ce système ACLS – *Automatic Carrier Landing System*, Système automatique d'appontage sur porte-avions –, qui un jour serait automatique, en effet. Pour le moment, seules les aiguilles l'étaient. Et c'était à Jake de piloter l'avion.

— En bas et à droite, annonça-t-il.

— N'en tenez pas compte. Vous êtes bas et légèrement à gauche... Cinq Un Un légèrement en dessous de la pente de descente, alignement un peu à gauche. Venez vers la droite pour l'alignement, sur le plan de descente... Sur le plan de descente...

À ces mots, Jake sortit ses aérofreins et se concentra sur ses instruments. Il devait trouver – et tenir – un taux de descente de six cents pieds par minute, conserver son cap et sa vitesse, garder ses ailes horizontales... Et alors cet avion se poserait correctement.

— J'ai la *meatball*, dit Flap à deux miles du navire.

Le contrôleur :

— Vous êtes à gauche de la pente de descente. Venez à droite.

Le pilote effectua la correction demandée, puis jeta un coup d'œil devant lui. Oui, il se rendait bien compte qu'il était à gauche, d'après la *drop line*. Lorsqu'il fut de nouveau dans l'axe de la ligne de descente, il annula la majeure partie de sa précédente correction. Cependant il laissa son nez légèrement pointé à droite de la zone d'appontage : c'était nécessaire, car le vent ne venait pas exactement dans l'axe de la piste oblique, qui était décalée de dix degrés à gauche par rapport à la quille du bateau. Hormis un occasionnel coup d'œil devant lui, Jake ne s'occupait que de ses jauges.

— Cinq Un Un, trois quarts de mile, annoncez la *meatball*.

Jake regarda alors par son pare-brise. La *meatball* était là, au centre des feux verts de repère. L'alignement lui sembla bon, à lui aussi. Jake annonça au micro :

— Cinq Un Un, *meatball* de l'Intruder, Six Point Zéro.

— Roger, *meatball*. Ça paraît bon.

C'était le LSO Skidmore, placé à la poupe, qui venait de parler.

La *meatball* évoluait en relation avec les feux verts de repère, ou de référence, positionnés sur une ligne horizontale. Lorsque la *meatball* jaune, placée au centre de l'appareil, montait, l'avion était au-dessus de l'axe de descente. Lorsqu'elle apparaissait en dessous de la ligne de référence, il était trop bas. Dans ce cas-là, la *meatball* devenait rouge, rouge sang – parfaite illustration de votre perte imminente si vous ne remontiez pas immédiatement sur votre axe de descente : l'arrière du navire – la rampe – était là, tapi dans la zone de la *meatball* rouge, et attendait de vous pulvériser...

Si le contrôle de l'axe de descente était aussi difficile qu'essentiel, l'alignement l'était encore plus. La zone d'appontage était large de trente-cinq mètres et un A-6 avait une envergure de seize mètres. Les limites sécurité^[74] tracées sur le pont indiquaient les dimensions de cette zone, et il y avait des avions parqués des deux côtés, le nez à la hauteur de ces lignes. À l'appontage, on plongeait donc littéralement dans un canyon formé par les appareils stationnés là.

Jake devait contrôler sa vitesse avec beaucoup de soin. Son indicateur de l'angle d'incidence, placé à un endroit où il pouvait le consulter tout en volant grâce aux indications d'alignement et d'axe de descente, lui était maintenant indispensable. Toute déviation d'une indication de vitesse nécessitait une attention immédiate car elle affecterait rapidement la vitesse de descente et, donc, le contrôle de la *meatball*. Manquer de vitesse en arrivant sur la rampe était une erreur grave qui avait tué un grand nombre d'aviateurs de Marine.

Meatball, alignement, angle d'incidence – en se rapprochant du navire, Jake devait surveiller tout cela à la fois.

Lorsqu'il fut encore plus près, il ne se soucia plus de son angle d'incidence et se concentra sur un alignement correct, avec une *meatball* bien centrée. En franchissant la rampe, il amena l'avion sur elle et toucha le pont.

Ses roues frappèrent la piste et son nez s'abaissa violemment. Du pouce, Jake Grafton rentra les aérofreins tandis que, d'un geste rapide et régulier, il poussait les manettes des gaz en butée. Dans sa radio, le LSO criait : « *Bolter ! Bolter ! Bolter !* » – juste pour le cas où le pilote aurait oublié de remettre les gaz ou de reprendre l'attitude de vol à l'instant où il franchissait le bord du pont en angle.

Mais Jake n'avait pas oublié. Les réacteurs chantaient à pleine puissance quand l'Intruder laissa le pont derrière lui et s'enfonça à nouveau dans l'obscurité de la nuit. Jake tira sur le manche pour relever son nez de dix degrés et vérifia sa vitesse d'ascension. Il grimpait. Accélération à cent quatre-vingt-cinq nœuds. Train d'atterrissage, volets et ailerons rentrés.

Bien. Maintenant, il fallait s'occuper de ces six appontages.

Le contrôleur radar le fit monter à mille deux cents pieds et prendre le cap de la branche de vent arrière, à l'inverse de la course du navire. Jake était stable, à deux cent vingt nœuds. Il tira la poignée de sa crosse d'appontage. Crosse sortie.

Le contrôleur lui ordonna de tourner de façon à se placer sur une pente de descente à huit miles du vaisseau. Une fois ses ailes à l'horizontale, il sortit son train d'atterrissage et ses volets. De nouveau, il se concentra avec soin sur sa tenue de vitesse et d'altitude, verrouilla par un pilotage précis sa radiale de finale sur le TACAN, et trima son avion pour le laisser voler tout seul avec le minimum de mouvement du manche, juste assez pour répondre aux tourbillons et aux courants naturels de l'air. C'était un vol de précision, où toute négligence pouvait se révéler immédiatement fatale.

— Cinq Un Un, approche de la pente de descente... Cinq Un Un sur la pente de descente... Trois quarts de mile, appelez la *meatball*...

— Cinq Un Un, *meatball* de l'Intruder, Cinq Point Six.

Loin dans les profondeurs du navire, aux Air Ops, un marin coiffé d'un casque d'écoute inscrivit avec son crayon gras de couleur jaune : 5.6., puis l'heure, à côté de la notation : *Grafton, 511*, sur le tableau de Plexiglas placé devant lui. Il écrivait à l'envers, pour permettre au CGO – le chef du groupe opérations – et aux autres observateurs de lire ses notations. Assis de l'autre côté du tableau, ces hommes suivaient en silence les écrans de télévision et jetaient parfois un coup d'œil à ses informations.

En cet instant, les écrans étaient connectés sur une caméra installée dans l'axe du pont d'envol et pointée sur la pente de descente. Les officiers virent soudain les lumières de l'A-6 de Jake apparaître sur les écrans, au centre du réticule indiquant l'axe et l'alignement de descente corrects. Tandis que l'avion approchait du navire, la définition de ses lumières augmenta.

Au sommet de la superstructure de l'îlot du porte-avions se trouvait le Pri-Fly[75], domaine du CGA – l'air boss, le commandant du groupe aérien. Son petit empire était plutôt calme, maintenant, puisque la totalité du trafic aérien du porte-avions était contrôlée par radar et par radio depuis la salle des opérations aériennes ; en revanche les deux marins qui se tenaient derrière son fauteuil étaient très occupés. L'un d'eux surveillait la pente de descente avec une paire de jumelles. Il vit l'Intruder qui approchait, l'identifia et psalmodia :

— Réglage Trois Six Zéro A-6.

Indépendamment de la quantité de carburant de l'avion, le dispositif d'arrêt était toujours réglé sur le poids maximum d'appontage – dans le cas de l'A-6 : dix-huit tonnes.

À sa gauche, l'autre marin nota l'information sur son bloc et répéta dans le téléphone autogénérateur qui pendait sur sa poitrine :

— Réglage Trois Six Zéro A-6.

Le chef du groupe aérien, un capitaine de frégate, était assis dans un fauteuil surélevé, entouré de vastes baies vitrées à l'épreuve des balles. Il entendait les transmissions radio et, derrière lui, la litanie des marins, et il vérifiait machinalement qu'elles correspondaient à ce qu'il voyait et à ce que le contrôleur d'approche lui disait, à savoir qu'un A-6 était aligné sur la *meatball*, avec un poids maximum d'appontage de dix-huit tonnes.

Sous l'extrémité arrière du pont d'envol, dans les quatre cabines de frein, d'autres marins étaient branchés sur le circuit du téléphone autogénérateur du Pri-Fly. Chacun d'eux fit tourner une roue de façon à placer l'ouverture de réglage de son dispositif d'arrêt sur dix-huit tonnes, puis annonça à tour de rôle : « Un Réglage Trois Six Zéro [76] A-6 », « Deux Réglage Trois Six Zéro A-6 », et ainsi de suite.

Lorsque le quatrième et dernier servant de frein eut signalé son réglage, le marin du Pri-Fly psalmodia :

— Tous freins réglés, Trois Six Zéro A-6.

Et l'air boss donna son *roger*.

À la poupe du navire, à l'arrière de l'îlot, à tribord de l'aire d'appontage, sur le boulevard, un marin était chargé de rétracter les brins accrochés par les avions. Il était branché, lui aussi, sur le téléphone autogénérateur du Pri-Fly, et lorsque les quatre brins furent réglés, il cria à l'officier des freins, qui se trouvait au-dessus de lui sur le pont, à la limite sécurité de tribord :

— Tous freins réglés, Trois Six Zéro A-6.

L'officier des freins observa la pente de descente.

Oui, c'était bien un A-6. Il jeta un coup d'œil au pont, devant lui. La zone d'appontage était libre. Aucun avion ne dépassait les limites sécurité, il n'y avait personne dans la zone – il appuya donc sur le déclencheur de la poignée pistolet qu'il tenait dans sa main droite.

Cet appareil commandait un système de feux placé à environ six mètres à l'arrière de la plate-forme de l'officier d'appontage, à bâbord du pont d'atterrissage. Le LSO chargé des opérations de cette nuit, Hugh Skidmore, vit le feu vert remplacer le rouge.

— Pont libre ! annonça-t-il.

Et les autres LSO de la plate-forme répétèrent à leur tour :

— Pont libre !

Tout cela avait pris une quinzaine de secondes. Le navire était prêt à récupérer l'A-6 qui rentrait.

Maintenant, si Jake Grafton pouvait simplement placer son avion dans cette petite tranche de ciel qui lui permettrait d'accrocher le brin numéro 3...

Il essayait.

Il jouait avec précision du manche et des gaz, lorsqu'il entra dans la zone de turbulences à la hauteur de l'îlot. Son avion rebondit et il remit un peu les gaz, puis il les réduisit de nouveau dès qu'il retrouva l'air plus calme, sur la rampe. Il arrivait, à présent, et il visait cette fenêtre de cinquante-cinq centimètres de hauteur où l'attendait le troisième brin ; oui, il arrivait à cent dix-huit nœuds dans un avion de dix-huit tonnes, avec sa crosse qui se balançait à l'arrière de son train d'atterrissage principal, oh oui, il arrivait...

Hugh Skidmore s'avança d'environ un mètre cinquante sur le pont, à la hauteur de la plate-forme du LSO. Contre son oreille était collé un casque radio ressemblant à un téléphone, connecté par un long cordon aux circuits de communication du navire. À l'avant de la plate-forme il y avait un écran de télévision, la *PLAT – Pilot Landing Assistance Television*, Télévision d'assistance à l'appontage du pilote –, qu'il surveillait de temps à autre pour s'assurer que l'avion, dans le *groove*, était correctement aligné. Il était en contact avec le contrôleur d'approche et il pouvait s'entretenir aussi avec Jake Grafton. Pourtant, là, il n'y avait rien à dire. Car l'A-6 arrivait comme s'il roulait sur des rails.

Et puis l'Intruder fut là. Il franchissait la rampe.

Jake avait toujours la *meatball* jaune bien centrée au moment où ses roues touchèrent le pont. La *meatball* disparut au-dessus de la lentille à échelons, tandis qu'il remettait les manettes des gaz en butée et que sa crosse accrochait un brin – tout cela en même temps, semblait-il. La décélération écrasa le pilote et son navigateur-bombardier contre leurs harnais.

L'Intruder A-6 s'immobilisa brutalement en quatre-vingts mètres à peine.

Il resta là, frémissant, accroché à son brin d'arrêt, puis Jake mit ses réacteurs au ralenti et le rebond du câble fit reculer l'avion.

Un servant de frein s'avança de cinq ou six mètres sur le pont et, de ses bâtons, fit signe au pilote de relever sa crosse. Lorsqu'il vit celle-ci remonter, il décrivit un large cercle avec l'un de ses bâtons, indiquant ainsi à un autre servant de frein, sur le boulevard à la poupe du navire, qu'il pouvait rétracter le brin.

Celui-ci abaissa alors le levier du dispositif numéro 3 ; comme ce levier était relié par un câble mesurant plus de quatre-vingt-dix mètres de long à une valve de commande hydraulique, cette tâche demandait quelques muscles... Lorsque le levier d'un mètre de long fut bien dégagé de la cloison, le servant de frein grimpa dessus et, de tout son poids, le fit descendre à quatre-vingt-dix degrés.

L'A-6 replia ses ailes tout en roulant hors de la zone d'appontage. Lorsque sa queue franchit la limite sécurité, le troisième servant de

frein annonça : « En batterie ! » et celui qui avait été chargé de rétracter le brin sauta de son levier pour le laisser revenir en position de repos. Tout en travaillant, il entendit l'opérateur du Pri-Fly qui psalmodiait :

— Réglage Deux Sept Zéro A-7.

Sur la plate-forme du LSO, Hugh Skidmore se pencha par-dessus l'épaule du Vrai McCoy qui, ce soir, lui servait de secrétaire.

— Donne-lui un OK trois. Petit alignement à gauche au début.

McCoy inscrivit la note sur son carnet de la façon suivante : 511 OK3 (PAAGAD).

Puis les deux hommes reportèrent toute leur attention sur l'A-7 qui se présentait dans le *groove*, et ils attendirent le feu de « pont libre ».

Le second catapultage, dans un ciel d'encre, se passa bien. Jake, obéissant aux directives du contrôleur, remit ses ailes à l'horizontale à une altitude de douze cents pieds et tourna sur la branche de vent arrière. Il continua à voler à deux cent cinquante nœuds jusqu'au moment où le contrôleur lui demanda de ralentir et de rentrer. Si bien qu'il vira tout en changeant de configuration – diminuer les gaz, modifier son trim, et essayer de maintenir une altitude précise, tout cela en même temps. Du coup, il perdit une centaine de pieds, ce qui lui attira immédiatement une remarque de Flap.

Jake ne répondit pas, se concentrant sur son pilotage. *On joue dans la cour des grands, là. Faut tout faire, et tout faire bien. Et Flap a le droit de protester.*

À cause de ce circuit de vol court et serré, il cherchait encore une bonne stabilité lorsqu'il prit son axe de descente. Le secret d'un bon appontage, c'est un bon départ – et, cette fois, ça n'avait pas été le cas. Il n'avait pas assez de puissance, et il était donc un peu trop bas.

Lorsqu'il retrouva finalement une *meatball* centrée, il allait trop vite, un problème qu'il corrigeait au moment où il entra dans la turbulence de l'îlot. Là, il dut augmenter sa puissance. Pas assez. Et la *meatball* était un soupçon trop bas quand ses roues touchèrent le pont.

— Un numéro 2 passable, dit-il à Flap, en sortant de la piste.

Le quartier-maître d'aviation (servant de frein), le troisième classe Johnny Arbogast, adorait son travail. Il était chargé du brin numéro 3, celui qui arrêta le plus d'avions et demandait donc le plus d'entretien. Et pourtant, Johnny Arbogast aimait ça.

Au printemps dernier, au cours d'une journée de pluie ennuyeuse passée à quai, l'officier chargé des freins avait calculé l'énergie que devait absorber cette machine lorsqu'elle arrêta un F-4 Phantom : neuf millions de pieds-livres, se souvenait Johnny. Neuf millions... de machin-chose, c'est beaucoup, mais *mon vieux* ! fallait voir comment

ces avions faisaient chanter son appareil !

De quelque côté que l'on examinât la question, un dispositif d'appontage était un sacré bel outil. Et Johnny Arbogast, responsable du brin numéro 3 du *Columbia*, considérait que sa situation était vachement bien pour un fils de plombier de Gotulla, Texas, qui avait toujours été obligé de se battre pour tout ce qu'il avait eu...

L'appareil consistait en un piston hydraulique géant qui se déplaçait à l'intérieur d'un cylindre d'acier de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, parallèle au pont du navire. D'une quinzaine de mètres de long, ce cylindre qui contenait le piston était placé dans un large châssis d'acier. Deux mouflages de trois cent soixante mètres de long – des câbles de quatre centimètres et demi de diamètre, en fils d'acier tressés – étaient capelés autour du piston. Ces deux câbles tournaient plusieurs fois dans des poulies, en haut et en bas du piston principal, et le comprimaient lorsqu'un avion accrochait le brin, sur le pont d'envol, au-dessus de Johnny. C'était la quantité de fluide chassé du cylindre par le piston, à travers la vanne de laminage – du glycol éthylène pur, ou antigel –, qui contrôlait la vitesse d'arrêt de l'avion. Johnny réglait la taille de cette vanne pour chaque appontage, en fonction des ordres transmis par le marin du Pri-Fly.

Pour garder le câble tendu au moment où l'avion l'accrochait, deux amortisseurs d'ancrage, qui maintenaient les extrémités de chaque brin, encaissaient le choc simultanément. Ces pistons longs de quinze mètres, à l'intérieur de cylindres d'environ trente-six centimètres de diamètre, enroulaient le mou du câble à l'arrière de l'appareil et conservaient ainsi la tension dans l'ensemble du système.

Lorsque Johnny avait pris son service pour la première fois sur le *Columbia*, le chef chargé des freins l'avait sacrément impressionné en lui racontant que l'écrou de retenue d'un amortisseur d'ancrage s'était brisé pendant un appontage.

L'amortisseur soudain libéré, de la grosseur d'un poteau téléphonique, était venu frapper comme un fouet la cloison d'aluminium du compartiment du frein ; il avait pénétré dans la coursive du pont 0-3 et méchamment coupé en deux un marin qui allait à la cafétéria... L'amortisseur d'ancrage, propulsé comme une faux par le câble devenu fou, avait fendu les cloisons d'une douzaine de chambres d'officiers comme un vulgaire papier de soie. Puis, tournant à cent quatre-vingts degrés, il était revenu dans le compartiment du frein et avait embroché l'appareil tel un puissant javelot, détruisant les poulies et faisant pleuvoir dans la pièce et sur le servant de frein des fragments de métal tranchants et chauffés au rouge. Tout cela avait duré environ une seconde et demie. Heureusement, sur le pont d'envol, l'avion fut arrêté avant que le câble, désormais libre, ne fut entièrement sorti de son mécanisme,

mais le compartiment du frein fut dévasté et le servant se retrouva à l'hôpital, grièvement blessé.

Johnny Arbogast, qui n'avait jamais oublié cette petite histoire, avait pris l'habitude de jeter un coup d'œil aux amortisseurs d'ancrage après chaque appontage. Cette nuit, après avoir réglé son brin pour la récupération d'un A-6, il fut témoin de quelque chose de très exceptionnel : au moment où les amortisseurs se remettaient en position, après le dernier arrêt, un des câbles d'acier s'entortilla sur lui-même, à une vingtaine de centimètres de la douille de connexion qui reliait son extrémité au piston amortisseur...

Un nœud, comme à un vulgaire tuyau d'arrosage !

Johnny Arbogast le regarda fixement. Il n'en croyait pas ses yeux.

Ouais, un nœud !

Si le frein encaissait un nouveau choc, ce câble pouvait *se rompre*, là, à cet endroit !

Johnny tripota maladroitement le téléphone autogénérateur qui pendait sur sa poitrine. Il appuya sur le bouton d'émission et hurla :

— Le 3 est rouge ! Le 3 n'est pas prêt.

— *Quoi ?*

Cette exclamation venait du maître de pont qui avait déjà annoncé au LSO, l'officier d'appontage, que tous les brins d'arrêt étaient réglés. Et cela faisait plus de trente secondes, peut-être même une minute, qu'il avait passé ce message.

Le 3 n'est pas prêt ! vociféra Johnny Arbogast dans son micro. *Pont rouge*^[77] !

Il fit ensuite ce que tout homme sensé aurait fait à sa place : il arracha son casque radio et prit ses jambes à son cou pour sauver sa peau.

En haut, sur le boulevard, le maître de pont hurla à l'officier d'appontage :

— Le 3 n'est pas prêt !

Le LSO se tenait toujours sur la limite sécurité, à tribord, et il suivait la descente de l'A-6 ; il dut se pencher vers le marin pour entendre ce qu'il lui disait ; le maître de pont lui répéta son message tout en observant, lui aussi, l'avion qui, à présent, se trouvait presque au niveau de la rampe.

— Pont rouge ! vociféra-t-il pour couvrir la plainte grandissante des réacteurs de l'avion en approche.

La réaction de l'officier d'appontage fut automatique. Il lâcha le déclencheur de sa poignée pistolet et cria :

— Qu'est-ce qui s passe, merde ?

À bâbord, sur la plate-forme du LSO, le feu « pont vert » passa au feu « pont rouge ».

Hugh Skidmore surveillait très attentivement l'Intruder A-6 qui

était presque sur la rampe, lorsqu'il aperçut le feu rouge, à la limite de sa vision périphérique. Il dut prendre une décision immédiate. Il n'avait aucun moyen de savoir pourquoi le pont était rouge – il savait seulement qu'il l'était. Peut-être qu'un avion avait roulé sur la piste oblique, ou qu'un homme s'était aventuré dans la zone dangereuse... Il y avait une centaine de choses qui pouvaient avoir mal tourné et chacune était grave.

Hugh Skidmore appuya donc sur le bouton rouge de *wave-off*^[78] de sa poignée pistolet, déclenchant la batterie de feux rouges clignotants montée au-dessus de la *meatball*. En même temps, il rugit dans son radio-téléphone :

— *Wave-off, wave-off !*

Les lumières de dégagement et le message radio s'imprimèrent à la même seconde dans le cerveau de Jake Grafton. Sa réaction fut purement automatique. Il remit les gaz à fond, rentra les aérofreins et tira sur son manche.

Hélas, à la différence des moteurs à pistons, les réacteurs d'un avion à réaction ne fournissent pas instantanément de la puissance : le nombre de tours minute n'augmente qu'en fonction de la possibilité qu'ont les brûleurs de traiter l'accroissement du débit de carburant, mesuré par un élément de régulation, ce pour éviter de noyer les réacteurs et d'y mettre le feu. Et la puissance monte avec les tours minute. Tirer sur le manche et augmenter graduellement la puissance des réacteurs lui permit de fermer l'angle de descente de son A-6, puis de redresser l'appareil... à un mètre vingt au-dessus du pont.

L'avion de guerre passa dans un hurlement sur le troisième brin, son nez bien relevé, ses aérofreins rentrés, et ses réacteurs à pleine puissance – mais avec sa crosse qui se balançait sous lui.

De la position privilégiée où il se trouvait, vers la poupe, l'officier d'appontage vit avec horreur la crosse de l'A-6 frôler le haut du troisième brin... et accrocher le quatrième. L'avion continua à avancer le temps d'un battement cardiaque, puis sembla s'immobiliser entre ciel et terre.

Ce fut un combat inégal – un avion de dix-huit tonnes qui essayait de repousser un navire de quatre-vingt-quinze mille tonnes !

Ce fut le navire qui l'emporta. L'avion retomba sur le pont.

Lorsqu'il reçut l'ordre de *wave-off*, Jake Grafton sut instinctivement qu'il lui arrivait trop tard. Le bâtiment là, devant lui, occupait la totalité de sa glace frontale.

Il réussit à garder son angle d'incidence à sa valeur optimale – un *doughnut*^[79] bien centré – en tirant sur son manche tout en poussant les manettes des gaz en butée, presque à les tordre.

D'une façon ou d'une autre, il réussit à actionner du pouce droit le

commutateur du téléphone de bord et il hurla à Flap :

— Remonte la crosse !

Mais leur avion perdait déjà de la vitesse. Comme l'indicateur de l'angle d'incidence augmentait, Jake observa l'incidence-mètre du tableau de bord, juste à temps pour voir l'aiguille aller en butée dans le sens contraire de celles d'une montre, tandis que la décélération le collait contre son harnais.

Ils tombèrent sur le pont d'un mètre vingt de hauteur.

L'impact projeta méchamment la tête de Jake en avant, puis la renvoya contre le dossier de son siège, l'assommant à moitié.

Il se redressa et plissa les yeux pour essayer d'y voir quelque chose, en proie à une terreur glacée. *Sommes-nous arrêtés ? Allons-nous tomber à la mer ?*

Hébété, paniqué, et incapable de lire ses instruments, il plaça d'instinct son manche dans la position nez levé de huit degrés et laissa ses réacteurs tourner à pleine puissance.

L'air boss explosa à la radio, à l'intention des LSO :

— Bon Dieu, les gars, pourquoi l'avez-vous dégagé si tard ?

Sur la plate-forme des LSO, Hugh Skidmore eut du mal à trouver le bouton de transmission de sa radio. Il tâtonna à sa recherche tout en observant, devant lui, l'A-6 qui poussait en vain sur le brin numéro 4, ses réacteurs toujours à pleine puissance. Par quelque miracle, l'avion avait l'air d'être encore en un seul morceau. Ici, à une centaine de mètres derrière ses deux tuyères, sans la protection d'un casque antibruit, le vacarme était épouvantable, un tonnerre assourdissant qui faisait trembler l'âme.

Sans attendre la réponse de Skidmore, l'air boss lança alors à l'intention de Jake Grafton :

— On t'a récupéré, fils ! Coupe ces réacteurs ! Tu ne vas plus nulle part, maintenant !

Il fallut de longues secondes au pilote pour s'exécuter. L'air boss sembla alors se souvenir de l'existence de Skidmore :

— *ELL-SSS-OOH*, si jamais, *jamais*, vous dégagez un autre avion si près sur ce foutu bateau, je viendrai personnellement vous balancer à la baille à coups de pied au cul ! Est-ce que vous me comprenez, espèce d'abruti ?

Skidmore retrouva enfin la parole :

— Le pont était rouge, commandant.

— On fera plus tard l'autopsie du cadavre. Pour l'instant, dégagez le type qui est dans le *groove* pour qu'on ait le temps de sortir de son brin cet A-6 écrabouillé et de nettoyer la merde à l'intérieur du cockpit.

L'avion en approche était encore à environ un demi-mile du

Columbia, mais Skidmore, obéissant, alluma les feux de *wave-off*. Au même moment, les réacteurs de l'A-6 se turent. Le pilote venait de fermer son arrivée de carburant.

L'officier chargé des freins était déjà sur le pont avec son équipe, pour dégrafer le brin numéro 3. La récupération des autres avions ne se ferait plus qu'avec les trois autres dispositifs encore en état.

Skidmore se tourna vers Le Vrai McCoy.

— J'ai l'impression d'avoir fait une connerie, sur ce coup-là.

McCoy examinait l'A-6, devant lui ; les chiens jaunes attachaient une barre de remorquage à sa roulette de nez. Puis son regard revint se poser sur Skidmore, qui le dévisageait.

Le Vrai McCoy avait conscience qu'il lui fallait dire quelque chose. Il murmura :

— Ouais, j'ai l'impression que le commandant est vissé sur la position « j'en-ai-plein-le-cul ».

Skidmore indiqua la poupe d'un signe de tête.

— J'ai pensé qu'il pouvait y arriver. J'ai pas imaginé qu'il était si près.

— Eh bien...

— Et puis merde !

Jake Grafton se frottait le cou, debout dans le PCPE[80], la salle située à la base de l'îlot du navire, depuis laquelle l'officier PEH[81] dirigeait le mouvement de l'ensemble des appareils à bord du navire. Flap Le Beau l'accompagnait. Quelqu'un – apparemment depuis les opérations aériennes – parlait par l'interphone à l'officier PEH qui écouta un moment, puis se pencha vers Jake et dit :

— Tu as encore deux appontages. Cet engagement en vol, c'était ton quatrième.

— Ouais.

— Si tu t'en sens capable, je te donne un autre avion et je te renvoie là-haut pour les deux derniers. Autrement, tu attends qu'on arrive à Hawaïi, et alors on se refait une séance de nuit complète. C'est toi qui choisis. Comment te sens-tu ?

Jake essuya la sueur de son front et de ses yeux avec sa manche.

— Demain soir, ça irait ?

— Le pacha ne laissera pas le porte-avions ici, contre cette côte, juste pour la qual' d'un seul pilote. On doit faire escale à Hawaïi.

Jake acquiesça d'un signe de tête. C'était logique. Il fit jouer ses épaules et son cou pour les décontracter.

La peur était partie. Bon, d'accord... pas la peur : *la panique*. La panique était bel et bien partie. Pourtant, il ressentait toujours les effets de la montée d'adrénaline.

— C'est OK, répondit-il.

L'officier PEH répercuta sa réponse dans l'interphone.

Flap tira son pilote par la manche.

— T'es pas forcé de faire ce truc-là cette nuit, mec. Y a pas de guerre en cours. Ça n'a aucune importance que t'aies ta qual' maintenant ou dans une semaine, à Hawaii.

Jake le considéra avec étonnement. Le super-mec-insolent-qui-s'en-tape, avec lequel il avait volé toute la journée, avait cédé la place à un homme sérieux, aux yeux intelligents et malins, parfaitement maître de lui. Ce devait être ce Flap Le Beau qui était une légende.

— Je tiendrai le choc. Et toi, t'es OK ?

— Je le suis si tu l'es.

— C'est OK pour moi.

— Je t'ai foutrement emmerdé aujourd'hui, juste pour voir si t'étais capable de supporter un petit stress. Tu l'es. T'as rien à prouver à personne, mec.

Jake secoua la tête.

— Faut que je reparte maintenant et comme ça, la prochaine fois, je saurai que je peux.

Un soupçon de sourire passa sur le visage de Le Beau. Il acquiesça – un infime mouvement de tête –, puis se tourna vers l'officier PEH.

— Quel avion ils veulent qu'on pilote, mon chef ?

— Demande aux guignols de la salle d'alerte 4, et dis-leur de nous faire monter le form' [82].

— ... *s'il vous plaît !*

— Bien sûr. J'ai oublié le « s'il vous plaît » ? Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je dois être encore tout retourné. Tu sais, on a été à deux doigts d'être transformés en pudding vanille-chocolat, tous les deux. Si on était tombés de quelques centimètres de plus, vous nous auriez ramassés à la petite cuillère. J'vais écrire une lettre de remerciements à Jésus. Dieu soit loué, on s'est payé une expérience religieuse. Amen ! J'ai l'impression de renaître ! Amen ! Le fait que notre salut n'ait tenu qu'à un fil et l'extase que j'ai ressentie m'ont sans doute fait négliger quelque peu mon savoir-vivre militaire... Je te prie de m'excuser. Tu comprends, n'est-ce pas, *monsieur* ?

— *Extase !* Quelle connerie ! Va coller ton cul dans ce coin, là-bas, avec tes amen, et ferme-la jusqu'à ce que tes amis les mules rappellent avec leur livre de maintenance, pour que ton pilote puisse le lire. Parce qu'il sait lire, n'est-ce pas ?

— Oh oui, *monsieur*. C'est un marin, ce gars-là, pas un marine. Il a une solide éducation de cours élémentaire. Sa maman m'a dit qu'il s'était bien débrouillé à l'école jusqu'à ce que...

Jake Grafton réalisa qu'il avait soif et besoin de se soulager. Il s'éloigna sans se presser pour remédier à ces deux problèmes.

Il buvait bruyamment à un robinet dans la coursière, de l'autre côté de la porte étanche du poste de contrôle du pont d'envol, lorsqu'il se rendit compte de la présence du lieutenant-colonel Haldane. Ce soir, Haldane portait son uniforme, pas sa combinaison de vol. Ses décorations « moi-j'y-étais », sous ses insignes dorés de pilote, faisaient une impressionnante tache de couleur à gauche, sur sa poitrine.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Jake.

— Ils m'ont ordonné un *wave-off* au dernier moment, monsieur. J'étais presque sur la rampe, ou peut-être même que j'y étais déjà. Quelqu'un a dit que le pont était rouge. Moi, à ce moment-là, tout ce que je savais c'était que les feux rouges clignotaient en effet et que le LSO hurlait. Alors j'ai fait mes trucs. Mais j'étais tout simplement trop près...

Haldane le regardait dans les yeux tandis qu'il parlait. Lorsque Jake se tut, le colonel le fixa encore cinq bonnes secondes, puis il lui demanda :

— Vous avez fait tout ce qu'il fallait ?

Jake Grafton sentit sa gorge se serrer.

Bon, ce n'était pas son jour.

— Non, monsieur... Pas exactement tout. Comme je savais que nous avions dépassé le point du *wave-off*, je me concentrais sur la *meatball* et sur l'alignement. Lorsque les feux de *wave-off* se sont allumés, je pense que j'ai dû être stupéfait pendant un dixième de seconde. Puis j'ai réagi par automatisme – j'ai relevé le nez, rentré les aérofreins et mis pleins gaz. En fait, j'aurais *d'abord* dû mettre pleins gaz et rentrer les aérofreins et, ensuite seulement, tenir l'attitude du nez. Alors, j'aurais bolté.

La tête d'Haldane s'inclina d'un millimètre.

— Vous pensez être capable d'apponter deux autres fois, ce soir ? lui demanda-t-il.

— Je pense que oui, monsieur.

— Si vous ne voulez pas ressortir maintenant, je vous soutiendrai. Personne ne fera d'histoire.

— Je voudrais y aller cette nuit, monsieur, si nous avons un autre coucou.

— Combien d'appontages avez-vous ?

— Trois cent vingt-quatre à ce jour, monsieur.

— Et combien, de nuit ?

— Cent vingt-sept, je crois.

Haldane hocha la tête.

— Quand j'ai un ordre tardif, à un appontage, je m'oblige immédiatement à surveiller mes éléments[83], car j'ai tendance à me polariser sur un seul d'entre eux et à être à la remorque de l'avion... Faut vraiment que je me force pour bouger les yeux.

— Oui, monsieur, dit Jake avec un sourire. (Il aimait la façon dont Haldane tirait ses exemples de son expérience personnelle. C'était ça, la classe. Il ajouta :) Ça ira, je m'en sortirai.

— Parfait, dit le lieutenant-colonel, et il pénétra dans le PCPE pour discuter avec l'officier PEH.

— Une lettre de remerciements à Jésus, hein ?

— C'est ce que j'ai pu trouver de mieux sur le moment. Ne retiens pas ça contre moi, d'accord ?

— Amen.

Jake soupira et essaya de se détendre. Stationnés à l'abri du déflecteur de jet de la catapulte 1, ils attendaient le départ de l'A-7, devant eux.

Il tira sur son VDI par réflexe, et se tortilla dans son siège pour caler correctement ses fesses.

Il ressentait toujours le contrecoup de la montée d'adrénaline, mais il en avait conscience, si bien qu'il se força à tout revoir soigneusement une fois encore... Ailes verrouillées, volets et ailerons sortis, gouvernes contrôlées, tableau du poids vérifié, positionnement dans le sabot, montée des gaz et freins débloqués, fixation de la barre de catapulte, débattage des commandes[84], vérification du débit du carburant, RPM[85], EGT[86]... Feux allumés et *boum* ! ils furent crachés dans la noirceur du ciel.

Bord du pont franchi, nez levé, train rentré, et ils montaient...

Tout se passa bien pour lui jusqu'au moment où il redescendit vers la *meatball* : dès lors, il fut incapable de stabiliser son appareil. Il était beaucoup trop nerveux. Chacune de ses corrections et de ses contre-corrrections était exagérée. L'avion oscillait trop haut et trop bas sur la pente de descente, il allait trop vite, puis trop lentement, puis encore trop vite. Jake modifia la position de ses ailes pour trouver un alignement correct au moment où il franchissait la rampe, et cela, ajouté à son manque de puissance, lui fit accrocher le brin numéro 2.

Son dernier appontage fut presque identique. C'est à ce moment-là qu'il prit conscience de son épuisement.

— Calme-toi, mec..., lui dit Flap durant le *groove*.

— J'essaie. Mais finissons-en d'abord avec ce petit jeu, OK ?

Lorsqu'il franchit la rampe, il abaissa son nez et ralentit un peu pour s'assurer qu'il n'allait pas se payer un *bolter*[87].

Il ne bolta pas. Brin numéro 1.

Il dut faire un effort pour s'extraire de son cockpit. Il était si crevé qu'il avait du mal à marcher sur le pont.

— À chaque jour suffit sa peine ! dit Flap avec entrain.

— Quelque chose dans le genre..., marmonna Jake, mais si doucement que Flap ne l'entendit pas.

Aucune importance.

— C'était un *wave-off* très tardif. Je suis désolé, dit Hugh Skidmore à Jake, en salle d'alerte.

Les LSO l'attendaient. Le poste de télévision installé dans un angle de la salle diffusait en boucle l'enregistrement de la PLAT de leur engagement en vol. Le lieutenant-colonel Haldane était debout dans un coin, mais il ne disait rien. Jake et les LSO visionnèrent deux fois les images de la PLAT.

— J'attends tes notes, Skidmore, dit Jake finalement.

— À part cette petite débâcle, ton premier passage – le posé-décollé – est un OK ; l'appontage suivant est OK aussi, le troisième est un passable, et le quatrième un OK. Le cinquième est passable et je n'ai pas noté le dernier. J'ai failli t'ordonner un *wave-off*. Je ne veux plus voir ce genre de présentation sur le pont.

Skidmore jeta un coup d'œil à l'air boss et, ne trouvant rien à ajouter, murmura simplement :

— Je pense que tu étais un peu à côté de tes pompes, pour le dernier.

Jake acquiesça d'un signe de tête. Il s'était planté, là, à la fin, et il n'avait pas suffisamment d'orgueil pour refuser de l'admettre.

— C'est vrai, je n'ai regardé que le pont pour celui-là, désolé !

Il essaya de hausser les épaules, mais il était trop fatigué. Il ajouta :

— Et pour l'engagement en vol ?

— Je te donne un passable.

— *Un passable* ? Hé, attends une minute !

Jake savait qu'il était inutile d'argumenter avec son juge, mais cet appontage lui avait coûté trop cher.

— J'étais bon, jusqu'à ce que tout merde chez vous ! s'exclama-t-il.

— Non, t'étais pas aussi bon que tu crois. T'étais un peu trop rapide. Et tu as trop corrigé. En arrivant sur la rampe, t'étais trop lent et t'allais accrocher le brin numéro 2 quand je t'ai donné le *wave-off*.

— Comment peux-tu dire ça ?

Le Vrai McCoy intervint :

— Jake, si t'avais été centré sur la *meatball*^[88] lorsque t'as eu ce *wave-off*, t'aurais raté tous les brins. Avec une grosse accélération tu les aurais simplement dépassés et tu te serais payé *un bolter*. Hugh a raison. T'es arrivé trop bas sur la *meatball*. Cet appontage-là aurait fait un deuxième brin passable. Regarde encore l'enregistrement de la PLAT. Soigneusement.

Jake se rendit.

— Je m'incline devant l'avis des experts !

— Le prochain coup, garde la *meatball* au centre, hein ?

Flap Le Beau intervint :

— Vaudrait mieux qu'il n'y ait pas de prochaine fois. Si y en avait une, vous deux, les trous du cul de rampants, z'avez intérêt à vous sauver à la nage avant que je descende de l'avion.

Manifestement, il avait oublié la présence de Richard Haldane.

Jake jeta un coup d'œil au lieutenant-colonel, pour voir comment il prenait la chose. Sans la moindre émotion, semblait-il.

— Je suis sérieux, reprit Skidmore. Si jamais t'as un autre *wave-off* si tardif, Jake, remets les gaz à fond et rentre tes aérofreins, mais ne cabre pas. Contente-toi de bolter.

— Et ne prends pas le risque de faire un plongeon parce que t'auras attendu que tes roues touchent le pont, ajouta Le Vrai.

Richard Haldane prit enfin la parole.

— Puis-je vous parler un instant, messieurs ? dit-il aux LSO.

Alors que Skidmore et McCoy s'approchaient du colonel, Flap demanda à Jake :

— Dis-moi un peu comment t'es censé savoir que c'est un *wave-off* à l'arrondi [89] si les LSO ne sont pas capables de s'en apercevoir eux-mêmes ?

— Le type qui tient le manche est toujours responsable, répondit Jake à son navigateur-bombardier.

Quand Jake et Flap eurent terminé leur compte rendu technique des vols effectués cette nuit-là, Jake proposa à Flap un coup à boire.

— Ouais. T'as quelque chose ?

— Dans ma chambre. On s'envoie un verre et puis je file au pieu. Retrouve-moi chez moi dans un moment.

Dix minutes plus tard, dans la cabine de Jake, Flap demandait :

— Ainsi, Skidmore n'aurait pas dû nous ordonner un *wave-off* alors même que le troisième brin risquait de céder quand nous l'aurions accroché ?

— Ouais. Exact. Le « close », c'est le point à partir duquel on ne peut plus dégager en toute sécurité. À partir de là et jusqu'à l'appontage, t'es engagé, comme le cochon qui file à l'abattoir. Le LSO doit te prendre à bord, quoi qu'il arrive. C'est l'application pratique de la théorie du moindre mal.

— Comme pour le cochon ?

— Ouais. Une poule qui pond des œufs, elle se dévoue. Un cochon qui donne sa vie, il s'engage.

— D'où tu viens, au fait ?

— De Virginie. La Virginie rurale, en bas, dans le coin sud-ouest. Et toi ?

— Brooklyn.

— Tu m'as raconté toutes ces salades sur la Louisiane ce matin, et

t'es de Brooklyn ?

— Ouais. Né dans le ghetto, d'une femme qui ne savait pas qui était mon père, et élevé dans la rue. C'est tout moi, ça.

— Et comment tu t'es retrouvé chez les marines ?

Flap Le Beau termina son whisky sec et sourit. Il leva son verre.

— Y en a encore ?

— Sers-toi.

Lorsque son verre fut plein, Flap expliqua :

— T'as déjà entendu parler d'Horowitz, le type qui a créé des bourses pour les gosses du ghetto ?

— Non, je crois pas.

— Ben, c'est le genre de trucs branchés que doit faire un millionnaire, par les temps qui courent. On s'engage publiquement à payer la fac à dix gamins défavorisés, ou vingt-cinq, ou cinquante si on a le fric. Sal Horowitz a été le premier. Il a promis de régler les frais d'université pour cent élèves d'une école de Brooklyn qui réussiraient dans le secondaire. Moi, j'étais dans ces cent-là. Ça peut paraître extraordinaire, mais je me suis débrouillé pour y arriver. Puis je me suis fait choper à voler des voitures et mon éducateur a dit au juge que cette bourse pour la fac m'attendait, si seulement je voulais bien y aller. Alors le juge m'a condamné à suivre des cours de fac. Sans rigoler.

Flap but une gorgée de whisky, perdu dans ses souvenirs. Puis il reprit :

— J'ai glandé, à l'université. J'ai picolé et j'ai été très près de me planter et de me faire virer. Miracle numéro deux : j'ai réussi mes exam'. Alors, quelqu'un s'est occupé de me faire rencontrer Horowitz. Je ne sais pas exactement qui je m'attendais à voir. Un vieux juif ratatiné avec des billets qui lui tombaient des poches, vivant dans un château – vraiment, j'en sais rien. Ben, Salomon Horowitz n'était rien de tout ça. Il habitait dans un immeuble sans ascenseur, à la périphérie de Flatbush, un vrai taudis. Il m'a toisé et il m'a dit que j'étais un rien du tout.

— T'as rien appris, qu'il m'a fait. T'as passé tes examens de justesse – j'ai entendu dire que t'as même continué à voler des voitures. Oui, j'ai mes sources. Ils m'ont prévenu. Je le sais.

» Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ?

» Puis Horowitz m'a demandé : Qui, d'après toi, t'a donné une chance de faire quelque chose ? Un baron du pétrole ? Un connard de richard juif qui a hérité dix millions de dollars de son père ? Attends, je vais te le dire !

» Il a remonté sa manche. Il avait un numéro tatoué sur le poignet. Il avait été à Dachau. Et tu veux savoir autre chose ? Lorsqu'il avait promis d'envoyer ces gosses à l'école, *il n'avait pas un cent*. Il a pris cet

engagement parce que ça l'obligerait à bosser comme un dingue pour trouver ce pognon.

— Pourquoi ? fit Jake.

— C'est la question que je lui ai posée. Je vais être honnête avec toi, Jake. J'avais vingt-deux ans et j'avais jamais rencontré personne, dans ma vie, qui ne roulait pas pour lui-même. Alors je me suis rancardé.

» Horowitz a réfléchi à ça un moment et puis, finalement, il a répondu qu'il estimait que j'avais le droit de savoir.

« Les nazis lui avaient coupé les couilles, si bien qu'il n'avait jamais pu avoir d'enfants. Lorsqu'il était revenu de Dachau, après la guerre – il pesait quarante-cinq kilos –, il s'était installé en Amérique. Il a décidé qu'il voulait changer la vie de quelqu'un, alors il a promis d'envoyer cent gosses à la fac, des Noirs et des Portoricains qui, autrement, n'auraient eu aucune chance de faire des études. Pour ça, il a pris trois boulots à la fois, sept jours par semaine, il a mis tout son fric de côté, il a investi chaque cent. Et il a réussi. En fait, il en a sauvé trente-deux, parmi les cent, qui en ont su assez pour entrer à la fac. Trente-deux ! Il a payé leur pension, leur chambre, leurs livres et leurs frais de scolarité, et il leur a même filé un peu d'argent de poche tous les mois. Vingt-trois d'entre eux ont décroché leur diplôme.

Flap termina son verre et le posa dans le petit évier en métal fixé contre le mur de sa chambre.

— J'ai beaucoup pensé à cette discussion, longtemps. Et j'ai décidé que ma vie devait être différente, pour que celle d'Horowitz le soit aussi... Tu vois ce que je veux dire ? Mais j'étais pas Salomon Horowitz. Tout ce que je savais faire, c'était picoler, baiser, cambrioler et me bagarrer. Je n'étais pas un très bon voleur de voitures, en plus – je me suis fait choper souvent. Alors j'ai choisi le groupe le plus bagarreur de tous et j'y suis entré.

« Ils ne pouvaient pas m'envoyer à l'école des officiers, à cause de mes antécédents, mais je me suis enrôlé quand même. J'étais plein de l'énergie d'Horowitz. J'ai fait mes classes, et j'ai terminé premier de ma promo, alors je suis allé à l'école des mortiers et j'en suis sorti premier aussi, et du coup ils m'ont nommé instructeur. Je suis devenu assez bon avec un mortier ou avec un flingue, et pendant mon temps libre, j'ai donné des cours d'éducation physique. Finalement, ils ont décidé que je pourrais être un marine, après tout, et donc ils m'ont envoyé à l'OCS[90].

— Et comment tu t'es débrouillé, là-bas ? demanda Jake, même s'il connaissait déjà la réponse.

— Numéro un, répondit Le Beau d'une voix neutre. Ils m'ont filé une épée en souvenir.

— Tu vas rester chez les marines ?

— Y a plus rien qui me retienne à Brooklyn. Ma mère est morte d'une overdose y a des années. Ça fait dix ans que je suis chez les marines, et j'y serai jusqu'à ce qu'ils me foutent dehors à coups de pied au cul. Les marines, c'est mon foyer.

— T'en as pas marre, des fois ?

— Ouais, des fois. Et puis je me souviens d'Horowitz, et ça passe. J'ai sa photo. Tu veux la voir ?

— T'en as pas marre, des fois ?

Il la sortit de son portefeuille.

Jake regarda le cliché. Flap, debout à côté d'Horowitz, le dominait de toute sa taille – un Flap plus jeune, vêtu de l'uniforme blanc des officiers des marines. Le vieil homme aux épaules voûtées, n'avait plus que quelques mèches de cheveux blancs. Il regardait cet homme noir, beau et rayonnant.

Ils se souriaient.

— Horowitz est venu à Parris Island pour la cérémonie de remise des diplômes, expliqua Flap. Ils m'ont filé mon épée, je l'ai rejoint et je la lui ai donnée.

— Il est toujours vivant ?

— Oh, non. Il est mort six mois après cette photo. C'est la seule que j'ai.

Flap parti, Jake délaça lentement ses bottes de vol et les balança devant lui, ce qui épuisa ses dernières forces.

Si cette campagne continue comme ça, je tiendrai pas le coup... Frégates russes, engagements en vol... Jésus !

Il grimpa avec difficulté sur sa couchette. Il n'ôta même pas sa combinaison de vol. Il posa sa tête sur l'oreiller et, une minute après, il dormait.

CHAPITRE SIX

Les navires fendaient un océan vide et turbulent. Chaque fois qu'il montait sur le pont, c'est-à-dire deux ou trois fois par jour, Jake n'apercevait aucun autre bâtiment que ceux de leur force opérationnelle. Beaucoup de marins ne sortaient jamais à l'air libre ; quand ils étaient à bord, ils passaient tout leur temps sur leur lieu de travail, à leurs postes de couchage ou d'équipage, et ils ne réapparaissaient à la lumière du jour que lorsque le bateau entrait au port. Jake Grafton se disait qu'il serait devenu fou s'il n'avait pu, régulièrement, voir la mer et le ciel et sentir le vent sur son visage.

Il se promenait sur le pont, accompagnait un moment le dirchef Muldowski s'il le rencontrait, bavardait avec les servants de frein, et examinait les avions. Il ne pouvait pas s'empêcher de les regarder. Ses balades l'entraînaient en général à l'avant du pont d'envol où, entre les catapultes, il admirait l'océan. La plupart du temps, le vent était assez fort à cet endroit. Il jouait dans ses cheveux, gonflait ses vêtements et chassait les diverses odeurs des ponts inférieurs.

Le premier matin, il vit un groupe de baleines à tribord. Des marins admiraient les mastodontes en les montrant du doigt. Les baleines soufflaient de temps en temps un jet d'eau et l'une d'elles jaillit soudain de l'océan pour retomber dans un splendide nuage d'écume. Le reste du temps, on ne voyait que leurs dos noirs qui brillaient dans les vagues. Jake se dit que ces animaux étaient magnifiques et que l'on se devait de les protéger de la folie des hommes.

Lorsqu'il redescendit dans le ventre du bâtiment, ce matin-là, et qu'il réintégra cet univers de coursives surpeuplées, de bureaux minuscules et de paperasse sans fin, l'officier de maintenance de la flottille l'aborda :

— Cet avion que vous avez piloté la nuit dernière – ben, on n'a encore repéré aucune avarie de fuselage. Peut-être qu'on pourra passer entre les gouttes... (En effet, sans dégâts apparents, il n'y aurait pas de rapport officiel établissant une faute.) Mais l'avionique en a pris un sacré coup, bien au-delà de sa capacité de résistance. Le radar,

l'ordinateur et le VDI sont foutus.

Plus tard, Jake s'attela au problème que lui avait soumis le lieutenant-colonel Haldane. Comment attaquer un navire soviétique ? Puisque les Russes possédaient toutes sortes de bâtiments, il décida de s'intéresser aux meilleurs, les croiseurs lance-missiles guidés des classes Kynda et Kresta, composante principale de leur force opérationnelle. Après des recherches préliminaires sur le matériel classifié des services de renseignements de l'aviation de Marine, il rendit visite à la flottille des Prowler EA-6B, dans sa petite salle d'alerte, au pont 0-3, près du compartiment du frein de la catapulte 4.

Cette flottille ne comptait que quatre avions, mais c'étaient de vraies Cadillac du ciel. Version étendue de l'A-6, le Prowler emportait un équipage de quatre hommes : un pilote et trois spécialistes de la guerre électronique. La seule mission de cet appareil était de contrer les radars ennemis. Le matériel qu'il utilisait pour cette tâche était monté dans des nacelles accrochées à ses stations d'armement. Outre les instruments du pilote, les tableaux de bord de son cockpit étaient réservés aux écrans d'affichage et aux commandes permettant de détecter les transmissions radar de l'adversaire et de rendre inutilisables les informations qu'elles véhiculaient. Comme il s'agissait d'une version hautement modifiée de l'A-6, cet avion était plus connu sous le nom de Queer Six[91].

Les équipages des Prowler, en salle d'alerte 8, accueillirent Jake à bras ouverts. Eux aussi étaient stationnés à Whidbey Island lorsqu'ils étaient à terre, et deux ou trois officiers le connaissaient personnellement. Quand il expliqua ce qu'il cherchait, ils furent ravis de l'aider. Les capacités des bâtiments de guerre soviétiques, c'était leur fonds de commerce.

Jake savait déjà que ces navires étaient fortement armés, mais là, il découvrit à quel point ils étaient redoutables. Ils évaluèrent leurs capacités radar, examinèrent leurs enveloppes d'armes. Finalement, Jake Grafton conclut :

— Un seul avion n'a pas beaucoup de chances contre eux.

Ce commentaire tira de sobres hochements de tête aux deux experts en guerre électronique qui l'entouraient.

Jake se dit qu'une flottille aérienne n'aurait guère plus de chances si elle utilisait des bombes à chute libre, une technologie qui datait de la Seconde Guerre mondiale. Oh, ces bombes avaient été adéquates – ou *tout juste* adéquates, plutôt – au Viêt-nam pour des attaques de cibles immobiles sur la terre ferme, mais avec les navires de guerre modernes c'était vraiment autre chose. Leurs radars détecteraient les avions plusieurs minutes avant leur approche et permettraient de tirer et de guider des missiles antiaériens bien avant leur arrivée à proximité immédiate de la flotte. Ensuite, en attaque rapprochée, les

canons dirigés par radar pouvaient déverser sur eux un flot continu d'explosifs à grande puissance.

Si, par bonheur, un pilote d'attaque survivait à tout cela, il devait lâcher ses bombes à chute libre sur une cible se déplaçant à grande vitesse. Même s'il visait parfaitement, ses bombes n'étaient pas guidées pendant les huit ou dix secondes que durait leur descente, et elles rataient leur but si le capitaine du bâtiment cible renversait la barre ou virait serré, ou si le pilote de l'avion n'avait pas correctement calculé le vent.

Ensuite, notre guerrier aérien frustré devrait exposer ses fesses au feu et, sur le chemin du retour, échapper de nouveau à tous les dangers qu'il avait réussi à éviter à l'aller.

Un pilote d'attaque, conclut Jake, avait désespérément besoin d'un missile à lâcher contre le navire, et plus il le tirerait de loin, mieux ce serait. Hélas, les missiles antinavires de la Marine des États-Unis étaient toujours à l'étude, victimes des coupes financières dues au Viêt-nam, et les équipages d'attaque allaient donc devoir faire avec ce qu'ils avaient : quelques missiles guidés de courte portée, comme le Bullpup qui n'emportait malheureusement qu'une ogive de cent vingt-cinq kilos – suffisante pour mettre un vaisseau de guerre hors service, mais pas pour le couler.

Si le temps était favorable, les assaillants pourraient utiliser des bombes guidées par laser, de préférence des bombes d'une tonne. Ces armes n'avaient pas de propulsion indépendante, mais l'autodirecteur laser et l'équipement de guidage du nez les amenaient sur leur cible si le pilote d'attaque les lançait avec une précision raisonnable, et si le repère de lumière laser que cherchait le système de guidage était effectivement positionné sur la dite cible. Ce procédé avait cependant un point faible : le faisceau de lumière laser était brouillé par l'humidité de l'air. Et hélas, au-dessus des océans, le ciel était souvent nuageux.

Avec ou sans bombes guidées par laser, les attaquants devaient pénétrer les défenses ennemies conduites par radar. C'est là qu'intervenait le EA-6B. L'avion de guerre électronique (EW, *Electronic Warfare*) pouvait protéger la force d'assaut s'il se tenait au milieu d'elle ou s'il était placé sur un angle convenable par rapport à l'axe de l'assaut.

Et si l'on « surchargeait » les défenses de l'ennemi en lui envoyant le maximum d'avions ? Pourquoi ne pas lancer une attaque coordonnée avec *tous* les avions disponibles ? On saturerait ainsi les défenses de l'adversaire en leur opposant une multiplicité de cibles – *trop* de cibles, pouvait-on espérer. Certains appareils, inévitablement, réussiraient à passer.

Cette attaque coordonnée devrait être menée en même temps à

haute et à basse altitude. Disons des A-6 à cent pieds, et des A-7 et des F-4 plongeant en piqué de trente mille pieds.

Jake prenait des notes. Les équipages des EA-6B avaient beaucoup d'idées, dont la plupart lui semblaient excellentes. Deux heures plus tard, il s'en alla après les avoir remerciés et salués.

De retour dans sa chambre, Jake se demanda en relisant ses notes à quoi ressemblerait une guerre contre les Soviétiques. Un échange de missiles balistiques intercontinentaux ferait un conflit retentissant... et très bref. Il pensait que les bateaux qui échapperaient aux armes atomiques n'auraient dès lors plus beaucoup de raisons de chercher à se couler mutuellement. Sans pays où rentrer, marins et navires étaient de toutes façons condamnés. Et si guerre il y avait, pouvait-elle encore être conventionnelle en 1973 ?

Vraiment, envisager la fin de la civilisation rendait ce problème fantastique – tout cela ressemblait à un sale cauchemar. Des hommes sains d'esprit pouvaient-ils appuyer sur le bouton pour détruire leurs nations et la majeure partie de la race humaine – et eux aussi, du même coup ? À ce point de sa réflexion, il se retrouvait dans une impasse. C'était aux politiciens de répondre à ces questions.

Il était au moins sûr d'une chose : si c'était une guerre sans Armageddon nucléaire, les amiraux américains se jetteraient sur les navires soviétiques comme la misère sur le pauvre monde.

Ce ne serait pas facile.

Il savait bien que ce serait un coup de veine extraordinaire s'ils pouvaient s'en prendre à un bateau isolé – tomber sur un traînard, par exemple. Comme n'importe quelle autre Marine de la planète, les Soviétiques regroupaient leurs navires, pour un soutien mutuel. Toute attaque se ferait donc contre une force opérationnelle.

Relisant ses notes sur les distances de détection, sur les enveloppes des missiles et de l'artillerie antiaérienne, Jake voyait à peu près comment les choses se passeraient. Les navires seraient hérissés de missiles – des espèces de poteaux téléphoniques volant à Mach 3 qui zébreraient le ciel. Si ce n'était pas suffisant, les navires de guerre russes étaient dotés aussi d'une multitude de canons antiaériens. Les bateaux américains d'aujourd'hui en avaient beaucoup moins, car la Marine soviétique ne possédait pas de porte-avions lui permettant de les attaquer. L'artillerie des bâtiments soviétiques serait terrible – les avions devraient franchir, littéralement, un rideau d'acier.

Une frappe Alpha – le maximum d'appareils que le porte-avions pourrait lancer, arrivant de haute, de moyenne et de basse altitude, protégés par des Prowler EA-6B, et coordonnés autant que possible par un Hawkeye E-2 placé sur une orbite sûre à cent miles de là –, voilà la réponse qu'il allait donner au lieutenant-colonel Haldane.

Cela ne se produirait jamais, bien sûr. L'Amérique et la Russie

n'étaient pas sur le point de se déclarer la guerre. Planifier une attaque contre une force opérationnelle soviétique n'était qu'un exercice militaire de plus en temps de paix. Pourtant, si cela arrivait *vraiment*, peu d'avions s'en sortiraient. Et de ces équipages qui réussiraient à franchir ce cordon de missiles et d'artillerie antiaérienne, seuls les plus déterminés parviendraient à rentrer sur leur bâtiment. Car Jake Grafton savait que ce n'étaient ni les avions ni les navires qui gagnaient les batailles, mais les hommes.

Y avait-il des hommes de cette trempe à bord de leur bateau ? Flap Le Beau avait la réputation d'en être un, mais y en avait-il d'autres ?

Le problème finit par lui donner la nausée, et il préféra penser plutôt à sa famille. Ce printemps, il avait rendu visite à ses parents, dans leur ferme de Virginie. On était en mai, les feuilles des arbres commençaient à pousser, les prairies étaient vertes et tendres, les vaches allaitaient leurs veaux qui venaient de naître...

Ses parents avaient été si contents de le voir ! La fierté qu'éprouvait son père était évidente. Et il fallait voir sa mère sourire, à travers ses larmes, à son fils qui était devenu un homme et qui était de retour à la maison !

Il avait aidé son père à s'occuper des bêtes ; une fois encore, il avait senti le froid piquant du petit matin et respiré les odeurs des corps tièdes des bovins, du fumier, et celle, douceâtre, du foin. Ce simple souvenir le fit frissonner, ici, dans sa minuscule chambre, au cœur du monstrueux navire d'acier. La rosée, dans l'herbe où chaque pas s'imprimait, le soleil qui baignait d'une lumière oblique les collines basses et brillait dans la grange, la voix rassurante de son père qui parlait au bétail... Tout le submergeait de nouveau.

Que fais-tu ici, à bord de ce bâtiment, perdu dans l'immensité déserte de l'océan, à t'inquiéter des missiles et de l'artillerie antiaérienne soviétiques, à envisager l'obscénité suprême ? Pourquoi n'es-tu pas là-bas, là où tu as grandi, à sentir la chaleur du soleil sur ton dos et à aider ton père à accomplir les rituels éternels qui garantissent que la vie continuera encore et encore... comme Dieu l'a prévu ? Pourquoi n'es-tu pas là-bas, à soutenir ta mère dans sa vieillesse ? Réponds à ça, Jake Grafton ! Tu n'as jamais détesté la ferme, au contraire de ton frère aîné qui la haïssait – non, toi tu l'aimais. Tu aimais cette exploitation et tout le reste. Et tes parents – tu les aimes aussi. Tu fais partie d'eux et ils font partie de toi. Que fais-tu ici ?

Que fais-tu ?

La vie à bord d'un navire trouvait rapidement son rythme naturel, un rythme dicté par deux siècles de règles et de traditions navales. Tout le monde travaillait, on servait des repas, la buanderie du bâtiment tournait à plein régime, et chaque après-midi, à treize heures

trente précises, la diffusion générale revenait à la vie et annonçait un branle-bas de combat :

« Ceci est un exercice. Ceci est un exercice. Branle-bas de combat, branle-bas de combat. Tout le monde aux postes de combat. Prenez position sur tribord avant et sur bâbord arrière. Branle-bas de combat. »

Les postes de combat des pilotes, c'étaient leurs salles d'alerte. Tandis que les équipes de sécurité s'entraînaient à éteindre des incendies, à se battre contre une voie d'eau et à affronter une attaque NBC – nucléaire, bactériologique et chimique –, les aviateurs étaient interrogés sur le NATOPS, assistaient à des conférences... et, en général, s'ennuyaient ferme. C'était pendant ces exercices d'alerte que Jake donnait ses cours sur l'aviation embarquée. Au matériel du CV NATOPS, il ajoutait tous les détails techniques dont il se souvenait de ses deux précédentes campagnes de combat. Il avait l'impression que ses conférences se passaient bien. Les marines étaient attentifs et posaient de bonnes questions. À son grand étonnement, il découvrit finalement qu'il prenait plaisir à parler de sa passion à ces hommes : le vol.

À la fin du branle-bas de combat, les officiers se dispersaient dans les différents quartiers réservés aux flottilles, à travers le navire, pour des paperasses dont ils ne voyaient jamais la fin. Le soir de leur seconde journée en mer, Jake eut l'occasion de rendre compte de ses recherches sur les Soviétiques au commandant de sa flottille, le lieutenant-colonel Haldane. Il découvrit que son chef en savait autant que lui sur la question. Après avoir passé une heure ensemble à faire le tour du problème, Haldane l'emmena chez le CGO, le chef du groupement opérations, un capitaine de corvette. Ils discutèrent de nouveau de tout cela. Et Jake reçut pour mission d'aider les opérations aériennes à mettre au point des exercices réalistes l'ensemble des flottilles.

Les officiers pouvaient prendre leurs repas dans l'un des deux carrés du bord – le carré « officiel », sur le pont principal, tout à côté de la salle d'alerte 4, où les uniformes étaient de rigueur, ou le carré « décontracté », à l'avant, sur le pont 0-3, entre les catapultes, où l'on tolérait les combinaisons de vol et les vareuses. Dans la pratique, le carré officiel était le territoire réservé aux officiers qui n'étaient pas pilotes, et il n'était fréquenté qu'occasionnellement par les aviateurs qui s'y conduisaient de leur mieux. C'est là que le soir, après le dîner, on projetait un film suivi avec le sérieux digne de gentlemen agréés par le Congrès.

Les pilotes, eux, se réunissaient dans leurs salles d'alerte respectives pour leurs films de la soirée ; là, ils sifflaient, hurlaient, lançaient des obscénités aux personnages, gémissaient à qui mieux mieux à chaque apparition de la vedette féminine, et s'envoyaient du pop-corn. Si l'un d'eux n'aimait pas le film, il pouvait toujours aller

jeter un œil sur celui qui passait dans la salle d'alerte d'une autre flottille, où il était le bienvenu s'il trouvait un siège.

Plus tard, dans l'une ou l'autre des chambres des officiers subalternes, on jouait aux cartes – en général un poker à vingt-cinq cents la mise, car personne n'était très riche. Bien que l'alcool fût officiellement interdit à bord du porte-avions, un gars assoiffé pendant une partie réussissait généralement à se procurer un verre. Ou plusieurs. Tant qu'on n'était pas saoul ou qu'on ne sentait pas l'alcool dans les zones communes du navire, cela ne posait pas vraiment de problème.

Bien sûr, un officier subalterne pouvait éviter le film et le poker et se retirer dans sa chambre pour écouter de la musique ou écrire des lettres. Et comme nombre d'entre eux étaient très amoureux, ils écrivaient presque chaque soir. Jake Grafton était de ceux-là. Évidemment, les amoureux solitaires avaient des compagnons de chambre, ce qui était quelquefois gênant.

— C'est si foutrement injuste, se lamentait Le Vrai McCoy. J'aurais davantage d'informations sur les marchés financiers si j'étais dans une hutte de terre d'un quelconque village pourri au fin fond de l'Inde ! Mais ici, que dalle ! (Son regard malheureux se posa sur son camarade de chambre.) Y a des téléphones partout sur cette planète, sauf ici.

Jake Grafton essaya de se montrer compatissant. Il y réussit assez bien, pensa-t-il.

— C'est le fait de ne pas savoir..., poursuivit le LSO. J'ai acheté des actions de solides sociétés, avec de solides perspectives, rien de spéculatif. Mais je suis totalement *coupé de tout*. Condamné aux ténèbres. (Il gesticula vainement.) C'est à devenir fou.

— Tu pourrais peut-être placer ton fric dans une société d'investissements, ou un truc comme ça. Donner une procuration à quelqu'un.

— À qui ? Tous ceux qui sont capables de jouer le marché aussi bien que moi le font, ils ne s'emmerdent pas avec le portefeuille de quelqu'un d'autre pour gratter une commission ridicule.

— On sera à Hawaï dans une semaine. Je parie que tu découvriras que tu as fait ce qu'il fallait.

Le Vrai McCoy grogna et jeta à Jake Grafton un regard désespéré. Il prit une profonde inspiration et expira lentement. Il avait l'air si pitoyable que Jake décida de faire un effort.

Une question. Il devait poser une question. Il réfléchit un moment à ce qu'il pouvait dire, puis, demanda :

— Au fait, c'est quoi la différence entre les valeurs et les actions ? Dans les journaux, on parle de « détenteurs de valeurs » et « d'actionnaires », et...

Il s'interrompit quand Le Vrai le foudroya du regard et se dirigea vers la porte d'un pas lourd. Il la claqua derrière lui.

Chère Callie,

Nous avons quitté San Francisco depuis trois jours et nous voguons vers Pearl Harbor. Nous avançons à environ vingt nœuds. Nous avons essayé d'aller plus vite, mais nos escorteurs encaissaient de grosses vagues et nous avons dû ralentir. Il y a un ouragan, à environ quinze cents miles au sud-ouest. J'ai repassé ma qualification pour les appontages sur porte-avions, de jour et de nuit, vingt-quatre heures après avoir quitté le port, mais nous n'avons plus volé depuis.

Mon navigateur-bombardier s'appelle Flap Le Beau. Il est de Brooklyn. Dans les marines depuis dix ans. J'essaie encore de le comprendre. Il me semble être un bon NB et un excellent officier. Il n'avait pas trop confiance en moi la première fois que nous avons volé ensemble et il n'a pas arrêté de jacasser pour voir si j'allais tenir le choc. Ce qu'il ne savait pas, c'est que j'ai appris à supporter les spécialistes du bla-bla-bla, si bien que sa petite prestation ne m'a fait ni chaud ni froid. Je pense que c'est un type assez chouette. J'ai eu de la chance de tomber sur lui. Je crois que tu l'aimerais bien, toi aussi, si tu le rencontres.

Mon compagnon de chambre est un sacré personnage, un gars nommé Le Vrai McCoy. Il s'affole un peu de ce qui se passe sur le marché des valeurs pendant que nous sommes coupés du monde. Il a gagné beaucoup de pognon en boursicotant et il veut en gagner davantage. Si j'y connaissais quelque chose, j'agisrais comme lui, mais ce n'est pas le cas. Je serais incapable de m'enrichir même si je possédais ma planche à billets personnelle.

Le commandant de notre flottille est un lieutenant-colonel – l'équivalent d'un capitaine de corvette. Il se nomme Richard Haldane. Je ne sais pas d'où il vient, mais il n'a pas d'accent, contrairement à moi. Flap non plus n'en a pas, d'ailleurs...

Jake ne pensait pas qu'il avait un accent jusqu'au jour où Callie le lui avait fait remarquer. Elle était linguiste et avait donc une oreille entraînée. Depuis, il accordait davantage d'attention à la façon dont les gens s'exprimaient. Il prononça quelques mots à haute voix, pour essayer de détecter une quelconque imperfection dans sa prononciation : *« Je m'appelle Jake Grafton. Je travaille pour le gouvernement et je suis ici pour vous sauver. »*

Non, rien.

Elle ne l'aurait tout de même pas fait marcher pour une chose pareille, n'est-ce pas ?

... Le lieutenant-colonel Haldane m'a demandé de donner des conférences aux équipages d'aviateurs qui font des vols d'entraînement autour du navire. C'est facile et même assez plaisant. J'ai toujours pensé que je n'aimerais pas parler en public, mais maintenant ça ne me dérange plus, du moment que je sais quoi leur dire. J'ai toujours dû être un peu cabotin.

Le lieutenant-colonel m'a confié aussi des recherches sur la meilleure façon d'attaquer les navires, soviétiques, juste pour le cas où ce serait nécessaire. C'est un boulot difficile, surtout quand on se rend compte que, si ça se produit vraiment, beaucoup de vies américaines dépendront du soin avec lequel on aura étudié la question.

Comme je te l'ai dit, j'ai eu mes qualifications de jour et de nuit. Les appontages de jour se sont bien passés, mais ceux de nuit, ç'a été une autre paire de manches. Au quatrième, je me suis payé un engagement en vol, ce qui signifie que j'ai accroché un brin pendant un *wave-off* et que l'avion est tombé sur le pont d'environ un mètre vingt. Le choc a failli le briser en deux. Il se trouve qu'il a survécu, avec juste des dommages à l'avionique – c'est comme ça qu'on appelle l'ensemble de l'équipement électronique d'un appareil. Je n'ai pas encore compris comment je me suis débrouillé pour ne pas perdre une roue !

Tout le monde dit que cet engagement en vol n'est pas de ma faute ; d'une certaine façon ce n'est pas vrai. Le LSO m'a donné trop tard l'ordre de *wave-off* mais je n'aurais pas dû cabrer autant mon avion en remettant les gaz. C'est un truc technique. J'ai suivi les instructions et je me suis fait avoir, alors que si, *dans ce cas particulier*, je n'avais pas respecté la procédure habituelle de *wave-off*, les choses se seraient probablement mieux passées.

On peut espérer que lorsqu'on aura un problème, on fera ce qu'il faut par instinct, entraînement ou expérience – ou la combinaison de tout ça à la fois.

Ou sait seulement qu'au moment critique on n'a pas le temps de penser à la meilleure façon de faire face à ce qui arrive. La dure réalité, la réalité incontournable, c'est que n'importe quel pilote peut mourir dans son avion.

Je suppose que j'ai accepté cette réalité à un certain degré. Pourtant, cet engagement en vol m'a salement secoué. Quand l'avion a décéléré, alors qu'il était toujours en l'air, nous avons été plaqués contre les courroies qui nous retenaient à nos sièges. Dans des instants comme ceux-là, chacune de tes perceptions est claire comme du cristal, chaque pensée résonne en toi comme une cloche. Tu es *totallement vivant* et des événements qui se passent en

quelques secondes te semblent se dérouler si lentement que tu es capable ensuite de te souvenir de la plus infime de leurs nuances. Au moment précis où j'ai senti que l'avion perdait brutalement de la vitesse, j'ai su ce qui était arrivé.

Engagement en vol !

Je l'ai senti ralentir, j'ai vu descendre l'aiguille de la jauge de l'angle d'incidence, j'ai vu le RPM continuer à tourner... et là, j'ai compris qu'on était bons. On est restés suspendus une seconde au-dessus du pont. Puis on est tombés.

Cette chute de plus d'un mètre m'a sonné. J'avais une idée assez exacte de ce qui venait de se passer, mais étions-nous vraiment immobilisés ou non ? Je n'y voyais pas grand-chose. Je ne savais ni si la crosse avait tenu, ni si le brin avait résisté, ni si l'avion était encore en un seul morceau. Si le réservoir était crevé, nous n'avions que quelques secondes avant l'explosion.

C'était vraiment effrayant !

Je me suis payé quelques-unes de ces frousses au cours des années, et une de plus ce n'était pas un événement... Mais quand même, alors que la guerre était finie et que je pensais démissionner, ça m'a brutalement ramené à la triste réalité !

J'avais beaucoup pensé à toi, les jours précédents. Ces moments que nous avons passés ensemble à Chicago ont été très spéciaux. Si ma visite ne s'est pas déroulée tout à fait comme je l'avais imaginé, tout le reste était super. Theron est un mec formidable et il me semble que tes parents seront très agréables quand je parviendrai à les connaître un peu mieux.

Il s'interrompt et relut le dernier paragraphe. Ce truc sur ses parents n'était pas absolument vrai, mais que dire à Callie ? *« Ton père est un vrai con, mais j'aime tes vieux tels qu'ils sont »* ?

De la diplomatie. Cette lettre contenait une certaine dose de diplomatie.

Quand tu prends le temps de penser à tout ça, tu te dis que la vie est étrange. Certains croient que tout est écrit d'avance. Pas moi. Pourtant, tu grandis en sachant que, quelque part, il existe une femme dont tu vas tomber amoureux. Alors, tu te demandes qui elle sera, à quoi elle ressemblera, ce qu'elle pensera, comment elle marchera, parlera, sourira... Il n'y a aucun moyen de le savoir, bien sûr, jusqu'à ce que tu la rencontres. Et quand tu comprends que c'est elle, c'est une découverte merveilleuse, comme une ouverture sur les rouages de la Vie.

Je ne crois pas au coup de foudre. Je pense que l'amour se faufile en vous – comme une douce sensation au cours d'une belle

journée d'automne. La femme aimée occupe tes pensées la plupart du temps – tout le temps, en réalité. Tu la vois quand tu fermes les yeux, quand tu regardes au loin, lorsque tu interromps un instant ce que tu es en train de faire et que tu respires profondément... Tu revois comment étaient ses yeux quand elle riait, tu te souviens de sa façon de rejeter la tête en arrière, de la sensation de ses doigts qui te caressaient...

La personne aimée devient une part de toi, la part la plus importante de toi.

En tout cas, c'est ce qui se passe en moi lorsque je pense à toi.

Ton fidèle,
Jake.

CHAPITRE SEPT

Le bombardement en piqué à vue n'avait pas vraiment changé depuis les années 30, même si les vitesses des avions avaient triplé et si leurs capacités de transport de munitions étaient quinze fois plus importantes. Les techniques, elles, étaient identiques.

Jake Grafton pensait à tout cela tandis que les quatre A-6 montaient à travers des cumulus épars. Les avions de guerre, en formation de vol lâche, en doigts de la main, émergèrent au-dessus de la couverture nuageuse à environ huit mille pieds et continuèrent à grimper dans un ciel lumineux et dégagé.

C'était peut-être son goût du romanesque – qu'il tentait de dissimuler avec plus ou moins de succès –, mais Jake avait conservé des liens très forts avec le passé. Un matin comme celui-ci, en juin 1942, des pilotes de bombardement en piqué de la Marine des États-Unis, catapultés de l'*Enterprise* et du *Yorktown*, étaient montés au-dessus des nuages pour repérer, sur l'étendue bleue du Pacifique, les porte-avions japonais qui pilonnaient alors l'île de Midway. Ils les avaient trouvés, quatre bâtiments qui fendaient la surface de ce vaste océan, ils avaient foncé sur eux et ils avaient plongé...

Et leurs bombes avaient mis en pièces et incendié le *Kaga*, l'*Akagi* et le *Soryu*, changeant ainsi l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

Ce matin, trente et un ans plus tard, leur flottille partait

bombarder Hawaii – plus exactement une petite île de l’archipel hawaïen du nom de Kahoalawe.

L’oxygène, dans son masque, était froid et avait un goût de caoutchouc. Jake jeta un coup d’œil à son altimètre de cockpit, qui restait sur dix mille pieds, puis il détacha le côté gauche de son masque, tandis qu’il consacrait toute son attention à sa tenue de formation. Il était numéro 3, aujourd’hui, ce qui signifiait qu’il volait à droite de l’avion du commandant, le lieutenant-colonel Haldane. Le numéro 4 se trouvait à sa droite et le numéro 2 à la gauche d’Haldane.

Il considéra un instant son NB, Flap Le Beau, dont la tête était collée contre la chaussette de son radar. Flap tournait les boutons et actionnait les commutateurs sans jamais quitter son radar des yeux. Excellent. Il connaissait l’emplacement et la fonction de l’ensemble de ses boutons, de ses molettes et de ses commutateurs sans avoir besoin de les voir. Et, en effet, lorsque l’action serait engagée, il n’aurait pas le temps de regarder, pas le temps de tâtonner pour trouver tel ou tel instrument, pas le temps de penser.

Le NB du lieutenant-colonel, Allen Bartow, se comportait de la même façon. De sa position surélevée, à six mètres de l’extrémité de l’aile de l’avion d’Haldane, Jake pouvait suivre les mouvements de Bartow dans son cockpit : il le vit reculer légèrement la tête pour lire l’affichage informatique sur le panneau situé juste à droite de son écran radar, et baisser les yeux de temps en temps vers les notes de sa planchette de vol [92]. Ces derniers jours, Jake avait appris à connaître Bartow : il était commandant, avait fait douze ans dans les marines, et c’était un fana de romans français. Il les lisait en version originale. En ce moment, il s’attaquait aux œuvres complètes de Simenon. Des livres étaient entassés partout dans sa chambre, et il en transportait toujours un dans sa combinaison de vol pour s’y plonger dès qu’il avait quelques minutes de liberté.

— Je me tire quand j’ai fini mes vingt ans, avait-il expliqué à Jake. *Le jour même*. Ensuite je passe mon doctorat de littérature française et j’enseigne pendant le restant de ma vie.

— Ça paraît rasoir, avait dit Jake en souriant, juste pour l’asticoter.

À sa grande surprise, Bartow avait pris cette remarque très au sérieux.

— Peut-être, en effet. La vie universitaire n’aura rien à voir avec les marines, ni avec la flottille. Pourtant, nous sommes tous obligés de renoncer tôt ou tard à voler. J’aime ce que je fais aujourd’hui, mais quand ça sera terminé j’entreprendrai autre chose que j’aimerai tout autant. Un truc complètement différent. Pour l’instant, c’est le vol, les copains et ce projet de faire autre chose. Je peux dire que je suis plutôt comblé.

Et il avait rendu son sourire à Jake.

Bartow est comblé, en effet, pensa Jake, avec une certaine tristesse, tout en regardant le navigateur-bombardier penché sur son écran radar. *Plus riche que moi, en tout cas*. Jake, lui, n'avait que le vol et les camarades. Il n'avait même plus Callie – ça, il l'avait bousillé.

Et Flap Le Beau ? Apparemment, Flap ne désirait rien d'autre. À moins que ?

— T'as une fille qui t'attend quelque part ? demanda-t-il à son navigateur-bombardier sans cesser de surveiller l'avion leader.

— Tu peux donc piloter cet engin et penser aux gonzzesses ?

— J'ai toujours le temps d'y penser. T'en as une, planquée quelque part ?

— Des douzaines.

— Une en particulier ?

— Non. Celles avec lesquelles j'aurais souhaité que ce soit sérieux n'ont plus voulu de moi après avoir eu un aperçu de l'individu. Je suis une machine de guerre en acier trempé. Où en est-on avec le carburant au fait ?

Jake jeta un coup d'œil à ses jauges. Il appuya sur les boutons pour lire ce qui restait dans les réservoirs d'aile, puis répondit :

— C'est OK.

— Humm. On n'est qu'à cinquante miles de l'objectif (Le Beau revint à son radar.) Ne me fais pas honte. Essaie de nous offrir quelques impacts décents.

Des petites bombes d'exercice bleues de douze kilos étaient accrochées sous leurs ailes. Le nez de chacune d'elles contenait une minuscule cartouche pyrotechnique qui produisait un nuage de fumée à l'impact, pour permettre le repérage du point de chute. Chaque A-6 en transportait douze, fixées à ses pylônes d'armement.

L'entraînement prévoyait que le pilote de chaque avion largue les six premières bombes manuellement, selon le système de bombardement à vue datant de la Seconde Guerre mondiale, puis les six autres grâce au système électronique de l'avion. Jake régla soigneusement son viseur optique au millième, qui convenait pour un piqué de quarante degrés, avec un largage à six mille pieds d'altitude. À cette hauteur de largage sur la cible, la distance vraie était d'environ neuf mille pieds. Atteindre une cible avec une bombe lâchée à neuf mille pieds était difficile, bien sûr – presque impossible, étant donné que le vent affectait la trajectoire du projectile pendant sa chute. Mais c'était ça, l'art du bombardement en piqué.

Toucher la cible, c'était la récompense. Cinq mille hommes en mer des mois durant, des sommes astronomiques dépensées en navires, en avions et en carburant, le sang versé pendant les entraînements – tout cela pour en arriver à ce moment précis où la bombe touchait sa cible.

Si le pilote en était capable.

Le lieutenant-colonel Haldane attendait de ses pilotes le meilleur d'eux-mêmes. La nuit précédente, il avait fixé un tableau avec leurs noms sur la cloison de leur salle d'alerte, un tableau d'une taille identique à celui de leurs notes d'appontage. Il fallait être capable d'apponter correctement pour être pilote de porte-avions, mais on n'était pas d'une grande utilité au combat si on ne pouvait pas toucher ses cibles quand les jeux étaient faits. Richard Haldane le leur rappela, puis il ajouta :

— Dans cette flottille, après les prochaines manœuvres à Hawaii, les pilotes qui auront les meilleurs scores de bombardement deviendront chefs de section et de vol. Ces scores apparaîtront aussi dans vos rapports d'aptitude. Je vous le garantis sur facture. Je veux que chacun d'entre vous justifie sa paye sur ce tableau de bombardement !

Le premier lieutenant Doug Harrison fut incapable de se retenir :

— Hé, commandant, préparez-vous à voler sur mon aile !

— Si vous faites mieux que moi sur la cible, c'est d'accord, répliqua Haldane.

Harrison, aujourd'hui, était numéro 4 et serait à la droite de Jake. On pouvait admirer Harrison, ne serait-ce que pour son culot. Haldane avait passé des années au Viêt-nam à effectuer des bombardements en piqué sous le feu de l'ennemi, alors qu'Harrison venait juste de sortir de l'École de l'air un an plus tôt. Harrison connaissait la valeur des professionnels expérimentés, et il prenait le risque de se faire ridiculiser.

Bien qu'il fut plus discret, Jake Grafton n'était pourtant pas en reste lorsqu'il s'agissait de tirer fierté de ses talents de pilote. Il avait connu sa part d'artillerie antiaérienne et avait lâché sa part de bombes. Son nom se retrouverait en haut de ce tableau de la salle d'alerte : il ferait tout ce qui était humainement possible pour l'y placer.

Le major Bartow montra le poing à Jake, qui s'éloigna aussitôt de l'avion leader. Le numéro 2, le capitaine Harry Digman, vint sous le leader, sa verrière à quelques mètres sous les tuyères d'Haldane, puis il remonta pour se placer à l'endroit que Jake venait d'occuper. À présent, la formation avait pris le bon échelon.

Le lieutenant-colonel conduisit les opérations par radio. Il entra dans la zone de la cible au moment où un groupe de F-4 la quittait et il fit descendre son échelon à quinze mille pieds, avec un large virage à gauche, puis il le fit se redresser en vol horizontal pour l'alignement sur l'axe d'attaque. Lorsqu'il fut « vertical la cible », le commandant breaka par la gauche. Dix secondes plus tard, l'avion numéro 2 vira à son tour ; après dix autres secondes, Jake les imita.

Pendant le circuit de séparation, chaque pilote vérifia sa position par rapport aux autres, puis ne s'intéressa plus qu'à son objectif et à son propre avion.

L'essentiel, pour réussir une telle mission, c'est de trouver le point idéal où faire virer son avion – l'endroit à partir duquel on peut prendre le cap d'attaque correct, en fonction d'un angle de piqué décidé à l'avance : aujourd'hui un angle de quarante degrés. Les cibles d'entraînement, avec pour points de référence les lignes d'attaque tracées au bulldozer et les trous creusés dans le sol, aidaient les pilotes à mieux repérer cette position correcte où virer.

Et le terme « virer » décrivait bien cette manœuvre. Jake arriva à l'oblique de la ligne de relèvement, à quarante-cinq degrés environ, il attendit et vit la cible se rapprocher tandis qu'il descendait le trim du nez d'un degré, qu'il calait sa vitesse à cinq cents nœuds et conservait son avion à l'horizontale en jouant du manche.

Maintenant !

D'un coup sec, il déplaça son manche latéralement, et, l'espace d'un battement cardiaque, l'A-6 dépassa la verticale, à cent trente-cinq degrés d'inclinaison. Puis Jake tira brusquement sur le manche, et les G les collèrent contre leur siège, lui et son NB, tandis qu'il amenait le nez de son appareil juste en aval de la cible tout en jouant sur les manettes des gaz. Aujourd'hui, pour ces bombes d'exercice profilées, Jake régla ses manettes à environ quatre-vingts pour cent de tours minute.

Décélération, manche à droite pour dégauchir[93] rapidement et reprendre ainsi la bonne position d'attaque.

Flap bascula son commutateur principal d'armement et lança l'appel radio :

— War Ace Trois en position.

Si le pilote a joué correctement sur l'inclinaison de son avion, celui-ci est maintenant engagé dans un piqué de quarante degrés, avec le centre de son viseur de bombardement devant la cible et remontant vers celle-ci. Et c'est bien là, en effet, que se trouve Jake, à présent, quoique légèrement trop à droite. Il corrige immédiatement en poussant son manche à gauche avec une baïonnette[94]. Ce n'est pas le moment d'essayer d'éviter les secousses – il est impératif qu'il place rapidement son avion sur l'angle de piqué convenable, le centre de son viseur remontant sur sa cible de façon à avoir le maximum de secondes pour régler son problème de dérive. Jake conduit son piqué en jouant du manche des deux mains et oblige son avion à prendre la position qu'il veut.

Un coup d'œil à la vitesse – plus de quatre cents nœuds, en augmentation –, puis à l'altimètre. Flap énumère les altitudes.

— Quatorze... treize... quarante et un degrés... douze...

Le vent fait dériver le centre du viseur vers la gauche. Jake s'incline à droite et oblige le viseur à y revenir. Il veut qu'il soit à droite de l'axe d'attaque et qu'il glisse à gauche vers lui, même si, au moment du largage, il doit encore être légèrement à droite du centre de la cible. La bombe continuera à dériver pendant sa chute.

Sa descente est un peu trop raide. Il doit lâcher sa bombe avec le centre du viseur un peu *avant* la cible pour compenser.

— Dix... neuf... huit...

Il plonge, son viseur remonte vers le centre de la cible – aujourd'hui un point blanc entouré d'un cercle blanc – et il vérifie son indicateur de vitesse. Toujours sur 1. Il serre un peu moins son manche, de façon à sentir l'effet de trim. Il s'approche du neutre[95], ce qui signifie qu'il va vers les cinq cents nœuds de vitesse réelle, quatre cent soixante-cinq nœuds de vitesse indiquée[96].

Bref coup d'œil à l'accéléromètre – quatre cent quarante-cinq nœuds, en augmentation...

— Sept...

Et, puisque la cible se trouve à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer et qu'il a accompagné le mouvement du viseur dans sa descente, il largue la bombe deux cents pieds au-dessus des six mille pieds, avec son viseur à cinq heures du centre de la cible.

Et il tire sur le manche.

Ailes horizontales et manettes des gaz presque au maximum, il tire sur le manche jusqu'à ce que l'aiguille de l'accéléromètre indique quatre G, puis il conserve cette accélération. Il avance la main droite vers le commutateur général de l'armement – son bras pèse une tonne, avec tous ces G qu'il encaisse – et il le bascule pour le couper.

Flap intervient de nouveau à la radio :

— War Ace Trois est *out*[97].

Son nez passant au-dessus de l'horizon, Jake Grafton diminue les G et scrute le ciel pour repérer les avions qui le précèdent. Les voilà ! Et, plus loin, le commandant de la flottille. OK. Nez levé, laissons monter l'appareil, transformons en altitude cette vitesse de piqué.

Les observateurs au sol notent les résultats des tirs. Le premier du commandant est à vingt-deux mètres de la cible, à sept heures. Son équipier en a un à trente-trois mètres, à midi. Celui de Jake est à quinze mètres, à cinq heures.

— On a surcompensé, pour le vent, murmure-t-il à Flap, qui ne répond rien.

Ils remontent à quinze cents pieds, Jake diminue les gaz et effectue un virage un peu plus large. Il aperçoit un instant les ailes étincelantes de l'avion qui, devant lui, vire pour son piqué.

— War Ace Quatre, vous avez touché à vingt-deux mètres, à neuf heures.

— Harrison ne se défend pas trop mal contre le lieutenant-colonel, dit Jake à Flap, avec un petit rire étouffé.

Il vérifie de quel côté disparaît la fumée des bombes d'entraînement. Il observe les nuages, regarde derrière lui pour voir où est Harrison, contrôle son carburant et son tableau répétiteur de pannes, puis il étudie la cible pour déterminer à quel moment il devra partir en virage.

Commutateur principal d'armement. Il bascule et tire sur le manche pour virer !

— T'aimes ces conneries, hein ? lui demande Flap entre deux annonces d'altitude, pendant leur second piqué.

— Mouche ! dit l'observateur au sol, tandis que Jake remonte après son largage.

Il administre une claque à la cuisse de Flap et s'exclame :

— Dans un fauteuil, mon Flap !

Il pousse son manche latéralement et l'avion descend en basculant sur son axe longitudinal. Jake arrête ce basculement après un tonneau complet.

— OK, OK, t'es le meilleur de l'Ouest, dit Flap. Continue simplement à les lâcher à l'endroit qu'il faut.

Après les six piqués de Jake, ce fut le tour de Flap. Son radar et son ordinateur étaient prêts. Tandis que Jake virait, Flap devait pointer le réticule fixe du viseur de bombardement exactement sur la cible, puis presser le bouton de désignation de la poignée du manche et utiliser les commandes de direction du VDI – l'indicateur d'affichage vertical – placé devant lui, au milieu du tableau de bord.

Le bouton de désignation indiquait à l'ordinateur où se trouvait la cible et lançait le radar à sa poursuite. Tandis que Flap contrôlait les vitesses fournies par l'ordinateur en fonction des informations du radar, le VDI donnait les indications de direction, en tenant compte de la correction du vent, bien sûr, pour guider Jake jusqu'au point de largage parfait – ce point où la bombe devait être lâchée de façon à atteindre sa cible.

Jake se concentra sur les indications de direction et les suivit aussi précisément que possible. Lorsque l'ordinateur annonça qu'il fallait tirer sur les commandes pour aller chercher les G, il accéléra tout en veillant soigneusement à garder ses ailes horizontales. L'ordinateur décida du largage de la bombe tandis que Jake continuait à faire monter le nez de l'appareil.

— Vingt-deux mètres à six heures.

Il vira pour un nouveau largage.

— Tu sais, dit-il à Flap, c'est comme ça qu'on a inventé la machine à frapper les balles de base-ball.

— Contente-toi de suivre les indications de direction, gamin. Ce gadget est plus malin que toi.

— Ouais, mais moi je suis un *artiste* !

— On ne s'attaque pas à de l'artillerie antiaérienne, aujourd'hui, Jake.

C'était une dispute qui n'en finirait jamais – le pilote voulait lâcher les bombes à vue et le navigateur-bombardier tenait au système informatique. Tous les deux savaient que celui-ci était meilleur, mais Flap savait aussi que Jake ne l'admettrait jamais. Aujourd'hui, sur cette cible d'entraînement, le pilote bénéficiait de conditions idéales : un objectif stationnaire avec un pointage connu, une ligne d'attaque creusée dans le sol, des repères visuels, aucune défense antiaérienne, et le luxe de multiples essais lui permettant de bien sentir le vent.

En revanche, le système informatique de cet A-6 était, lui, sûr du premier au dernier coup.

Mais on a du mal à aimer une machine.

Les quatre A-6 rassemblèrent à distance de la cible et Harrison, le numéro 4, passa sous les trois autres avions pour vérifier s'il leur restait des bombes. Puis Jake fit de même pour Harrison. Celui-ci et le numéro 2 avaient, chacun, une petite bombe bleue encore fixée à leurs pylônes.

Le commandant les fit monter à vingt mille pieds et Flap se brancha sur le TACAN du navire, le système d'aide radio à la navigation. L'affichage électronique de kilométrage refusa d'accrocher – ils étaient encore trop loin –, mais Flap eut bientôt le bâtiment sur son radar. Cent vingt-deux miles.

Après avoir vérifié l'altitude du cockpit – ils étaient stables, à dix mille pieds –, Jake ôta son masque à oxygène et le suspendit à son rétroviseur gauche fixé à l'arceau verrière. Il essuya la sueur de son visage.

Les A-6 étaient en patrouille serrée, leur cockpit à quinze pieds seulement du saumon d'aile de leur voisin. Voler si près d'un autre avion n'était pas facile, mais Jake Grafton aimait ça. Comme les turbulences affectaient de façon différente les avions qui les traversaient, les pilotes qui suivaient le leader devaient effectuer des ajustements constants. Celui-ci, en revanche, n'avait à s'occuper que de son appareil.

Quand on lui servait d'équipier, on gardait le bout de l'aile du leader juste au-dessous et en arrière de sa propre verrière. Il fallait maintenir cette position en jouant avec précision du manche et des manettes des gaz, et parfois même du gouvernail. Si on se débrouillait bien, on réussissait à suivre tous les mouvements de l'avion de tête en conservant cette position – le leader pouvait filer droit devant et à

l'horizontale, virer sur l'aile, grimper, plonger en piqué, voler sur le dos, effectuer des loopings : tout ce qu'il voulait, on le suivait.

Jake plaça correctement son avion et se concentra. Voler ainsi par une matinée ensoleillée, dans un ciel limpide et parfaitement calme était un exercice simple. En revanche, par une nuit d'orage, quand l'avion était secoué par des turbulences, au-dessus d'un océan en colère, cela demandait du talent et une grande confiance en soi. En cas de problème et de manque de carburant, on reste en vie si on est capable de coller à l'aile de quelqu'un.

Bartow fit signe à Jake d'accélérer, et Jake annonça à Flap :

— On ouvre la formation.

Celui-ci jeta un coup d'œil à Bartow, avant de transmettre un signal identique à Harrison, sur leur aile droite.

Lorsqu'il fut à soixante ou soixante-dix pieds des autres, Jake stabilisa son avion, puis vérifia la position d'Harrison. Il regarda ensuite l'appareil à la gauche du commandant. Tout était OK.

Flap avait noté tous les scores, et à présent il les contrôlait et indiquait la CEP – la probabilité d'erreur circulaire – de chaque équipage. Il l'établit à partir de la position du sixième meilleur coup : la moitié des bombes avaient frappé à l'intérieur d'un cercle de ce diamètre.

Dans le cockpit de l'avion du commandant, Bartow observait son radar. Jake jeta un coup d'œil à l'affichage électronique des distances sur son répéteur radar, entre ses jambes : cent vingt-six miles. Puis ses yeux parcoururent le tableau de bord. Vitesse indiquée : deux cent quatre-vingt-quinze nœuds, altitude vingt mille quarante pieds, voyants d'alarme éteints, pression hydraulique OK. Carburant : environ quatre tonnes.

Il regarda devant lui, ne vit rien, puis se tourna de nouveau vers le petit morceau de ciel qui le séparait de Bartow.

Il observait Bartow lorsqu'un F-4 Phantom coupa sa ligne de vision entre lui et le commandant.

Le Phantom fila comme un éclair dans la direction opposée.

Au même moment, un second Phantom passa sur l'aile gauche d'Haldane, entre lui et son équipier.

Le cerveau de Jake eut juste le temps d'enregistrer leur présence – puis ils disparurent. L'A-6 rebondit au moment où il atteignit la limite des turbulences des ailes des deux Phantom.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Flap, en levant la tête et en regardant autour de lui.

Jake attrapa son masque à oxygène et le remit sur son visage d'un coup sec.

— Tu ne vas pas me croire, répondit-il dans le téléphone de bord, mais un Phantom vient juste de passer entre le commandant et nous !

Et un autre est descendu à sa gauche, entre lui et Digman.

— *Quoi ?*

— Ouais, deux Phantom ont traversé notre formation. Juré ! L'avion de tête a filé entre le commandant et son équipier et le second entre le commandant et nous. On a dû se rater de quelques *centimètres*.

Jake examina l'espace le séparant de Bartow qui, lui aussi, l'observait. Avait-il vu les F-4 ?

— Si on avait encore été en patrouille serrée, dit Jake à Flap, on frapperait aux portes du paradis, en ce moment.

En admettant que ces chasseurs volaient à la vitesse indiquée de trois cents nœuds – soit une vitesse de rapprochement de six cents nœuds, plus de huit cents nœuds véritables. *Près de mille six cents kilomètres heure !*

Il regardait devant lui juste une ou deux secondes avant leur apparition – et il n'avait rien vu !

Et pourtant, ils étaient là et ils venaient droit sur lui, comme des missiles guidés.

Et il n'avait rien vu ! Bien sûr, ils se trouvaient à près d'un demi-mille de distance deux secondes avant, mais pourtant... Il aurait dû apercevoir *quelque chose !*

Soudain, il se sentit trempé de sueur et la bouche sèche. Il eut du mal à déglutir.

À de telles vitesses, si son avion était entré en collision avec ce Phantom...

Il n'aurait rien senti. Rien du tout.

Il serait juste mort sur le coup – simple petit morceau de chair dans l'explosion d'un globe de feu.

— As, dit Flap, tu seras ravi d'apprendre que nous avons une CEP de cinquante pieds.

Jake essaya de répondre quelque chose, mais il en fut incapable.

— Si la Troisième Guerre mondiale est déclarée, on sera tous les deux les premiers à mourir, l'informa Flap. On l'a bien mérité.

Ces Phantom... Jake se demanda si leurs pilotes avaient eu le temps de voir les A-6.

— Ça donne la chair de poule, hein ? reprit Flap. Mais est-ce autre chose, la vie ?

— Quelqu'un a-t-il aperçu ces Phantom ? demanda Jake.

Silence. Regards d'incompréhension. C'était leur débriefing de vol, en salle d'alerte.

Sept visages sans expression.

— Vous voulez dire que j'ai été *le seul* à les voir ?

Plus tard, de retour dans sa chambre, il pensa aux miracles, au nombre de fois où il s'était trouvé au bord de l'abîme. C'était quoi déjà, cette citation ? si on regardait assez longtemps dans l'abîme, il

vous dévisageait à son tour. Ouais, un truc comme ça.

Et ce devait être vrai – il avait vraiment l'impression que l'abîme l'observait, en ce moment même.

Personne n'avait mis ses paroles en doute lorsqu'il avait parlé des chasseurs. Mais personne, non plus, ne les avait vus.

Apprendre a posteriori que l'on a frôlé un autre appareil, c'est un peu comme découvrir que sa mère a eu des problèmes en vous mettant au monde : cela n'a aucune signification. On hausse les épaules et on passe à autre chose.

Les Phantom appartenaient forcément à leur navire. C'était assez facile à vérifier. Il examina le plan des vols et trouva la flottille de chasse qui devait bombarder la cible juste après les A-6, puis il rendit visite à ses pilotes dans leur salle d'alerte.

— Hé, les gars, est-ce que deux d'entre vous ont failli se payer une petite collision, aujourd'hui ? Quelqu'un s'est-il frotté à quatre A-6, quand vous alliez vers la cible ?

Ils le considérèrent avec stupeur comme s'il n'était qu'une apparition grotesque – venue les narguer en leur rappelant leur nature de mortels.

Non. Personne n'avait rien vu. Tout autant qu'ils étaient, ils devaient être en train de regarder ailleurs, de penser à autre chose, car à moins d'avoir les yeux tournés précisément là où il fallait, ils avaient forcément raté le spectacle. Exactement comme les pilotes et les navigateurs-bombardiers des sept autres Intruder.

Quand il eut regagné sa cabine, il fit quelques calculs. Un F-4 mesurait environ quinze mètres de long. À une vitesse combinée de huit cents nœuds, il vous passait devant en trente-sept millièmes de seconde.

On n'avait même pas le temps de cligner les yeux.

Lorsque la mort vient, elle vient rapidement.

Mais tu le sais depuis toujours, Jake Grafton.

Il se leva et alla s'observer dans le miroir, au-dessus de son lavabo. Le visage qu'il y découvrit lui renvoya un regard sans expression.

— Un navire en mouvement est une cible très difficile, dit Jake.

Le lieutenant-colonel Haldane ne répondit pas. Il savait aussi bien que Jake qu'une fois les bombes à chute libre lâchées sur lui, un bâtiment correctement gouverné s'empresserait de virer. Sans doute au vent, encore que l'attaquant ne pouvait même pas compter là-dessus.

— L'idéal serait que nous larguions les bombes aussi près que possible du navire, afin de lui laisser un minimum de temps pour changer de route, poursuivit Jake. Un tel choix minimiserait aussi les conséquences des erreurs d'ordinateur, de vitesse, d'angle de dérive, d'altitude, etc.

— Ce serait l'idéal, en effet, reconnu Haldane, mais ça ne serait pas malin de perdre tous nos avions pour réussir une frappe parfaite. Il faudra opter pour une attaque qui nous offre le maximum de chances d'arriver sur eux et nous laisse aussi une chance à peu près décente de parvenir au point de largage. Revoyons les enveloppes d'armes que nous aurons à pénétrer.

Jake informait son commandant de flottille du travail de planification du groupe aérien. Il suivait ces réunions depuis plusieurs jours. Il déploya devant lui les graphiques qu'il avait dessinés et les lui expliqua.

Quand nous serons au contact d'une force opérationnelle soviétique, nous affronterons d'abord les missiles SA-N-3 Goblet qui nous prendront sous leur feu à plus de vingt miles de l'objectif, et entre cent cinquante et quatre-vingts mille pieds d'altitude. Ces missiles volant à Mach 2,5 seront probablement tirés par deux, à quelques Secondes d'intervalle. Puis le lanceur sera rechargé et deux autres missiles partiront – chaque lanceur a une capacité de vingt-six missiles. Le nombre de lanceurs dépendra de la composition de la force opérationnelle, mais pour cette planification, nous avons imaginé qu'il y en aurait dix – soit trois cent soixante missiles en même temps dans les airs.

La menace suivante se présentera dans un rayon de neuf ou dix miles, lorsque les attaquants pénétreront l'enveloppe des missiles SA-N-1 Goa volant à Mach 3,5. Le point faible du système Goa, c'est son appareil directeur de conduite de tir, qui ne peut prendre sous son feu qu'une seule cible à la fois. Cependant, comme les missiles sont montés sur des doubles lanceurs, on peut penser que les Russes en tireront deux contre la même cible, puis qu'une seconde cible sera recherchée tandis que l'on rechargera le lanceur. Le chargeur de chaque lanceur a une capacité de seize missiles. Hélas, les Soviétiques installent ces armes sur leurs destroyers comme sur leurs croiseurs de classe Kynda et Kresta, si bien que nous devons nous attendre à affronter un grand nombre de ces lanceurs. Disons vingt – et nous avons trois cent vingt missiles supplémentaires à éviter.

Si nos équipes d'assaut, harcelées sans répit, sont encore vivantes à sept miles de la cible, elles entreront dans l'enveloppe du SA-N4 qui file à Mach 2+. Cette arme est tirée, elle aussi, par des doubles lanceurs, dont chacun a une capacité de vingt missiles. Imaginons un groupe opérationnel de vingt lanceurs, et nous nous retrouvons face à quatre cents missiles de ce type.

Finalement, après le largage, nous verrons les bâtiments indemnes tirer contre nous une nuée de missiles SA-N-5 Grail à autodirecteurs infrarouges, la version navale du Strela de l'armée de terre soviétique. Le Grail emporte une charge active d'un kilogramme sur une distance

vraie de seulement quatre kilomètres quatre cents et il a besoin d'une signature de tuyère bien brûlante pour se guider, mais il suffit d'en avoir un seul aux fesses pour que sa journée soit fichue. Dans l'enveloppe des Grail, nous pouvons nous attendre à affronter des dizaines de missiles.

Et les missiles, ce n'était encore que la moitié de l'histoire. Il y aurait aussi l'artillerie antiaérienne – en une extraordinaire quantité. Les navires soviétiques étaient hérissés de canons. Les plus gros tireraient les premiers, dès que nous serions à portée. Et au fur et à mesure que la distance entre nous et les Soviétiques diminuerait, les calibres plus petits ouvriraient le feu à leur tour.

Plus les canons étaient petits, plus leur cadence de tir était rapide, si bien qu'au fur et à mesure de l'approche de nos avions le volume total des explosifs à grande puissance dans le ciel augmenterait de façon exponentielle. À courte distance, c'est-à-dire dans un rayon d'un peu plus d'un mile, nous volerions à portée de canons Gatling à six tubes de trente millimètres, capables de tirer au rythme ininterrompu de mille coups minute ou par rafales de trois fois ce chiffre.

— Depuis que j'ai commencé à rassembler ces données, expliqua Jake au lieutenant-colonel, je suis devenu un vrai fan des attaques sous-marines.

— Pourquoi ne me dites-vous pas ce que vous pensez vraiment ?

— D'accord, monsieur. Je crois que s'en prendre à un groupe opérationnel soviétique avec des bombes à chute libre est une façon spectaculaire de se suicider.

— Si les hostilités sont ouvertes, on ira au feu quand on nous dira d'y aller, suicide ou non.

— Oui, monsieur.

— Alors, il vaut mieux avoir un plan réaliste, juste au cas où.

— Le groupe aérien est en train de planifier des frappes Alpha. Deux assauts, un Bleu et un Or, avec la moitié des avions dans chacun.

La frappe Alpha, c'était l'effort maximum, avec des chasseurs escortant les attaquants et le groupe entier qui piquait en même temps sur l'ennemi en ordre serré. L'idéal était de lâcher les bombes sur la cible et de quitter la zone en moins de soixante secondes.

— D'accord, répondit Haldane.

— Mais ça ne marchera que pour un largage de jour et par beau temps, reprit Jake. À mon avis, monsieur, on peut envisager de perdre la moitié des avions à chaque frappe.

Haldane ne répondit rien.

— De nuit ou par mauvais temps, on n'enverra que les A-6, poursuivit Jake. Ce sont les seuls appareils capables de faire ce boulot.

CHAPITRE HUIT

Les porte-avions modernes n'existent que grâce aux catapultes à vapeur. Inventées par les Britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale, elles ont libéré les ingénieurs de l'obligation de construire un avion de marine capable de décoller par ses propres moyens du pont d'un navire, après un parcours de seulement quatre-vingt-dix mètres. Grâce aux catapultes, on a pu embarquer des appareils possédant des ailes plus courtes et en flèche, comme l'exigeait l'aérodynamique, des réacteurs et des fuselages plus efficaces à des vitesses supersoniques, des avions capables d'emporter d'incroyables quantités d'armes ou de carburant. La catapulte, qui avait été un luxe pour la plupart des appareils embarqués de la Seconde Guerre mondiale, était désormais une nécessité absolue.

Sur le pont d'envol, le sabot auquel les avions sont fixés est la seule partie visible d'une catapulte. Il sort d'une fente du pont qui court sur toute la longueur de cette catapulte. Celle-ci, sous la fente, est formée de deux tubes de cinquante-cinq centimètres de diamètre, positionnés côte à côte comme les deux canons d'un fusil de chasse. À l'intérieur de chaque tube, ou cylindre, se trouve un piston. Par une ouverture au sommet de chaque cylindre, un treillis d'acier réunit les deux pistons ; c'est à ce treillis qu'est fixé le sabot.

Les pistons sont remis en batterie de façon mécanique par un petit chariot nommé « va-et-vient ». Quand les pistons sont prêts, l'avion est fixé au sabot, soit par le *nose gear*, dans le cas de l'A-6 et de l'A-7, soit par une élingue constituée d'un câble d'acier, dans le cas du F-4 et du RA-5. Puis on fait avancer les pistons avec un système hydraulique – un mouvement que l'on nomme « mise sous tension » – pour supprimer le mou de l'élingue ou de la *tow-bar*.

Une fois que l'avion est tensionné, que ses réacteurs tournent à pleine puissance et que les freins de ses roues sont lâchés, l'officier de quart catapulte appuie sur le bouton « paré partout » et le circuit de mise à feu est prêt.

On libère alors la catapulte en ouvrant simultanément les soupapes de lancement des deux cylindres, ce qui permet à la vapeur surchauffée de pénétrer dans les tubes, à l'arrière des pistons.

L'accélération fournie à chaque avion dépend du type de l'appareil, de son poids, du vent soufflant sur le pont et de la température extérieure. Il existe deux méthodes de catapultage : soit la pression de la vapeur est constante, et c'est la vitesse d'ouverture des soupapes de lancement qui varie, soit ces dernières sont toujours ouvertes de la

même façon, et c'est la pression de la vapeur dans les accumulateurs qui change. À bord du *Columbia*, c'était la pression qui variait, et non l'ouverture des soupapes de lancement qui, elle, restait identique.

Cette ouverture est rapide, mais pas instantanée. C'est pourquoi l'avion doit pouvoir résister à la pression de la vapeur qui s'accumule à l'arrière des pistons, jusqu'à ce que celle-ci soit assez puissante pour faire se mouvoir les pistons plus vite que l'accélération dont l'avion est capable par lui-même. Cette résistance est fournie par une barrette cassante, ou éprouvette, installée dans la ferrure de la roulette de nez de l'appareil, à laquelle est attachée une barre de retenue en acier ; l'une des extrémités de cette barre entre dans une ouverture ménagée dans le pont. La barrette cassante d'un A-6 était prévue pour s'ouvrir sous une charge de rupture de vingt-quatre tonnes, et permettre alors le mouvement des deux pistons de la catapulte et de l'avion.

La vapeur surchauffée accumulée derrière les pistons pousse ceux-ci en deux secondes et demie environ sur les quatre-vingts mètres de long des catapultes du *Columbia*. Parvenu à sa vitesse de vol, l'avion laisse le pont derrière lui et file dans le ciel à soixante pieds au-dessus de l'océan, où il doit effectuer sa rotation à l'angle d'incidence correct pour pouvoir voler – pour l'A-6, le nez doit être relevé à environ huit degrés.

Il faut alors stopper les pistons qui filent à grande vitesse vers l'extrémité des cylindres. C'est possible grâce à des freins à eau – des tubes remplis d'eau, soudés à l'extrémité des deux cylindres de catapulte. Chaque piston possède une tige conique, ou béliet, sur l'avant : quand le piston atteint le cylindre de freinage, cette tige pénètre dans la partie ouverte du piston et refoule l'eau. L'eau est incompressible : au fur et à mesure que la tige avance, l'ouverture laissant échapper l'eau se rétrécit de plus en plus. Ainsi, plus la tige pénètre profondément dans le cylindre, plus la résistance à cette pénétration augmente. Ces freins sont si efficaces que les pistons, après un tir à pleine puissance, sont immobilisés en à peine trois mètres de déplacement.

Le symbolisme sexuel des tiges coniques et des freins à eau impressionnait toujours les aviateurs – ils étaient jeunes, seuls et excités – mais le bruit d'une catapulte qui s'immobilisait avec un violent claquement dans le cylindre de freinage vous prenait aux tripes. Ce formidable coup de boutoir ébranlait les compartiments dans un rayon de trente mètres autour des catapultes et on le ressentait d'un bout à l'autre du vaisseau.

Ce soir-là, assis dans le cockpit d'un ravitailleur A-6, Jake Grafton attendait la remise en batterie du sabot, et il se remémorait tous les problèmes que risquait de poser une catapulte.

L'officier de lancement, Jumping Jack Bean, allait et venait près du trou que faisait, dans le pont, la cabine de manœuvre de la catapulte, où se trouvaient les soupapes et les manomètres par lesquels on transférait la vapeur des chaudières du navire aux accumulateurs de la catapulte. L'homme, un engagé, qui était toujours assis au bord de ce trou et équipé d'un TAG (ou téléphone autogénérateur) lui permettant de communiquer avec le personnel des compartiments de manœuvre catapulte, était déjà à son poste et observait, derrière lui, les deux avions placés sur les catapultes. Les taches phosphorescentes, sur son casque et sa tenue de pont d'envol, étaient bien visibles dans la faible lueur rougeâtre des lumières de la superstructure du navire, à une centaine de mètres vers la proue.

En cas de problème des mécanismes, sous le pont, la vitesse de départ de l'avion serait trop faible, Jake Grafton le savait. Un décollage parfait ne procure à l'appareil que quinze nœuds au-dessus de la vitesse critique. Deux nœuds de moins, et le pilote ne se rend compte de rien. Cinq de moins, et l'avion est « mou ». Dix de moins, et un pilote maladroit peut « décrocher[98] » par inadvertance. Quinze de moins et au-delà, et l'appareil est perdu.

Les catapultages ratés – on disait *cold* – étaient rares, Dieu merci. La catapulte était très fiable, bien plus que l'avion qui l'utilisait. Celui-ci pouvait connaître une extinction de réacteur due à cette extraordinaire accélération, ou une coupure de gyro, une perte de génératrice, une fuite de fluide hydraulique ou de carburant... ou le pilote pouvait tout simplement perdre son sens de l'orientation en passant, très brutalement, du moment où il était posé sur le pont à celui où il volait aux instruments, à quinze nœuds au-dessus de la vitesse critique, en pleine nuit... L'obscurité au-delà de la proue était totale, c'était un vide si vaste et si définitif que l'on avait envie de détourner les yeux. De regarder ailleurs. De penser à autre chose.

L'ennui, c'était qu'il n'y avait rien d'autre à regarder, rien d'autre à quoi penser. Ce soir, Jake était aux commandes d'un ravitailleur qui, dans quelques minutes, serait jeté dans ce vide noir, au-delà de l'étrave du bateau ; puis il grimperait d'abord à cinq mille pieds pour ravitailler deux Phantom, ensuite à plus de vingt mille pieds et, là, il effectuerait des cercles autour du bâtiment pendant une heure et demie, après quoi il redescendrait et apponterait. Ce n'était pas autre chose, cette sacrée mission ! Tourner encore et encore autour du bateau. En orbite. À une vitesse permettant une économie maximale de carburant. En pilotage automatique.

La difficulté, ce serait de rester éveillé.

Non, la difficulté, c'était ce foutu catapultage nocturne ! Le pire moment de leur vol était tout proche – ils allaient chevaucher, les yeux bandés, un taureau enragé...

À présent, on ôtait le joint étanche en caoutchouc de la fente de la catapulte, d'où s'échappa un ruban de vapeur qui monta vers le ciel, fuyant d'une pièce quelconque du mécanisme. Entre les catapultages, on laissait la fente fermée pour conserver la température de ces tubes de cinquante-cinq centimètres.

L'officier PEH avait spotté[99] le ravitailleur sur la catapulte, sans doute pour obliger cette pauvre tête de nœud de pilote, coincé dans son cockpit, à regarder la vapeur s'en échapper, face à ce vide noir, tout en pensant à ce que l'on devait ressentir quand on mourait jeune.

D'autant que sa vie ne se passait pas si bien que ça, en ce moment. D'abord, ce con de paternel de Callie, puis Tiny Dick Donovan, et l'engagement en vol, et ce quasi-accrochage aérien...

Peut-être Dieu essayait-il de lui expliquer quelque chose ?

Ou alors il n'y avait *pas* eu de Phantom, ce matin.

Oui, s'il les avait simplement imaginés ? Bien sûr, les avions s'étaient croisés très vite, mais il y avait au moins deux Phantom et quatre A-6, avec deux gars dans chaque appareil. Soit un total de douze hommes, et il était *le seul* à avoir vu le loup !

Ça n'avait vraiment pas de sens.

Et si ça en avait un ?

— Qu'est-ce que tu zieutes à travers ce pare-brise ?

Flap Le Beau.

— Y a une femme à poil, là, dehors. Si tu regardes vraiment bien, tu vois le bout de ses seins.

— On dirait que tu prends tes désirs pour la réalité, mon vieux. Un bon chef, c'est pas ça. T'es censé m'impressionner par ta confiance en toi, apaiser mes craintes. C'est *toi* qui tiens le manche, tu te souviens ?

— Et si ces F-4 n'étaient pas vraiment là, ce matin ? Si je les avais inventés ?

— Tu penses encore à ça ? Tu les as vus. *Ils étaient là.*

— Pourquoi personne d'autre ne s'en inquiète, alors ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je mouille mon caleçon ? Que je m'ouvre les veines ? Le destin nous a tiré dessus et nous a ratés, point final.

— Tu pourrais avoir la politesse de paraître nerveux ou un peu inquiet.

— C'est toi qui me rends nerveux.

— Oh, ça m'étonnerait, répliqua Jake Grafton, écœuré.

— OK, je suis inquiet. J'ai la sueur qui me dégouline des aisselles. Tous les cons de pilotes que j'ai rencontrés ont tenté de me tuer. Et je m'attends à ce que toi aussi, tu essaies.

— Comment t'es entré dans l'aviation, au fait ?

— Une sale maladie attrapée dans la jungle. Un cas plutôt désespéré. D'après ce qu'on m'a dit, j'ai ma photo dans un manuel

médical, aujourd'hui. Quand j'ai signé pour cette prestigieuse existence de pilote, je ne pensais pas que j'aurais d'autres jungles à visiter.

Le patron d'appareil en chemise marron, à côté de leur avion, agita ses bâtons pour attirer l'attention de Jake, puis leur donna le signal du départ.

Il était temps d'y aller.

— Ça aurait pu être pire..., ajouta Flap à l'intention de Jake qui lançait son réacteur gauche. J'aurais pu écrire l'histoire médicale avec une spectaculaire maladie vénérienne. Est-ce que ça n'aurait pas été génial ? Pendant des centaines d'années, tous les types qui seraient allés outre-mer auraient été obligés de se payer un film sur ma queue couverte d'ulcères.

Six minutes plus tard, Jake vérifia le tableau du poids et roula son avion jusqu'au sabot. Il sentit la *nose-tow* s'y engager, puis il coupa les freins et, au signal du chien jaune, augmenta les gaz.

Les réacteurs montèrent en puissance. Une autre petite secousse lorsque le bras hydraulique tensionna les pistons et ôta le mou de la barre de retenue. À présent, seule la barrette cassante les immobilisait.

Pleine puissance, débattage des commandes, vérification des jauges, poignée de catapultage relevée...

— T'es prêt ? demanda-t-il à Flap.

— Je suis vraiment-vraiment prêt.

Il sentait la vibration de leur appareil, tandis que les réacteurs aspiraient l'air et le recrachaient par les tuyères d'échappement contre la barrière antisouffle, il sentait plus qu'il n'entendait le rugissement qui lui déchirait les oreilles. Ses yeux parcoururent le tableau répétiteur – aucun voyant d'alarme. Le commutateur principal de ses feux extérieurs était à l'extrémité de sa poignée de catapultage, à côté de son pouce gauche. Il l'alluma.

L'officier de quart catapulte regarda l'îlot, observa le vide devant lui, et abaissa son bâton jaune en se fendant en avant, comme un escrimeur, jusqu'à toucher le pont – puis il s'immobilisa.

La catapulte se déclencha. Les G les plaquèrent contre leur siège... et les deux voyants d'alarme d'incendie s'allumèrent.

C'étaient deux gros voyants rouges. Il y en avait un de chaque côté du viseur de bombardement en haut du tableau de bord. Marqués G INCENDIE ET D INCENDIE, les deux voyants l'aveuglaient comme des projecteurs tandis que l'accélération les enfonçait toujours plus dans leur dossier.

Oh, mon Dieu ! pensa-t-il, essayant de comprendre ce qui se passait, tandis que l'adrénaline le frappait en plein cœur.

Il considéra les instruments des réacteurs, des bandes blanches verticales à la hauteur de son genou gauche. Ils avaient l'air...

L'accélération avait cessé, l'avion avait quitté la catapulte, et son nez grimpait. Un coup d'œil à la vitesse – elle se maintenait. La jauge de l'angle d'incidence le confirmait. Sa main se referma sur le manche et il tira d'un coup sec sur le levier du train d'atterrissage. Ailes horizontales, vérification du nez...

Sa main gauche alla, par pur automatisme, vers le bouton de délestage d'urgence, au-dessus de la palette de train. S'il appuyait dessus et le tenait enfoncé pendant une seconde, les cinq réservoirs largables, qui contenaient chacun une tonne de carburant, se détacheraient de l'avion. Celui-ci pèserait instantanément cinq tonnes de moins et il volerait avec un seul réacteur. Jake eut très envie de le faire, mais il se retint. Sa main revint se poser sur les manettes des gaz.

Lequel de ses réacteurs brûlait ?

Les *deux* voyants étaient allumés !

Oui, lequel de ces foutus réacteurs ?

Les bandes verticales des instruments des réacteurs étaient toujours OK... Vitesse OK... angle du nez, huit degrés. La lueur rouge des voyants d'alarme d'incendie l'obligeait à plisser les yeux. Il avait laissé son aile gauche s'incliner – il la redressa. Ils étaient à deux cents pieds et ils grimpaient, ils filaient à cent soixante nœuds...

Les deux voyants ! En cas d'incendie, le manuel disait de couper le réacteur endommagé, mais là, ils avaient les *deux* voyants allumés !

Le feu !

Est-ce qu'ils brûlaient ? Si c'était le cas, il était temps de s'éjecter. De jeter à la mer ce satané avion. De se foutre à l'eau et de nager. Il regarda dans les rétroviseurs. Le noir. Rien à voir.

Il prit conscience que Flap parlait à la radio :

— ... Deux alarmes d'incendie... on déclare une urgence... *Air boss*, vous apercevez des flammes ?

Jake entendit nettement la réponse.

— Vu d'ici, vous avez l'air OK. Vous dites que vos deux voyants d'alarme d'incendie sont allumés ?

Jake répondit à la place de Flap :

— Les deux. On voudrait une autorisation de délestage.

— Vous avez votre signal de délestage. Dans environ huit minutes, le pont sera libre. On vous rappelle.

— Roger.

Son cœur se calmait. L'avion ne semblait pas être en flammes. Merci, merci, merci.

Il accéléra à cent quatre-vingt-cinq nœuds, sortit les volets et les ailerons, puis il bascula les commutateurs des valves de délestage des ailes et du réservoir principal. Ils transportaient treize tonnes de kérosène – et le maximum autorisé pour un appontage était de trois

tonnes. Il lui fallait donc se débarrasser dans l'atmosphère de dix tonnes de carburant.

Il tendit la main vers le commutateur qui isolerait une partie du système hydraulique combiné et regarda les jauges de fluide hydraulique. Pour la première fois. Il n'y avait pas pensé avant. Plissant les yeux pour lutter contre l'éblouissement des voyants d'alarme d'incendie, il vit osciller l'aiguille sur la pompe de droite du système combiné.

Oh-oh. Un incendie pouvait faire fondre les conduites hydrauliques. Le fluide lui-même était ininflammable, mais pas les conduites.

— Problèmes hydrauliques ! annonça-t-il à Flap.

— Pourquoi ces alarmes d'incendie sont-elles si brillantes ? demanda Flap. J'ai du mal à voir les jauges.

— Sais pas.

En cet instant, Jake était trop occupé pour maudire le bureaucrate tranquille et anonyme qui avait déterminé le voltage des lampes des voyants d'alarme du A-6. Impossible de ne pas les voir. « Tu ne vas pas tarder à mourir ! » hurlaient-ils.

— Vaudrait peut-être mieux arrêter de vider le réservoir principal..., dit Flap.

Flap avait raison. Jake ferma la vidange. Il leur restait encore quatre tonnes deux cent cinquante de carburant.

Maintenant leur avion filait à une altitude de deux mille cinq cents pieds, par vent arrière, au cap inverse de la route avia[100], à une vitesse stable de deux cent cinquante nœuds. Il diminua les gaz, mais les voyants d'alarme restèrent allumés.

Y avait-il un incendie quelque part ? Chaque centimètre cube de l'espace intérieur du fuselage des avions à réaction modernes est utilisé pour le carburant, les réacteurs, les pompes, les interrupteurs, les conduites hydrauliques, le matériel électronique, les fils, etc., et pour les poutrelles et les longerons qui permettent de tenir l'ensemble. Un incendie, à n'importe quel endroit d'un avion, brûlait forcément quelque chose d'essentiel. Et s'il se communiquait aux réservoirs... eh bien, on se payait une spectaculaire explosion.

Jake chercha de nouveau à apercevoir une lueur rouge dans ses rétroviseurs. Rien.

— Sors la check-list, dit-il à Flap, tout en fermant le système de pressurisation de la cabine[101]. Les gaines des vannes de décharge[102] de l'air des réacteurs de différents avions avaient déjà lâché une demi-douzaine de fois auparavant : la Marine avait perdu des hommes et du matériel dans les incendies qui en avaient résulté. Jake n'avait aucun désir d'ajouter son nom à cette liste. S'il y avait une fuite en aval de la valve de contrôle de la pressurisation de la

cabine, il fallait fermer cette valve pour isoler la cabine.

— Je l'ai ici. T'es prêt ?

— Ouais.

Flap rappela dans le téléphone de bord les observations et la procédure recommandées : « ... si un voyant d'alarme d'incendie reste allumé, couper le réacteur concerné. »

Ils n'avaient que deux réacteurs et les deux voyants d'incendie étaient allumés !

Merci pour le conseil.

La jauge du système hydraulique combiné de droite était à zéro. Celle de gauche descendait et bougeait par saccades. Une fuite de fluide hydraulique était une indication supplémentaire d'incendie ! Mais y avait-il vraiment une fuite ?

— Les avions des marines, quelle saloperie, grommela-t-il à Flap.

— Ouais, répondit celui-ci, la Marine nous refile toutes les merdes dont elle ne veut plus.

Flap annonça la panne hydraulique à la radio. Il entra bientôt en contact avec l'approche. Le contrôleur les mit sur un circuit d'attente à dix miles à l'arrière du navire. Jake descendit à deux cent vingt nœuds et vérifia la quantité de carburant de leurs réservoirs d'aile. Ils en avaient encore quelques tonnes. Dans la luminescence rougeâtre du feu de navigation de son aile gauche, il devinait le flot de kérosène qui se déversait par le tuyau du vide-vite dans le sillage de son avion.

Bien. Le problème était sous contrôle. Hormis l'ennuyeux éblouissement des voyants d'alarme d'incendie, tout se déroulerait normalement. Il sortirait le train d'atterrissage et les volets et il se placerait tranquillement sur la pente de descente. Oh oui, il tiendrait le choc !

Il détacha le côté gauche de son masque à oxygène. Il renifla avec précaution, puis essuya la sueur de son visage. Son rythme cardiaque était presque redevenu normal et son taux d'adrénaline se calmait. Il n'y avait aucun incendie – il en était sûr, maintenant.

Jauge des réservoirs d'aile à zéro. OK. Il allait laisser la vidange ouverte encore un moment pour les purger, puis il la refermerait. Il appuya sur le bouton pour lire l'aiguille de la jauge de carburant lui indiquant ce qui restait dans le réservoir principal.

Il n'en crut pas ses yeux. Ils n'avaient plus qu'une tonne sept cent cinquante.

Seigneur... !

Le commutateur de la vidange du réservoir principal était fermé, d'accord. Mais pas la valve ! Et le carburant s'était vidé jusqu'à l'orifice du tuyau vertical – c'était seulement grâce à cela que leur dernière tonne huit cents n'avait pas filé dans l'atmosphère. Et de ce kérosène-là, ils en avaient déjà consommé cinquante kilos...

Il remit son masque d'un coup sec et appela le contrôleur.

— Euh, approche, War Ace Cinq Deux Un a un autre ennui, maintenant. La valve de vidange du réservoir principal ne s'est pas refermée. Nous sommes descendus à Un Point Sept. Quand pouvez-vous nous donner l'autorisation d'appontage ?

— Restez en attente, War Ace.

Flap se pencha sur le pupitre de commande central et considéra un instant la jauge de carburant qui posait problème, puis il se redressa sans le moindre commentaire.

— Hickam Field est à quelle distance ? lui demanda Jake.

Flap consulta ses notes sur sa planchette de bord.

— Dans les cent cinquante miles.

— Alors, on est presque *bingo*^[103] ! s'exclama Jake, avec une inquiétude évidente dans la voix. Il nous faut un ravitailleur *maintenant* !

Flap Le Beau intervint à la radio :

— Approche, War Ace Cinq Deux Un, nous sommes à Un Point Sept. À quatre cents kilos à peine du *bingo*. Apparemment, la valve de vidange du fuselage est restée ouverte. Demande un ravitailleur ASAP^[104].

— Négatif, War Ace. Nous vous récupérerons à bord dans huit ou dix minutes.

Jake Grafton avait un mauvais pressentiment. Ils étaient *vraiment* dans la merde.

— Où en est le ravitailleur de secours ? fit-il.

— On essaie de le lancer, répondit l'approche. On devrait l'avoir en l'air dans quelques minutes.

Jake ne put s'empêcher de demander :

— Y a un problème avec ce ravitailleur ?

Il se sentait dans la peau du condamné à mort qui réclamait une cigarette en rab.

— Oui.

Un seul mot.

— Ils creusent notre tombe..., dit Flap.

Le pilote examina tristement ses instruments. Qu'est-ce qui pouvait encore se détraquer, maintenant ? Le *bingo*, c'était la quantité de kérosène en dessous de laquelle il devait dégager vers un terrain d'atterrissage à terre, à la distance maximum franchissable. Une urgence en cas de baisse de carburant. Et il ne leur en restait que quatre cents kilos avant cette limite ! Il *devait* se diriger vers le terrain d'atterrissage à terre immédiatement, ou bien ses réacteurs s'éteindraient avant d'arriver là-bas...

Sans le carburant supplémentaire que seul un ravitailleur pouvait lui fournir, Jake devait se poser ou s'éjecter. Bon, il avait encore un

peu de temps. Pour l'instant, ils consommaient deux tonnes à l'heure. Dès qu'il descendrait son train d'atterrissage, sa consommation passerait à trois tonnes à l'heure en vol horizontal. Et davantage encore en vol ascensionnel. Là, maintenant, il leur restait une tonne sept.

Pourquoi avait-il basculé la jauge de lecture du carburant du réservoir principal à ceux des ailes ? Pour surveiller la vidange. Bien sûr, il y avait un totalisateur sous l'aiguille, mais on ne pouvait pas s'y fier, en général. Au fil des années, il avait pris l'habitude de l'ignorer. Quel idiot il faisait ! Le fouet s'était abattu et il venait de s'en ramasser un bon coup !

Incapable de supporter plus longtemps l'éclat des voyants d'alarme d'incendie, il prit la torche en forme de L accrochée à une sangle de son gilet de survie et s'en servit pour les briser. Le cockpit fut aussitôt plus sombre, beaucoup plus sombre, et cela le calma un peu.

Heureusement, le temps était au beau fixe, ce soir. Le plafond était haut, peut-être à dix mille pieds, avec une visibilité d'une dizaine de miles. Il apercevait les lueurs du porte-avions à huit miles, simple petit amas de lumières rouges et blanches perdu dans un univers obscur, entouré des minuscules globes lumineux des bateaux de son escorte. Au moins, ils pourraient voler à proximité d'un destroyer ou d'une frégate lorsqu'ils seraient forcés de s'éjecter. Ensuite, leur vie dépendrait de l'hélicoptère de secours lancé à leur recherche.

C'était déjà quelque chose. Un espoir auquel se raccrocher.

Exaspéré, il pensa à Callie. Il était quatre heures et demie du matin à Chicago et elle devait dormir.

Leur jauge de carburant indiquait une tonne cinq cent cinquante. On avait vu les réacteurs d'un A-6 s'éteindre avec une jauge à trois cent cinquante kilos. Il pouvait donc encore compter sur un peu moins de douze cents kilos.

Il sortit un stylo de la poche de manche de sa combinaison de vol et inscrivit quelques chiffres en haut de sa planchette de vol sanglée, comme d'habitude, sur sa cuisse droite. Ces chiffres lui indiquèrent qu'ils consommaient trente-trois kilos et demi de carburant à la minute, environ quarante litres. Toutes les six secondes, quatre litres de carburant disparaissaient dans les réacteurs. Douze cents kilos divisés par trente-trois – bon sang, il pouvait rester ici à se balancer et à tourner lentement dans le vent pendant encore vingt-cinq bonnes minutes ! Où était le problème, alors ? Oui, pourquoi s'inquiéter ? D'accord, quand il sortirait son train, il aurait besoin de davantage de puissance. Il pouvait bolter. Le pont du porte-avions pouvait rester rouge. Le temps pouvait se gâter. Ou n'importe quoi d'autre pouvait merder dans cet avion – le train d'atterrissage, par exemple, pouvait ne pas descendre, leur crosse d'appontage pouvait rester coincée. Ou

bien... Il se sentait frustré et indigné. L'avion l'avait trahi !

L'aiguille des secondes du chronomètre de bord attira son attention. Elle tournait, tournait, tournait...

— J't'ai jamais raconté la fois où j'ai volé une voiture de police ? demanda Flap.

— Non, et je n'ai pas besoin d'entendre cette histoire maintenant.

— J'ai piqué une voiture de patrouille, avec gyrophare, sirène, radio, et même un fusil sur un râtelier, à l'avant. La totale, quoi. Un gars, dans le New Jersey, en voulait une pour la transformer en véhicule de ferme. Il avait décidé d'enlever le coffre et de souder à la place un plateau de pick-up. Il allait l'utiliser pour transporter du fumier. C'était un mafioso à la retraite. Bon, je ne savais pas que les types de la Mafia prenaient leur retraite, mais celui-là, apparemment, l'avait fait. Il avait abandonné les rackets et il possédait une petite ferme dans le nord du New Jersey. Un frerot que je connaissais m'avait dit qu'il y avait cinq cents dollars pour moi si je m'y pointais avec une voiture de flic... Par chance, je connaissais un autre frerot qui sautait la fille d'un poulet assez régulièrement, alors je me suis mis à réfléchir. Cinq cents dollars, c'était beaucoup d'argent pour moi, à l'époque. En tout cas...

Jake entendait les pilotes d'autres avions qui s'annonçaient sur le *marshal*^[105]. Tout semblait parfaitement normal. Le temps était au beau et personne ne leur tirait dessus...

— À quatre-vingt-dix-neuf avions sur le *marshal*, à quatre-vingt-dix-neuf avions sur le *marshal*, ici approche. (Quatre-vingt-dix-neuf signifiait tous.) Signal, économie maximum. Ajoutez dix minutes à vos temps de début de descente. Ajoutez dix minutes à votre arrivée.

Quoi encore ?

Il aurait peut-être dû poser la question. Il attendit une minute, il attendit que les réacteurs aient consommé trente-trois kilos et demi de carburant supplémentaire, puis il demanda :

— Approche, War Ace Cinq Deux Un. Est-ce que ces dix minutes s'appliquent aussi à nous ?

— Affirmatif.

— Oh, quel est le problème ?

Un silence, puis :

— La roulette de nez d'un Phantom s'est affaissée, à la catapulte 3. Le pont est rouge.

— War Ace Cinq Deux Un est à Un Point Quatre. Des nouvelles de Texaco ?

Texaco était le surnom du ravitailleur^[106].

— On s'en occupe, War Ace.

Flap ne termina pas son récit. Jake fixait la jauge de carburant qui posait tant de problèmes. Pourquoi ne pas simplement annoncer un

bingo et s'en aller ?

Le navire filait au nord-ouest, dans le vent dominant. Hickam était au nord-est. Au fil des minutes, ils ne se rapprochaient pas d'Hickam, mais ne s'en éloignaient pas non plus. Sans carburant supplémentaire, cela avait-il une quelconque importance ?

Les minutes s'écoulaient. Cinq, six, sept...

La jauge de carburant marqua une tonne deux et continua à descendre. Un seul passage – voilà ! Ils allaient avoir droit à un seul petit passage ridicule. S'ils boltaient pour une raison ou une autre, Flap et lui seraient obligés de nager.

Les deux hommes commencèrent à s'agiter sérieusement.

Le pire, c'est qu'ils jouaient le tout pour le tout sur leur système de secours de sortie du train d'atterrissage. Ils allaient utiliser de l'azote compressée pour faire descendre leur train puisqu'il ne fallait plus compter sur le fluide hydraulique. Si l'une des trois roues ne se montrait pas, ils ne pourraient pas apponter. Ils seraient obligés de s'éjecter.

Parier son cul sur un seul dispositif dans un avion qui connaît divers autres problèmes, ce n'est pas le meilleur moyen de s'assurer une vie longue et heureuse.

Jake Grafton surveillait ses instruments et pensait à l'océan noir, au-dessous d'eux. L'eau n'était pas froide, c'était déjà ça. Mais quand l'eau se réchauffait, les requins se pointaient. Il haïssait les requins, il éprouvait pour eux une crainte irraisonnée. Les requins, c'était sa phobie. S'il piquait une tête, il lui faudrait continuer à lutter contre la panique.

Il n'avait jamais parlé des requins à personne. L'idée de se retrouver là, en bas, au milieu d'eux, lui donnait la nausée. Et la nuit, en plus, quand on n'y voyait rien ! Bien sûr, il saignerait. Personne ne s'éjecte sans se blesser. Il saignerait dans l'eau, il essaierait de ne pas se noyer...

— War Ace Cinq Deux Un, vous avez le *charlie*^[107].

Jake accusa réception avec mauvaise humeur :

— Cinq Un Deux...

Il se mordit les lèvres. Il aurait dû dire à l'officier d'aller se faire foutre, puis filer vers la côte !

Il mit d'abord dix degrés de volets, qu'il fut obligé de sortir avec son système électrique. Les ailerons du bord d'attaque de l'aile étaient couplés aux volets ; ils s'abaissèrent aussi. Les volets et les ailerons changèrent la forme des ailes et leur permirent de développer une portance à une vitesse plus basse. Ils ajoutèrent aussi de la traînée, ce qui ralentit l'avion.

Puis la crosse descendit. Jake tira simplement sur la poignée et s'assura que le voyant de transition s'éteignait.

L’Intruder ralentissait... Cent soixante-dix... Cent soixante... Cent cinquante...

— Tout va bien, dit-il à Flap en plaçant la palette de train sur la position « train sorti ».

Puis il tourna le bouton jusqu’à quatre-vingt-dix degrés et tira. Les indications *en-haut-en-haut-en-haut* sur le tableau de bord ressemblaient à une enseigne de coiffeur.

Il attendit. Il sentit la traînée de l’avion augmenter, sa vitesse diminuer, il ajouta de la puissance. Les bandes du débit du carburant montèrent brusquement.

Allez, bébé, donne-moi trois indications de descente. S’il te plaît !

La roulette de nez sortit la première. Deux secondes plus tard, ce fut le tour des roues du train d’atterrissage principal. Il restait huit cent cinquante kilos de carburant dans leur réservoir de fuselage.

— Elles sont descendues..., annonça-t-il à Flap, à Dieu et à tous ceux qui pouvaient être à l’écoute en cet instant.

Le contrôleur de l’approche lui indiqua le cap.

— Bon sang ! s’exclama Flap, écœuré, entre deux appels du contrôleur. On avait encore le temps. On n’a même pas le voyant de baisse de carburant.

Ce voyant s’allumait vers sept cents kilos.

— On n’est pas encore posés, fit remarquer Jake.

— Oh, homme de peu de foi, note ça. On est *presque* posés.

Jake se concentra sur son pilotage, conserva sa vitesse et prit sans à-coups la pente de descente. Il avait moins de puissance que la normale puisque ses freins ne fonctionnaient plus à cause de la panne de fluide hydraulique, et même si cela lui permettait d’économiser quelques litres de carburant, cela lui posait aussi quelques problèmes. S’il arrivait trop vite, la réduction des gaz serait moins efficace que d’habitude – son avion aurait tendance à flotter.

Il aperçut la *meatball* à deux miles devant lui. À un mile, il annonça :

— Cinq Deux Un, *meatball* de l’Intruder, Un Point Quatre.

— Roger, *meatball*. Le LSO vous tient. Ça paraît bon... Volez sur la *meatball* !

La *meatball* commença à monter au-dessus des axes de référence et il tira violemment son manche, tout en surveillant l’aiguille de l’angle d’incidence.

L’officier de signal disait :

— Un peu plus de puissance... C’est trop, un peu moins... Un peu plus... Alignement...

Dans quelques secondes il entrerait dans la turbulence – les remous de l’air avant l’îlot. Il l’anticipa en ajoutant un peu de gaz, si bien qu’il n’eût pas à pousser brusquement ses réacteurs lorsqu’il la traversa,

puis il en ressortit rapidement.

Quand il franchit la rampe, sa vitesse diminua légèrement et la *meatball* commença à plonger.

— Moteur ! cria le LSO.

Vlan ! Les roues touchèrent le pont. Manettes des gaz en butée... Puis le choc terrible – et bienvenu – de la crosse qui attrapait un brin.

— Brin numéro 2, je crois, lui dit Flap.

Jake s'en moquait. Un immense soulagement le submergea.

Les chiens jaunes arrivaient. Il rentra électriquement volets et ailerons, tandis que les hommes mettaient des cales à l'avion, puis il coupa les réacteurs.

Ils étaient de retour.

Tandis qu'ils traversaient le pont d'envol, leurs sacs de casque à la main, un vent doux jouait dans leurs cheveux mouillés et ils sentaient l'acier bien ferme du bateau sous leurs bottes de vol ; Flap répéta :

— On avait encore le temps, mec.

Et c'était vrai, reconnu Jake Grafton en lui-même. Cette nuit, en tout cas. Mais on n'a pas toujours de la chance et, un jour, on ouvre ce minuscule sac où on range sa chance et on découvre qu'il est vide... Un écrou de barre de retenue pouvait se casser au mauvais moment, un avion en emboutir un autre sur le pont, le ravitailleur en vol être indisponible, le temps se gâter... une quelconque combinaison de mauvais coups pouvait conspirer contre le pilote, là-haut, et le faire passer de l'autre côté. Jake Grafton, le vétéran qui avait plus de trois cent quarante catapultages et appontages, savait que cela pouvait lui arriver. Il le savait comme deux et deux font quatre.

L'officier d'appontage avait ôté son filet au funambule lorsqu'il ne lui avait pas donné son *bingo*, et Jake était furieux et écoeuré de l'avoir laissé faire une chose pareille.

Je crois, écrivit-il à Callie, cette nuit-là, que l'homme n'a aucune prise sur son destin. Nous avons l'illusion que nous le contrôlons, que nos choix font vraiment la différence, mais ce n'est pas vrai. C'est la chance qui mène nos existences. C'est la chance, le destin, la fortune – appelle ça comme tu veux – qui jette l'hameçon et tire sur le fil, alors qu'on s'agite et qu'on se débat, qu'on rue dans les brancards et qu'on se bagarre. Ou qu'on prie, peut-être.

Je ne pense pas que la prière soit d'un grand secours. Mais je prie de toute façon, juste au cas où...

Je Lui demande d'être à mes côtés le jour où je tomberai.

CHAPITRE NEUF

Être accepté dans la fraternité des combattants est l'un des grands plaisirs de l'existence. Jake Grafton l'était désormais, et ce matin-là, lorsqu'il pénétra dans la salle d'alerte, les pilotes le saluèrent, lui demandèrent des détails sur ses aventures de la nuit précédente et s'intéressèrent à ses commentaires. Ils éclatèrent de rire, le consolèrent et plaisantèrent sur la fâcheuse situation dans laquelle il s'était trouvé. Plusieurs d'entre eux prétendirent ne pas croire que la valve de vidange de son réservoir principal avait posé un problème : pour eux, Jake avait simplement oublié de la refermer et il essayait maintenant de dissimuler son erreur en tablant sur leur naïveté. Tout cela, bien sûr, n'était que de l'humour sans méchanceté et Jake Grafton le prit volontiers ainsi. Il appartenait à leur groupe. Il était membre à part entière de cette aristocratie du mérite et ses titres étaient irréprouchables.

Au milieu de ses compagnons, son humeur s'améliora peu à peu, et il retrouva bientôt son état d'esprit habituel.

Il étudia avec ses camarades de la Marine le tableau des notes d'appontage des pilotes. Les siennes n'y étaient pas car, comme beaucoup d'entre eux, il n'avait encore que deux appontages pour ce déploiement, un OK au brin numéro 3 et un passable au numéro 2.

Le tableau des bombardements était plus compliqué : il donnait la GEP de chaque équipage et, pour les ex aequo, le nombre de coups au but. Jake était le quatrième de leur flottille. Aujourd'hui, il devait lâcher douze bombes de deux cent cinquante kilos et, peut-être améliorer ainsi son classement.

Il avait la secrète ambition d'être le meilleur pilote de la flottille pour les appontages, les bombardements et tout le reste, mais il partageait cette ambition avec tous ses camarades – ce n'était donc qu'un secret de polichinelle. Personne, cependant, n'abordait jamais cette question. On essayait de faire son travail le mieux possible, on jetait un coup d'œil aux tableaux du classement, on décidait de faire encore mieux la prochaine fois et on repartait au boulot... Les classements vous disaient qui était plus doué que vous ou « plus méritant », selon l'expression employée par Le Vrai McCoy, quelques jours plus tôt.

Celui-ci considérait la compétition au sein de la flottille avec un mépris bon enfant. « Des jeux de gamins... », bougonnait-il. Pourtant Jake remarqua, ce matin-là, que le nom de McCoy se trouvait dans la moitié supérieure des deux tableaux.

Aujourd'hui, du courrier était arrivé, le premier depuis six jours. L'avion-cargo qui l'avait apporté d'Hickam Field avait apponté et était immédiatement reparti avec les sacs pleins de la poste du navire. Le courrier avait été distribué dans tout le bâtiment deux heures plus tard.

Jake avait trois lettres de Callie, une de ses parents, et une du commandant de la flottille d'attaque 128, dans une enveloppe officielle dispensée de timbrage. Il glissa la missive de Tiny Dick Donovan sous sa pile – elle contenait sans doute un document quelconque, pondu par un quartier-maître de l'administration. Il donna la priorité aux lettres de Callie.

Elle préparait sa maîtrise à l'université de Chicago. Son frère et ses parents allaient bien. Le temps était chaud et humide. Il lui manquait.

Je crois qu'il est important que tu décides ce que tu veux faire de ta vie. C'est un choix que chacun de nous, homme ou femme, doit faire tout seul. Prendre une décision parce qu'on espère qu'elle va faire plaisir à quelqu'un, c'est la prendre pour de mauvaises raisons. Nous avons tous des devoirs envers notre famille, quand nous grandissons, mais aussi envers nous-mêmes. Notre vie doit avoir un certain sens. Aimer quelqu'un n'est pas suffisant.

J'ai beaucoup réfléchi à tout ça, ces dernières semaines. Comme n'importe quelle femme, je veux aimer. Je sens que j'ai beaucoup à offrir. Je veux être une amante et une mère. Oh, si tu savais à quel point je suis capable d'aimer un homme !

Et je souhaite être aimée en retour par cet homme-là. Trouver quelqu'un qui pourra me rendre l'amour que j'ai à donner, voilà ma grande ambition.

Je fréquente des garçons d'âges différents – et je ne désire en épouser aucun.

Je veux épouser un homme qui croie en ce qu'il fait et qui sort de chez lui tous les matins avec une réelle motivation – dans les affaires, dans l'enseignement, dans le gouvernement, quelque part. Je veux un homme qui ne se contente pas de m'aimer, moi, mais qui aime aussi la vie. Un homme qui affrontera avec courage les tempêtes de l'existence, qui ne pliera pas le dos à chaque bourrasque, qui restera fidèle à lui-même et à ceux qui croient en lui, un homme sur lequel je pourrai compter jour après jour, année après année.

Une heure plus tard, après avoir relu trois fois la lettre de Callie, puis celle de ses parents, il ouvrit la missive officielle. Il y trouva une copie de son dernier rapport d'aptitude, signé par Donovan. Celui-ci écrivait, entre autres :

... Le lieutenant Grafton est l'un des pilotes les plus doués que j'aie rencontrés au cours de ma carrière navale. Dans tous les domaines du vol, c'est un professionnel accompli. Le lieutenant Grafton est un officier naval extrêmement prometteur, mais pour être à la hauteur de cette promesse, il ne se donne pas encore autant qu'il le devrait...

Suivait tout le bla-bla d'une lettre officielle, comme ce commentaire sur son soutien aux programmes d'égalité des chances dans la Marine... Jake lut en diagonale ce baratin, puis revint au plat de résistance : « ... *mais pour être à la hauteur de cette promesse, il ne se donne pas encore autant qu'il le devrait.* »

Une caresse, immédiatement suivie d'un coup de pied au cul... Sa première réaction fut la colère, qui céda rapidement la place à une fureur froide. Il quitta la salle d'alerte et regagna sa chambre ; il sortit une feuille et un stylo du tiroir de son bureau et commença une réponse au commandant Donovan. Ce serait une balle qui transpercerait ce fils de pute en plein cœur.

C'était quoi, cette blague nulle à chier ? Ainsi, il n'avait pas pris l'engagement d'être un bon officier naval ? Merde, de quoi parlait ce con de Donovan !

Mais avant même la fin de sa première phrase, sa colère retomba. Donovan n'avait rien dit sur ses mésaventures à Sea-Tac, il n'avait même pas mentionné que le si prometteur lieutenant Grafton avait tabassé un crâneur verbeux, qu'il l'avait envoyé cul par-dessus tête à travers une baie vitrée, et avait passé ensuite son week-end en prison... Peut-être que la critique ne concernait que les devoirs de Jake au sein de la flottille ? Non, il *devait* avoir pensé sérieusement à ce qu'il écrivait en tenant compte de cette désastreuse affaire à Sea-Tac, en plus du reste. Le pire, c'était que Donovan avait raison – un officier plus « engagé », plus réfléchi, n'aurait jamais fait une chose pareille. Un homme plus sage... eh bien non, il ne l'aurait pas fait non plus.

Jake abandonna son stylo et, plein de frustration, se frotta le visage.

Et si, par hasard, Callie et Dick Donovan avaient voulu parler de la même chose ?

— Les mecs, vous auriez dû voir c'vieux Jake, la nuit dernière ! lança Flap Le Beau à ses camarades marines. Les deux voyants « tu-vas-mourir » se sont allumés, brillants comme les ampoules d'un arbre de Noël, alors que la catapulte nous propulsait là-haut, et ce gars a réagi comme s'il était dans un simulateur de vol. Aussi froid qu'un

glaçon. Il était assis dans son siège et il faisait son truc, tout simplement. Moi, je tremblais comme un chien en train de chier des lames de rasoir. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie depuis que mon prof m'a surpris avec la main sous la robe de Susie Bulow, à l'école primaire...

Ils étaient huit, quatre équipages, et ils venaient de terminer le briefing de leur prochain vol sur Kahoalawe. Cette fois, ils emportaient de vraies munitions, douze bombes de deux cent cinquante kilos dans chaque avion. Après avoir revu l'installation, sur leurs pylônes, des amorces et des fils électriques du système d'armement, les hommes d'équipage se levèrent et s'étirèrent. C'est à ce moment-là que Flap se mit à chanter les louanges de son pilote.

Jake se sentit gêné. Il avait eu peur, la nuit précédente, il avait même été terrorisé, et il jugeait les idioties de Flap un peu déplacées. Il ne fit pourtant aucun commentaire. Ce n'était ni le moment ni le lieu pour remettre Flap à sa place. Il se leva et alla vérifier sa boîte aux lettres dans un coin de la pièce. Vide. Il examina les tableaux des notations, sur la cloison, l'air intéressé, essayant d'oublier Flap qui s'étendait sur le thème : « Jake-Grafton-est-un-mec-qui-assure ».

Un des pilotes, Rory Smith, s'approcha de Jake et sortit de sa boîte une feuille d'âneries officielles, qu'il était censé lire et parapher.

— Ce Flap, il tape sur les nerfs, pas vrai ? demanda-t-il d'une voix si basse qu'elle était à peine audible.

Il inscrivit ses initiales sur le document, à l'endroit prévu, puis le glissa dans la boîte de quelqu'un d'autre.

— Ouais, grommela Jake.

— Pas de panique ! À l'entendre, chaque type avec lequel il vole est le meilleur de tous ceux qui ont caressé un manche... Il disait la même chose de son dernier pilote, en salle d'alerte, cinq minutes avant de descendre chez le commandant pour se plaindre qu'il était dangereux... Faut pas prendre tout ce qu'il dit au pied de la lettre. (Jake lui sourit.) Tout le monde est au courant, ajouta le marine.

À ces mots, il s'éloigna vers le bureau où l'on conservait les formulaires de maintenance des avions. Jake lui emboîta le pas.

Smith prit le form' du 511, l'avion avec lequel Jake venait de faire un engagement en vol.

— Tu le pilotes aujourd'hui, hein ? dit Jake.

— Ouais, répondit Smith. Les mécanos assurent qu'il est retapé. On verra bien.

— Il va probablement rester collé au pont, fit remarquer Jake.

« Collé au pont » signifiait, dans ce contexte, qu'un problème d'entretien l'empêcherait de voler.

— Puisque c'est moi qui l'ai planté, poursuivit-il, c'est moi qui le piloterai si tu veux bien qu'on échange nos avions.

— Ben, tu sais que je suis un des pilotes chargés de vérifier les réparations, et c'est à moi qu'ils l'ont donné.

— Sûr.

Entre-temps, Flap était revenu à son sujet préféré – les femmes.

Jake se désintéressa des formulaires lorsque Flap rugit :

— Oh, *mon Dieu*, qu'est-ce qu'elle était *laide* !

— *Laide comment* ? mugirent à l'unisson trois ou quatre de ses auditeurs.

— Elle était si laide que la peinture des murs s'écaillait quand elle entraînait dans une pièce.

— *Laide comment* ?

— Si laide que les gaillards les plus solides s'évanouissaient, que les enfants hurlaient, et que les chevaux s'enfuyaient.

— *Laide comment* ?

Ce refrain était repris en chœur, à présent. Même Rory Smith s'y joignit, du fond de la salle.

— Si laide que les femmes s'arrachaient les cheveux, que le ciel devenait noir et que la terre tremblait.

— C'est pas si laid que ça !

— Je vous le dis, les gars, elle était *si carrément laide* que les miroirs se craquelèrent, que les chiens devenaient fous furieux, que les canalisations d'incendie pétaient, et qu'un homme qui lui avait souri dans l'obscurité est tombé raide mort quand il l'a vue à la lumière du jour... Et ça, mes amis, c'est parole d'Évangile.

C'était un après-midi tropical typique – le soleil brillait au milieu de petits nuages moutonneux chassés par de tièdes alizés. Hawaï allait être une escale merveilleuse. Encore deux jours et ils seraient à Pearl Harbor ! Oh, bon sang !

Jake étudia avec grand soin ses bombes Mark 82 de deux cent cinquante kilos. Il n'avait plus vu ce genre de saucisses verdâtres et mortelles depuis la nuit où il s'était fait descendre, sept mois plus tôt. Vous parlez d'un mauvais trip !

Mais la guerre était finie. C'était un déploiement en temps de paix, aujourd'hui. Il passerait probablement vingt autres années dans la Marine sans être obligé de lâcher de nouveau ces trucs-là pour de bon. La Troisième Guerre mondiale ? Soyons sérieux !

Il était assis dans le siège confortable de son cockpit, avec ses instruments familiers autour de lui. La vérité, c'est qu'il connaissait ce cockpit mieux que toute autre chose sur cette terre. La simple idée de ne plus jamais y monter lui posait problème. Comment tourner simplement le dos à six ans de sa vie ?

Flap s'installa à côté de lui, tandis que le patron d'appareil grimpa à l'échelle d'embarquement, du côté de Jake pour l'aider à se

sangler.

Il avait déjà vécu tout cela, auparavant – il avait une impression de *déjà vu*.

Et, d'une façon ou d'une autre, c'était bon.

Rory Smith fit très soigneusement la vérification avant-vol du 511. Cette chute d'environ un mètre cinquante de haut n'avait certainement pas arrangé l'appareil. Le principal problème, c'était le train d'atterrissage. Si quelque chose se cassait... Bon, les gars qui s'étaient occupés du fuselage n'avaient pas trouvé une seule fêlure. Ils avaient ôté la peinture du train, lui avaient passé une fluoroscopie et avaient assuré que tout allait bien. Que pouvait faire un pilote, maintenant ? Se contenter de s'envoler avec.

Le radar, l'ordinateur et l'inertiel s'étaient pris un sacré choc. Mais tous les éléments de ces systèmes avaient été remplacés, comme la cuvette radar et l'unité de commande du nez. L'indicateur d'affichage vertical – le VDI – et la radio étaient neufs, eux aussi.

Lorsque Smith et son NB, Hank Davis, furent sanglés dans leur siège, ils contrôlèrent leurs instruments avec attention. L'inertiel était un peu lent à trouver l'alignement, mais il y parvenait. Ils le noteraient pour le débriefing.

Leur A-6 fut le dernier à rouler jusqu'à une catapulte, la numéro 2, à l'avant. Les autres étaient déjà en l'air et, dans quelques minutes, Smith et son NB les rejoindraient à neuf mille pieds, *bien au-dessus de ces cumulus*, pensa Smith, qui scruta le ciel pendant quelques secondes.

Tableau de poids OK, verrouillage des ailes vérifié, volets et ailerons abaissés, stabilisateur désarrimé, positionnement dans le sabot, freins coupés, pleine puissance. Vérification des commandes.

— T'es prêt ?

— Ouais, lui répondit Hank Davis gaiement.

Rory Smith fit le salut habituel et colla sa nuque contre son appui-tête. Il vit l'officier de lancement se fendre comme un escrimeur dans le sens du vent, et son bras toucher le pont. Du coin de l'œil, au moment où il appuyait sur le bouton de mise à feu, il vit aussi le maître de pont baisser les deux mains.

En l'espace d'une seconde, les soupapes de lancement s'ouvrirent, deux cent vingt-cinq kilos de vapeur frappèrent l'arrière des pistons, et la barrette cassante s'ouvrit. Les G plaquèrent Smith contre son dossier et le War Ace Cinq Un Un bondit en avant.

Et le VDI se détacha du tableau de bord.

Rory Smith tendit les mains pour rattraper la boîte noire, mais trop tard. Elle lui tomba sur les genoux et coinça son manche à balai. Le tout, durant la première seconde et demie du catapultage.

Smith essaya désespérément de la soulever, malgré les G.

Il *devait* libérer son manche !

Ils avaient franchi la rampe, et le nez de leur avion montait. Et il montait, montait, tandis que Smith luttait pour déplacer cette foutue boîte !

Il passa sa main droite dessous et tenta d'avancer son manche. C'était comme essayer de pousser une maison.

Il sentit qu'il décrochait, que son aile droite plongeait. Il cherchait toujours à sortir la boîte du VDI de la main gauche et à pousser sur son manche de la droite lorsque Hank Davis s'éjecta. L'horizon basculait et le nez de l'avion tombait.

Oh, merde !

Sur le pont du *Columbia*, le capitaine de vaisseau, commandant du porte-avions, fut témoin de tout. Le nez de l'*Intruder* propulsé par la catapulte numéro 2 s'éleva jusqu'à un angle d'environ trente degrés, puis son aile droite plongea. Une fois passés les trente ou quarante degrés d'angle d'inclinaison, quelqu'un s'éjecta. L'aile de l'avion continua à tomber, le nez piqua et l'A-6 disparut dans l'océan. Un énorme jaillissement d'écume marqua l'endroit où il toucha l'eau.

Galvanisé, le pacha rugit :

— Barre à droite toute, tous moteurs stoppés !

L'officier du pont répéta immédiatement l'ordre, et l'homme de barre s'en fit l'écho.

Le capitaine de vaisseau observa l'homme qui s'était éjecté. Son parachute ne s'était pas encore ouvert et il flottait dans le vent au-dessus de la mer. Il avait dépassé l'apogée lorsqu'il vit l'éclair blanc qui commençait à se déployer. Le parachute s'épanouit, mais l'homme attaché aux suspentes n'eut pas le temps de se retourner que, déjà, il touchait l'eau. Plouf !

Leur bâtiment de quatre-vingt-quinze mille tonnes avançait à vingt-cinq nœuds. L'A-6 s'abattit un peu à droite de sa route, et le navigateur légèrement à droite du point d'impact de son avion. Tout ce que le capitaine de vaisseau pouvait espérer, c'était de réussir à faire tourner sa poupe – et ses hélices tranchantes.

Oui, voilà, la proue commençait à répondre au gouvernail.

L'hélicoptère de secours, « l'ange[108] », était déjà en vol stationnaire au-dessus du survivant. On voyait sa tête qui dansait dans l'eau, tandis que le porte-avions avançait toujours à une vitesse d'au moins vingt nœuds.

Le bâtiment réussit à éviter le naufragé.

— War Ace Cinq Zéro Cinq, départ.

— On y va, départ.

— Cinq Zéro Cinq, le dernier avion ne vous rejoindra pas.

Manœuvrez pour frapper et menez votre mission, terminé.

— Roger.

D'un geste de la main, le major Sam Cooley donna le signal de changement de fréquence radio à Jake sur son aile gauche et à Le Vrai McCoy sur celle de droite. Il attendit le rassemblement de la formation autour de lui, puis il mit ses ailes à l'horizontale et augmenta la puissance pour monter. Ils grimpèrent au-dessus des cumulus. Autour d'eux le ciel était ensoleillé et d'un bleu profond.

Rory Smith n'a pas pu décoller..., pensa Jake. Il aurait dû accepter sa proposition d'échanger leurs appareils.

C'était un beau jour pour voler.

— Rory Smith est mort.

Ils apprirent la nouvelle en salle d'alerte, après leur appontage.

— Il ne s'est pas éjecté à temps. Quand Hank Davis l'a fait, Rory était dans son siège, aux prises avec le VDI. Hank est OK. Il dit que le VDI s'est détaché au catapultage. Qu'il est tombé du tableau de bord sur les genoux de Rory, et qu'il a bloqué son manche. Ils ont décroché et leur avion a plongé.

— Ooh..., soupira Flap.

Lorsque Jake retrouva sa voix, il murmura :

— Il n'a pas dû vérifier qu'il était correctement vissé.

— Quoi ?

— Oui, dit-il à Flap, faut toujours tirer sur ce truc pour voir si les vis sont bien serrées. Ça n'a pas d'importance, sauf au moment du catapultage. Si le VDI n'est pas bien vissé à ce moment-là, il peut s'écraser sur tes genoux. Et ce foutu machin pèse trente-cinq kilos.

— Savais pas.

— Je pensais que *tout le monde* savait ça.

— *Moi* en tout cas, j'étais pas au courant. Et je me demande si Smith l'était.

Jake Grafton considéra son NB d'un air horrifié. C'était *lui* qui avait la tâche d'apprendre à ces marines tout ce qu'ils devaient savoir sur les opérations de l'aviation embarquée. Et il avait oublié de leur dire de vérifier leur VDI avant un catapultage ! *Flap ne savait pas*. Rory Smith non plus peut-être. Et maintenant, Rory était *mort* !

Il se laissa tomber dans un fauteuil, à côté de Flap. Il avait oublié de leur parler du VDI pendant le catapultage ! Qu'est-ce qu'il avait encore bien pu oublier de leur dire ? *Oui, quoi encore ?*

La caméra de télévision de l'îlot du porte-avions avait enregistré l'accident. À présent, la cassette était diffusée dans la salle d'alerte. Jake fixait l'écran, hypnotisé.

Le catapultage paraissait normal, mais le stabilisateur horizontal – le *stabilateur* – était vraiment « nez levé ». Trop ? Difficile à dire.

L'avion franchissait la rampe, son nez montait rapidement, un peu trop haut, et l'A-6 décrochait, puis le pilote perdait le contrôle de son appareil, sa vrille se développait... Une éjection.

Tout s'était passé très vite. L'A-6 avait touché l'eau douze secondes après son catapultage.

Douze petites secondes.

Le spectacle continuait. De l'ange, en vol stationnaire, un nageur sauta dans l'eau d'un peu plus d'un mètre de hauteur... Beaucoup d'écume à cause du souffle des rotors.

Jake se leva et quitta la pièce. À l'infirmerie, il demanda au premier marine qu'il croisa :

— Le capitaine Hank Davis ?

— Deuxième porte à gauche, monsieur.

Jake se retrouva nez à nez avec le commandant de leur flottille, qui sortait de la chambre de Hank. Haldane dit à Jake :

— Aucun visiteur pour l'instant. Il a avalé beaucoup d'eau de mer et il est plutôt secoué.

— J'ai besoin de lui poser une question, monsieur.

— Quelle question ?

Jake lui parla du VDI, du problème des vis de fixation de cet appareil et de la vérification que devait faire le pilote.

— Commandant, je dois savoir si, avant le catapultage, Rory a tiré sur son VDI pour contrôler qu'il était bien accroché.

Le commandant ne répondit pas. Il écouta ce que lui disait Jake en le considérant en silence.

— Je vais le lui demander, murmura-t-il finalement.

Il disparut de nouveau dans la chambre.

Près de cinq minutes s'écoulèrent. Lorsque le lieutenant-colonel Haldane réapparut, il claqua la porte derrière lui et fit face à son pilote, qui était appuyé contre la cloison, de l'autre côté de la coursive.

— Il ne s'en souvient pas.

— Est-ce qu'il savait que le VDI pouvait se détacher ?

— Non, il n'était pas au courant.

À ces mots, Jake tourna le dos à Haldane et s'éloigna sans rien ajouter.

Il était assis à son bureau, dans sa chambre, lorsque Le Vrai McCoy entra. Le tube fluorescent de dix watts, au-dessus du bureau, était la seule lumière de la pièce. McCoy se laissa tomber sur sa couchette.

— Va faire un tour, tu veux, Le Vrai ? J'ai besoin d'être seul un moment.

McCoy réfléchit quelques secondes.

— Sûr, dit-il, et il sortit.

Sa saison préférée, en Virginie, c'était l'été. Tout poussait, les daims étaient gras et paresseux, et les écureuils jacassaient dans les arbres. Le soleil vous réchauffait le dos et la sueur vous mouillait la chemise. On se sentait bien quand on faisait travailler ses muscles, qu'on accomplissait un boulot concret dont on pouvait voir le résultat. Les gens qui passaient sur la route étaient des gars solides, qui travaillaient dur, des individus sur lesquels on pouvait compter, dans les bons comme dans les mauvais moments. Et il avait renoncé à tout ça pour ce...

Assis là, dans sa chambre, Jake percevait les grincements et les gémissements du navire, tous les bruits que faisait sa structure d'acier, tandis qu'il fendait l'océan ; il percevait aussi le vacarme des hommes – coups de marteau, chocs sourds, cliquetis, claquements de portes et de panneaux d'écouilles...

Responsabilité – on se voyait confier un petit job de rien du tout, on le bousillait et quelqu'un mourait.

En douze secondes. En douze saletés de secondes...

Et pourtant, il s'était vraiment donné du mal. Il avait pris le temps, il s'était efforcé de faire les choses correctement. Il avait tout noté, point par point, il avait lu et relu le CV NATOPS page après page, paragraphe après paragraphe. Il avait étudié chaque détail qu'il connaissait des opérations sur porte-avions... Et il avait omis une chose, un renseignement minime qu'il avait entendu une fois, quelque part, à propos d'un VDI mal fixé qui avait glissé d'une dizaine de centimètres de son compartiment, lors d'un catapultage. Des informations avaient probablement circulé à ce sujet, des années plus tôt, mais on ne catapultait pas de marines à cette époque-là... Manifestement, un gradé quelconque les avait reçues et s'était empressé de les oublier. Et aujourd'hui que ses pilotes avaient *besoin* de connaître ce détail, il n'avait pas pensé à le leur communiquer.

La chance est une vraie salope ! Juste au moment où vous avez désespérément besoin d'elle pour survivre, elle vous plante son couteau dans le dos et le retourne dans la plaie tout en vous considérant d'un air méchant.

Rory Smith était mort. Aucun moyen de le faire revenir. On pouvait grincer des dents, s'arracher les cheveux, se tordre les mains et se confesser tant qu'on voulait – on ne le ressortirait pas du Pacifique, on ne redonnerait pas vie à son corps déchiqueté. Désormais, le cockpit du War Ace 511 était son cercueil. Rory était à l'intérieur, maintenant, au fond de l'océan. La mer prendrait son corps et son avion molécule par molécule et, un jour, il ne resterait plus rien d'eux. Il ne serait plus alors qu'une part de cet océan, des nuages, des alizés et de cette eau bleue en perpétuel mouvement.

Jake sortit une bouteille de whisky de son coffre. Il s'en servit un

verre, qu'il leva à la mémoire de Rory Smith et vida d'un trait.

L'alcool le fit somnoler. Il grimpa sur sa couchette.

Cette culpabilité, ce n'était pas bon. Et pourtant, elle lui faisait voir d'un autre œil le vol, le navire, la Marine, et tous ces morts... Morgan McPherson, le Boxman, Frank Allen, Rory Smith, oui, tous ces gars[109]... Tous ces hommes bien, qui étaient morts. Tous ces hommes bien... Tous ces morts... Tous ces hommes si foutrement bien, qui avaient disparu...

Il allait quitter la Marine, envoyer une lettre de démission.

Plus jamais. Je ne veux plus jamais me retrouver en salle d'alerte à regarder, impuissant, des vidéos d'avions tombant dans l'océan. Je ne veux plus assister à des services à la mémoire des morts. Je ne veux plus empaqueter les affaires personnelles de camarades disparus, pour les envoyer à leurs parents ou à leur veuve avec un petit mot leur expliquant à quel point je suis désolé. Je ne veux plus continuer à me mentir à moi-même, en me disant que je suis meilleur pilote qu'eux et que c'est pour ça qu'ils sont morts et que, moi, je suis vivant. J'ai trop longtemps supporté toutes ces conneries. Les copains qui ont encore le cœur à ça peuvent continuer jusqu'à ce qu'ils meurent comme Rory Smith, mais pas moi. J'en ai assez.

CHAPITRE DIX

L'après-midi suivant, Jake et Flap pilotaient un avion ravitailleur. C'était le dernier vol prévu avant l'arrivée du navire à Pearl Harbor. Ils avaient pris une orbite haute, sur l'arc des cinq miles autour du bâtiment, à vingt mille pieds d'altitude, lorsque Flap dit :

— Il paraît que t'as remis ta démission.

Comme ce n'était pas une question, Jake ne jugea pas utile de répondre.

Il en avait discuté avec l'officier responsable du secrétariat, ce matin, dans le bureau de l'escadre aérienne et, apparemment, celui-ci avait vendu la mèche aux marines.

— C'est vrai ? insista Flap.

— Ouais.

— T'es un drôle de mec, tu sais. Hier après-midi, t'as largué en

visuel six bombes de deux cent cinquante kilos et t'as atteint ta cible quatre fois, et puis t'as tiré six fois en système de visée optique et tu t'es fait trois bonnes cibles de plus. Sept coups au but pour douze bombes ! Avec cette performance, t'es le meilleur de la flottille, soit dit en passant.

Ce commentaire gêna Jake Grafton. Dans la société des guerriers à laquelle il appartenait, c'était mal vu de se vanter ou d'écouter sans réagir des collègues vous féliciter de vos talents de pilote. Sans avoir de pudeur mal placée, la simple modestie obligeait Jake à écarter ces compliments d'un mot.

— Simple coup de chance, murmura-t-il. Le vent était régulier, ce qui est rare, et...

Mais Flap, qui se moquait de la pudeur mal placée, poursuivit :

— Puis t'es revenu sur le navire et t'as pris la pente de descente aussi facilement que si tu roulais sur des rails, tu t'es fait un brin numéro 3 parfait, et ensuite t'as appris qu'un gars s'était crashé, t'as annoncé que tout était de ta faute parce que tu savais quelque chose que lui ne savait pas, et t'as donné ta démission. Dis-moi, tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Je n'ai jamais prétendu que c'était de ma faute.

— Conneries. C'est à toi-même que tu l'as dit.

— Non, je n'ai...

— J'ai eu une petite conversation avec Le Vrai McCoy la nuit dernière, poursuivit Flap. Tu broyais du noir dans ta chambre. Sûr et certain que c'était pas sur Rory Smith que tu te lamentais – tu connaissais à peine ce type. C'était sur toi.

— Extraordinaire analyse, docteur Freud ! Je comprends maintenant pourquoi je suis si tordu – quand j'étais gosse, mes parents ne me laissaient pas sodomiser mon petit chat. Envoie-moi ta note pour la consultation. Et en attendant, *ferme-la !*

Un silence suivit l'exclamation de Jake. Les deux hommes observèrent l'infinité du ciel, tandis que l'ombre de leur arceau verrière se dessinait sur leurs jambes. C'était leur seule protection contre la violence du soleil des tropiques, qui brillait dans un ciel d'un bleu très profond.

— Difficile de croire que plus de la moitié de l'atmosphère de la terre est en dessous de nous..., murmura Flap un peu plus tard. Sans oxygène supplémentaire, à cette altitude, la plupart des hommes en pleine forme tomberaient dans les pommes en une demi-heure. Tu sais, tu voles depuis si longtemps que c'est probablement devenu une routine, pour toi. Et c'est le piège auquel nous nous laissons tous prendre. Nous oublions parfois que nous ne sommes que de minuscules morceaux de protoplasme qui filent à l'aveuglette dans l'infini. Nous n'avons, pour nous aider, que nos petites cordes de

sécurité. L'oxygène continuera à arriver, les réacteurs à tourner, l'avion restera en un seul morceau, le navire sera là à nous attendre... Eh bien, écoute un peu les nouvelles. Les cordes de sécurité peuvent se casser. Nous sommes comme un funambule sur son fil au-dessus des chutes du Niagara : le plus petit faux pas, la plus infime inattention, un mauvais calcul de rien du tout, et c'est la catastrophe. (Flap s'interrompt un instant, puis il reprit :) Beaucoup de gens sont persuadés que Dieu leur a signé un contrat de garantie à leur naissance : au moins soixante-dix ans d'une vie vigoureuse, un bon boulot qui leur apportera une solide récompense, une femme fidèle, des garçons courageux, des filles vertueuses... Et la *justice* sera faite et l'*amour* sera suffisant – et en cas de problèmes, le fabricant s'occupera de tout. Bon sang ! La vérité, c'est que la vie, comme le vol, est pleine de dangers. Nous marchons tous sur cette corde en essayant de garder notre équilibre. Inévitablement, il y a des gens qui tombent.

Malgré lui, Jake écoutait Flap.

C'était l'ennui, avec les monologues de ce con – impossible de les ignorer.

— Je crois que tu mérites d'être sauvé, Grafton. T'es le meilleur pilote que j'aie jamais rencontré. T'es très-très bon. Et tu veux foutre tout ça aux ordures ? C'est plutôt triste.

Flap se tut. Si c'était pour permettre à Jake de lui répondre, il en fut pour ses frais. Alors, au bout d'un moment, il reprit :

— J'ai jamais eu beaucoup de respect pour vous, les marins. Vous considérez l'armée comme une entreprise – vous faites votre boulot, vous ramassez le chèque du gouvernement, et vous vous tirez dès que ça vous démange trop. Peut-être que la Marine est vraiment comme ça. Mais, Dieu merci, *pas* les marines.

Piqué au vif, Jake rompit le silence :

— Y a pas longtemps qu'on se connaît, et t'as pas encore entendu de ma bouche une seule remarque désagréable sur tes saints marines. Mais si tu souhaites qu'on se mette à échanger des insultes, je peux sans doute t'en trouver quelques-unes.

Flap ignore la repartie de Jake.

— ... Nous, les marines, nous ne faisons qu'un, dit-il, poursuivant son idée. Quand un homme tombe de sa corde, on essaie de le rattraper. On se tient les coudes, et on fait ce qu'on a à faire pour exécuter notre boulot. Le corps des marines est plus grand que chacun d'entre nous pris séparément, et lorsque t'y entres, c'est pour toujours. *Semper Fidelis*. Quand tu meurs, les marines continuent. C'est un peu comme une Église...

Flap se tut, soudain perdu dans ses pensées. C'était très difficile de donner à quelqu'un d'extérieur une idée des marines. Il avait déjà essayé plusieurs fois et y avait toujours renoncé. En général, ses

explications semblaient banales, peut-être même un peu idiotes. « Stupide affectivité masculine... », lui avait répondu une femme, un jour où il s'était lancé dans une de ses mémorables tentatives. Il avait failli la gifler.

Parce que le corps des marines était une *réalité*. Les sentiments qu'il faisait naître chez Flap et ses camarades étaient aussi réels, aussi tangibles que leurs uniformes et leurs armes. Ils étaient *absolument* loyaux et fidèles, même dans la mort. *Semper Fi*. Ils appartenaient à quelque chose de plus vaste qu'eux, qui donnait un sens et un but à leur existence et qui était refusé aux simples mortels, occupés à assurer leur existence. Pour des marines comme Flap, les civils qui ne se souciaient que de gagner et de dépenser de l'argent, encore et encore, n'étaient pas dignes d'attention – c'étaient de vulgaires mouches, que l'on ignorait ou que l'on chassait d'un geste de la main.

— J'essaie de t'expliquer ça, reprit-il à l'intention de Jake Grafton, parce que je pense que t'es capable de comprendre. T'es vraiment bon, comme aviateur. T'es doué. Tu te dois à toi-même et tu nous dois à nous de t'accrocher dur, de rester ici, de continuer à faire ce que tu sais si bien faire.

— J'en ai marre..., lui répondit Jake d'un ton cassant.

Il n'avait guère de patience pour ce genre de contrition débile. Il avait fait une guerre et il avait vu son véritable visage. Si Flap voulait s'habiller du drapeau américain, c'était son problème : lui, il avait décidé de réussir sa vie.

— Rory Smith *savait*, ajouta Flap avec conviction. Il était bon. Il connaissait les risques et il faisait quand même son boulot. C'était un vrai marine.

— Et il est mort.

— Et alors ? Toi et moi, on va mourir aussi, tu sais. Personne ne s'est jamais tiré vivant de la vie... Smith est mort pour les marines, et toi tu vas redevenir un civil, vivre une vie peinarde jusqu'au jour où tu crèveras. Une quelconque maladie te tuera – un cancer ou une crise cardiaque, ou peut-être que tu claqueras tout simplement de vieillesse. À ce moment-là, tu seras mort, tout comme Rory Smith. Alors, je te le demande, quelle aura été ta contribution ?

— J'ai déjà donné.

— Oh non ! Oh non ! Smith, lui, a apporté sa contribution – il a offert tout ce qu'il avait. Toi, t'as mis dix cents dans la sébile. As, et maintenant tu annonces que tu viens de payer ton écot. Bon sang !

Jake bredouilla de rage :

— Tu me gonfles, Le Beau ! Je me suis payé deux déploiements au Viêt-nam. J'ai lâché mes bombes, j'ai tué mes Niaks et j'ai laissé pourrir mes amis dans la boue... Et pour quoi ? Pour que dalle, voilà pour quoi ! Tu crois que tu mènes une sainte mission pour protéger

l'Amérique ? Pauvre idiot de jeune chevalier ! Redescends un peu sur terre – ces hippies avec leurs fleurs dans les cheveux et leurs joints *ne veulent pas* être protégés ! T'as risqué ta peau pour eux ? Je ne leur pisserais même pas dans la bouche s'ils mouraient de soif !

Jake Grafton hurlait, maintenant.

— Ouais, j'ai payé ma part de sang, Le Beau. *Mon* sang. Alors, ne viens plus me raconter tes *conneries* sur *mon écot*, tu veux !

Le silence s'abattit sur le cockpit tandis que leur ravitailleur KA-6D continuait à orbiter, à la vitesse maximale d'économie de carburant, autour du navire qui voguait vingt mille pieds plus bas. Chaque réacteur de leur avion consommait une tonne de kérosène à l'heure, sous un grand soleil blanc. Comme cet appareil ne possédait ni radar, ni ordinateur, ni système inertiel de navigation, Flap n'avait rien à faire, sinon rester assis dans son siège. Alors il contemplait l'horizon lointain et brumeux. Jake avait branché le pilotage automatique, et n'avait pas grand-chose à faire non plus, sinon jeter de temps en temps un coup d'œil à ses instruments et modifier son angle d'inclinaison pour rester sur l'arc des cinq miles. Cela ne lui demandait pratiquement aucun effort. Lui aussi passait la majeure partie de son temps à observer cette ligne infinie, au loin, où le ciel plongeait à la rencontre de l'océan.

Le plus fou, c'était que l'horizon paraissait identique dans toutes les directions. Toutes. On choisissait un point, celui que l'on voulait, et cette jonction de ciel et de mer, diaphane et uniforme, dissimulait tout ce qu'il y avait au-delà.

Et pourtant votre raison vous disait que la direction était essentielle – car la vie elle-même est un voyage *vers quelque chose, quelque part...*

Alors, quelle direction prendre ?

Jake Grafton regardait devant lui sans rien dire et se posait la question.

Hank Davis était toujours dans une chambre individuelle, à l'infirmerie, lorsque Jake Grafton lui rendit visite. Il était pâle, une pâleur qu'accentuait sa moustache noire, fine comme un trait de crayon.

— Salut, Hank. Quand est-ce qu'ils te laisseront sortir d'ici ?

— Suis en observation. Sais pas. Quand ils en auront marre d'observer.

— Alors, comment tu vas ?

Jake s'installa sur l'unique chaise de la pièce et examina le navigateur-bombardier avec attention.

Davis haussa les épaules et grommela :

— ... Y a des jours où c'est toi qui manges l'ours, et des jours où

c'est l'ours qui te mange. M'a bouffé un bon morceau des fesses, hier. Un bon morceau.

— Tu t'en es sorti. T'as tiré sur la poignée de ton siège quand t'avais encore le temps, et grâce à ça t'es vivant.

— Toi aussi, tu t'es éjecté une fois, pas vrai ?

— Ouais, répondit Jake Grafton. Au Laos. Je me suis fait descendre au-dessus d'Hanoi.

— T'as jamais eu des doutes ?

— De quel genre ?

— Ben, tu peux penser que tu t'es trop occupé de ton cul et pas assez de celui de l'autre gars ?

— J'ai cru comprendre que votre VDI s'est détaché au moment du catapultage ? Et qu'il est tombé sur les genoux de Smith ?

— Ouais.

— Hank ! Qu'est-ce que t'aurais pu faire ? Ce foutu machin pèse trente-cinq kilos ! Même si tu l'avais aidé, Smith n'aurait pas réussi à le remettre en place ! Pas moyen. Si tu t'étais penché pour lui filer un coup de main, vous seriez morts tous les deux, en ce moment. C'est pas comme si vous aviez eu une demi-heure pour régler le problème.

Davis ne répondit pas. Il fixait la cloison et déglutit avec difficulté.

Jake Grafton se creusa la tête pour essayer de le convaincre. *C'est moi qui aurais dû vous prévenir qu'il fallait vérifier la sécurité du VDI, les gars.* Il le pensait, mais ne dit rien.

Hank raconta son éjection d'un ton neutre. Son parachute n'était pas encore complètement ouvert lorsqu'il avait touché l'eau. Si bien que le choc avait été brutal et qu'il avait eu du mal à se débarrasser dudit parachute. Le plongeur de l'hélico de secours était près de lui quelques secondes plus tard et lui avait sauvé la vie. Malgré tout, il avait avalé pas mal d'eau et s'était presque noyé.

— Sais pas, Jake. Des fois, la vie est assez difficile à comprendre. Quand on la regarde de près, la seule chose qui fait la différence, c'est la chance. Toi tu vis et l'autre meurt – et c'est juste une question de chance. « Le mort a déconné », voilà ce que tout le monde dit. Bien sûr qu'il a déconné. Madame la Chance lui a chié dessus. Et si c'est ça, la vérité, alors tout le reste est mensonge – la religion, le professionnalisme, tout. Nous sommes de petits poissons qui nageons dans la mer et la chance décide quand c'est notre tour. Et alors, le requin nous bouffe et c'est la fin de toute cette merde.

— Si ce n'est rien d'autre, alors ce trip de culpabilité n'a guère de sens, n'est-ce pas ? fit observer Jake.

— En ce moment, les gars qui enquêtent sur l'accident sont en bas, dans l'atelier de l'avionique, poursuivit Hank Davis. Ils cherchent le connard qui n'a pas vissé correctement notre VDI. Toute cette *merde* va retomber sur le dos de ce pauvre crétin de fils de pute ! « Rory Smith

est mort et c'est de *ta* faute ! » Ça me donne envie de gerber encore plus.

La vie d'une flottille tourne autour de la salle d'alerte, que l'on soit à quai ou en mer. Comme les flottilles de A-6 avaient toujours compté davantage de pilotes que les autres, elles avaient droit à la salle la plus grande – dans la plupart des navires, c'était l'alerte 5, mais dans le *Columbia*, l'alerte 4. Ces endroits n'étaient jamais assez vastes. Ils étaient meublés de confortables fauteuils rembourrés, où l'on pouvait s'affaler et être vraiment à l'aise, voire dormir, mais il n'y en avait pas assez pour tous les officiers.

Dans certaines flottilles, lorsque la totalité des officiers devaient assister à une réunion – on appelait cela une AOM[110] –, les fauteuils étaient strictement assignés suivant les grades. En toute autre circonstance, la règle était que le premier venu était le premier servi. En fait, tout cela dépendait du commandant, qui avait toujours le fauteuil face au bureau de permanence, le meilleur de la salle. Le lieutenant-colonel Haldane estimait que le rang avait ses privilèges – du moins quand on ne volait pas –, si bien que l'ancienneté des grades était de règle dans cette salle d'alerte. Jake Grafton se retrouva assis au quatrième rang. Les bleus, les lieutenants dont c'était le premier déploiement, s'alignaient au fond de la salle ou s'asseyaient sur des chaises pliantes en fer.

Les AOM étaient tout à la fois des événements sociaux et des réunions de travail. On y discutait des affaires de la flottille, on y réglait les questions administratives avec les responsables du navire, on prenait en compte les exigences de l'hydre bureaucratique de la Marine et du corps des marines, on y suivait des conférences sur le NATOPS et les procédures de vol, on échangeait des informations, etc.

Au cours de ces soirées, les officiers de la flottille apprenaient à se connaître. C'est là que l'on pouvait approcher les chefs de son département – les « barons » – et les officiers subalternes, là que le commandant exerçait son pouvoir et transformait ses équipages d'aviateurs en une véritable unité militaire.

En plus de l'autorité légale dont il était revêtu, le commandant de la flottille était toujours le pilote le plus expérimenté et le plus ancien en grade. Vu l'importance de la charge, la mesure de l'homme était donnée par la façon dont il utilisait ses avantages. Outre les avions qui lui étaient confiés, trois cent cinquante appelés environ et trois douzaines d'officiers dépendaient de lui. Il était moralement et légalement responsable de chaque facette de leur existence, de l'adéquation entre leur lieu d'habitation, leur santé et leurs performances professionnelles. Et, en tant qu'unité militaire au combat, la flottille était sous ses ordres, ce qui signifiait que la vie de

ses hommes était entre ses mains.

Si ce rôle en écrasait certains, il permettait à la plupart des commandants de flottille de s'épanouir. C'était l'apogée de leur carrière professionnelle. Avant d'en arriver là, ils avaient servi sous beaucoup d'autres supérieurs. Ceux qui avaient une certaine sagesse avaient adopté le meilleur du style de commandement de leurs anciens patrons et l'avaient adapté à leur personnalité. Cet art ne s'apprenait pas dans un livre : c'était le plus intangible et le plus humain de tous les talents militaires.

Dans l'aviation de Marine des États-Unis, les meilleurs commandants exerçaient avant tout leur pouvoir par l'exemple et la force de leur personnalité. Ils cultivaient volontairement la légèreté lorsqu'ils donnaient des ordres, complimentaient, cajolaient, suggéraient, encourageaient, réprimandaient, se moquaient, riaient et commentaient. D'instinct, l'égalité entre tous les combattants était leur idéal. Si bien qu'en général les AOM étaient des moments chaleureux, voire tapageurs, pleins d'humour et de camaraderie, où chaque orateur s'efforçait d'attirer l'attention de son public et affrontait les sifflets tout comme les conseils – bons, mauvais, indifférents ou obscènes. Dans cette ambiance, on développait son intelligence et son bon sens, on partageait ses expériences, et chacun apprenait quelque chose de ses camarades. C'est ici que se forgeaient les liens qui soutenaient les combattants.

Mais ce soir, la mort de Rory Smith pesait sur tout le monde comme un voile lugubre.

Le lieutenant-colonel Haldane prit la parole le premier. Il leur expliqua ce qu'il savait de l'accident, ce que Hank Davis lui avait raconté, puis il poursuivit :

— La guerre est finie, et pourtant nous avons encore des avions qui tombent et des hommes qui meurent. C'est difficile à admettre, pas vrai ? Et cette fois, ce n'était pas de la faute des ennemis. Les Viets n'ont pas réussi à avoir Rory en trois cent vingt missions de combat, et pourtant ils ont essayé, salement essayé. Ses avions ont été trois fois si gravement touchés qu'on l'a décoré pour les avoir ramenés chez nous. Et voilà qu'il a été vaincu par un VDI qui s'est détaché de son tableau de bord et qui a bloqué son manche !

» A-t-il pensé à s'éjecter ? J'en sais rien. J'aurais bien voulu qu'il le fasse. Je jure devant Dieu que j'aimerais que Rory Smith soit encore parmi nous ! Peut-être qu'il a eu peur d'avoir les jambes sectionnées s'il tirait sur sa poignée. Peut-être qu'il n'a pas eu le temps de la tirer. Peut-être a-t-il pensé qu'il pouvait encore sauver son appareil. Peut-être ne s'est-il pas rendu compte de la vitesse à laquelle son avion tombait. Ça fait beaucoup de « peut-être ». On ne le saura jamais. (Il prit sur le bureau le classeur bleu, le NATOPS, et le leva devant lui.) Ce

texte, c'est la Bible. Les ingénieurs qui ont fabriqué cet avion et les pilotes d'essai qui lui ont fait cracher tout ce qu'il avait ont mis leur cœur et leur âme dans ces pages – pour vous. Ils vous disent tout ce qu'ils connaissent. Mais ça ne s'arrête pas là – ce classeur est continuellement mis à jour, au fur et à mesure de ce qu'on apprend sur l'avion. Ce document est vivant. Vous devez en connaître chaque mot. C'est votre meilleure assurance de ce côté-ci de l'enfer.

» Mais il ne vous protège pas de tout. Tôt ou tard, vous serez confrontés à quelque chose qui ne s'y trouve pas. Ce seront vos capacités, votre expérience et votre chance qui vous permettront de survivre.

» Ces dernières vingt-quatre heures, on a beaucoup parlé de la chance, chez nous. Laissez-moi vous dire que la chance, ça n'existe pas. On ne peut ni la sentir, ni la goûter, ni la toucher, ni la respirer, ni l'enfiler comme une veste, ni la baiser, ni la manger. Oh non, ça n'existe pas !

» Cette chose que nous appelons chance, c'est simplement le professionnalisme et l'attention portée au moindre détail, c'est votre vigilance à tout ce qui se passe autour de vous, c'est la perfection avec laquelle vous connaissez et *comprenez* votre avion et vos propres limites. On se fabrique soi-même sa propre chance. Nous tous. Il n'y a pas de Superman chez nous. La chance, c'est la somme de vos capacités d'aviateur. Si vous avez l'impression que votre chance est en baisse, vous avez intérêt à vous remuer et à en faire encore plus. À travailler davantage. Soyez plus attentifs à tout. Étudiez mieux votre NATOPS. Préparez mieux vos vols.

» Un sage a dit un jour : “La chance sourit à ceux qui se sont bien préparés...” Et il avait raison.

» Rory Smith n'est pas ici avec nous, ce soir, parce qu'il ne s'est pas éjecté au moment où il aurait dû. Et Hank Davis est vivant parce que lui l'a fait.

» Rory va nous manquer. Mais chacun de vous a intérêt à apprendre quelque chose de sa mort. Ainsi, il ne sera pas mort pour rien.

» Pensez-y.

La meilleure façon de découvrir Hawaï, c'est celle des premiers Polynésiens, des chasseurs de baleines et des missionnaires – la façon dont les marins ont toujours vu l'archipel.

Les îles apparaissent d'abord sur l'horizon comme des nuages parmi d'autres. C'est seulement au fur et à mesure que les heures passent, et que le navire se rapproche, que l'on prend conscience de la différence de ces nuages-là. La première trace de vert, sous leurs bouillonnements, implique une masse, de la terre, une *île*, là où on

pensait qu'il n'y avait que de l'eau et du ciel.

Puis on est enfin sûr de ce que l'on voit – des pentes d'un vert tirant sur le roux et, bientôt, des brisants, une délimitation et une ligne de crête pour ces bancs de rochers, ce ravin, ce promontoire.

Hawaii !

Jake Grafton, au milieu des marins qui n'étaient pas de service, à l'avant du navire, observait l'île d'Oahu qui s'approchait. Ce matin, elle était vert émeraude, sous sa couronne de nuages. Les hôtels et les bureaux d'Honolulu étaient là, bien visibles, sur sa droite. Plus à droite encore, le Diamond Head sortait de la brume, habillé lui aussi de cumulus.

Les marins se montraient la terre les uns aux autres et discutaient avec excitation. Ils étaient heureux. Voir Hawaii pour la première fois est un des grands moments de l'existence – comme un premier baiser.

Jake était déjà venu deux fois dans cet archipel. Lors de ses deux premiers déploiements, son navire, en route pour le Viêt-nam, avait fait escale à Pearl Harbor. Tandis que le porte-avions pénétrait dans le chenal, il repensa à cette époque et à ces hommes, aujourd'hui disparus, avec lesquels il l'avait partagée. Le petit poisson. Les requins.

Il regagna sa chambre. Le Vrai McCoy était plongé dans la lecture du *Wall Street Journal*.

— T'es assez riche pour prendre ta retraite ? lui demanda Jake.

— Je gagne honnêtement mes dollars, Grafton. J'y travaille dur et je prends de gros risques. On appelle ça le système capitaliste.

— Ouais. Et comment te traite le système capitaliste ?

— Je crois que je me suis fait mille dollars de plus, à la date de ce journal, y a quatre jours. J'aurai des infos plus récentes dès que je pourrai quitter la base.

— Ah-ah.

— Les Arabes ont fermé les robinets de pétrole au Moyen-Orient. Donc, mes actions pétrolières, au pays, vont grimper, alors que les profits de mes actions de compagnies aériennes vont fondre. Certaines montent et d'autres descendent... Tu vois, ce qui est fou avec les investissements, c'est qu'on n'a jamais vraiment de mauvaises nouvelles. Un événement est positif ou négatif suivant le placement qu'on a fait.

Jake considéra son camarade de chambre sans affection. La vie, vue du côté du ver, l'irritait. Les vers avaient parié sur le petit poisson. D'une façon ou d'une autre, cela lui parut inévitable, bien que ce ne fût pas à l'avantage des vers. Ni du petit poisson.

— Tu descends à terre ? lui demanda McCoy.

— À la vitesse d'une balle de fusil – à l'instant même où la passerelle s'immobilisera, répondit Jake Grafton. J'ai besoin de me tirer un moment de ce rafiot.

— « La meute de la liberté ne va pas très loin dans cette Marine », lui rappela McCoy, sur un ton que Jake trouva un peu condescendant.

— Je me fiche vraiment de savoir si Haldane s'essuie le cul avec mes rapports d'aptitude, répliqua-t-il d'une voix tranchante.

Et c'était vrai qu'il s'en moquait. Absolument.

— Bonjour.

— Bonjour. Madame McKenzie ? C'est Jake Grafton à l'appareil. Callie est là ?

— Non, Jake. Où êtes-vous ?

— À Hawaï.

— Elle est à la fac, en ce moment. Elle devrait être de retour ce soir vers six heures. On peut vous joindre à un numéro ?

— Non. Je la rappellerai. S'il vous plaît, dites-lui que je la rappellerai.

— Promis, Jake.

Le pilote raccrocha et fit disparaître le reste de ses pièces dans la poche de son pantalon. Dès qu'il sortit de la cabine, le marin qui faisait la queue derrière lui le remplaça.

Jake s'éloigna tristement, sans regarder autour de lui, ignorant les saluts qu'on lui lançait de temps à autre. Il ne fit attention ni aux cocotiers ni aux frangipaniers en fleur, et il oublia la brise tropicale qui lui caressait le visage. Pourtant, lorsqu'un avion à réaction, qui avait décollé d'Hickam, passa au-dessus de lui dans un bruit de tonnerre, il s'immobilisa et leva la tête. Il observa l'appareil jusqu'au moment où il fut hors de vue et que le bruit cessa. Alors, il reprit sa marche.

Pas très loin du quai du porte-avions, il y avait un petit jardin avec une table de pique-nique, près de l'eau. Après avoir nettoyé les crottes de pigeons, Jake Grafton s'assit sur la table et repoussa son calot sur sa tête. De l'autre côté du port, on apercevait le mémorial de l'*USS Arizona*, qui, il le savait, avait été construit au-dessus de la carcasse du cuirassé coulé. L'*Arizona* reposait sur le fond boueux, dans l'eau calme, avec sa coque éventrée, calcinée et tordue par les bombes et les torpilles japonaises. Les bateaux emmenaient les touristes jusqu'à ce mémorial, agitaient la surface de la mer qui, après leur passage, se rendormait rapidement. Une petite houle troublait le calme du miroir de cette nappe placide, bien protégée des turbulences de l'océan par la longueur et l'étroitesse du chenal. Dans cette eau parfaite se reflétaient le ciel, les cumulus qui y glissaient et les énormes navires de guerre gris amarrés aux quais, tout autour du port.

Jake Grafton resta là un moment à observer le paysage, tout en fumant cigarette sur cigarette. Le temps passait lentement, et son esprit vagabondait. De temps à autre, il jetait un coup d'œil à sa

montre. Deux heures plus tard, il retourna aux cabines téléphoniques, à l'entrée du quai du porte-avions, et reprit place dans la queue.

— Hey, Callie ! C'est moi, Jake.

— Oh, salut marin ! C'est super d'entendre ta voix.

— Sacrement bon de vous entendre, vous aussi, madame. Ainsi, tu retournes à l'école ?

— Ah ah ! C'est ma maîtrise. Je commence à être si cultivée que je ne sais pas ce que je vais devenir.

— J'aime les femmes intelligentes.

— Je verrai si je peux t'en trouver une. Donc t'es à Pearl Harbor ?

— Ouais. Hawaï. On est arrivés tout à l'heure. On reste deux jours, puis on part peut-être pour le Japon, ou les Philippines, ou l'IO. (Pensant tout à coup qu'elle ne connaissait probablement pas cet acronyme, il précisa :) L'IO, c'est l'océan Indien. J'en sais rien. Y a quelque part des amiraux qui décident, et moi je vais là où va mon navire. Mais ça me suffit. Dis-moi quelque chose, que je profite un peu de ta voix.

— J'ai eu ta lettre où tu racontes ton engagement en vol. Ça a l'air effrayant. Et dangereux.

— Tout à fait passionnant, en effet. Mais on a perdu un avion, hier, au cours d'un catapultage de jour. Un A-6. Tombé tout de suite après le décollage. Le pilote a été tué.

— Je suis désolée, Jake.

— J'en ai vraiment ma claque de tout ça, Callie. Je suis là-dedans depuis trop longtemps. De cœur, je me sens civil, et je pense qu'il est temps que j'abandonne l'armée. J'ai envoyé une lettre de démission.

— Oh, fit-elle. (Puis, après une pause :) Quand est-ce que tu arrêtes ?

— Pas avant la fin de ce déploiement.

— T'es sûr de ta décision ?

— Ouais.

Il tordit le fil du téléphone et se demanda ce qu'il aurait bien pu ajouter. Comme Callie restait silencieuse, il se jeta à l'eau :

— L'avion qui a plongé dans l'océan pendant ce catapultage, c'est celui avec lequel j'avais fait mon engagement en vol, le bon vieux Cinq Un Un. Mon accident a bousillé assez sérieusement son avionique, et quand ils ont remplacé les instruments, un technicien n'a pas fixé correctement le VDI. Cette boîte s'est détachée au moment du catapultage et elle a coincé le manche à balai. Le NB s'est éjecté et il nous a raconté ce qui s'était passé, mais le pilote y est resté.

— Tu n'es pas en train d'essayer de me dire que tu es responsable, n'est-ce pas ?

— Non. (Il avait répondu trop vite.) Eh bien, à la vérité, je le suis

un tout petit peu. Avec une meilleure technique, j'aurais pu éviter un engagement en vol, l'autre jour. Mais ce qui est fait est fait. C'était peut-être inévitable. Pourtant j'enseigne à ces marines les opérations sur porte-avions – tout ce qu'on doit savoir pour être un pilote de porte-avions en quatre sessions de deux heures – et j'ai oublié de mentionner qu'on devait vérifier la sécurité du VDI.

— Je vois.

— Vraiment ?

— Pas exactement. Mais ces risques font partie du vol sur porte-avions, n'est-ce pas ?

— Pas simplement. C'est le plat principal, c'est le cœur, l'essence même de la bête. Même avec les meilleures intentions du monde, on peut faire des fautes, ou des choses risquent de se casser. Guerre ou pas, des gens sont tués en faisant ce boulot. J'en ai marre de les voir parier sur leur vie et perdre, c'est tout.

— T'es inquiet pour ta propre sécurité ?

— Pas plus que d'habitude. Faut se tracasser un peu, ou l'on ne reste pas longtemps de ce côté-ci de l'enfer.

— Il me semble qu'au bout d'un moment, ça doit devenir difficile de vivre avec un tel danger.

— Je suis capable de le supporter, je crois. Personne ne me tire dessus. Mais c'est ça le plus fou, tu vois : la guerre est finie, et pourtant il y aura toujours des victimes tant qu'on pilotera des appareils embarqués.

— Et qu'est-ce que tu feras quand tu auras quitté la Marine ?

— J'en sais rien, Callie.

Elle ne reprit pas la parole immédiatement.

— La vie n'est jamais facile, Jake, murmura-t-elle enfin.

— Ce n'est pas exactement un scoop, ça. J'ai déjà vécu à la dure un an ou deux.

— Je pensais que tu aimais relever les défis ?

— Essaies-tu de me faire comprendre que je devrais rester dans la Marine ?

— Non, dit-elle d'une voix plus ferme. Je ne suggère rien. Je ne fais même pas une allusion. Reste, va-t'en, fais ce que tu veux – c'est *ton* choix, à toi seul. Vis ta propre vie.

— Bon sang, madame ! J'essaie.

— Je m'en rends compte, fit-elle plus doucement.

— Tu me connais, lui dit-il.

— Je commence.

— Comment vont tes parents ?

— Bien, dit-elle.

Ils parlèrent encore quelques minutes, puis ils se quittèrent.

L'énorme masse du porte-avions se dressait très haut, au-dessus des

cabines téléphoniques. Jake regarda un instant le bâtiment, les queues des appareils qui dépassaient du pont d'envol, puis il s'éloigna les mains dans les poches.

Le problème, c'est qu'il n'avait jamais été capable de faire la différence entre le pilotage et le reste – les combats meurtriers, les bombardements, les victimes. C'était peut-être impossible. Le massacre de My Lai, le lieutenant William Calley, le napalm craché sur les villages, brûlant des enfants, les pilotes américains cloués aux arbres et dépecés vivants, les soldats Viêt-Cong torturés en présence d'Américains à la recherche d'informations, les « interrogatoires aériens » des Nord-Vietnamiens – tu parles ou on te balance de l'hélico sans parachute. Tout cela était irrémédiablement lié au vol : un nœud que Salomon lui-même n'aurait pu défaire.

Ce nœud, il pensait pourtant l'avoir coupé – disons plutôt que le commandant Camparelli et la Marine l'avaient coupé pour lui, l'hiver dernier, au Viêt-nam. Il avait choisi une cible non autorisée, l'immeuble du gouvernement nord-vietnamien à Hanoi ; il l'avait attaqué et pratiquement détruit, puis il avait dû affronter un certain nombre d'officiers supérieurs très mécontents, de l'autre côté d'une longue table recouverte d'un tissu vert. Ces gens-là connaissaient leur devoir : *obéir aux ordres du gouvernement élu*. Et ils ne pouvaient pas comprendre comment lui, Jake « Crétin » Grafton venu de Trou Perdu, Virginie, ne savait plus exactement où était ce devoir.

On est tous dans la même galère. *Faut garder la foi.*

N'était-ce pas ce qu'ils disaient, entre eux, lorsqu'ils étaient vraiment dans la merde et que le sang coulait ?

Nous faisons ce que nous pouvons et nous mourons lorsque c'est nécessaire, *les uns pour les autres*.

À l'époque, ce genre de foi était plus facile à comprendre et plus facile à conserver. Aujourd'hui, la guerre était terminée. Même si certains voulaient continuer à se battre, grâce à Dieu, elle était *finie*.

À présent, la Marine faisait des déploiements en temps de paix, des voyages de six ou huit mois vers nulle part, avec des séparations douloureuses pour des couples qui s'aimaient, des mariages brisés par les tensions, des gosses grandissant loin de leur père ; des missions au cours desquelles on pouvait avoir une trouille bleue quand madame la Chance vous abandonnait ; on voyait des camarades transformés en nourriture pour les requins ; et on savait – oh oui, on le savait chaque minute de chaque jour ! – qu'on risquait d'être le prochain. On pouvait perdre la vie et se retrouver de l'autre côté, le temps d'un souffle.

Le lieutenant Jake Grafton, fils de fermier et étudiant en histoire, souhaitait réussir sa vie. Faire quelque chose de sérieux et de moral.

Quelque chose qui lui vaudrait des récompenses tangibles. Qui lui permettrait de trouver une femme bien, de fonder une famille, d'être un vrai père pour ses enfants. Et il laisserait l'armée à des espèces d'idiots par vocation du genre de Flap Le Beau.

Mais, alors, le vol lui manquerait.

Cet après-midi, tandis qu'il descendait le boulevard pour gagner le centre d'Honolulu, d'énormes cumulus inoffensifs étaient gravés, comme immobiles, sur le ciel bleu. En cet instant, il aurait vraiment aimé voler – être sanglé dans un avion et laisser derrière lui tous les problèmes de la terre.

Nous sommes des créatures terrestres, il le savait.

Sans la terre, nous ne serions pas les créatures que nous sommes. Et pourtant, nous voulons la quitter, monter dans l'atmosphère, flotter dans l'espace interplanétaire, explorer d'autres mondes et, un jour, abandonner le système solaire et voyager vers d'autres étoiles. Et ce, alors même que nous sommes toujours prisonniers de nos limites physiques et mentales, ici, à la surface de notre mère, la Terre.

Parfois, les contradictions inhérentes à notre état le choquaient vraiment : ainsi, l'automne dernier, alors qu'il attaquait des cibles au Nord Viêt-nam et qu'il s'efforçait d'échapper à l'artillerie antiaérienne et aux SAM, les Américains marchaient de nouveau sur la lune. Moins de soixante-dix ans après que les frères Wright eurent réussi à quitter le plancher des vaches dans un appareil à moteur, un homme était sur la lune et voyait sa planète briller au milieu d'un néant infini et obscur. Il considérait la terre où la guerre, la faim, la peste et l'inhumanité n'avaient pas cessé depuis l'aube de l'histoire.

C'était quelque chose de curieux et de difficile à comprendre, mais cela valait la peine d'y réfléchir au cours d'une douce soirée sous les tropiques, quand l'air était chargé de parfums et que les vagues venaient mourir sur la plage toute proche...

Jake Grafton marchait sur le rivage ; il regardait les hôtels, les gens et les vagues sans fin, et pensait à tout cela.

Une heure plus tard, alors qu'il rentrait à pied à la base, tandis que les automobiles passaient à toute allure à côté de lui, le soleil couchant illuminait le sommet des nuages.

Il décida qu'il fallait considérer la réalité suivant la perspective appropriée. Mais c'était difficile. Et même impossible. Pour voir l'homme et ses problèmes, la terre et l'univers tels qu'ils étaient vraiment, il fallait être Dieu.

Le mess des officiers était plein de monde, de musique, de lumières, de rires. Jake resta un moment dans le hall et laissa ces diverses sensations l'envahir. Il glissa son calot dans sa ceinture et se dirigea vers le bar.

Il les entendit avant même de franchir la porte.

— Elle était laide *comment* ? demandaient deux ou trois voix, pas vraiment à l'unisson.

— Elle était laide comme une boule de poils de tigre.

La voix de baryton de Flap était nettement audible.

Des clients, au salon, qui attendaient une table pour dîner, se regardèrent, étonnés.

— Laide *comment* ?

— Laide comme le nombril d'un catcheur dans la boue.

Des gens levèrent les sourcils.

— Laide *comment* ?

Huit ou dix voix, maintenant.

— Laide comme les promesses d'un apostat ivre.

Des femmes gloussèrent et murmurèrent. Plusieurs hommes froncèrent les sourcils et se retournèrent vers la porte du bar. Jake en vit un, la cinquantaine, cheveux courts gris acier, échanger un clin d'œil avec la femme qui l'accompagnait.

— Ce n'est pas si laid que ça !

— Elle était si foutrement laide que la terre essaya de trembler et n'y parvint pas – elle frissonna simplement. Si laide que cinq marins ivres firent semblant de ne pas la voir. La ville la peignit en rouge et inscrivit un numéro sur elle – et deux chiens se soulagèrent sur ses chaussures avant que je vienne à la rescousse, voilà à quel point elle était laide ! Elle était si désespérément laide que ma fermeture Éclair s'est bloquée toute seule. Et ça, mes doux amis, c'est parole d'Évangile.

Jake Grafton eut un grand sourire et, redressant les épaules, il pénétra dans le bar.

CHAPITRE ONZE

L'air était opaque et un brouillard humide dissimulait le soleil. À deux ou trois miles du navire, dans toutes les directions, la mer et le ciel se confondaient dans la même grisaille. Le *Columbia* était au centre d'une sorte de bol renversé, à trois jours au nord-ouest de Pearl Harbor, et il fendait avec difficulté des vagues de près de cinq mètres de haut.

De sa position surélevée dans le cockpit du ravitailleur KA-6D stationné derrière le déflecteur de jet (le JBD) de la catapulte 3, Jake Grafton apercevait une frégate à environ un mile par le travers bâbord. Et, juste devant lui, à peine visible aux confins de l'univers connu, il distinguait le sillage et la superstructure d'un autre bâtiment.

Jake et Flap avaient été désignés pour la « nounou d'alerte » à cinq minutes, ce qui signifiait que, pendant deux heures, ils resteraient sanglés dans le cockpit de leur avion, prêts à allumer leurs réacteurs et à rouler jusqu'à la catapulte dès que le F-4 Phantom qui y était parqué – lui aussi en alerte à cinq minutes – serait lancé. Il y avait un autre chasseur en alerte à cinq minutes juste à côté de la zone d'accrochage de la catapulte 4, et un avion de guet aérien, un E-2 Hawkeye, était spotté la queue contre l'îlot. Stationné sur les rails de la catapulte centrale, un hélicoptère avec son équipage au complet, « l'ange », décollerait, si nécessaire, pour libérer la catapulte. Des générateurs d'air[111], déjà en fonctionnement, branchés sur chacun de ces avions, permettraient de lancer instantanément leurs réacteurs. On avait contrôlé et fait démarrer les cinq appareils d'alerte, on s'était assuré que tous leurs systèmes fonctionnaient, puis on avait coupé leurs moteurs.

Les équipages étaient sanglés dans leur cockpit. Le pilote du Phantom, sur la catapulte 4, lisait un livre de poche. Jake voyait le bouquin, mais pas son titre.

Sur le pont, derrière les catapultes centrales, deux autres chasseurs et un ravitailleur étaient en alerte à quinze minutes, ce qui signifiait que leurs équipages sommeillaient dans leurs salles d'alerte respectives, vêtus de leurs combinaisons de vol, prêts à se précipiter vers leurs appareils sur le pont d'envol s'ils en recevaient l'ordre.

Les missions d'alerte occupaient tous les équipages quand les avions n'étaient pas en l'air. Excepté dans les eaux territoriales des États-Unis, il était rare pour un porte-avions américain d'être au-delà d'une alerte à trente minutes. L'alerte à quinze minutes était la situation habituelle en haute mer ; en mer de Chine méridionale, pendant la guerre du Viêt-nam, on était en alerte à cinq minutes, comme aujourd'hui en d'autres lieux où existait une menace potentielle. C'était le cas à présent : les Renseignements s'attendaient à voir des bombardiers de la Marine soviétique, basés à Vladivostok ou sur l'un de leurs terrains d'aviation de l'île de Sakhaline ou de la péninsule du Kamtchatka, survoler le porte-avions et son groupe opérationnel en route pour le Japon.

Le boulot des Russkofs sera gâché s'ils passent au-dessus du bâtiment avec cette faible visibilité..., pensa Jake – à condition qu'ils se montrent. Il regardait la frégate par le travers bâbord, qui fendait les vagues ; sa proue montait puis plongeait si profondément que l'écume jaillissait

jusqu'au pont.

La course du *Columbia* était nettement plus agréable, mais Jake sentait tout de même le navire tanguer et il voyait le bord d'attaque du pont d'envol monter et descendre sur cette mer agitée.

À sa droite, sanglé dans le siège du navigateur-bombardier, Flap Le Beau lisait un livre de Malcolm X. Chaque fois qu'il arrivait au bas d'une page, il baissait son bouquin et regardait longuement autour de lui tout en tournant la page.

Tandis que Flap levait les yeux, Jake lui demanda :

— C'est un bon livre ?

— Ce gars est intéressant, sûr, répondit Flap, avant de reprendre sa lecture.

— Ça parle de quoi ?

— Tu ne connais pas Malcolm X ?

— Non-non.

— Il haïssait les Blancs. Il estimait que les ethnies devaient avoir leurs propres enclaves, ne pas se mélanger, ce genre de trucs.

— Tu penses la même chose ? demanda Jake avec hésitation.

Flap n'était que le deuxième ou troisième aviateur noir qu'il rencontrait dans la Marine, et il n'avait jamais abordé cette question avec eux.

— Il a quelques bonnes idées, répondit Flap, en jetant un coup d'œil à Jake. Mais non, moi, je crois à l'intégration des ethnies. L'Amérique appartient aux Américains – qu'ils soient noirs, blancs, marron, jaunes, verts ou violets. Mais toi qui viens de la Virginie rurale, le paradis des fermiers du Sud qui détestent les Nègres, de la politique fanatique d'un parti unique, des shérifs à bedaine ? Toi, qu'est-ce que t'en penses ?

— Ce bon vieux X aurait dû te demander d'écrire ses discours.

Jake Grafton n'était pas assez stupide pour proclamer qu'il croyait vraiment en l'égalité et en l'amour fraternel entre les ethnies, et certainement pas devant un Noir sans doute capable de l'enfoncer d'un seul petit doigt dans la fosse à merde de n'importe lequel de ces fanatiques de Virginie.

— Qui sait ? Si ça tourne mal chez les marines, je me lancerai peut-être dans la politique, admit Flap avant de se replonger dans sa lecture.

Jake se souvenait que, pendant son enfance, son père employait deux Noirs à la ferme. Ils étaient immenses tous les deux, avec des mains larges comme des plats à tarte et des bras de la grosseur de ses cuisses. Ils savaient à peine signer de leur nom, mais chacun d'eux aurait pu faire mordre la poussière à quatre Blancs. Dans leur jeunesse, ils avaient joué de la masse pour réparer les rails du chemin de fer. Son père, Sam, les appelait ses « Nègres de Georgie ». Jake

n'avait jamais bien compris comment ils s'étaient retrouvés à la ferme Grafton, mais Isaïe et Franck avouaient parfois qu'ils n'avaient absolument aucune intention de franchir la frontière sud de la Virginie. Puis ils secouaient la tête et riaient de quelque blague connue d'eux seuls, ce qui faisait naître dans l'esprit de l'adolescent des visions de shérifs sudistes assoiffés de sang et avides de punir des crimes spectaculaires et indicibles.

Son père traitait ces deux Noirs de la même façon que les Blancs qu'il engageait à l'occasion ; il travaillait avec eux, partageait avec eux nourriture, cigarettes et plaisanteries.

Jake, lui, aimait énormément ces deux hommes.

Pourtant, comme la plupart des garçons de sa génération de la Virginie paysanne, il acceptait la ségrégation raciale comme une chose naturelle, aussi normale et logique que la déférence envers les femmes et le respect des anciens. Du moins jusqu'en 1963, l'année de ses dix-huit ans. Un soir, alors qu'ils regardaient aux informations les enfants noirs de Birmingham se faire balayer par les jets d'eau de manches à incendie, son père s'était mis à jurer :

— Je crois que c'est une foutue bonne chose que j'sois pas noir. Parce que si j'l'étais, j'prendrais un flingue et j'irais à Birmingham et j'me mettrais à descendre quelques-uns de ces fils de pute. Et je commencerais par ce salaud-là !

Il montrait du doigt le visage porcin de Bull Connor sur l'écran.

— Sam ! s'exclama sa mère, choquée.

— Martha, bon sang, que doivent faire les Noirs pour être traités correctement par les Blancs ? Ce peuple a supporté bien plus de merdes que n'importe quel autre chrétien n'en supportera jamais. Ces fils de pute qui les bastonnent ne sont pas chrétiens. Ce sont des nazis ! C'est un miracle que les Noirs n'aient pas encore commencé à descendre ces connards !

— Es-tu obligé d'être aussi grossier ? protesta Martha.

— Il est largement temps que des Blancs se mettent en colère contre ces fanatiques ! fulmina Sam Grafton. J'aimerais que Jack ^[112] Kennedy lève un peu son cul de son fauteuil et botte quelques fesses. Un président des États-Unis qui prétend qu'il ne peut rien faire quand ces culs-terreux s'en prennent à des gosses ! Bon Dieu, si Bull Connor était un Nègre et que ces gamins étaient blancs, il chanterait une autre chanson ! Ce n'est qu'un politicien sans couilles parmi d'autres, qui a la trouille de perdre le Vote des fanatiques ! Pfitt !

Cette soirée-là avait ouvert les yeux à Jake. Dès lors, il avait commencé à s'intéresser aux manifestations pour les droits civiques, à écouter les arguments des uns et des autres. Son père avait toujours été un peu différent de ses voisins, il avait toujours défilé au son d'une autre fanfare. Et, en général, il avait raison. Cette fois aussi, décida

son fils.

Le souvenir de cette soirée lui tira un soupir, puis il examina le pont d'envol autour de lui. Des hommes, couchés à côté de leur équipement, piquaient un petit roupillon.

Il était en train de bâiller lorsqu'il entendit la diffusion générale du pont d'envol siffler : « Début de l'alerte à cinq minutes. Début de l'alerte à cinq minutes. Approche d'avions non identifiés. »

Les hommes étendus sur le pont entrèrent immédiatement en action. Jake Grafton fit tourner sa main à l'intention de leur patron d'appareil, qui lui répondit d'un geste identique[113]. Il bascula le commutateur de son coupe-feu[114] gauche et enfonça le bouton d'allumage. Le premier réacteur démarra avec un gémissement sourd. Lorsque le nombre de tours minute fut suffisant, il poussa la manette des gaz au cran ralenti, puis, tout en mettant son casque, il regarda les températures et les tours minute monter.

Il lança son second réacteur et referma sa verrière ; alors les rotors de l'hélico posé sur la catapulte se mirent à tourner. Le navire changeait de route – Jake voyait la gîte du pont d'envol – et se plaçait à une quarantaine de degrés à gauche, au vent. Le pont se stabilisa. Le gouvernail du *Columbia* était centré. Trente secondes plus tard, l'ange décollait. Il quitta le pont, droit devant lui. Une fois en sécurité au-delà de la proue, le pilote de l'hélico vira à droite.

À présent, on remettait en position les sabots des catapultes, tandis que les derniers contrôleurs inspectaient les deux chasseurs et donnaient leur OK en levant le pouce. Les responsables de l'armement, aux chemises rouges[115], retirèrent les goupilles de sécurité des lance-missiles et les leur montrèrent. Le directeur du pont d'envol, en chemise jaune, donna le signal de roulage au pilote de l'avion qui précédait celui de Jake et l'autorisa à avancer sur les derniers soixante centimètres jusqu'à la catapulte 3, pendant que les élingueurs se glissaient sous l'appareil avec leur instrument, et que deux autres chemises vertes installaient le *hold-back* – pour le Phantom, il s'agissait d'un câble articulé de trois mètres de long, avec une barrette cassante de retenue dont une extrémité était attachée sous le ventre de l'avion, et l'autre disparaissait dans une ouverture du pont. Le responsable du tableau de poids tendit celui-ci vers le pilote et leva le pouce pour le signal du départ, puis le montra à l'officier de catapulte qui donna lui aussi son accord pour le lancement. L'ensemble de l'opération était un ballet d'hommes aux chemises de différentes couleurs, qui se déplaçaient très vite autour du chasseur en mouvement et dessous, chacun d'entre eux veillant à effectuer parfaitement son travail.

Alors que l'avion avançait à l'extension maximale du *hold-back*, le déflecteur de jet se redressait – trois panneaux qui empêcheraient les

gaz d'échappement de ses réacteurs d'endommager l'appareil se trouvant immédiatement derrière lui.

Jake vit la queue du Phantom s'abaisser – en réalité, on relevait sa roulette de nez de cinquante-cinq centimètres pour améliorer son angle d'incidence. Il vit l'officier de catapulte faire un signe de la main pour ordonner la pleine puissance des réacteurs ; il perçut la réponse assourdissante du Phantom, vit la fumée noire propulsée vers le ciel par le JBD, et sentit la fureur des deux réacteurs qui faisait trembler son propre appareil. Le pilote du chasseur vérifia ses instruments ; sa profondeur et son gouvernail lui obéirent. Les derniers contrôleurs de la flottille levèrent le pouce.

L'officier de catapulte ordonna la postcombustion, bras tendu et main ouverte. Le flot de fumée que le JBD déversait vers le ciel céda la place à un ruissellement de gaz brûlants. Cela paraissait incroyable, mais même ici, dans le cockpit du ravitailleur, le niveau des décibels continuait à augmenter. Jake respira l'âcre puanteur des gaz d'échappement du chasseur.

Mon masque à oxygène n'est pas assez serré, pensa-t-il. Je le réglerai quand on sera là-haut.

Le dernier membre de l'équipe de catapulte sortit très vite de sous l'avion. Il s'était suspendu à l'élingue pour s'assurer qu'elle était correctement tendue. Il leva le pouce à l'intention de l'officier de catapulte chargé de lancer l'avion.

Le lanceur salua le pilote du F-4, regarda le pont devant lui, et se fendit en avant. Une seconde, deux secondes et vlan ! le chasseur bondit, suivi du panache de feu de ses deux tuyères. À peine eut-il parcouru une centaine de pieds le long de la catapulte que le JBD commença à descendre et que le chien jaune chargé du déplacement des avions sur le pont donna à Jake Grafton le signal d'avancer sur le sabot.

Lorsque le Phantom libéra le pont d'envol, le lanceur s'occupa du chasseur de la catapulte 4, dont les réacteurs tournaient déjà à pleine puissance. Il lui donna le signal de postcombustion. Quinze secondes plus tard, ce second appareil filait à pleine vitesse à la suite du premier qui, à présent en fin de postcombustion, traînait derrière lui un nuage de fumée noire, parfaitement visible sur la brume grise.

Jake roula son appareil et recommença le rituel de décollage tandis que le vent dispersait autour des hommes présents sur le pont d'envol la vapeur qui s'échappait de la fente de la catapulte et faisait claquer les pans de leurs vêtements.

Pleine puissance, vérification des commandes, accrochage du croc, contrôle des réacteurs, voyants d'alarme, salut...

Une seconde, deux sec... – il ressentit juste un léger choc à l'ouverture de la barrette cassante, puis l'accélération le colla contre

son siège comme si la main de Dieu le frappait.

Le contrôleur de mission ordonna à Jake de monter à vingt mille pieds.

— Texaco, prenez la station haute.

Flap donna son *roger*, puis Jake intervint sur le téléphone de bord à l'intention de son NB :

— Ils ne lanceront sans doute pas le groupe d'alerte à quinze minutes.

— Pourquoi ?

— Ils vont nous demander de ravitailler la deuxième section de chasseurs après leur catapultage, s'ils les lancent.

— Peut-être pas.

— Notre devoir n'est pas de discuter, notre devoir c'est d'obéir ou de mourir.

— Noble sentiment. Mais aujourd'hui, *obéissons* et évitons de mourir, tu veux ?

— À vos ordres, monsieur.

— Ne fais pas le malin, d'accord ?

Jake Grafton grogna.

— Tu avais promis, il me semble, de ne pas insulter les marines ? dit Flap, l'air scandalisé.

— J'ai menti.

Ils dépassèrent les trois mille pieds et la mer disparut.

Jake pilotait aux instruments. Il n'y avait pas d'horizon, pas de ciel, pas de mer. Au sein de cet espace informe et vide, l'avion se comportait comme d'habitude, mais les mouvements de l'altimètre, de l'aiguille du TACAN, et les chiffres du compteur du dispositif de télémétrie (DME) étaient les seuls moyens de mesurer son déplacement.

Jake espérait qu'ils allaient atteindre une altitude où cette purée de pois s'éclaircirait – mais en vain. Lorsqu'il passa en vol horizontal à vingt mille pieds d'altitude, il aperçut au-dessus de lui une tache de lumière qui devait être le soleil, et pourtant le brouillard semblait toujours aussi épais. Impossible de se faire une idée de la visibilité sans point de repère où fixer son regard.

Flap annonça qu'ils étaient arrivés en station haute. Le contrôleur accusa réception de son message sans enthousiasme apparent.

Jake mit l'appareil en économie maximale et, lorsque sa vitesse se fut stabilisée, brancha le pilotage automatique. Il vérifia l'altitude du cockpit et détacha un côté de son masque à oxygène. Flap resta silencieux un moment, à regarder autour de lui, puis il sortit son livre d'une poche de la combinaison de vol anti-G et l'ouvrit à la page cornée.

Jake, lui, appuya sur divers boutons pour vérifier que le transfert de carburant se ferait correctement. Leur ravitailleur transportait cinq réservoirs largables d'une tonne. Le transfert de kérosène de ces réservoirs était automatique. Jake voulait savoir dès que possible s'il y avait un problème, car alors la quantité de carburant à fournir à un autre avion ou à brûler dans le sien serait moins importante. Aujourd'hui, l'opération semblait se dérouler comme prévu : ils avaient treize tonnes à distribuer ou à consommer.

Ils se trouvaient à environ huit cents miles au nord-ouest de Midway Island, et ils étaient seuls dans un ciel opaque. Jake n'avait rien à faire, sinon jeter un coup d'œil à ses instruments et, à l'occasion, ajuster son angle d'inclinaison – le reste du temps, il surveillait le vide extérieur blanchâtre qui l'entourait, et essayait de repérer ces autres avions qui n'arrivaient jamais.

Les chasseurs guidés par radio pour intercepter les Russes, et l'E-2 qui allait prendre une position d'attente à une certaine distance du porte-avions – c'étaient les seuls appareils en vol. Il n'y avait rien à voir dans le ciel. Et pourtant, si un avion surgissait de la brume, il serait près d'eux, même *très* près, pratiquement sur une trajectoire de collision – une répétition de l'incident de la semaine précédente avec les Phantom.

Et Jake n'avait certainement aucune envie de revivre *une chose pareille*.

Il était décidé à rester sur ses gardes, mais il commença à s'ennuyer et son esprit se mit à vagabonder.

Il avait signé sa lettre de démission la veille, et il l'avait remise au lieutenant-colonel Haldane, qui l'avait reçue sans le moindre commentaire. Mais qu'aurait-il pu dire en ces circonstances ?

Haldane ne chercherait pas à le convaincre de rester. Il le connaissait à peine. Si Jake voulait s'en aller, c'était son problème, point final. Ce à quoi il pouvait s'attendre, c'était une lettre officielle de compliments, une poignée de main et un chaleureux : « Bonne chance ! »

C'était bien ce qu'il souhaitait, n'est-ce pas ?

Pourquoi ne pas retourner en Virginie et aider son père à la ferme ? Aller à la pêche au printemps et en été, à la chasse en automne... Il finirait par entrer au Lions Club, comme lui. Réunion du Lions tous les jeudis soir, église deux ou trois dimanches par mois, matchs de foot de la fac, le vendredi soir, en septembre et en octobre...

Ce serait une chance de s'installer, d'avoir une maison bien à lui avec quelques meubles, de prendre racine. Il se mit à réfléchir à cet avenir, essaya de se le représenter.

Emmerdant.

Cet avenir serait foutrement emmerdant !

Bon, il se plaignait que la vie dans la Marine était un défi trop dur à relever, que la responsabilité de l'existence et du bien-être de ses camarades était trop lourde à porter.

Cette vie-là était trop dangereuse, d'accord. Mais l'autre ne l'était pas assez. Y avait-il un juste milieu quelque part ?

— Texaco, intervention.

— Je vous écoute.

— Prenez une station basse. *Buster*.

Buster signifiait « Dépêchez-vous ! » – *Bust your ass*, magnez-vous le cul.

— Nous sommes partis.

Jake Grafton débrancha le pilotage automatique et donna à l'Intruder un angle d'inclinaison de quatre-vingt-dix degrés. Le nez descendit. Couper les freins, tirer les manettes des gaz, ramener l'inclinaison à environ soixante-dix degrés, deux G... L'aiguille du taux de descente plongea de six mille pieds par minute. Elle n'indiquerait pas autre chose. Une descente en spirale était sa meilleure manœuvre, parce que l'accélération de leur ravitailleur était limitée à trois G, sur décision des autorités supérieures qui souhaitaient augmenter la durée de vie des ailes de cet avion. Maintenant, il était exactement à trois G, et l'altimètre défilait à une vitesse vertigineuse.

La station basse était située à cinq mille pieds d'altitude, mais elle pouvait être encore plus basse si la visibilité était meilleure en dessous de cette saleté de brouillard. Peut-être aurait-il dû poser la question ?

— Mission, Texaco. Visibilité et plafond, plus bas ?

— Encore pire qu'à votre décollage. Peut-être un mile de visibilité avec un brouillard total.

— C'est qui, notre client ?

— Snake-eye Deux Zéro Sept. Il a une urgence. Passez sur le canal seize et rassemblez.

Jake arrivait à dix mille pieds, descendant rapidement en un virage serré et encaissant des G. Luttant contre l'accélération, Flap changea son canal radio et appela :

— Snake-eye Deux Zéro Sept, ici Texaco. Indiquez votre position, votre altitude et votre direction, terminé.

— Texaco, je suis sur la radiale Trois Un Zéro à neuf miles, me dirige vers le navire à quatre mille pieds d'altitude. Vaudrait mieux vous grouiller.

— Continuez comme ça et on arrive, dit Jake en allumant son micro.

Le pilote du chasseur répondit par deux coups d'alternat[116].

Jake jeta un coup d'œil à l'aiguille du TACAN, sur le HSI, l'indicateur de situation horizontale, un compas gyroscopique perfectionné.

L'espace tridimensionnel où il se trouvait posait problème et la surface de l'instrument l'aidait à le visualiser.

Il modifia l'horizontalité de ses ailes et inclina davantage son nez. Sa vitesse était de quatre cents nœuds et elle augmentait.

— Snake-eye, Texaco, que se passe-t-il ?

— Nous avons une fuite de carburant et il nous en manquera pour rentrer après la fin du roulage des avions sur la proue.

— Répétez votre position.

— Trois Un Zéro à cinq, altitude quatre mille pieds, vitesse trois cents nœuds, direction Un Trois Zéro.

— Vous êtes dans une zone de visibilité ?

— Négatif.

— Descendons à trois mille pieds.

Jake passa les six mille pieds en descente, sur la radiale Trois Trois Zéro, à neuf miles. À quatre cent vingt nœuds, il redressa son nez pour atténuer son piqué. Il rentra ses aérofreins et remit un peu de gaz.

— Faut rassembler en vitesse, murmura-t-il à Flap, qui ne répondit pas.

Le problème, c'est qu'il ne savait pas quelle visibilité il aurait. Si elle était d'environ un mile, comme le lui avait annoncé le contrôleur du navire, et qu'il ratait le F-4 d'un peu plus de cette distance, il n'avait aucune chance d'apercevoir l'avion qu'il cherchait. Car, au contraire du Phantom, le ravitailleur n'avait pas de radar pour faciliter une interception.

Maintenant, il surveillait sérieusement l'aiguille du TACAN. Les secondes s'écoulaient et la distance qui les séparait du navire diminuait rapidement.

— Là, à une heure ! annonça Flap.

Jake, à son tour, repéra le chasseur. L'appareil se trouvait à plusieurs centaines de pieds en dessous d'eux, ce qui était bien, et à environ un mile ; il crachait une traînée de kérosène derrière lui. Jake Grafton diminua ses gaz et sortit ses aérofreins.

Oh-oh, il avait beaucoup d'angle. Il piqua du nez pour passer sous le Phantom.

— *Attention !*

Le second Phantom ! Ses tuyères étaient *juste* là, elles arrivaient en plein dans leur pare-brise ! Doux Jésus !

Il poussa le manche pour plonger, et le G négatif les colla contre leur harnais. Le temps de deux battements cardiaques, il se retrouva bien en dessous et tira le manche. Bon sang, il n'avait plus pensé à l'équipier !

Toujours à trois cent cinquante nœuds, il passa sous le Phantom endommagé et se mit en régime ralenti.

— À une heure, Snake-eye. On vous ravitaille à deux cent soixante-

dix nœuds. Rassemblez sur nous.

À deux cent quatre-vingts nœuds, il remit les gaz et rentra ses aérofreins. Il se stabilisa rapidement aux deux cent soixante-dix nœuds indiqués. Après s'être assuré qu'il était correctement aligné sur le navire, Jake se tourna pour examiner le Phantom qui approchait, tandis que Flap sortait leur entonnoir de ravitaillement.

Le F-4 n'avait plus le réservoir ventral d'une tonne cinq qu'il transportait habituellement, et du carburant fuyait de son ventre.

— Voyant vert, vous êtes parés, annonça Flap à la radio.

Jake revint à ses instruments. Il voulait donner au chasseur un entonnoir de ravitaillement bien stable pour se brancher.

— Quel est votre problème, Snake-eye ?

— Le réservoir ventral ne fonctionnait plus. Nous l'avons éjecté, et maintenant nous perdons du kérosène. La soupape d'arrêt doit être endommagée. Sommes descendus à Un Point Sept.

— Intervention, Texaco, combien transférons-nous à Deux Zéro Sept ?

— Le nécessaire, Texaco. On devrait avoir un pont libre dans six ou sept minutes. Le roulage a commencé.

Le roulage signifiait que l'on déplaçait vers la proue tous les avions stationnés sur la zone d'appontage.

Le voyant vert du tableau de transfert s'éteignit et le compteur du carburant commença à cliqueter.

— C'est bon, annonça Flap au chasseur.

Maintenant, ils survolaient le navire. Jake Grafton commença à faire perdre doucement de l'altitude au ravitailleur. S'il réussissait à descendre sous cette purée de pois, il pourrait lâcher le Phantom en position cent quatre-vingts degrés, à une vingtaine de secondes du pont.

Lorsque le compteur de transfert marqua une tonne, Jake annonça au pilote du chasseur :

— Ça passe toujours. Nous en sommes à plus d'une tonne dans votre réservoir principal. Au moins, on vous le refile plus vite qu'il ne s'échappe !

À deux mille pieds, Jake aperçut l'océan. Ils continuaient à descendre. À quinze cents pieds, il repéra le porte-avions, à sa gauche, qui virait rapidement et venait au vent. À cette distance, Jake ne voyait plus que deux avions qui roulaient vers l'avant, sur le pont. C'était pour bientôt.

Il remit ses ailes à l'horizontale à douze cents pieds et tourna autour du navire avec un virage à gauche, à environ un mile.

Deux tonnes cinq transférées... trois tonnes... trois tonnes cinq... Le bâtiment filait au vent, à présent, et son sillage était une large bande toute droite derrière lui, d'une blancheur de neige, sur le ciel

gris. Ses quatre énormes hélices labouraient la mer pour le faire avancer plus vite.

— Snake-eye, Deux Zéro Sept, ici l'officier de signal. On sera prêts dans environ deux minutes. Je veux que vous vous sépariez du ravitailleur sur la branche de vent arrière, tout sorti [117], et que vous tourniez sur la pente de descente. Comme la houle a toujours des creux de quatre à cinq mètres, le pont tangué. Prenez la moyenne sur la *meatball* et appontez en douceur.

— Deux Zéro Sept, OK.

Jake survola l'avant du navire, tandis que le compteur de carburant cliquetait. Quatre tonnes deux cent cinquante transférées, pour l'instant.

— Texaco, procédure Faucon.

— Roger.

Pour la « nounou », la « procédure Faucon » signifiait voler le long du bateau : ainsi, si un avion boltait, il pouvait rassembler et se ravitailler immédiatement.

C'est bon, pensa Jake. Ce gars va se retrouver sur le plancher des vaches.

Le compteur de transfert de carburant s'arrêta à quatre tonnes huit cent cinquante. Le chasseur était sorti de l'entonnoir. Jake effectua un virage serré à droite, puis il revint par la gauche et regarda par-dessus son épaule. Le chasseur endommagé descendait et ralentissait ; sa crosse était sortie et son train apparaissait. Le carburant continuait à fuir sous son ventre, régulièrement, comme d'une lance à incendie. Son équipier était bien derrière lui, toujours visible.

Lorsque le pilote du chasseur avait largué son réservoir ventral, pensa Jake, la valve de débranchement rapide avait dû geler et le joint s'était détaché à l'intérieur du fuselage. Il y avait un clapet de retenue antirefoulement juste avant la valve de débranchement rapide, mais, à l'évidence, celui-ci ne fonctionnait plus. Si bien que la pression du réservoir principal chassait le carburant par le tuyau cassé.

Jake ralentit à deux cent cinquante nœuds et fit rentrer et sortir une fois son tuyau de ravitaillement pour réenclencher le tambour.

Et maintenant, fonçons le long du navire, pensa-t-il, de sorte que si notre ami bolte, nous serons juste devant lui, sur une position où le rassemblement sera rapide...

Il descendit à mille pieds et vira serré à un mille pour voler parallèlement au sillage du porte-avions, côté bâbord.

Le chasseur, qui allait apponter, franchissait le sillage du bateau et prenait le groove, lorsque Jake aperçut l'incendie.

Le kérosène qui s'écoulait derrière lui avait pris feu.

La langue de flammes faisait deux fois la longueur de l'avion.

— *Vous êtes en feu !* hurla quelqu'un à la radio.

— *Dans le groove, éjectez, éjectez, éjectez !*

Bang ! Bang ! Deux sièges jaillirent aussitôt dans les airs. Le premier parachute n'était pas encore ouvert que le chasseur en flammes piquait, nez en avant, dans le sillage du navire. Il y eut un grand éclaboussement, et il disparut.

— *Deux bons parachutes*, annonça une autre voix à la radio.

Quelques secondes plus tard, les deux parachutes touchaient l'eau. Comme Jake passait au-dessus d'eux, il vit l'ange qui approchait.

— Mon vieux, tu parles d'une chance ! C'est un miracle qu'il n'ait pas explosé en vol ! dit-il à Flap.

Il tournait au-dessus de l'avant du bâtiment lorsque le chef avia intervint sur leur fréquence. On reconnaissait entre mille la voix de l'air boss, tonitruante, comme tombant du ciel.

— *Texaco, votre signal, charlie*. On vous ramasse en vitesse.

Jake vérifia ses réserves de carburant. Il lui en restait quatre tonnes et demie. Il ouvrit sa vidange principale, puis sortit sa crosse, son train et ses volets.

Comme prévu, la *meatball* montait et descendait dans l'optique d'appontage, gyroscopiquement stabilisée pour le roulis et le tangage, mais pas pour le soulèvement du bateau, c'est-à-dire son mouvement de haut en bas.

Jake apponta pourtant sans difficulté et fut roulé contre l'îlot pour un ravitaillement moteurs tournant.

Quelques minutes plus tard, l'hélico se posa sur le pont par le travers de l'îlot. Des marines se précipitèrent vers l'appareil avec des brancards. Mais c'était inutile. Les deux membres du Phantom sortirent sur le pont par leurs propres moyens, trempés, avec un large sourire et le pouce levé à l'intention de tous ceux qu'ils apercevaient.

Jake et Flap remplissaient toujours leurs réservoirs, cinq minutes plus tard, lorsque deux bombardiers soviétiques Bear, d'énormes turbopropulseurs dorés avec quatre réacteurs, survolèrent le sillage du porte-avions à cinq cents pieds d'altitude. Ils volaient à environ trois cents mètres l'un de l'autre, accompagnés chacun par un F-4 collé à eux comme un poisson pilote.

Le personnel du pont d'envol se figea et regarda passer la parade.

— On aurait pu faire un meilleur boulot, là-haut, aujourd'hui..., grommela Jake à Flap. Notre seconde radio aurait dû être branchée sur le contrôle de mission. On aurait alors connu le problème de Deux Zéro Sept sans être obligés de poser la question. Et on aurait fait attention à son équipier. Les Phantom vont toujours par paire, comme les serpents.

— Ces tuyères dans notre pare-brise..., murmura Flap en soupirant. Mec, c'était un mouillage garanti.

Autrement dit, on se pissait dessus de trouille...

— Bon, faudrait voir à boucler le programme, dit Jake à son NB.
— J’imagine..., répondit Flap en rangeant son Malcolm X dans sa combinaison anti-G et en refermant sa fermeture Éclair.

Le commandant du groupe aérien se nommait Charles « Chuck » Kall ; c’était un pilote de chasse. Tout le monde le connaissait sous le nom de CAG (un acronyme qui rimait avec *rag*^[118]) pour *Commander Air Group*. La Marine américaine utilisait ce terme depuis la mise en service de son premier porte-avions.

Ce soir, le CAG Kall prenait soigneusement des notes, tandis que l’officier des renseignements aériens de la Marine lui décrivait les possibles enveloppes d’armement d’une force opérationnelle soviétique. Le lieutenant-colonel Haldane, le major Bartow, son officier des opérations, et Jake Grafton représentaient la flottille des A-6 à cette session de planification. Jake examinait les graphiques sur le tableau et écoutait. Il se sentait soulagé, car la présentation de l’officier des renseignements aériens correspondait aux explications qu’il avait lui-même données au lieutenant-colonel Haldane, des semaines plus tôt. Une force d’assaut pouvait s’attendre à affronter *un paquet* de missiles et une quantité formidable d’artillerie antiaérienne, à en croire le gars des renseignements.

— Ils ne vont pas tirer tous ces missiles sur les premiers avions américains qu’ils apercevront, dit le CAG doucement. (Comme il parlait toujours à voix basse, il fallait prêter l’oreille pour saisir ses paroles.) Je ne serais pas surpris de découvrir que la moitié de leurs lance-missiles sont hors service à cause d’un manque de maintenance. Quoi qu’il en soit, ce ne sera pas facile de frapper les Russes, vu la quantité de leurs missiles. Ces gens n’ont rien à voir avec les planteurs de riz que nous avons connus – il s’agit d’une Marine exceptionnelle. Les attaquer avec des bombes conventionnelles à chute libre, ce sera pas vraiment de la tarte. Pour cela, nous perdrons beaucoup d’hommes et beaucoup d’avions.

— Nous n’en arriverons probablement jamais là, dit quelqu’un, tandis que trois ou quatre têtes opinaient.

— Exact, acquiesça Kall, dans un murmure. Mais si l’ordre tombe, nous devons être prêts. Il nous faut un plan – et un plan que nous aurons mis en pratique. On n’aura plus le temps d’essayer d’inventer la roue une fois la guerre déclarée.

Il n’y eut pas d’autres commentaires sur la probabilité d’un conflit avec l’Union soviétique.

— Nous allons prévoir des frappes Alpha, reprit le CAG. Lorsque nous serons en mer du Japon, nous en programmerons quelques-unes et nous verrons de quel entraînement spécifique nous aurons besoin pour la viabilité de cette option. La nuit, et par mauvais temps, les A-6

devront faire le boulot tout seuls. J'aimerais qu'ils lancent des attaques nocturnes contre nos propres destroyers pour développer la méthode qui leur donnera le plus de chance d'atteindre leur cible et de survivre. Le lieutenant-colonel Haldane et ses hommes fixeront un point de départ et nous partirons de là.

— À vos ordres, monsieur, répondit Haldane.

CHAPITRE DOUZE

Un matin, l'officier de service, le premier lieutenant Doug Harrison, vint à la rencontre de Jake au moment où il entrait en salle d'alerte :

— Monsieur, le commandant veut vous voir dans sa chambre.

— *Monsieur !* C'est quoi, ce truc ? Le style des marines ?

— Eh bien, on essaie.

Jake soupira.

— Tu sais de quoi il s'agit ?

— Non, monsieur.

— Pour l'amour du ciel, je m'appelle Jake.

— Oui, monsieur.

— Tu forces trop, Doug ! Laisse-toi pousser les cheveux de trois centimètres. Ne cire plus tes chaussures pendant une journée. Fais vingt-neuf pompes au lieu de trente. Tu peux certainement dépasser ce cirque militaire, Doug.

La chambre d'Haldane se trouvait au troisième pont, sous celui de la salle d'alerte. Pour entrer dans la subdivision du commandant, il fallait franchir un panneau étanche en baissant la tête, puis descendre une échelle.

Jake frappa. Le commandant vint lui ouvrir la porte.

— Entrez et prenez un siège.

Le pilote s'exécuta. Le lieutenant-colonel Haldane s'empara d'une feuille de papier, l'agita un instant devant lui, puis la jeta sur son bureau.

— C'est votre lettre de démission. Il faut que je donne un avis. Qu'est-ce que vous voulez que je dise ?

Jake était perplexe.

— Ce que vous dites d'habitude, monsieur.

— D'un point de vue technique, votre lettre est une demande de transfert à la réserve de la Marine, au statut du personnel hors cadre. Je dois donc dire si vous feriez ou non un bon candidat pour une commission de réserve. Pourquoi nous quittez-vous ?

— Commandant, dans ma lettre j'explique que...

— Je l'ai lue. « Pour mener une carrière dans le civil. » Super. Maintenant, si vous m'expliquiez *vraiment* pourquoi vous voulez partir ?

— La guerre est finie, monsieur. J'ai fait l'AOCs[119] car c'était ça, ou être appelé sous les drapeaux. J'ai été nommé officier aviateur dans la Marine en 1971 parce que le poste s'est présenté et que mon commandant m'a recommandé, mais je n'ai jamais souhaité mener une carrière d'officier. Pour être franc, je ne crois pas avoir été très bon. J'aime voler, mais je ne pense pas être fait pour tout le reste. Je serai le premier volontaire pour me battre de nouveau si nous avons une autre guerre, mais je ne veux pas rester aviateur de Marine en temps de paix.

— Vous avez envie de travailler pour une compagnie aérienne civile ?

— Je ne sais pas, monsieur. Je n'ai jamais posé ma candidature. Je pourrais, pourtant.

— C'est assez chiant, si vous me demandez mon avis. Décoller du point A et voler jusqu'au point B, atterrir, rouler jusqu'à la porte, passer la nuit dans un motel, le lendemain, regagner A. Il faut être bon pilote, d'accord, mais au bout d'un moment, je pense qu'avec l'entraînement et l'expérience que vous avez, vous allez doucement devenir fou. En gros, vous serez un conducteur de bus amélioré.

— Vous avez probablement raison, monsieur.

— Qu'est-ce que vous allez faire, alors ?

— Je n'en sais rien, commandant.

— Nom de nom, mon gars, pourquoi nous quitter si vous n'avez rien d'autre ? Maintenant, si vous avez le cœur à passer une licence à la fac, ou à bosser avec votre père, ou à monter un boxon à Mexicali, je vous dirai *bon voyage* – d'accord, vous avez fait votre part. Mais ça ne me semble pas être le cas. OK, je vais transmettre votre lettre, mais vous pouvez changer d'avis à n'importe quel moment à partir de la date de votre libération. Pensez-y.

— Oui, monsieur.

— Oh, à propos, le commandant de la flottille des Snake-eye a eu quelques mots sympa pour la façon dont vous avez ravitaillé et lâché leur Deux Zéro Sept sur le vent arrière. Il a dit que c'était un rassemblement rapide et efficace, un boulot de professionnel.

— Trop bête que Deux Zéro Sept ait pris feu.

— Dès qu'il a ralenti à la vitesse d'appontage, le carburant s'est infiltré par les joints des trappes de visite de ses réacteurs. Et l'incendie s'est déclaré. Quand on l'a vu, le circuit hydraulique cramait déjà depuis deux secondes et demie. Le pilote s'est éjecté quand son avion a commencé à piquer du nez. Il a tiré sur son manche, mais rien ne s'est produit.

Jake Grafton se contenta de hocher la tête.

— C'est un métier d'homme, que nous faisons, ajouta Haldane. (Il haussa les épaules.) Pas de prestige, pas de gloire, la paye est médiocre, le boulot terrible, et on joue avec des vies humaines. On parie sa peau et celle de son NB chaque fois qu'on se sangle dans le cockpit de son avion...

Jour après jour, le porte-avions et son escorte voguaient vers l'ouest. Les appareils du *Columbia* restaient en alerte sur le pont, tandis que ses cinq mille hommes faisaient tourner la machine, brassaient de la paperasse, et s'entraînaient. Ils s'entraînaient le matin, l'après-midi et le soir : exercices d'incendie, branle-bas de combat, attaque nucléaire, biologique et chimique, collision, voie d'eau, problèmes de moteur, accidents sur le pont d'envol. Les équipes sécurité répétaient leurs manœuvres jusqu'à l'épuisement et les équipes incendie travaillaient leurs interventions si souvent qu'elles en avaient perdu le compte.

Les seules entorses à la routine se produisaient parfois en pleine nuit, à l'occasion des ravitaillements en mer – *underway replenishments*, ou UNREPS. L'escorte du *Columbia* venait se ranger contre son flanc tous les trois jours pour remplir ses réservoirs du carburant standard de la Marine (le NSFO) qu'elle pompait dans ses soutes.

Et cela, c'était le must des manœuvres maritimes, quand deux ou trois bâtiments voguaient côte à côte, reliés par des câbles et des tuyaux, la nuit, sur les mers houleuses du Pacifique Nord.

Alors, les bateaux les plus beaux étaient les destroyers et les frégates, et Jake Grafton venait souvent sur le boulevard tribord pour les admirer. Le plus petit de ces bâtiments rattrapait le *Columbia* par l'arrière, puis il ralentissait pour filer contre son flanc, à la même vitesse que lui. L'énorme porte-avions était comme un roc, immobile dans l'océan, alors que l'autre bateau chevauchait la mer et tanguait, roulait, montait et descendait. Parfois, sa proue plongeait si profondément dans l'océan que les vagues et l'écume retombaient en cascade sur son arrière, dissimulaient à la vue ses affûts d'armes et douchaient tous les hommes présents sur le pont.

Tandis que le capitaine du destroyer maintenait son navire en formation, on faisait passer un lance-amarre entre les deux bateaux séparés d'une vingtaine de mètres, et des marins équipés de casques et de gilets de sauvetage le saisissaient. Cette corde tournait dans une poulie et, bientôt, un câble était tendu au-dessus de l'eau. Lorsqu'il était fixé, une manche réunissait les deux navires, puis on commençait à transférer le carburant. En général, on utilisait trois manches à la fois pour accélérer le transfert. Le capitaine suivait toute l'opération depuis le pont, donnait les ordres nécessaires à l'homme de barre et à

l'opérateur, qui les transmettaient aux machines, et gardait ainsi le navire en formation.

Une nuit, un ravitailleur se rangea contre le porte-avions, puis Jake vit une frégate venir se placer de l'autre côté de ce navire ravitailleur, qui commença à transférer du carburant aux deux bâtiments en même temps, par plusieurs manches, ainsi que du matériel par voie aérienne. La frégate et le porte-avions devaient rester en formation avec le ravitailleur. Pour accélérer les opérations, l'hélicoptère CH-46 stationné sur le ravitailleur transportait des palettes de matériel depuis l'arrière de celui-ci et les déposait sur le pont d'envol du porte-avions. On appelait cela un VERTREP – *vertical replenishment*, ou réapprovisionnement vertical.

Ces nuits-là, à l'extrémité occidentale du plus grand océan de la planète, l'Amérique montrait ce dont elle était capable : le navire de ravitaillement contenait l'équivalent d'un train de marchandises. Aucune autre nation n'aurait pu ainsi fabriquer, gérer et transporter cette incroyable masse de richesses au bout du monde, jusqu'à ces puissants navires de guerre. La capacité à ravitailler ses flottes en n'importe quel endroit des océans de la planète était l'élément principal de la puissance maritime américaine. Pour le meilleur et pour le pire, ces navires faisaient de Washington la ville la plus importante du monde, du Congrès américain le forum le plus puissant de la planète et du président des États-Unis l'homme le plus influent de la terre. C'était grâce à ces navires que régnait la *pax americana*.

Tout cela était absolument extraordinaire, quand on y réfléchissait, et Jake Grafton, pilote d'attaque, diplômé d'histoire et fils d'agriculteur, y pensait sérieusement. Il se tenait sous la queue d'un A-6, sur le boulevard du pont d'envol, le col de sa veste de cuir remonté pour lutter contre le vent et le froid – et il était très impressionné.

— J'ai appris que tu nous quittais, lui dit un soir Le Vrai McCoy, dans leur chambre.

— Ouais. À la fin de ce déploiement, répondit Jake depuis la couchette supérieure où, une fois de plus, il étudiait son NATOPS.

Autour de lui, McCoy avait étalé les pages boursières du *Wall Street Journal* sur sa malle, sa couchette et son bureau. Il était assis par terre, en tailleur, son carnet plein de graphiques posé sur ses genoux. Il avait pris l'habitude d'annoter ces graphiques chaque soir, après la distribution du courrier dans le navire. Il s'appuya contre son armoire, étendit les jambes et soupira.

— J'y ai pensé aussi, dit-il. S'exiler chez les marines, ça change la vie, et avoir dix jours de retard sur les marchés, ça la change encore plus vite. Mais non... (Il haussa les épaules.) Peut-être un de ces jours,

mais pas maintenant.

Jake posa son classeur.

— Qu'est-ce qui te retient ? Je pensais que tu aimais vraiment ces trucs d'investissements ?

— Ouais, c'est un super passe-temps. Mon problème, c'est que j'ai le jeu dans le sang. Et les placements, c'est le jeu le plus rentable que je connaisse actuellement – le pourcentage d'une compagnie, c'est presque rien, juste les frais de courtage quand tu réalises une opération. Et pourtant, c'est juste une question de fric. D'un autre côté, toi, t'as le vol – voilà le jeu ultime. C'est ta vie que tu mets en balance. Et les signaux des LSO... chaque appontage est un nouveau jeu, un nouveau défi. Tout ce que t'as, c'est ton intelligence et tes capacités – et les mises, ce sont les vies humaines. Y a rien qui ressemble à ça, dans la vie civile – sauf peut-être la traumatologie. Si je laisse tomber, le vol et les LSO vont trop me manquer.

Jake était étonné. Il n'avait jamais entendu personne décrire le vol comme un jeu, un pari, une roulette russe. Oh, il connaissait les risques, et il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour les minimiser – et voilà que cet homme lui affirmait que c'étaient justement ces risques qui valaient le coup.

— Si j'étais toi, dit Jake à Le Vrai McCoy, je ne raconterais pas ces conneries sur les LSO en salle d'alerte.

— Oh, bien sûr que non... La plupart de ces types sont trop coincés.

— Ouais.

— Ils croient que le LSO les sauvera quoi qu'il arrive. Et nous, c'est ce que nous voulons qu'ils s'imaginent, si bien qu'ils font toujours ce que nous leur disons et quand nous le leur disons. S'il leur venait à l'idée, dans leurs petites têtes de mules, que nous pouvons nous tromper, ils commenceraient à réfléchir à nos ordres. Et ça, c'est impossible, n'est-ce pas ?

— Huummm.

— Pourtant, les LSO sont des hommes, eux aussi. Ils ont conscience qu'ils peuvent se tromper, et c'est pour ça qu'ils donnent tout ce qu'ils savent, tout le temps, à chaque seconde.

— Et si un LSO merde, comme ça m'est arrivé à moi... Y a simplement quelqu'un qui meurt. Comment es-tu capable de supporter ça ?

— J'en sais rien. C'est ça qui est chiant. Tu le fais pour le défi, et tu *sais* que tôt ou tard le couperet tombera et que tu seras bien obligé, ensuite, de vivre avec. Voilà pourquoi c'est plus facile de voler. Si tu fais une connerie dans ton cockpit, t'es mort. Ça a beaucoup d'avantages de parier ton propre cul plutôt que celui d'un autre.

— Y a pas grand-chose qui n'affecte pas tes voisins..., marmonna

Jake.

— Je suppose, dit Le Vrai McCoy, avant de se remettre à annoter ses graphiques.

Un matin de la fin juillet, le *Columbia* et son escorte pénétrèrent en mer du Japon, par le détroit de Tsugaru qui sépare les îles de Hokkaido et de Honshu. Lorsque le porte-avions franchit le détroit, les chasseurs en alerte à cinq minutes étaient stationnés tout près des catapultes, leurs équipages sanglés dans leur cockpit, mais il y avait aussi beaucoup de marins sur le pont d'envol, entre les appareils. Certains n'étaient pas de service et avaient été autorisés par leurs chefs à monter jeter un coup d'œil.

La terre, visible vers le nord et le sud, était bleue, brumeuse, exotique et vraiment mystérieuse, pour ces jeunes gens venus des villes, des banlieues, des villages et des fermes d'Amérique. C'était le Japon, là-devant – les geishas, les kimonos, le riz et le poisson cru, les temples étranges, la drôle de musique et les voix douces et mélodieuses qui disaient des choses totalement incompréhensibles.

Et c'était ce pays qu'ils contemplaient !

Plusieurs gros ferries passèrent tout près, et les marins hélèrent les Japonais à bord en agitant leurs chapeaux, leurs bras et certains même, leurs chemises. Les bateaux de pêche et les petits caboteurs qui roulaient dans les vagues furent salués de la même façon, tandis que les bâtiments de guerre filaient à quinze nœuds.

Pour beaucoup de ces jeunes gens, c'était le premier déploiement en dehors des eaux territoriales des États-Unis. Ils humaient le vent humide de la mer et croyaient y déceler une odeur étrangère et épicée, qu'ils n'avaient jamais trouvée dans l'air de leur bonne vieille Amérique. Même les amoureux et les nostalgiques du pays admettaient que c'était vraiment une belle aventure. Si seulement leurs parents, restés là-bas, avaient pu voir ça !

Tandis que les navires américains franchissaient le détroit à la queue leu leu, les jeunes marins, sur le pont, avaient le sentiment de vivre une expérience dont ils se souviendraient jusqu'à la fin de leurs jours.

Au même moment, certains d'entre eux, qui se tenaient à la poupe, assistaient à un autre spectacle : à deux kilomètres derrière eux, le massif d'un sous-marin nucléaire d'attaque dessina soudain une modeste vague d'étrave sur la mer. Depuis combien de temps était-il là, se glissant sous la surface, personne n'en avait la moindre idée, mais il était bien là, avec eux. Ceux qui avaient des jumelles aperçurent le petit drapeau américain qui flottait au-dessus du périscope.

Une fois dans le détroit, le *Columbia* passa en poste aviation et les

« touristes » évacuèrent le pont d'envol. Excepté les quelques pilotes qui avaient été catapultés pour intercepter les Bear soviétiques, la plupart des aviateurs n'avaient pas volé depuis neuf jours. Ce chômage temporaire signifiait qu'il leur fallait un catapultage et un appontage diurnes avant de pouvoir légalement voler de nuit. Dans cette perspective, l'état-major avait organisé une série de missions de surveillance de surface en mer du Japon. Ces missions permettraient en outre d'agiter la bannière étoilée, et feraient survoler par des chasseurs embarqués les bâtiments de commerce et les navires de guerre qui croisaient là, juste pour le cas où quelqu'un en aurait eu assez d'écouter les messages de paix des ambassadeurs américains. Quand le porte-avions catapulta ses premiers chasseurs, le sous-marin avait déjà discrètement regagné les profondeurs.

Jake ne volait pas aujourd'hui. Il était pourtant au programme des vols – deux veilles en Pri-Fly et une autre, après la tombée du jour, dans le centre de contrôle du trafic aérien du porte-avions, le CATCC (prononcez *catsee*). Au cours de ces veilles, il était le représentant de la flottille, et les responsables pouvaient faire appel à lui, si nécessaire, s'ils avaient une question à poser sur les A-6. Il y avait un manuel NATOPS A-6 dans chaque compartiment, auquel Jake pouvait se référer, et dès qu'il prenait son service, il vérifiait qu'il était bien là. Puis il restait avec les observateurs des autres flottilles, son classeur à portée de la main, il regardait et écoutait.

L'air boss et le chef des opérations aériennes, le CGO, étaient sûrs, ainsi, d'avoir un contact immédiat avec un spécialiste, mais ces veilles étaient aussi une expérience enrichissante pour tous les officiers. Ici, ils pouvaient voir comment les appareils étaient contrôlés, pourquoi il y avait parfois des problèmes, et comment lesdits problèmes étaient résolus. Dans le CATCC, où ils rencontraient aussi le responsable du groupe aérien, le CAG, et les commandants de leurs propres flottilles, aux côtés du CGO assis sur son trône, ils répondaient à des questions et donnaient leur avis. Le CGO s'entretenait souvent avec le commandant du navire à la radio. Chaque détail des opérations nocturnes du porte-avions était minutieusement examiné et sérieusement supervisé. Et quand un pilote, au milieu de l'obscurité, transpirait dans son cockpit, il n'était pas tout seul. Du moins tant que sa radio fonctionnait.

Ce jour-là, la mer forçait, et la vitesse du vent augmenta. Au coucher du soleil, la couverture nuageuse était basse et elle continua à descendre. Sous les nuages, la visibilité diminuait. Un front chaud approchait.

La première nuit, Jake suivit les appontages sur la PLAT de la salle d'alerte, tout en faisant de la paperasse. Le pont bougeait et il y eut trois *bolters*. Il passa la seconde nuit au CATCC, son NATOPS à la main. Dehors, il pleuvait. Deux pilotes reçurent un ordre de *wave-off* et

quatre autres boltèrent, dont un à deux reprises. L'un des ravitailleurs eut un problème et on commença à s'agiter sérieusement lorsque le ravitailleur de secours dérapa sur le rail mouillé de la catapulte pendant l'accrochage et qu'il fallut le dégager avec un tracteur de pont d'envol. Tant que le pont fut rouge, les LSO ordonnèrent trois *wave-off* ; ces avions allèrent s'ajouter au circuit de *bolter* déjà surchargé.

Lorsque le dernier appareil fut à bord – cela prit vingt-huit minutes pour récupérer tout le monde –, Jake retourna à sa chambre pour rédiger un rapport d'entraînement.

Il y travaillait toujours, une demi-heure plus tard, quand Le Vrai McCoy entra ; il balança son casque de pont d'envol et son carnet de LSO sur son bureau, puis s'affala sur sa couchette.

— Ah là là ! Quelle nuit ! Leurs manches à balai leur servent surtout à tuer des rats dans leur cockpit, et le temps ne fait qu'empirer.

— T'étais sur la plate-forme ?

Jake voulait parler de la plate-forme de l'officier d'appontage, au bord du pont d'envol.

— Ouais. Je me suis occupé d'eux. Une autre grande nuit de la Marine. Tu peux me croire. Un vrai exercice de sécurité à la lampe électrique. Une visibilité de trois miles sous une couverture nuageuse à mille pieds, une belle purée de pois jusqu'à vingt et un mille pieds, une houle de trois mètres – pourquoi ai-je été assez bête de ne pas rejoindre l'Air Force ? Les petits gars en bleu auraient fermé boutique et se seraient réfugiés au mess y a déjà trois jours.

— Pour la prochaine guerre, murmura Jake Grafton.

— Prochaine guerre, l'Air Force, acquiesça McCoy. Bon, tu veux venir avec moi sur la plate-forme pour le deuxième acte ?

Jake considéra avec écœurement son rapport inachevé, se leva et s'étira.

— Pourquoi pas ? Je vous ai si souvent entendus, les LSO, supplier et vous lamenter devant nos avions en approche que je suis probablement capable d'en faire autant !

McCoy éclata de rire.

— Je te promets que tu vas être servi !

Jake fit quelques claquettes maladroitement, prit la pose et chantonna :

— Qu'il était beau, à mes côtés !

McCoy gémit et ferma les yeux. Il s'était autoproclamé champion de l'endormissement éclair, si bien que Jake le chronométra. Soixante-cinq secondes plus tard, le LSO ronflait doucement.

Ils émergèrent du corps du navire par un escalier de quelques marches qui leur permit de rejoindre le boulevard courant le long du pont d'envol, à environ un mètre dessous.

Le vacarme des vingt réacteurs tournant au ralenti sur le pont d'envol était assourdissant, même avec leurs protège-oreilles. La pluie, qui tourbillonnait dans la violente turbulence générée par l'îlot, arrivait de tous les côtés à la fois, même par la grille sur laquelle ils se déplaçaient. Le vent soufflait avec force ; les ténèbres étaient si totales que, l'espace d'une seconde, Jake eut l'impression d'être aveugle. Ce noir univers de vent et d'eau était imprégné de l'âcre puanteur des gaz d'échappement qui brûlaient le nez et faisaient pleurer.

Peu à peu, il s'habitua au rougeoiement des feux du pont d'envol et distingua ce qui l'entourait – les contours du boulevard, les rambardes, les formes rondes des conteneurs des canots de sauvetage suspendus à l'extérieur du garde-corps, et loin sur la mer, au milieu du vide, plusieurs lumières immobiles : les bateaux de leur escorte. Au-dessus de sa tête, les queues des avions. McCoy et lui se dirigèrent vers la plate-forme du LSO, à l'arrière, en se pliant en deux, pour éviter les flots invisibles des gaz d'échappement brûlants qui s'écoulaient peut-être des tuyères de certains appareils, juste au-dessus d'eux. Peut-être. Le seul moyen de le savoir, c'était d'en traverser un.

Quelque part là-haut, dans le ciel nocturne, loin au-dessus du navire, il y avait d'autres avions. Et des hommes à l'intérieur. Sanglés à leur siège éjectable. Des hommes qui étudiaient des cadrans et des aiguilles, qui volaient dans les turbulences et regardaient leur jauge de carburant filer inexorablement vers le zéro.

Jake et Le Vrai McCoy gagnèrent par une échelle la plate-forme du LSO, tandis qu'un premier avion était catapulté dans l'obscurité. Tandis qu'il montait droit devant le navire, les deux hommes observèrent ses feux qui devinrent flous... Puis disparurent, avalés par la nuit.

— Six ou sept cents pieds d'altitude, visibilité de deux miles. C'est parti ! hurla McCoy à l'oreille de Jake.

L'officier marinier qui assistait le LSO était déjà sur la plate-forme ; il sortit les combinés radio, brancha les cordons, surveilla l'écran de la PLAT, coiffa le casque du téléphone autogénérateur et fit des essais avec ses correspondants au Pri-Fly et aux opérations aériennes.

La plate-forme n'était pas large, environ deux mètres sur deux ; c'était une simple grille qui débordait à bâbord du pont d'envol au-dessus de la mer. Pour protéger les officiers d'appontage du vent et des tuyères des avions, un morceau de toile noire, tendue sur une armature d'acier à la façon d'un mur, était montée sur le bord avant de la plate-forme, si bien que celle-ci ressemblait à une scène ouverte tournée vers la poupe du bateau, vers la pente de descente.

Sous la plate-forme, à l'arrière et côté mer, un filet de sécurité, rembourré avec de gros matelas verdâtres, pouvait retenir quelqu'un qui serait tombé dans le vide. Ou qui *aurait sauté*. Parce que si un

pilote ratait la pente de descente tout près du pont et fonçait vers eux, le seul moyen pour les LSO de sauver leur peau était de plonger dans le filet.

Jake Grafton jeta un coup d'œil dans l'obscurité au-dessous de lui. Et ne vit rien.

— Du calme, compagnon, lui dit McCoy. Le filet est là. Parole d'homme !

La plate-forme était située juste après le premier brin, à cent vingt mètres environ du centre de gravité du vaisseau, et donc, elle bougeait. En haut, en bas. En haut, en bas.

Sous le regard de Jake, McCoy vérifia les feux des miroirs d'appontage, qui se trouvaient à plusieurs dizaines de mètres à l'avant de la plate-forme, puis il fit fonctionner les feux de *wave-off* et ceux d'arrêt des réacteurs, et ajusta l'intensité des lentilles. L'appareil semblait se comporter convenablement et, bientôt, McCoy eut l'air satisfait.

Pour Jake, les miroirs d'appontage, ou lentilles à échelons de Fresnel, étaient un des triomphes de l'engineering, qui avaient rendu possible l'aviation embarquée sur porte-avions à l'ère des appareils à réaction. Au début, à bord du vieux *Langley*, les pilotes faisaient leur approche tout seuls comme des grands. Un jour de vent, un officier supérieur s'était emparé de deux pavillons-signaux et précipité à la poupe pour guider un jeune aviateur qui avait des problèmes pour apponter. Cette innovation avait eu un tel succès que l'on n'avait pas tardé à placer à cet endroit un officier pour assister tous les pilotes avec des pavillons signaux, ou pales. Cet officier aidait le pilote à ajuster sa pente de descente et son alignement et, comme les porte-avions de l'époque avaient des ponts droits, il donnait le signal essentiel de « coupure » des moteurs qui indiquait à l'aviateur le moment précis où il devait mettre les gaz au ralenti.

Lorsque vint le temps des pistes obliques et des avions à réaction appontant à des vitesses bien plus grandes, un nouveau système fut nécessaire. Là encore, ce furent les Britanniques qui innovèrent. Ils fixèrent un miroir sur un côté du pont et dirigèrent sur lui une lumière très puissante qui était réfléchi au-dessus de la pente de descente. En installant une série de feux de référence au milieu de chaque côté du miroir, on mit au point des repères. Un pilote en approche voyait la lumière qui se reflétait dans le miroir – la *meatball* – monter au-dessus des feux de repère quand lui-même était trop haut par rapport à la pente de descente, et descendre quand il était trop bas. L'officier d'appontage, le LSO, continua à aider les pilotes par des communications radio et à leur ordonner un *wave-off* lorsque leur approche devenait dangereuse.

Avec le miroir d'appontage, le système passa au stade supérieur. La

source lumineuse émanait désormais de cinq boîtes, placées les unes sur les autres. Les feux de référence étaient dans celle du milieu, c'est-à-dire la troisième. Selon le dessin de la lentille de chaque feu, un rayon de lumière large dans le sens horizontal et étroit à la verticale était dirigé par chaque boîte sur la pente de descente. En travers de la poupe, le rayon de la boîte du milieu, « la *meatball* au centre », n'avait que cinquante centimètres de hauteur.

C'est là que résidait le défi : un pilote devait faire passer son avion à réaction, malgré les turbulences, par une fenêtre de cinquante centimètres de haut ! Et la nuit, si le pont bougeait quand le navire avançait sur une mer agitée, trouver cette fenêtre devenait extraordinairement difficile – c'était sans aucun doute la chose la plus difficile au monde dans le domaine de l'aviation. Que des aviateurs qui n'étaient pas des pilotes d'essai extrêmement expérimentés et qualifiés puissent réussir chaque jour cet exploit est un hommage à l'entraînement que la Marine des États-Unis donne à ses hommes ; c'est aussi la raison pour laquelle ceux qui ne sont pas à la hauteur sont éliminés sans ménagement.

On en était capable ou pas – il n'y avait aucune possibilité intermédiaire. Personne, pourtant, ne réussissait à tous les coups. C'était trop difficile, les capacités exigées dépendaient de trop de paramètres. Ainsi, soir après soir, que le temps fut beau ou non, les pilotes s'entraînaient comme ils le faisaient à présent, dans cette nuit affreuse, en mer du Japon, à quatre-vingts miles à l'ouest d'Honshu...

Jake Grafton, sur la plate-forme du LSO, considérait l'obscurité, dans le vent qui faisait tournoyer la pluie au-dessus de lui, et il était heureux de ne pas être parti en mission cette nuit. C'était si bien d'être *ici*, et pas *là-haut* à suer comme un phoque dans un avion pris dans les turbulences, à essayer de garder ses aiguilles stationnaires, à surveiller son carburant, à se dire qu'on allait devoir faire cette approche aux instruments sur la *meatball*, puis se faufiler dans cette lucarne pour apponter en toute sécurité ! Et retrouver le monde des vivants, retrouver des amis, un monde où l'on pouvait manger, écrire à ceux qu'on aimait, dormir, oui, revenir dans un univers où l'on avait un passé et un futur. Là-haut, dans son cockpit, lorsqu'on volait en se réglant sur la *meatball*, on n'avait que le présent – l'avion, le manche à balai dans la main droite, les manettes des gaz dans la gauche et le palonnier sous les pieds. Il n'y avait que le *maintenant*, ce moment pour lequel on avait vécu *toute* son existence, *cet* instant au cours duquel on faisait appel à toutes ses capacités pour réussir *ce coup-là*...

Oh, oui. Il était heureux de ne pas être en l'air !

D'autres LSO grimpaient sur la plate-forme, à présent, et Jake s'écarta pour ne pas les gêner. Tous ces spécialistes étaient là pour observer, suivre une nouvelle série d'appontages, se perfectionner,

apprendre. C'était normal. Les LSO se rassemblaient sur la plate-forme à chaque appontage.

Le dernier avion était sur la catapulte et ses réacteurs tournaient à pleine puissance, alors que les feux du premier appareil, sur la pente de descente, surgissaient déjà des ténèbres à l'arrière du navire. Quelques secondes plus tard, la catapulte lança le chasseur et le pont d'envol devint soudain anormalement silencieux.

Le Vrai s'était avancé d'environ un mètre sur le pont d'envol ; de sa main gauche, il pressait son casque radio contre son oreille, et de l'autre il tenait au-dessus de sa tête la poignée de contrôle des miroirs d'appontage, pour signaler à ses collègues qu'il savait que le pont était encore rouge. Jake se pencha et regarda de l'autre côté de la toile de la plate-forme : le personnel de la catapulte centrale installait aussi vite que possible la plaque de protection sur la navette de la catapulte 3 et ôtait le sabot de lancement. Tant que ces hommes n'auraient pas quitté la zone d'appontage, le pont resterait rouge.

— Allez, les gars, grouillez-vous ! rugit l'air boss dans le haut-parleur du pont d'envol.

Il semblait croire que ses troupes travaillaient mieux quand elles étaient correctement stimulées. Et, en effet, il n'hésitait pas à les secouer en toutes circonstances.

— On a un Phantom dans la pente de descente, ajouta-t-il. Dégagez le pont !

Le dernier tracteur de pont d'envol franchit la limite sécurité près de l'îlot, alors que trois membres des installations aviation (des IA) bataillaient encore avec la plaque de protection.

Jake souleva l'une des coques de son casque. Il entendit McCoy donner son accord à l'alignement sur la *meatball*.

L'air boss intervint de nouveau dans le haut-parleur :

— Alignement sur la *meatball*. Dégagez-moi ce pont *maintenant*, messieurs !

Voilà – les IA couraient enfin se mettre à l'abri. Jake regarda le Phantom qui arrivait vite, à un demi-mile et à environ deux cents pieds de hauteur. Sur sa trappe de roulette de nez, un système de petites lumières – rouge, jaune et verte – était couplé à l'instrument de l'angle d'attaque du cockpit : rouge pour ralentissement, jaune pour accélération et vert pour pleine vitesse. La lumière jaune était allumée, mais Jake vit la rouge commencer à clignoter.

— Vous êtes en passe de ralentir, dit Le Vrai au pilote. Moteur[120] !

La lumière pont rouge s'éteignit, et la verte s'alluma.

— Pont libre, annonça le téléphoniste.

— Pont libre, répéta McCoy en écho, avant d'abaisser son bras droit.

Le pilote poussa un peu ses réacteurs en pénétrant dans la turbulence de l'îlot, puis il décéléra. Quelques secondes plus tard, le Phantom franchit la rampe, réacteurs hurlant, crosse descendue. Celle-ci toucha le pont dans une gerbe d'étincelles, et le train d'atterrissage principal se posa. La crosse accrocha le brin numéro 2, tandis que le pilote remettait ses réacteurs à pleine puissance – un rugissement inutile, car le chasseur s'arrêta instantanément dans un énorme tremblement de toute sa masse. Ses feux extérieurs s'éteignirent. Le responsable de la crosse franchit la limite sécurité en levant ses bâtons pour signifier au pilote de la remonter. Quelques secondes plus tard, le Phantom roulait hors de la zone d'appontage et repliait ses ailes.

Pendant ce temps, McCoy transmettait sa note à un autre LSO, qui inscrivit dans son carnet noir : « Un peu lent au milieu. OK Deux. »

McCoy jeta un coup d'œil à Jake :

— Joli appontage. Avec ce tangage et cette visibilité réduite, notre gars s'en est vraiment bien tiré. Je parie que je n'aurais pas fait mieux par une nuit merdeuse comme celle-là.

Puis il retourna en bordure de la zone d'appontage, en écoutant sa radio. Quelques secondes plus tard, d'autres feux apparurent dans cette purée de pois qu'était devenu le ciel. Un autre Phantom. Celui-ci eut plus de difficulté que le premier, mais lui aussi réussit à apponter. Le troisième Phantom bolta, et McCoy ordonna un *wave-off* au quatrième. Récupérer tous ces avions allait prendre du temps.

Un LSO tendit sa radio à Jake, qui la porta à son oreille juste à temps pour entendre le RA-5C Vigilante appeler la *meatball*.

Pour Jake, le Vigilante était le plus bel avion de la Marine. On avait eu besoin d'un bombardier nucléaire supersonique, à une époque où ces bombes étaient encore de gros engins. L'arme était transportée dans un compartiment de l'appareil et larguée par sa porte arrière, entre ses deux tuyères. Mais la Marine ne tarda pas à découvrir que ce système ne fonctionnait pas correctement : la bombe était prise dans le sillage de l'avion, qui la traînait derrière lui, parfois pendant plusieurs secondes, avant de la libérer. Il n'y avait donc plus aucun moyen de prévoir son point d'impact, et on risquait de la voir heurter l'avion, ce qui pouvait endommager à la fois l'appareil et la bombe. Les Vigilantes avaient donc été reconvertis en avions de reconnaissance. On avait installé des réservoirs de carburant dans leurs compartiments de bombes et des batteries d'appareils photo dans leur soute.

Avec ses ailes et son empennage très étendus, son nez en aiguille et ses deux énormes réacteurs à postcombustion, cet avion était extraordinairement rapide, capable de fendre le ciel à un joli Mach 2+. Du coup, c'était la croix et la bannière de le faire apponter. Jake considérait les pilotes des Vigie comme des surhommes, les

meilleurs des meilleurs.

Mais c'étaient les gars installés à l'arrière qui avaient les plus grosses *cojones*, car ils chevauchaient la bête sans la moindre maîtrise de leur destin. Pis encore, ils volaient dans un cockpit séparé, derrière le pilote, avec seulement deux petits hublots, un de chaque côté du fuselage. Ils ne pouvaient voir ni devant eux ni derrière eux, et même leur vision latérale était très réduite. Les NB des A-6, avec leur siège à côté de celui du pilote et leur excellent champ de vision, avaient une sainte horreur des sièges arrière des Vigie. « C'est comme si tu volais dans ton propre cercueil », murmuraient-ils avec un frisson.

Ce soir, le pilote du Vigie avait des problèmes.

— J'ai des vertiges, annonça-t-il à McCoy, sur la plate-forme.

— Volez sur la *meatball* et approchez régulièrement, répondit le LSO. Vos ailes sont à niveau, le pont bouge, prenez la moyenne sur la *meatball*. Vous êtes légèrement trop haut, avec une dérive à gauche... Surveillez votre alignement !

Le Vigilante était un gros avion, d'une envergure de dix-huit mètres – et les deux limites sécurité étaient seulement séparées de trente-cinq mètres !

— Relevez votre aile gauche ! Moteur ! Alignement parfait.

Le Vigie franchit la rampe. Puis son aile droite plongeait.

— *Ailes à plat !* rugit McCoy dans la radio.

L'aile gauche du Vigilante pencha et son nez se leva.

Jake jeta un coup d'œil sur l'écran de la PLAT : le RA-5 arrivait trop à droite, et son saumon d'aile droite était presque sur la limite sécurité.

Il s'intéressa de nouveau à l'avion – il entendit hurler ses réacteurs et fut aveuglé par les flammes de sa postcombustion, deux chalumeaux chauffés à blanc de quatre mètres et demi de long. La lumière déchira la nuit et illumina un instant les avions parqués sur le pont, les hommes qui se tenaient au-delà de la limite sécurité droite et la superstructure du navire.

Avec sa crosse qui se balançait à un mètre cinquante au-dessus des brins et son aile gauche légèrement penchée, le gros avion à réaction frôla un instant le pont et remonta dans le ciel nocturne. C'est alors, seulement, que sa postcombustion s'éteignit. Les roulements de tonnerre de l'appareil continuèrent à déferler sur les hommes présents sur le pont, puis eux aussi se dissipèrent.

La rencontre d'un dragon en colère..., pensa Jake, impressionné par ce spectacle.

— Un bleu à son premier déploiement ! annonça McCoy à ses collègues, avant de dicter ses commentaires au responsable du carnet noir.

Le mouvement du bateau devenait plus sensible, se dit Jake,

surtout ici, sur la plate-forme. Il eut l'impression de danser légèrement lorsque le pont arriva en haut d'une vague.

Notant lui aussi cette accentuation du mouvement du pont, McCoy alluma les lentilles du miroir d'appontage pour une pente de descente de quatre degrés, un peu supérieure aux trois degrés et demi de la normale. Le téléphoniste en informa les contrôleurs, aux opérations aériennes.

Quelques secondes plus tard, un nouvel avion s'alignait sur la *meatball* – un A-7 Corsair, cette fois.

— Trois Un Zéro, *meatball* du Corsair, Trois Point Deux.

— Roger pour la *meatball*, pente de descente de quatre degrés. Le pont bouge.

Ce gars-là était un vieux pro. McCoy ne lui donna qu'une seule indication – un peu trop de puissance –, et ce fut tout. Brin numéro 3.

L'avion suivant fut le Phantom qui venait de bolter et, cette fois, il était plus stable. Pourtant, gêné par la pente de descente plus raide, il fut rapide pendant toute son approche, se redressa en franchissant la rampe, et bolta de nouveau.

L'A-7 qui se présenta après nécessita davantage de guidage, mais lui aussi accrocha un brin, tout comme le Phantom qui avait reçu un premier ordre de *wave-off*. Puis un autre A-7 reçut un *wave-off*, car le pont descendit juste avant le *close*, alors que l'appareil avait pris une descente haute et un peu rapide. En réduisant sa puissance, il aurait négocié sa pente de descente juste au moment où le pont se serait soulevé pour venir à sa rencontre – dans ces conditions, il n'aurait pas fait de vieux os.

Un A-6 apponta avec succès, puis le Phantom arriva pour son troisième passage. Le ciel dégagé et le ravitailleur se trouvaient à vingt et un mille pieds, si bien que la situation devenait un peu fiévreuse. McCoy paraissait tendu comme un ressort tandis qu'il observait la pente de descente, dans l'attente de l'apparition des feux du F-4 au milieu des nuages.

Là !

— Un Zéro Deux, *meatball* du Phantom, Quatre Point Deux. *Trick or treat*.

Trick or treat signifiait qu'il devait apponter cette fois ou remonter pour se ravitailler en vol.

— Roger pour la *meatball*, dit McCoy. Quatre degrés de pente de descente, ça paraît un peu raide, alors volez sur la *meatball*.

Une nuit d'encre, un pont qui tanguait, la pluie... tous les ingrédients de la peur étaient réunis, une peur qui vous prenait à la gorge, glacée comme la mort... Un pilote de porte-avions qui prétendrait ne l'avoir jamais ressentie serait un menteur. Cette nuit-là, le pilote du Phantom sentait les tentacules visqueux de la peur jouer

sur sa colonne vertébrale. Au moment où il franchit la rampe, il décéléra et releva son nez. Aussitôt, la vitesse de descente de son lourd appareil augmenta.

— Non ! cria McCoy.

Mais la crosse et les jambes du train frappèrent le pont, et le brin numéro 1 se déroula dans un hurlement.

— J'connais une maman heureuse, ce soir, dit McGoy au LSO chargé du carnet noir et à ses collègues qui observaient les manœuvres, lorsque le souffle des deux réacteurs du Phantom ne fut plus qu'un gémissement. Il a touché le pont et il aurait dû s'y écraser le cul, mais à cet instant précis le pont est descendu dans un creux de la mer. Un miracle militaire de plus. Qui a dit que Jésus n'était pas de notre côté ?

Deux A-7 se présentèrent. Le premier apponta sans difficulté, mais le second annonça qu'il avait des vertiges.

— Roger. Vos ailes sont horizontales et vous êtes rapide. Vous arrivez par en dessus. La pente de descente est raide, cassez-la au moteur[121]. Moteur !

L'avion approchait, et la lumière rouge de sa trappe de roulette de nez se mit à clignoter. Il était trop lent.

— *Pleins gaz !* hurla McCoy.

Lorsqu'il ordonna le « pleins gaz », Le Vrai McCoy alluma les feux de *wave-off*, mais c'était trop tard. Au moment même où les réacteurs du Corsair remontaient en puissance, son train d'atterrissage toucha l'extrémité du pont et il y eut un éclair aveuglant. Avec ses réacteurs à pleine vitesse, l'avion passa au-dessus du pont dans un hurlement d'enfer, manquant tous les brins, et cabra pour remonter. McCoy hurla à la radio :

— *Bolter ! Bolter ! Bolter !*

Il confia sa radio et les commandes des feux du miroir d'appontage au LSO qui était à côté de lui et se mit à courir vers la poupe. Jake Grafton lui emboîta le pas.

On y voyait très mal, dans cette faible luminosité. À cet endroit, à cent soixante-cinq mètres du centre de gravité du navire, le pont bougeait vraiment. Le porte-avions ressemblait à une balançoire géante. Ils durent plier les genoux pour absorber les poussées du pont.

McCoy sortit une lampe électrique de sa poche-revolver et éclaira la rampe – l'extrémité inclinée du pont d'envol –, qui plongeait selon un angle d'une trentaine de degrés sur environ trois mètres et s'arrêtait. C'était l'arrière du navire. Le rayon de la lampe du LSO s'immobilisa à un mètre à droite de l'axe longitudinal : il y avait là une marque très nette.

— Coup de crosse ! cria Jake.

— Non. C'est la jambe de son train qui a touché, là.

Le Vrai fit courir devant lui le rayon de sa lampe et découvrit bientôt une seconde marque, identique à la première.

— Et là, voilà le choc de l'autre jambe. La crosse, elle, a frappé sous la rampe.

À ces mots, McCoy retourna en courant vers la plateforme du LSO, Jake sur ses talons.

Là, il annonça au marin coiffé du téléphone autogénérateur :

— Sa crosse s'est désintégrée à l'extrémité de la rampe. Prévenez les opérations aériennes qu'il n'en a plus !

Sans crosse, l'avion ne pouvait être récupéré qu'avec la barrière d'arrêt – un immense filet de nylon que l'on tirait en travers de la zone d'appontage comme pour un badminton géant. On pouvait aussi dérouter l'appareil vers un terrain d'aviation, au Japon.

Les opérations aériennes préférèrent cette seconde solution.

McCoy recommença à guider les avions. Il avait le Vigilante sur la *meatball* ; un A-6 et un EA-6B arrivaient derrière lui, puis le E-2 Hawkeye et le ravitailleur KA-6.

Cette fois, le pilote du Vigie dériva à droite de la ligne centrale et corrigea pour revenir sur la gauche. Il remit momentanément ses ailes à niveau, si bien que McCoy le laissa venir. Mais, dans le *close*, son aile gauche plongea. Le Vigilante dériva brusquement vers la plateforme du LSO ; McCoy hurla « *Wave-off !* » et plongea vers la droite.

Jake considérait l'avion qui arrivait sur eux, tandis que McCoy entraînait tout le monde avec lui. Jake était presque au bord de la plate-forme quand le RA-5 passa très vite au-dessus d'eux ; sa crosse était si proche qu'il aurait presque pu la toucher. Il baissa instinctivement la tête.

Ça oui, c'était près ! Trop près ! Jake se rendit compte soudain qu'il n'y avait plus que McCoy et lui sur la plate-forme. Il regarda à droite, par terre. Deux mains surgirent de l'obscurité et attrapèrent le bord, à ses pieds. *Tous les autres avaient sauté dans le filet de protection !*

Ils remontèrent, un par un. Le téléphoniste ramassa l'autogénérateur qu'il avait laissé tomber et le coiffa de nouveau.

McCoy se pencha vers lui :

— Dites aux Air Ops que je recommande d'envoyer le Vigie à la côte pour se ravitailler et prendre un peu de repos. Donnons à ce gars le temps de se calmer.

Les opérations suivirent ce conseil.

Le dernier avion était encore à deux miles lorsqu'un marin apporta un morceau de métal à McCoy.

— On l'a trouvé sur la poupe. Là-bas, y a pas mal d'autres fragments, mais c'est celui-là le plus gros. Je pense que c'est un bout de crosse.

McCoy l'examina avec sa torche électrique, puis le passa à Jake.

C'était en effet un morceau de la pointe de crosse d'un A-7, qui pesait à peu près un demi-kilo. La pointe avait dû se briser contre la structure du navire et ses morceaux pleuvoir partout sur sa poupe.

Lorsque le dernier avion fut récupéré, Jake descendit derrière McCoy jusqu'au boulevard, puis les deux hommes disparurent à l'intérieur du bâtiment par une seconde volée de marches.

— C'était excitant..., dit Jake Grafton au LSO.

— Espèce d'idiot. T'aurais dû sauter dans le filet.

— Ben, j'ai pas pensé que...

— Ce Vigie a failli nous avoir. Sans blague.

— Sacrée récupération !

— Tu l'as dit. T'es au courant pour ce A-7 qu'a perdu sa crosse sur la rampe ?

— Non.

— C'est le téléphoniste qui m'a prévenu. Notre gars s'est payé une panne totale du système hydraulique alors qu'il était en route pour la côte, et il a été forcé de s'éjecter. Il patauge dans l'océan, en ce moment.

— Tu plaisantes !

— Le rebond de sa crosse a probablement endommagé ses circuits hydrauliques. Et grâce à ça, il fait trempette, maintenant. Une autre grande nuit de la Marine !

Le pilote du RA-5C Vigilante qui avait connu tant de problèmes d'alignement atterrit au Japon et se réapprovisionna en carburant. Il revint au navire pour la dernière série d'appontages et eut un passable sur le brin numéro 3.

En revanche, celui de l'A-7 qui avait eu une panne hydraulique totale ne fut pas secouru avant le lendemain matin, dix heures. Il resta toute la nuit dans son radeau de sauvetage, ballotté par une mer forte ; il passa par-dessus bord à quatre reprises et, à chaque fois, il réussit à retrouver la sécurité de son embarcation. Il avala beaucoup d'eau et en rejeta pas mal. Il vomit tellement qu'il finit par cracher du sang. Il avait encore des haut-le-cœur lorsque l'hélicoptère le ramena sur le porte-avions, si bien qu'il fallut lui administrer des sédatifs et le réhydrater par intraveineuse. Il souffrait aussi d'une sérieuse hypothermie. Mais il n'était pas mort et n'avait rien de cassé. Ses compagnons lui rendirent visite à la queue leu leu pour fêter son retour parmi les vivants.

CHAPITRE TREIZE

Cette nuit-là, le navire de renseignements soviétique *Reduktor* rejoignit la force opérationnelle américaine et se positionna en ligne, derrière elle. Aux premières lueurs de l'aube, il se trouvait à deux miles à la traîne du porte-avions, et roulait fortement. Au lever du soleil, il conserva sa position, même lorsque la vitesse de la force opérationnelle passa à vingt nœuds. Quand la mer se calma un peu, le bâtiment soviétique vogua avec davantage de stabilité.

Au moment où Jake monta sur le pont pour le premier catapultage de la journée, il découvrit que l'AGI[122] naviguait régulièrement derrière eux. Son capitaine avait l'air de connaître son affaire. Le porte-avions avait avancé par vent arrière, mais pour les catapultages il devrait venir au vent – c'est-à-dire dans la direction de l'AGI. Si bien que le navire soviétique n'avancait plus, à présent, qu'à un ou deux nœuds, la vitesse limite nécessaire pour gouverner correctement.

Au cours du briefing, les officiers des renseignements aériens montrèrent aux équipages des avions des photos d'archives de ce collecteur de renseignements de classe Okean. C'était un petit chalutier aménagé. Sans l'incroyable quantité d'antennes radio plantées sur sa super-structure et sur ses mâts, on aurait juré que son équipage chassait toujours le poisson.

Ainsi, ils étaient là. Les Russes. Dans les compartiments du *Reduktor*, ils devaient travailler sur leurs magnétophones à bobines – tous fabriqués au Japon, probablement – qui enregistraient chaque mot, chaque bruit, chaque murmure sur l'ensemble des fréquences radio que la Marine des États-Unis était censée utiliser. Ils enregistraient aussi, sans aucun doute, d'autres fréquences, juste au cas où. Leurs spécialistes étudieraient très soigneusement ces bandes et en tireraient des analyses détaillées des façons d'opérer et des capacités de la Marine américaine. Quant aux transmissions chiffrées des Américains, elles seraient confiées à d'autres professionnels qui essaieraient de les décrypter.

Bref, les membres de l'équipage du *Reduktor* étaient des espions. Mais ces gens-là travaillaient en toute légalité, au vu et au su de tout le monde, en pleine mer, si bien que personne, au sein de la Marine des États-Unis, n'y pouvait rien. En fait, les capitaines et les officiers de quart américains devaient seulement éviter d'entrer en collision avec le bâtiment soviétique.

Selon une autre possibilité, très improbable, mais qui existait tout

de même, le *Reduktor* pouvait marquer la position du groupe opérationnel américain afin de servir de repère aux forces soviétiques. Du coup, les spécialistes américains détectaient, enregistraient et analysaient, eux aussi, chacune des transmissions du *Reduktor*.

Anticipant l'arrivée d'un AGI soviétique, le groupe opérationnel américain était déjà presque silencieux. Pendant la journée, les équipages des avions du *Columbia* étaient « en mesure *zip-lip* », c'est-à-dire qu'ils ne parlaient à la radio que lorsque c'était vraiment indispensable. Des membres du groupe de sécurité des communications (*Communications Security Group*, ou COMSEGRU) étaient passés dans les salles d'alerte pour leur faire la leçon.

Ce matin, Jake Grafton observa un moment le vieux chalutier, avant de poursuivre l'inspection avant-vol de son avion. Il pensait bien avoir l'occasion, au cours des prochains mois, de voir ce bâtiment sous toutes ses coutures.

Après quatre jours d'opérations en mer du Japon, le *Columbia* et son escorte firent escale à Sasebo, où ils mouillèrent une semaine. Quand ils quittèrent le port, le *Reduktor* était là, à les attendre.

La première semaine d'août se déroula en missions au large des côtes sud de la Corée, puis le groupe opérationnel fila vers le sud et les avions survolèrent la mer de Chine méridionale pendant sept jours. L'AGI soviétique n'était jamais loin.

Ce fut là, pour la première fois, que l'ensemble de l'escadre lança les frappes Alpha que Jake avait planifiées avec le CAG et les opérations aériennes. Le pilote ne participa pas à la première ; ce fut le commandant de sa flottille, Haldane, qui conduisit les A-6. Mais en raison de ses scores de bombardement, Jake devait prendre la tête des A-6 le lendemain. Flap et lui passèrent la moitié de la nuit en planification de frappe, avec les autres chefs des flottilles, pour s'assurer que tout était en ordre.

Le CAG Kall resta assis dans un coin, à siroter son café pendant toute la séance. Il ne parlait guère, mais ce qu'il disait était précieux et on l'écoutait avec attention. Il était souriant et très physionomiste. Au bout d'une heure, on avait l'impression de le connaître depuis toujours. Cette nuit-là, dans sa couchette, Jake se dit qu'il aurait aimé mener les hommes à la façon de Chuck Kall.

Eh bien, demain, il en aurait l'occasion. Six Intruder devaient prendre l'air, et le gars de la maintenance lui avait assuré qu'il les aurait. Leur cible était une épave échouée sur un récif à quelques miles au large de la côte ouest de Luçon, l'île la plus septentrionale de l'archipel des Philippines. La frappe d'aujourd'hui avait bien pulvérisé ce bâtiment, mais il y avait encore suffisamment de morceaux qui dépassaient de l'eau pour servir de repère de visée. À cet endroit, l'océan n'était pas très profond. Pour s'assurer qu'il n'y aurait aucun

bateau de pêche autochtone dans la zone de largage des bombes, un Vigilante RA-5C effectuerait un passage devant-frappe à basse altitude.

Jake avait tant de choses en tête qu'il eut du mal à trouver le sommeil. Il revit leur trajet minute par minute, la montée, le rassemblement, le changement de fréquence, la formation, les éventuels problèmes de l'avion, les procédures de silence radio, la descente vers le basculement pour le piqué final... Puis, lorsqu'il s'endormit, il en rêva encore.

La matinée était parfaite, il n'y avait que quelques moutons bas dans le ciel, très éparpillés.

L'alizé mouchetait d'écume la surface de l'océan et chassait la brume.

Jake avala rapidement une tasse de café et jeta un coup d'œil à la météo, puis il s'entretint avec les chefs des flottilles pendant deux bonnes heures. Il se rendit alors en salle d'alerte pour le briefing des équipages ; il décrivit la mission réservée aux A-6, étudia le carnet de maintenance de son avion, puis il enfila sa combinaison. Lorsqu'il mit le pied sur le pont d'envol avec Flap Le Beau, cela faisait déjà quatre heures qu'il travaillait dur.

Les navires de leur escorte paraissaient tout propres sur le bleu de la mer agitée. Le vent... Il prit une profonde inspiration.

Flap et lui inspectèrent leurs armes avec soin. Pour l'attaque simulée d'aujourd'hui, ils emportaient de vraies bombes, quatre Mark-84 d'une tonne. L'impact d'une seule d'entre elles aurait été capable de briser en deux n'importe quel bâtiment de guerre au moins de la taille d'un croiseur. Les coccinelles [123], qui normalement supportaient des munitions plus petites, avaient été démontées, et on avait pu fixer des bombes tous usages d'une tonne aux pylônes correspondants. Il y en avait deux sous chaque aile. Comme d'habitude, un réservoir largable d'une tonne était attaché au point central de l'axe longitudinal de ces pylônes. Une de ces bombes, la dernière qu'ils lâcheraient, possédait un autodirecteur laser de nez. Les trois autres étaient amorcées par une fusée de nez mécanique et une fusée de culot électrique.

Comme la fusée de nez mécanique était le système le plus fiable dont elle était dotée, la Marine en avait fait son moyen préféré d'amorçage. Un fil de cuivre nu courait depuis un solénoïde dans le pylône correspondant tout le long de la bombe jusqu'au nez, où il pénétrait par un trou dans le boîtier de la fusée, puis dans la petite éolienne qui se trouvait tout à fait à l'avant de cette fusée. Le fil empêchait de façon mécanique l'éolienne de tourner jusqu'au moment où l'arme était éjectée du pylône. Le fil était alors arraché de l'ogive [124] et restait attaché au pylône, ce qui libérait l'éolienne. Pendant la chute de la bombe, le vent faisait tourner cette éolienne un

nombre de secondes déterminé à l'avance et armait l'ogive. Lorsque la bombe touchait la cible, la fusée de nez était déclenchée. Un centième de seconde après que l'arme avait pénétré la cible, elle faisait sauter le puissant explosif contenu dans le corps de la bombe.

Au cas où l'amorçage mécanique n'aurait pas fonctionné, c'était la fusée de culot électrique qui le remplaçait. Celle-ci était armée par une décharge électrique, au cours des soixante premiers centimètres de chute de la bombe après son éjection du pylône ; puis son fil d'armement, un câble électrique isolé, se détachait.

Le NB, lors d'une inspection avant-vol, devait vérifier que les responsables des munitions avaient correctement fixé les bombes, les fusées de nez et de culot et les fils d'amorçage. Comme la moindre erreur en ce domaine risquait de faire échouer une mission, Jake Grafton y jetait toujours un coup d'œil, lui aussi. Tout était parfait.

La bombe à autodirecteur laser de nez était d'une technologie avancée, une technologie qui avait déjà rendu obsolètes les bombes non guidées à chute libre, et qui serait bientôt elle-même dépassée par les missiles guidés. On braquait un générateur de lumière laser sur la cible, que l'on maintenait pendant la chute de la bombe. Si celle-ci était lâchée dans une zone précise au-dessus de la cible, l'autodirecteur la guidait sur le point de lumière laser, par une manipulation de petits empennages canard sur son fuselage.

D'ici deux ou trois ans, le générateur de lumière laser se trouverait à l'intérieur du nez de l'A-6. Pour l'instant, le NB tenait le générateur, ou désignateur, à la main. Aujourd'hui, un officier d'interception radar, assis à l'arrière d'un F-4 orbitant à haute altitude au-dessus de la cible, pointerait le désignateur, tandis que les Intruder, les Corsair et autres Phantom largueraient leurs bombes. Ce système fonctionnait. L'aviation de la Marine et l'Air Force l'avaient utilisé avec un effet dévastateur sur les ponts du Nord-Viêt-nam au cours de la dernière année de la guerre.

En raison du coût élevé des autodirecteurs, chaque avion n'en avait qu'un seul pour la mission d'entraînement de ce jour. Lâcher trois bombes non guidées en plus de celle à désignation laser présentait d'ailleurs un avantage supplémentaire : le pilote devait réussir un piqué parfait pour les placer toutes les quatre sur la cible. Si une bombe faisait mouche et que les trois autres étaient ratées, cela signifiait qu'il s'était planté.

L'avion avait l'air en parfait état. Sanglé dans son cockpit, attendant l'ordre de démarrage des réacteurs, Jake Grafton prépara ses cartes, puis s'interrompit quelques secondes pour savourer la chaleur du soleil et le vent qui jouait dans ses cheveux. Ce fut un moment trop bref. Casque, fermeture de la verrière, allumage des réacteurs.

Le catapultage fut une partie de rigolade, une promenade grisante

au cœur d'une belle matinée. Son avion se comportait bien, tous les instruments fonctionnaient comme prévu, aucun des autres A-6 n'eut le moindre problème et tous décollèrent normalement.

Les A-6 rassemblèrent à neuf mille pieds d'altitude. Lorsque Jake eut réuni ses équipiers, il les fit monter à treize mille pieds et prendre position tranquillement à la droite de la patrouille de tête – aujourd'hui, quatre Corsair. Quand tous les autres furent là, le leader du *strike*^[125], le commandant d'une des flottilles de A-7, inclina son avion en levant son nez pour grimper, en direction de la cible, et amorça une montée à vingt-trois mille pieds.

Celle-ci fut plus longue que de coutume, car les bombardiers étaient lourdement chargés. À quatre-vingt-dix-huit pour cent de tours minute, Jake ne put tirer de son appareil que deux cent quatre-vingts nœuds indiqués. Il veilla à ne pas voler à son maximum, ne voulant pas obliger ses équipiers à suer sang et eau pour rester avec lui.

La patrouille de six avions se sépara en deux groupes de trois. Jake avait un coéquipier de chaque côté. Les trois autres A-6 volaient plus loin à sa droite, et leur leader restait, lui aussi, en formation sur Grafton. Un peu avant le moment où il faudrait plonger en piqué, les deux pilotes à la gauche des leaders « croiseraient », et les deux vols se rejoindraient, de sorte que les six appareils seraient en formation parfaite. Le plan de Jake était d'incliner son avion en baissant le nez pour descendre ; les autres le suivraient à deux secondes d'intervalle chacun, et tous les six plongeraient ainsi en piqué avec juste assez d'espace entre eux pour que chaque pilote puisse pointer ses bombes. S'ils effectuaient correctement cette manœuvre, ils se trouveraient tous ensemble dans l'enveloppe de menace de l'ennemi, l'obligeant alors à diviser le feu de son artillerie antiaérienne. Et tous s'échapperaient ensemble.

C'était ça, le plan, en tout cas.

Flap s'occupait du radar et de l'ordinateur, et Jake gardait le cap sur la cible. En fait, il le comparait simplement à la trajectoire sur laquelle volait le leader du *strike*.

La fréquence radio était encombrée. Le leader s'adressait au E-2 Hawkeye, le RA-5C parlait de la couverture nuageuse et d'un bateau de pêche qu'il avait chassé de la zone de frappe, quelqu'un avait un problème de fluide hydraulique, les ravitailleurs voulaient modifier la position du rassemblement d'après frappe parce que le porte-avions ne se trouvait pas là où il était censé être lorsque cette mission avait été planifiée, et un EA-6, catapulté avec retard, ne serait pas à l'heure prévue à sa position assignée. Rien que de très normal, pensa Jake.

Il vérifiait régulièrement la position de ses équipiers, mais regardait surtout le ciel et veillait à garder une bonne position par rapport au leader du *strike*. Lorsqu'il avait un instant de répit, il

contrôlait les instruments de ses réacteurs et son carburant.

Quand le groupe d'attaque approcha des côtes de Luçon, Jake découvrit que la couche de cumulus, en dessous d'eux, s'était épaissie. La base des nuages se trouvait à quatre mille pieds d'altitude, mais ils continuaient à grossir. Vus de vingt-trois mille pieds, ils semblaient couvrir à peu près la moitié de la surface de la mer.

Les trouées, au-dessus de leur cible, seraient-elles assez grandes pour permettre les bombardements ?

Les vingt-six bombardiers et les deux EA-6 de leur escorte commencèrent à descendre pour le piqué final, à quinze mille pieds d'altitude. Le leader ne toucha pas à ses manettes des gaz, si bien que leur vitesse augmenta : plus vite un raid fondrait sur un groupe opérationnel soviétique, moins il risquerait de rencontrer de missiles et d'artillerie. Dans la guerre du ciel, la vitesse, c'est la vie.

Le CAG intervint à la radio. Il se trouvait à trente mille pieds d'altitude au-dessus de la cible, dans un F-4.

— Où sont les Torches ?

Les Torches (*Flashlights*), c'était le surnom des F-4 qui « illuminaient » une cible avec leurs désignateurs laser. Il y en avait deux aujourd'hui. Les pilotes devraient repérer un trou dans la couverture nuageuse, pour permettre aux RIO (les officiers d'interception radar) de pointer les désignateurs, puis ils manœuvreraient de façon à conserver la cible en vue, tout en évitant les collisions. Dans une véritable attaque contre une flotte soviétique, ils auraient aussi à esquiver les missiles et l'artillerie antiaérienne.

— Euh, *Flashlight* essaie de trouver la cible.

Le système électronique du F-4 était capable de repérer et de suivre toutes les cibles aériennes, mais pas les restes d'une épave sur un récif. Celui des A-6, cependant, fonctionnait parfaitement. Flap se chargeait de la cible, Jake de la direction et de la distance. Lors de la préparation de la mission, il avait défendu l'idée que les A-6 auraient dû transporter eux-mêmes les désignateurs laser, mais on ne l'avait pas écouté.

— Dix nautiques avant l'attaque, lui annonça Flap.

Les avions venaient de passer vingt mille pieds en descente. Le leader du *strike* inclina davantage son nez, donnant au groupe une vitesse d'environ quatre mille pieds à la minute. Trois cent vingt nœuds indiqués et en augmentation.

Lorsqu'ils passèrent les dix-huit mille pieds en descente, Jake leva le bras à l'intention de l'A-6 qui se trouvait à sa gauche. Flap l'imita pour le pilote à sa droite. Les Intruder glissèrent en formation serrée.

Les nuages s'étaient rapprochés. Il y avait toujours quelques trous, mais ils ne permettaient pas d'apercevoir la cible.

La situation se détériorait rapidement. Sans fenêtre dans la

couverture nuageuse, les F-4 qui transportaient les bombes ne trouveraient pas la cible. Les A-7, eux, en auraient été capables, mais pas en formation, car leurs pilotes ne pouvaient pas tout à la fois voler ainsi et s'occuper de leurs radars et de leurs ordinateurs. Quant aux A-6, ils pouvaient breaker n'importe quand et lancer une attaque précise sur la cible, seuls ou par deux. Telle était la marge de manœuvre qu'offrait un avion tout temps avec un équipage de deux hommes.

Le leader du *strike*, Gold One, savait tout cela. Il ne lui restait que quelques secondes pour prendre une décision.

— Ici Gold One. On passe au plan Bravo. Plan Bravo.

Jake Grafton abaissa davantage son nez. Maintenant, il voulait descendre sous la formation. Les A-7 diminuaient l'angle de leur piqué, ce qui l'aidait.

Flap annonça au téléphone de bord :

— Cible à vingt degrés à gauche. Armement sur *on* [126].

— *Kiss-off*, lui répondit Jake.

Flap prit quelques secondes pour écarter les doigts à l'intention de leur équipier de droite [127], tandis que Jake virait à gauche pour se mettre sur le cap d'attaque et augmenter le piqué de son nez. Quinze degrés de piqué, maintenant. Son appareil filait plus vite que le vent, il butait contre le mur du son et vibrait légèrement – et il n'y avait que des nuages dans son pare-brise, devant lui. Les autres A-6 continueraient leur course pendant exactement quatre secondes, puis ils breakeraient vers la cible. Chacun des six avions l'attaquerait seul.

— *Leader in* [128], annonça Flap.

Et, effectivement, Jake vit apparaître le symbole d'attaque sur leur VDI.

— War Ace One *in hot* [129], dit Jake à la radio.

Il jeta un dernier coup d'œil rapide autour de lui pour s'assurer que les autres avions de son groupe n'avaient pas de problème.

Sur son aile gauche, quelque chose attira soudain son regard.

La bombe du point d'emport 1 [130], la plus proche de l'extrémité de l'aile gauche... *L'éolienne de l'amorce mécanique tournait !* La fusée était en train de s'amorcer !

Il resta bouche bée l'espace d'une seconde, incapable d'en croire ses yeux.

L'éolienne tournait !

On dit qu'une bombe sur mille explose à la fin de l'amorçage. L'éolienne fonctionnerait huit secondes et demie pour aligner le circuit de mise à feu.

Il fallait s'en débarrasser maintenant !

Il avança le pouce vers le bouton de largage. Le commutateur principal de l'armement était déjà ouvert. Il n'avait plus qu'à soulever

le cache et à appuyer sur le bouton. La bombe tomberait et serait loin de l'avion à la fin de l'amorçage. Mais si elle explosait à ce moment-là...

Ils seraient toujours dans sa sphère d'éclat !

Il pensa à tout cela en une fraction de seconde, tout en surveillant ses instruments pour s'assurer qu'il conservait son cap, ailes à plat.

Il jeta un nouveau coup d'œil à l'extérieur. L'éolienne s'était immobilisée.

Voilà. La bombe était amorcée !

Et elle n'avait pas explosé. OK, ils avaient réussi à éviter la première balle.

Il pressa le bouton de la transmission radio tout en diminuant les gaz et en relevant le nez.

— War Ace One a une bombe amorcée sur son pylône. Je dégage et je vire au nord à... (Il considéra son altimètre. Il passait douze mille pieds en descente.)... douze mille pieds.

Sa main gauche se referma violemment sur son manche ; de la droite, il remit le *master arm*^[131] en position sécurité.

Tout le monde parlait en même temps à la radio – les A-6 annonçaient qu'ils étaient *in hot*, les A-7 faisaient leur *break* pour le piqué, les F-4 cherchaient des fenêtres dans les nuages – du coup, personne, sans doute, n'entendit ce que Jake venait de dire.

— Point d'emport 1, annonça-t-il à Flap dans le téléphone de bord, lorsque sa main gauche fut revenue sur les manettes des gaz. (Sa voix couvrait les multiples transmissions radio.) Bombe amorcée.

Il se concentra sur son pilotage, sur la remontée du nez de l'appareil et son virage au nord. Il était au cœur des nuages, à présent, ballotté par les turbulences. Se diriger vers le nord lui permettrait de passer sous les autres avions, qui tournaient autour de la cible par le sud.

— Le fil de l'amorçage a dû sortir de la fusée de nez, dit-il à Flap. J'ai vu l'éolienne tourner. Ce foutu machin est amorcé.

Il regarda de nouveau la bombe et vit que la couche de protection thermique était écaillée. La Marine pulvérisait un film plastique sur toutes ses bombes, après avoir connu plusieurs graves incendies sur les ponts d'envol au cours desquels des bombes avaient explosé. Le film de celle-là devait être défectueux, et le vent relatif avait pu arracher la couche protectrice qui avait entraîné avec elle le fil de l'amorçage.

Une bombe d'une tonne... Si elle explosait, leur avion serait instantanément désintégré. Leur carburant sauterait sans doute au même moment – ainsi que les trois autres bombes accrochées sous les ailes. Ni Flap ni lui n'auraient d'ailleurs à s'en soucier. Ils seraient déjà morts, pulvérisés par le souffle initial, déchiquetés en mille morceaux.

Et ces turbulences... Elles pouvaient à tout moment déclencher

cette fusée de nez !

Il diminua les gaz. Les réacteurs tournaient presque au ralenti. Il sortit un peu ses aérofreins pour couper sa vitesse.

— On grimpe au-dessus de cette saleté, suggéra Flap.

Jake rentra les aérofreins et releva son nez. Il remit de la puissance.

Finalement, il se stabilisa à deux cent cinquante nœuds indiqués.

— Cubi ? demanda Flap.

— Ouais.

Flap bascula un commutateur et l'ordinateur donna un cap vers la droite. Jake regarda le répéteur, entre ses jambes. Son indicateur de position était à Un Six Zéro degrés, à quatre-vingts miles. Flap afficha la station TACAN de Cubi.

— Elle peut péter à n'importe quel moment, dit Jake.

— Je sais.

— Laisse tomber cette fréquence et contacte Black Eagle.

Flap parlait à la radio au moment où ils émergèrent des nuages.

Les turbulences cessèrent.

Virage à gauche. Contourner la cible et le groupe d'attaque du côté du large.

Et puis non ! Virage à droite. Contourner la cible par la terre puisque les autres avions s'éloigneraient par la mer. Peut-être à cette altitude-ci. Inutile de courir encore plus de risques que...

Un F-4 passa comme une flèche devant leur pare-brise, de la droite.

Jake n'eut pas le temps de réagir, son A-6 entraît déjà dans son sillage. Wham ! Leur avion fut affreusement secoué – mais il se tira intact des turbulences.

— Si cette saloperie n'a pas explosé maintenant, elle n'explosera jamais, murmura Flap.

Bon sang ! Les secousses et les cahots pouvaient très bien avoir des effets cumulatifs...

Jake se concentrait sur son pilotage. Il transpirait abondamment. La sueur lui piquait les yeux. Il se passa la main sous la visière de son casque.

Black Eagle suggéra une commutation de fréquence sur l'approche de Cubi Point. Flap donna son *roger* et tripota sa radio.

Ils se trouvaient à présent à une altitude de dix-huit mille pieds, bien au-dessus des nuages.

Jake jetait de temps en temps un coup d'œil à la bombe amorcée. S'il la larguait, le simple choc de l'éjecteur – le système prévu pour faire sortir l'arme du pylône – pouvait la faire exploser.

Dans ce cas, Flap et lui ne s'en rendraient même pas compte.

En une seconde, ils se retrouveraient à la porte du Paradis.

Quelle foutue façon de gagner sa vie !

Contente-toi de piloter cet avion, Jake. Fais ce que tu peux et laisse Dieu s'occuper du reste.

— Cubi Approche, War Ace Cinq Zéro Sept. Nous avons une Mark-84 amorcée à notre point d'emport 1. Nous transportons trois autres Mark-84, mais celles-là ne sont pas armées. Après l'atterrissage, nous voulons stationner le plus loin possible de tout. Et envoyez-nous aussi l'EOD. (L'EOD, *Explosive Ordinance Disposal*, c'était l'équipe de désamorçage des munitions explosives.)

— Roger, bombe amorcée. On vous éloigne et on appelle l'EOD.

Cubi Point était la base de l'aéronavale américaine, sur la côte de Subie Bay, le meilleur port en eau profonde de la zone ouest du Pacifique. Sa piste d'atterrissage était longue de près de trois kilomètres. Aujourd'hui, Jake Grafton fit une approche en ligne droite, au-dessus de l'eau, et se posa au nord-est.

Il pilota l'Intruder comme il l'aurait fait d'un avion à réaction de l'Air Force. Il mit ses réacteurs au ralenti, remonta son nez et sortit son train principal. Il attendit d'être descendu à une vitesse de quatre-vingts nœuds, puis il abaissa sa roulette de nez aussi doucement que possible. Il se rendit compte alors que, pendant tout ce temps, il avait retenu sa respiration.

La tour de contrôle le dirigea vers l'extrémité sud de la piste et le parqua sur le *runway*. Tout en roulant, il sortit ses volets et ses ailerons et coupa son réacteur gauche. Puis il ouvrit sa verrière et ôta son masque à oxygène. Il essuya son visage de la manche de sa combinaison de vol.

Un camion d'incendie les attendait lorsqu'il tourna pour quitter la piste. Il s'assura qu'il avait franchi la limite sécurité, puis immobilisa son avion. Un marin s'approcha de leur appareil avec un extincteur sur roues. Jake coupa son réacteur droit. Au moment de l'arrêt total de l'avion, l'unité de contrôle du carburant évacuait le reste de kérosène des réacteurs, qui se déversait à côté de la roue droite du train principal. Si le frein était chaud, le kérosène pouvait s'enflammer, d'où l'utilité de l'extincteur. On évitait ce risque en coupant les réacteurs quand on roulait encore, car on s'éloignait alors du carburant éjecté. Aujourd'hui, en tout cas, il n'y eut pas d'incendie.

Un des pompiers abaissa l'échelle d'embarquement du pilote. Jake bloqua les goupilles de sécurité de son siège éjectable et ôta ses sangles. Il laissa son casque et son masque dans l'avion quand il descendit.

Le revêtement thermique de la bombe amorcée avait effectivement été arraché par la violence du vent relatif, qui avait détaché le fil d'amorçage et libéré l'éolienne de la fusée de nez.

Jake Grafton l'examinait lorsqu'il se rendit compte qu'un premier

maître en tenue de service courant était à côté de lui.

— Premier maître Mendoza, EOD.

Jake indiqua la bombe d'un signe de tête.

— Nous lançons une attaque. Par hasard, j'ai regardé les autres avions juste avant de pénétrer dans un nuage et j'ai vu l'éolienne qui tournait.

Flap les rejoignit. Les mains sur les hanches, il contempla la bombe en silence.

— Si vous l'aviez larguée comme ça, monsieur, elle aurait très bien pu exploser au moment où l'éjecteur l'aurait poussée, dit le premier maître.

Aucun des deux aviateurs ne trouva à lui répondre.

— Je crois que vous avez eu de la veine, messieurs.

— Ouais.

— Bon, faut que je dévisse cette fusée. Mais on prend d'abord quelques clichés, parce qu'on va se payer un paquet de paperasses et que nos patrons voudront des photos. Je suggère que vous rentriez tous les deux avec le camion. J'imagine que vous n'avez pas envie d'être dans le coin quand je vais commencer à m'occuper de ce truc.

— Je préfère marcher, dit Jake.

Flap Le Beau, lui, se dirigea vers le camion.

Lorsque Jake Grafton s'éloigna, le premier maître tournait le dos à la bombe, tandis que les pompiers la photographiaient. Face à la mer, il regardait le ciel et les nuages dont les ombres jouaient sur l'eau.

Jake desserra sa combinaison de vol. Il avait soudain affreusement soif. Il porta sa bouteille d'eau à ses lèvres. L'eau était tiède, mais il la but jusqu'à la dernière goutte. Ses mains tremblaient. Elles tremblaient comme celles d'un vieil homme.

La chaleur montait par vagues du béton de la piste.

De nouveau, il s'essuya le visage avec sa manche, puis il se retourna à demi et considéra son avion. Le premier maître se tenait toujours les bras croisés, face à la mer.

Tout en marchant, Jake sortit une cigarette de la poche de sa manche gauche et l'alluma. La fumée avait un goût infect.

CHAPITRE QUATORZE

Une semaine après le court séjour de Jake et de Flap à Cubi Point, le *Columbia* manœuvrait pour se placer le long de la jetée des porte-avions.

Subie Bay, Olongapo City de l'autre côté de la Shit River, la piscine du BOQ, le Cubi O Club avec ses rangées de cabines téléphoniques et le Ready Room Bar – Jake Grafton avait vu tout cela trop récemment et cela lui rappelait trop de souvenirs.

Il prit un rouleau de pièces et s'assit dans une cabine libre, un gin-tonic à la main, mais il ne téléphona pas. Callie n'était plus à Hong-Kong – elle était à Chicago. Le courrier arrivait régulièrement, et il n'avait aucune lettre d'elle ; en fait, elle ne lui avait plus écrit depuis qu'il l'avait appelée d'Hawaii.

D'une façon ou d'une autre, il s'était planté. Il resta là, assis dans la cabine ; il fuma une cigarette, sirota son verre et se demanda à quel moment il avait bien pu faire une erreur.

Bon, impossible de revenir en arrière. C'était une des dures vérités de l'existence. La chanson défile et on ne peut pas se la repasser.

Morgan McPherson, Corey Ford et le Boxman étaient morts, morts pour l'éternité. Tiger Cole était en rééducation à l'institut d'aéromédecine navale de Pensacola, et il s'entraînait chaque jour au gymnase, où les classes d'AOC suaient sang et eau dans un ancien hangar aménagé qui avait jadis abrité des hydravions, sur le quai. Sammy Lundeen avait désormais des responsabilités au bureau du personnel naval à Washington, le commandant Camparelli travaillait à l'état-major d'un amiral à Oceana. Les deux Augie avaient quitté la Marine – le grand préparait une maîtrise dans une fac quelconque, et le petit était entré dans une école dentaire à Philadelphie [132].

Et lui, il était là, assis dans une foutue cabine téléphonique de ce foutu Cubi Point, à écouter des pilotes bourrés qui parlaient de franchir le pont cette nuit pour aller à Po City et se demandaient si les putes, là-bas, valaient le coup.

Près du bar, ils beuglaient cette vieille, chanson :

*Suis assis ici dans la salle d'alerte quatre,
Et je rêve de Cubi et de ma pute d'Olongapo.
Oh, Lupe, ma chère Lupe, t'es la nénette que j'adore,
T'es ma pute d'Olongapo qu'a le feu au cul, t'es ma suceuse d'amore...*

Tous ses amis faisaient leur chemin dans la vie, mais lui était coincé dans ce trou à rats au fin fond de l'univers connu. La guerre était finie, et il n'avait nulle part où aller. La femme qu'il désirait ne voulait pas de lui et les avions ne l'amusaient plus – ils étaient juste dangereux. C'était peut-être suffisant pour Le Vrai McCoy, mais pas pour Jake Grafton.

Il finit son premier verre, attaqua le second – quand il était ici, il commandait toujours ses consommations par deux – et alluma une autre cigarette.

Il en avait simplement marre de tout ça. Il en avait marre du vol, des aviateurs, de la puanteur du navire, des marins et de sa combinaison de vol. Il en avait ras le bol de prendre des douches sur le porte-avions, de flotter aux quatre coins du monde sur un foutu bateau gris, de traîner dans des bars, ras le bol d'avoir vingt-huit ans sans la moindre perspective d'avenir.

— Hé, kès-tu fabriques ici ?

Flap.

— D'après toi, abruti ? J'attends un coup de fil.

— De qui ?

— La playmate de juin. Le Pentagone. Hollywood. Walter Crankcase. Le recruteur de la ligue de base-ball. Qui tu veux.

— Huumm.

— Et je commence à être pété.

— Tu me sembles pourtant assez sobre.

— C'est que le début.

— Tu veux de la compagnie, ou tu préfères picoler tout seul ?

— T'attends un coup de fil, toi ? demanda Jake.

— Non. La seule personne qui pourrait bien vouloir me parler, c'est le Seigneur, et je ne suis pas sûr de croire en Lui. Mais Il sait où me trouver s'il le veut, et quand Il veut.

— C'est réconfortant, si c'est vrai. Mais tu dis que tu n'es pas sûr ?

— Non, en effet.

— C'est comme ça, la vie.

— Accompagne-moi au bar. C'est moi qui paie la prochaine tournée.

— Le fric des marines sera le bienvenu, admit Jake.

Il réussit à s'extirper de la cabine et grimpa, derrière Flap, la petite volée de marches jusqu'au bar.

Flap commanda une bière et Jake s'offrit deux nouveaux gin-tonic.

— C'est la seule boisson possible sous les tropiques, expliqua-t-il à Flap, qui paya de bon cœur la note de soixante-quinze cents et laissa, en plus, un pourboire au barman. Les Américains sont pleins aux as.

— La playmate de juin, hein ?

— Ouais, dit Jake Grafton. Je lui ai envoyé une lettre de fan à propos de ses miches. Lui ai filé le numéro de cette cabine. Lui ai dit quand je serais à Cubi. Elle doit appeler d'un moment à l'autre.

— Allons plutôt faire une partie de golf. On a encore le temps avant la tombée de la nuit.

— Le golf, c'est un sacré boulot. Flanquer des dérouillées à une balle dans cette chaleur moite...

— Allez, insista Flap. Emporte tes apéros si tu veux. Tu conduiras la voiturette.

*Oh, Lupe, ma chère Lupe, t'es la nénette que j'adore,
T'es ma pute d'Olongapo qu'a le feu au cul, t'es ma suceuse d'amore...*

Plusieurs taxis attendaient devant le mess. Jake et Flap se dirigèrent vers le premier de la file. Jake avala de longues gorgées de chacun de ses verres avant de se glisser sur le minuscule siège arrière – de cette façon, il risquait moins d'en renverser.

Ils s'éloignèrent dans un nuage de fumée bleue. Le petit moteur de leur voiture miniature s'emballait, tandis que le conducteur philippin, penché sur son volant, malmenait son embrayage et martyrisait son levier de vitesses comme Mario Andretti.

Le parcours de golf s'étendait dans une vallée. Les fairways longs et ondulés et les greens soignés, avec leurs bunkers et leurs drapeaux qui s'agitaient dans le vent, avaient été taillés dans la jungle. Quelque part, là-bas, au milieu de la végétation tropicale luxuriante, au-delà du rough, se dressait le grillage de la base militaire, une clôture à mailles losangées de trois mètres de haut surmontée de barbelés. De l'autre côté vivait l'un des peuples les plus pauvres de la planète, tenu en laisse par une armée du tiers monde et gouverné par un tyran corrompu et alcoolique. Les employés autochtones qui s'occupaient de ce golf – et qui, bien sûr, n'étaient pas autorisés à y jouer – recevaient en échange le somptueux salaire d'un dollar par jour.

Tout cela était grotesque, surtout quand on était en train de s'envoyer son quatrième apéritif en une heure. Le mieux, c'était de ne pas y penser, de ne pas se pencher sur le gouffre insondable entre ces hommes qui tondaient le gazon et ratissaient les bunkers et vous-même, idiot à moitié beurré au volant d'une voiturette brillante made in Japan. Et, en effet, il valait mieux ne pas s'appesantir sur le fait que vous apparteniez à la même humanité, ni sur le Grand Canyon qui séparait leurs rêves et les vôtres.

La chaleur et l'humidité rendaient l'air épais et oppressant, mais ici, à l'ombre de la toile décolorée qui surmontait la voiturette, c'était supportable. Jake se contentait de piloter leur engin tandis que Flap s'amusait à ses drives, ses chips et ses puts.

— Fait plus chaud qu'en enfer, grommela-t-il à Flap.

— Ouais. Saloperie de forêt tropicale humide !

— ... de jungle, le corrigea Jake.

— Forêt tropicale humide..., insista Flap. La jungle, tout le monde s'en tape, mais on déverse un paquet de dollars sur les forêts humides.

— Pourquoi ça ?

— J’sais pas. J’ai un sept sur ce dernier trou.

— C’est beaucoup. T’as pas l’air très bon.

— Quand je joue au golf, j’aime jouer *beaucoup*. Le but, c’est de bastonner la balle.

— Occupe-toi de ton score. Moi, je suis juste le conducteur.

— Normalement, ce sont les conducteurs qui notent les scores. C’est comme ça que ça se passe dans les meilleurs clubs de la planète. Pebble Beach, Inverness, partout. Mets-moi un six sur le premier trou et un sept sur celui-là.

— Tu ne triches pas, hein ?

— Qui ? Moi ? Bien sûr que je triche. J’suis un Nègre, tu te souviens ?

Jake inscrivit les scores et redémarra.

— Tu ne devrais pas te traiter de Nègre, dit Jake. C’est pas bien.

— Qu’est-ce que t’en sais ? Ici, c’est moi, le Noir, non ?

— Oui, mais c’est *moi* qui suis forcé d’écouter ça. Et j’aime pas ce mot.

— Je parie que tu l’as déjà employé quelquefois, pourtant.

— Quand j’étais gosse, ouais. N’empêche que je l’aime pas.

— Contente-toi de boire et de conduire. Il fait vraiment trop chaud pour réfléchir.

— N’emploie pas ce mot. Je suis sérieux.

— Si ça te fait plaisir.

— J’suis à court de carburant.

— Bon, tu te poivreras mieux ce soir. Pour l’instant, reste là, à moitié pété, à profiter du plaisir de contempler le plus grand golfeur noir-coloré-nègre-afro-américain du monde, et prends le temps de songer à tes nombreux et abominables péchés.

— Ça me paraissait être un beau jour pour se bourrer la gueule.

— J’ai déjà connu des jours comme ça.

Jake finit par admettre, quelque part sur le quatrième fairway, qu’il n’avait plus de rêves : c’était ça, son problème. Tout le monde avait besoin de rêver de quelque chose, de se fixer des buts à atteindre – mais lui, il n’avait rien. Ce constat, ajouté au gin, le déprima profondément.

Il ne voulait devenir ni commandant de flottille, ni amiral, ni fermier. Il ne souhaitait pas être non plus le vice-président exécutif d’une quelconque grosse société, avec une Buick flambant neuve, un généreux compte en banque, une confortable maison semi-personnalisée dans un ensemble immobilier haut de gamme, une femme blonde au grand sourire, aux gros seins et au sac à main remplis de bons d’achat de supermarché... Il ne voulait pas d’un portefeuille d’actions, et il n’avait aucune envie de passer ses matinées plongé dans le *Wall Street Journal* pour avoir une idée de l’importance

de sa richesse. En plus, il se fichait complètement des romans français et doutait de s'y intéresser un jour.

Il ne voulait *rien*. Et il ne voulait *rien* être.

Mais, bon sang, comment faisaient les gens qui n'avaient pas le moindre rêve ?

D'accord, il avait souhaité un jour devenir un bon pilote d'attaque. Entrer en salle d'alerte et être accueilli comme un égal par les meilleurs pilotes du monde. Il avait réalisé cette ambition. Et il avait découvert que ça ne valait pas un pet de lapin.

Pourtant, il avait bossé horriblement dur pour y arriver.

C'était déjà ça. Il avait désiré quelque chose et il s'était suffisamment démené pour l'avoir. Et il était toujours vivant. Tant d'autres ne l'étaient plus. Lui, il l'était.

C'était déjà quelque chose, n'est-ce pas ?

Il réfléchissait encore à tout cela, deux trous plus loin, lorsque Flap sauta sur le siège de la voiturette, à côté de lui, après un tir de départ, et annonça :

— Il y a quelqu'un dans la jungle à la hauteur du prochain trou.

— Comment le sais-tu ?

— Deux gros oiseaux se sont envolés de là-bas au moment où j'avais ma balle sur le tee.

— Les oiseaux passent leur temps à voler, fit remarquer Jake. C'est la jungle, ici. Y a des millions de volatiles.

— C'est pas pareil.

Jake Grafton regarda autour de lui. Ils étaient les deux seuls êtres humains en vue. Même pas le moindre Philippin préposé à l'entretien du golf...

— Et alors ? fit-il.

— Alors, je vais lancer ma balle dans la jungle de ce côté-là, et filer la chercher. Toi, tu restes assis dans ta voiturette et tu prends l'air idiot.

— On m'a dit que les autochtones aimaient bien se glisser sous le grillage pour attaquer les gens, sur ce parcours.

— C'est ce que j'ai entendu, moi aussi.

— Foutons le camp d'ici, grommela Jake. T'as pas besoin de jouer les héros.

— Naan ! Je veux vérifier.

— On raconte qu'ils sont armés.

— Je serai prudent. Arrête-toi simplement à la hauteur de ma balle et laisse-moi la foutre dans la jungle.

— Ne va pas tuer quelqu'un.

— C'est sans doute des gars de l'entretien qui travaillent sur le grillage, ou un truc comme ça.

— Je suis sérieux, Le Beau, espèce de troufion merdique ! *Ne tue*

personne !

— Sûr, Jake, sûr.

Flap prit donc son adresse devant la balle sur le fairway et la talonna dans le rough. Il jura et vint s'affaler dans la voiturette. Jake roula jusqu'à l'endroit où la balle avait disparu dans la jungle et s'arrêta. Ils étaient encore à une soixantaine de mètres du rideau d'arbres.

— Je crois que c'est là, dit Flap.

— Ouais.

Flap Le Beau descendit et se dirigea vers la jungle, son wedge dans la main gauche.

Jake jeta un coup d'œil à sa montre – 17 h 35. Les ombres s'allongeaient et la chaleur semblait moins terrible. C'était toujours ça de pris. Satané Le Beau ! Partir ainsi à la poursuite de braqueurs dans cette merde verte – s'il y avait vraiment des types là-dedans ! Ce devait être deux oiseaux qui avaient vu un serpent ou quelque chose de ce genre.

Il attendit. Écrasa quelques bestioles qui s'étaient figuré faire de lui leur repas. Étonnant qu'il n'y en eût pas plus, quand on y pensait. Après tout, on était en pleine jungle, ici – la vraie de vraie, avec des serpents, des lézards, une pluie ininterrompue et des insectes de la taille d'un oiseau qui ne buvaient pas d'eau, mais du sang.

Jake avait vu assez de jungle pour le reste de son existence dans son école de survie en 1971, juste avant sa première mission au Viêt-nam. On donnait les cours dans la jungle, quelque part dans ce coin. Il avait bouffé du serpent et fait toutes ces conneries à la Tarzan, à l'époque où il voulait devenir un bon pilote d'attaque.

Et tout ça pour quoi ?

Ç'avait été une ambition stupide.

Ç'avait été une guerre stupide, et il s'était montré tout aussi idiot. Simplement idiot.

Il était toujours assis dans sa voiturette, cinq minutes plus tard, à essayer de se rappeler pourquoi il avait voulu devenir pilote d'attaque, tant d'années plus tôt, lorsque Flap réapparut un peu au-dessus du green et l'appela d'un signe.

Il tenait quelque chose à la main.

Jake s'approcha et découvrit qu'il avait une mitrailleuse dans la main droite et son club dans la gauche. Le manche du club était tordu.

Il arrêta la voiturette à côté de Flap.

— C'est pas une mitrailleuse Thompson, ça ? demanda-t-il.

— Ouais. Y avait deux mecs. Un avec une machette et l'autre avec ce truc.

Flap jeta le club dans le coffre, à l'arrière de leur petit véhicule.

— Elle est chargée ? ajouta Jake.

Flap tira sur la culasse jusqu'à ce qu'il vît le laiton, puis il la relâcha.

— Ouais.

— Tu les as tués ?

— Naan. Ils dorment comme des bébés.

Jake descendit de la voiturette.

— Montre-moi ça.

— Qu'est-ce que tu veux voir ?

— Arrête, Le Beau, espèce de crétin ! Je veux juste vérifier que ces petits salopards sont toujours vivants et que tu ne les as pas zigouillés simplement pour prendre ton pied !

Jake fit trois pas et pénétra dans la jungle. Flap le suivit de mauvais gré.

La végétation était extraordinairement dense sur les quinze premiers mètres, puis elle s'éclaircissait un peu et on réussissait alors à y voir – sur environ trois mètres.

— Eh bien, où sont-ils ? dit Jake.

Flap l'écarta du coude et passa devant lui. Un peu plus loin, un homme gisait sur le ventre et, à quelques mètres de là, un autre était étendu les quatre fers en l'air.

Jake fit rouler le premier sur lui-même et lui tâta le poulx. Une machette était abandonnée, à côté de lui. Bien, son cœur battait toujours.

Jake ramassa la machette et s'approcha du second. Il respirait. Alors que Jake était penché sur lui, embrassant d'un seul coup d'œil les sandales, la légère chemise de coton, le pantalon gris constellé de taches, les cheveux courts, la peau brune et les dents cassées, l'homme ouvrit les yeux. Écarquillés de terreur. Il essaya de s'asseoir.

— Hé, ça va ? demanda Jake.

Ses yeux abandonnèrent Jake et fixèrent quelque chose derrière lui. Jake se retourna. Flap était là, l'air nonchalant, la Thompson reposant au creux de son bras gauche, et il regardait autour de lui d'un air fatigué, l'index posé sur la détente.

L'homme se remit debout avec difficulté. Il faillit s'écrouler, mais se retint à un arbre.

— Ramasse ton pote et retournez de l'autre côté de la clôture, ordonna Jake.

Le Philippin s'occupa de son compagnon, qui mit plus d'une minute à se réveiller. Il l'aida à s'asseoir et observa les deux Américains.

Jake lui indiqua la clôture d'un signe de tête, puis il lui tourna le dos et repartit vers le fairway. Flap lui emboîta le pas.

Jake balança la machette dans le coffre, à côté du sac de golf loué et du club abîmé. Flap y ajouta la Tommy et s'installa sur le siège du

passager.

— T'es vraiment pas comme tout le monde, Grafton.

— Qu'est-ce que tu veux ? Jouer au golf ou philosopher ?

— J'ai entendu dire que le golf était une philosophie.

— Il fait chaud et j'ai soif et, finalement, ta compagnie est drôlement encombrante.

— Ouais. Allons voir à quoi ressemble la suite de ce parcours. Roule. (Il claqua des doigts, et Jake appuya sur l'accélérateur. La voiturette démarra en bourdonnant.) Roule simplement d'un trou à l'autre, on va foncer comme Stanley et Livingstone quand ils crapahutaient en Afrique. Rien de meilleur qu'une petite promenade vespérale pour vous calmer les nerfs et y voir plus clair. En arrivant au pavillon, je t'offrirai à boire. Et peut-être qu'ensuite, plus tard, on pourrait aller chercher deux femmes laides.

— *Laides comment ?*

— Assez laides pour que nos poils de nez s'enflamment spontanément.

— Ce n'est pas très laid, ça.

— Peut-être pas, dit Flap, conciliant. Peut-être pas.

CHAPITRE QUINZE

Bientôt, les jours passés en mer ne furent plus qu'une routine. Seuls changeaient la météo et les plans de vol, mais là aussi toutes les combinaisons possibles de lumière et d'obscurité, de tempêtes, de nuages, de ciel clair, et de listes de vol finirent par être épuisées.

Il arriva un moment où on avait tout vu et tout fait, et où le lendemain serait forcément la répétition de tel ou tel jour passé. Et il en serait de même, imaginait-on, de tous les lendemains à venir.

Et pourtant, les pilotes de l'escadre aérienne ne volaient pas chaque jour, loin de là. Les coupes dans le budget de l'après-Viêt-nam ne permettaient plus ce luxe. Un jour sur trois, ils ne décollaient pas, et cette journée-là était consacrée à des paperasses ennuyeuses, à des conférences assommantes sur la sécurité ou sur tel ou tel aspect de l'aviation de Marine, ou – quelle barbe ! – à un examen supplémentaire sur le NATOPS.

Et les jours de vol, malheureusement, il n'y avait pas assez de sorties pour tous les pilotes, si bien que Jake et ses camarades en profitaient comme ils pouvaient et soulageaient leur frustration en faisant à l'occasion une remarque désobligeante à l'officier chargé des programmes, comme si ce pauvre homme, que tout le monde harcelait, avait pu leur procurer plus d'argent et de temps de vol d'un simple claquement de doigts.

En ces trop rares occasions, lorsqu'il s'agissait de larguer des bombes – en général des Mark-76 d'entraînement, mais parfois aussi de vraies munitions –, Jake Grafton s'arrangeait pour atteindre des scores respectables. Si bien qu'il était désormais chef de section, ce qui signifiait que lorsque deux A-6 étaient envoyés pour survoler quelque îlot inhabité au beau milieu de l'océan, éviter les oiseaux et prendre des photos, il était le leader. Mais dans le cas où le lieutenant-colonel Haldane partait en mission avec lui, Jake volait sur son aile : c'était Haldane, le commandant, même si sa CEP n'était pas aussi bonne que celle de Jake.

Le rang avait ses privilèges.

Bien sûr, Doug Harrison n'avait pas manqué de rappeler à leur

commandant qu'il s'était récemment engagé à laisser le meilleur bombardier prendre la tête. Haldane avait répondu en montrant le tableau des scores sur la cloison de la salle d'alerte.

— Lorsque *tu* auras une meilleure CEP que *la mienne*, fiston, je volerai sur ton aile. Mais d'ici là, ma vue sera devenue si basse que j'aurai besoin de quelqu'un pour m'aider à marcher. En attendant...

— Oui, monsieur, avait répondu Harrison, au milieu des rires de ses compagnons.

Jake passa au moins la moitié de son temps dans le service de maintenance de la flottille, puis le commandant officialisa la chose : Jake fut chargé d'aider l'officier de maintenance pour les questions d'approvisionnement en matériel.

En effet, leur flottille avait vraiment des problèmes en ce domaine : les pièces détachées des avions sortaient au compte-gouttes des stocks de la Marine. Avant toute chose, Jake vérifia sur le registre que les demandes étaient correctement formulées. Il trouva quelques erreurs, mais conclut que le sergent du ravitaillement connaissait son boulot. Puis il discuta longuement avec lui.

Ensuite, armé d'une liste de toutes les pièces en retard, il alla voir l'officier du ravitaillement aviation du porte-avions, un capitaine de corvette du corps du ravitaillement, qui allait de pair avec les services juridiques et médicaux de l'état-major. Ensemble, ils étudièrent cette liste, puis passèrent en revue les listings d'ordinateur qui encombraient son bureau. Finalement, ils se rendirent aux magasins – des cagibis dispersés dans tout le navire qui débordaient de pièces détachées – et ils comparèrent les états des stocks.

Lorsque Jake retourna voir le lieutenant-colonel Haldane après trois jours de ce travail, il avait plusieurs réponses à lui donner. Les demandes erronées étaient facilement explicables – elles étaient en réalité moins nombreuses que ce à quoi l'on pouvait s'attendre. Mais le personnel du ravitaillement de la Marine considérait le sergent des marines comme un intrus et, du coup, ne lui apportait aucune aide. Le système ne fonctionnerait pas si l'ensemble de ses participants ne coopérait pas pleinement et ne cherchait pas à s'entraider.

Mais le problème le plus grave, expliqua Jake au lieutenant-colonel, c'étaient les pièces qui manquaient sur l'état général de chargement, lorsque leur navire avait pris la mer. Certaines pièces qui auraient dû être à bord du bâtiment ne s'y trouvaient pas. Il fallait ajouter à cela que les gens du département du ravitaillement avaient stocké une partie de ses réserves dans de mauvais compartiments. C'était, expliqua Jake, l'une des raisons pour lesquelles ils étaient moins que serviables avec le sergent du ravitaillement de la flottille : ils refusaient d'admettre qu'ils étaient incapables de retrouver des

pièces détachées que, pourtant, ils possédaient, du moins à en croire leurs dossiers.

Le lieutenant-colonel Haldane alla voir le CAG, le chef du groupement aérien, et les deux hommes rendirent visite à l'officier du ravitaillement du navire, puis à l'officier en second. Jake ne participa pas à ces réunions, mais il lut plus tard une note du commandant du porte-avions concernant les pièces manquantes sur l'état général du chargement. Ça chauffait... Deux premiers maîtres du département du ravitaillement reçurent l'ordre de rentrer aux États-Unis. Et bientôt les pièces détachées de la flottille commencèrent à circuler plus librement. Un soir, le sergent du ravitaillement arrêta Jake dans une coursoive et le remercia.

Ce fut un moment agréable.

Un jour, le plan de vol leur réserva une surprise. Des plus hautes branches de la volière du Pentagone tomba un ordre de mission : il s'agissait de réaliser des photographies aériennes des estuaires de la côte du Nord-Viêt-nam, mais les avions ne devaient pas franchir la limite maritime des trois miles. Ces ordres étonnèrent les équipages. Ils savaient – contrairement, peut-être, aux amiraux ? – que même si les Nord-Vietnamiens étaient en train d'organiser une marine puissante pour envahir Hawaii et que l'on réussissait à prendre des photos de leurs navires et de leurs soldats défilant à bord avec des affiches WAIKIKI^[133] OU MOURIR !, les politiciens de Washington ne reprendraient pas les hostilités contre les communistes au pouvoir à Hanoi – et ils n'en auraient d'ailleurs pas eu les moyens...

Mais les ordres étaient les ordres. En salle d'alerte 4, les équipages des A-6 vinrent chercher des caméras trente-cinq millimètres, qu'ils suspendirent autour du cou de leurs NB, puis ils grimpèrent dans leurs avions et furent catapultés.

Aucun navire de guerre ennemi ne se dissimulait dans les estuaires. Les A-6 n'aperçurent que quelques bateaux de pêche.

Jake trouva étrange de revoir le Nord-Viêt-nam. Il volait à présent le long de ses côtes, à trois mille pieds d'altitude et à une vitesse de quatre cent vingt nœuds, et il considérait alternativement la terre et son signal de contre-mesures électroniques (ECM), tandis que son navigateur-bombardier s'occupait de la caméra.

Les Niaks étaient tout à fait capables de leur expédier un missile antiaérien SA-2, alors même que leur avion se trouvait au-dessus des eaux internationales. Voire deux ou trois missiles. Du coup, Jake gardait un œil sur l'ECM et restait attentif aux bruits témoins des ondes radar qui auraient pu balayer son avion.

Mais il n'entendit rien. Même pas les échos d'un radar de recherche. Le silence régnait dans le ciel.

La terre, à sa droite, était en partie dissimulée par la brume, ce qui était normal à cette époque de l'année. Et pourtant il était là, dans toute sa misère primitive – le pays des Viets, plat et à moitié inondé. Les différentes couleurs – les bruns, les verts et les bleus – étaient comme gommées par le brouillard. L'endroit ne valait pas deux dollars l'hectare – et encore moins la vie d'un seul homme ! C'était l'ironie du sort qui en avait fait ce qu'elle était devenue : une région misérable empestant les ruines et les cadavres inutiles.

Considérant les lieux sous cet angle, à quatre miles des côtes, depuis la sécurité relative d'un cockpit, il se rappelait cette horreur ancienne ; il était presque capable de la visualiser – comme si elle était aussi vraie, aussi tangible que la purée de pois dissimulant en ce moment ces territoires.

Toutes ces vies brisées, tous ces souvenirs terribles...

Ils n'avaient de carburant que pour une demi-heure à ce régime de vol rapide, ensuite ils s'éloigneraient de la côte et ils ralentiraient pour économiser leur kérosène. En ce moment même, le lieutenant Doug Harrison était quelque part vers le nord et jetait un coup d'œil au port d'Haiphong. Grafton le retrouverait au-dessus du porte-avions.

Ils volaient depuis une quinzaine de minutes lorsque Jake remarqua les trois notes sur un rythme plutôt rigolo – *Da-de-du... Da-de-du*.

Il tourna le bouton du volume sur son tableau de l'ECM. Voilà ! – il y avait quatre notes, à présent.

— Tu entends ça ? demanda-t-il à Flap.

— Ouais. Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait un balayage de trame.

— C'est un Mig ou un F-4, mec. Regarde, le voyant d'interception aérienne est allu...

Il ne termina pas sa phrase, car Jake Grafton venait d'incliner leur avion de quatre-vingt-dix degrés vers la gauche et de leur mettre cinq G, tout en larguant des leurres antiradar.

Lorsqu'ils furent à environ quatre-vingt-dix degrés de changement de direction, Jake diminua légèrement son virage sur l'aile et relâcha un peu les G. Il laissa la côte derrière lui et se dirigea vers le large.

Mais leur voyant d'interception aérienne resta allumé et la chanson continua – sur trois notes, de nouveau.

Un silence. Puis les trois notes revinrent.

— On est à la limite de son balayage, mais il nous voit, dit Flap.

— Accroche-toi.

Jake poussa ses manettes des gaz en butée, abaissa son aile gauche et accéléra brutalement pour une autre rotation de quatre-vingt-dix degrés. Maintenant, il se dirigeait vers le nord. Il laissa plonger son nez et tomba vers l'océan. Pendant ce temps, Flap allongeait le cou

pour essayer de voir derrière eux. Jake aussi regardait autour de lui, puis il revenait à ses instruments, avant de surveiller à nouveau ce qui l'entourait... Mais il y avait trop de nuages et il ne vit rien.

Il sentait vraiment monter l'adrénaline.

— T'as quelque chose, toi ? demanda-t-il à Flap d'une voix inquiète.

— Tu seras le premier à le savoir. J'te le promets.

C'était probablement un Phantom, mais ça pouvait très bien aussi être un Mig ! Loin au-dessus de l'océan, dans les eaux internationales. S'ils se faisaient descendre, qui le saurait ?

Oui, qui s'en soucierait ?

Putain !

Leur A-6 n'était pas armé. On pouvait y fixer des Sidewinders [134], mais Jake n'en avait jamais emporté, pas même pour s'entraîner. Il pilotait un avion d'attaque, pas un chasseur ! Il n'avait pas de canons non plus. Pour des raisons connues seulement de Dieu et des experts financiers du Pentagone, la Marine avait acheté les A-6 sans canons. Contre un chasseur ennemi, il était donc sans défense.

Le balayage de trame tambourinait à leurs oreilles. Maintenant, ils avaient une intensité 2 sur le TDI, leur petit détecteur de menaces. Presque derrière eux. Il prit un autre virage à angle droit, tourna de nouveau vers l'est, puis ramena ses manettes des gaz au ralenti pour diminuer la signature thermique de ses réacteurs et fit descendre doucement son avion afin de conserver sa vitesse. L'autre appareil continua vers le nord, puis il vira, lui aussi, mais pas aussi brusquement que Jake : il se trouvait à présent à cinq heures derrière eux.

Jake se retourna. Ne vit que des nuages. Oh, doux Jésus ! *Dit-da-de-du, Dit-da-de-du, Dit-da-de-du...* Ce bruit avait de quoi vous rendre fou !

Il chercha à s'échapper. Il passa onze cents pieds en descente. L'océan était juste là, en dessous.

Il remit brusquement les manettes des gaz en butée. Tandis que ses réacteurs s'emballaient, il inclina son nez pour convertir son altitude en vitesse. Il plongea jusqu'à quatre cents pieds sur l'altimètre et fila à cinq cents nœuds. Alors, il tira sur son manche – une jolie remontée régulière à quatre G.

Il grimpait verticalement, droit devant lui, lorsqu'il entra dans les nuages. Il se concentra sur ses instruments, essaya d'ignorer les battements fous du radar adverse et continua à tirer sur son manche, mais en diminuant les G. Toujours au milieu des nuages avec le nez relevé de dix degrés, il inclina l'avion et poursuivit sa montée.

Le radar se tut.

Le Mig avait dû s'éloigner pour virer et essayer de le capter de

nouveau. Mais de quel côté ? Jake s'était tellement concentré sur son pilotage qu'il n'avait pas eu le temps de regarder son TDI.

— À droite ou à gauche ? demanda-t-il à Flap.

— J'en sais rien.

Les nuages étaient moins épais et il y avait beaucoup plus de soleil. Finalement, l'A-6 jaillit dans un ciel dégagé, au-dessus de la couverture nuageuse.

Jake regarda à gauche et Flap à droite.

Ce fut Jake qui le vit le premier, à trois ou quatre mille pieds au-dessus d'eux. Un F-4.

— Merde, c'est un Phantom ! hurla-t-il à Flap dans le téléphone de bord.

Flap se retourna et tendit le cou par-dessus l'épaule de Jake. Puis, se calant de nouveau dans son siège, il fit un geste obscène à l'intention du monde entier.

Jake releva sa visière et s'essuya le visage. La trace-repère réapparut sur l'écran radar et la musique recommença. Il éteignit l'ECM.

Leur avion grimpait tranquillement. Jake brancha le pilotage automatique, puis observa le F-4. Celui-ci vint dans leur direction pendant quelques secondes, puis, à un demi-mile de distance, il vira et s'éloigna.

Jake ôta son masque et son casque et s'épongea de nouveau le visage avec sa manche. Il se passa les mains dans les cheveux. La transpiration sur ses gants de vol y dessina des taches sombres. Il retira alors un de ses gants et essuya la sueur salée et piquante qui avait coulé dans ses yeux.

— Tu crois qu'il a fait exprès ? demanda Flap, lorsque Jake eut remis son casque et qu'il put de nouveau communiquer par leur téléphone de bord.

— Comment savoir ?

Un soir que Jake entraînait dans sa chambre, son financier de compagnon le regarda et gémit :

— Ahh ! Ne me dis pas que tu t'es encore fait couper les cheveux ! Pour l'amour du ciel, Jake, pourquoi ne te rases-tu pas le crâne une bonne fois pour toutes, pour être tranquille ?

Grafton regarda de quoi il avait l'air dans le miroir, au-dessus de leur lavabo.

— Qu'est-ce que tu racontes, là ? Ça me paraît bien, à moi.

— C'est pas ta troisième coupe de la semaine ?

— Oui, je l'admets. Voir ces marines défiler à chaque heure du jour et de la nuit chez le coiffeur a un effet corrosif sur mon moral. J'ai l'impression d'être vraiment dégueu si j'y vais pas. Qu'est-ce que t'as à

brailler ? C'est *ma* tête et ça repoussera tôt ou tard.

— Tu bousilles mon image, Grafton. Ils disent déjà que j'ai le mauvais œil à cause de toi, mec. J'ai l'impression d'être un espion dans la maison de l'amour.

— Oh, toi tu viens de lire Anaïs Nin, pas vrai ?

— Bartow m'a prêté une édition anglaise de ce bouquin. Bon sang ! Tu devrais te farcir quelques pages de ce truc ! Ooh là là ! Ça a élargi mes horizons.

— Et sur quoi tu bosses, ce soir ?

Des papiers étaient étalés partout sur le bureau de McCoy, mais pas une seule liste de cotations boursières en vue.

Le Vrai se renfroigna et retourna quelques feuilles pour empêcher Jake de les lire. Puis, soudain, il parut se raviser ; il se rassit et observa Grafton. Son air désapprobateur disparut et, un instant plus tard, il souriait largement.

— On franchit la ligne dans deux jours.

La ligne – l'équateur ! Le groupe opérationnel se dirigeait vers le sud-est, avec l'intention de contourner Java et de revenir en mer de Chine par le détroit de la Sonde. Le navire devait donc nécessairement franchir l'équateur deux fois.

— Et alors ?

— Je suis le seul *loup de mer* de la flottille. Tous les autres sont des *têtards*, même toi.

Un « têtard » était un marin qui n'avait jamais passé l'équateur. Un « loup de mer » l'avait déjà franchi et, à cette occasion, il avait été initié aux Mystères solennels de l'ancien ordre des loups de mer. Il était assez facile de savoir qui l'était et qui ne l'était pas : car, conformément aux règlements maritimes, ces détails étaient notés dans les états de service de chaque marin – le navire, la date et la longitude.

— Dommage que tu rates la fête, dit Jake d'un ton insouciant.

McCoy gloussa.

— Je ne vais rien rater du tout, compagnon, crois-moi ! Je viens aux festivités, réincarné en Davy Jones^[135]. Mais si tu es d'accord, ton aide sera la bienvenue.

Jake était stupéfait.

— Quoi ? L'aide d'un humble têtard ?

— On gardera le secret. Une chose aussi scandaleuse ne doit pas s'ébruiter, n'est-ce pas ? Ce sera un coup de main incognito, pour la plus grande gloire du roi Neptune.

Il prit sur son bureau les documents qu'il ne lui avait pas permis de lire un instant plus tôt et les lui tendit.

Les quarante-huit heures suivantes passèrent vite et dans la bonne humeur. Puis le grand jour arriva ; Aucun vol n'était prévu, bien

entendu. Toute la matinée, divers individus – des loups de mer, sans doute – se livrèrent sur tout le navire à des tâches mystérieuses, en riant beaucoup.

Les haut-parleurs du bâtiment donnèrent alors des ordres stricts aux têtards. Ils devaient retourner à leurs chambres ou à leurs postes de couchage après le déjeuner et y rester jusqu'au moment où on les sommerait de comparaître devant *Neptunus Rex*, le Maître de l'Océan Furieux.

En réalité, il y avait plus de deux douzaines de Neptune sur le *Columbia*, strictement choisis en fonction de leur ancienneté, c'est-à-dire du nombre de fois où ils avaient franchi la ligne. Les cérémonies d'initiation se dérouleraient en même temps dans l'ensemble des salles d'alerte et des postes de couchage de tout le navire, et chacune d'elles serait présidée par un *Neptunus Rex*.

Jake ôta son uniforme et enfila un short civil. Il passa un T-shirt et chaussa ses tongs de douche, puis attendit d'être convoqué.

Ce ne fut pas long. Le téléphone sonna. C'était l'officier de permanence.

— Têtard Grafton, présentez-vous en salle d'alerte.

— À vos ordres, monsieur.

Jake ôta sa montre et sa plaque d'identité. Puis il sortit dans la courserie et ferma la porte à clé.

La salle d'alerte se remplissait rapidement de ses camarades têtards. Jake s'installa à sa place habituelle. Le lieutenant-colonel Haldane se prélassait dans son fauteuil, près du bureau de l'officier de permanence, et il bavardait tranquillement avec le commandant en second. Mais les deux officiers n'étaient eux aussi que de simples têtards, et ils s'étaient mis sur leur trente et un pour les festivités : ils avaient enfilé un jean et un T-shirt vert des marines. Des officiers, en uniforme, de diverses flottilles se tenaient debout autour d'eux, contre les cloisons. Des loups de mer. Ils ne tardèrent pas à interpeller Jake Grafton et les marines.

— La danse va commencer, têtards ! Attendez seulement que le roi Neptune s'amène... Espèces de têtards visqueux, vous allez avoir de sérieux pro...

Soudain, les haut-parleurs revinrent à la vie en crachotant. *Ding ding, ding ding, ding ding, ding ding, ding ding.*

Dix coups de cloche.

— Le Maître de l'Océan Furieux arrive !

Un hurlement de joie s'éleva chez les spectateurs, qui riaient et montraient leurs victimes du doigt ; beaucoup de têtards répondirent à leurs tourmenteurs par des grimaces.

Soudain, Flap Le Beau grimpa sur son fauteuil et croisa les bras sur sa poitrine. Il était coiffé d'une taie d'oreiller tenue par un ruban. Son

visage était zébré de bandes de peinture. Sous les huées de l'assistance, il expliqua qu'il était un roi africain, qu'il régnait sur le vieux royaume de Boogalala, et exigeait donc d'être traité avec déférence par son collègue royal.

À force de hurlements, les loups de mer réussirent à le faire taire. Finalement, il se rassit, mais promit de renouveler ses exigences lorsque le Grand Bourlingueur apparaîtrait. Derrière lui, Jake Grafton souriait jusqu'aux oreilles.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. La porte s'ouvrit à la volée, et McCoy s'avança d'un pas majestueux.

— Garde à vous sur le pont ! rugit-il.

Les marines obéirent comme à la parade.

Lorsqu'ils furent tous debout, Le Vrai McCoy ordonna :

— Tout le monde salue Neptunus Rex, Maître de l'Océan Furieux !

— Salut, Neptune ! hurlèrent les loups de mer.

Le groupe royal apparut alors, conduit par le chef du groupement aérien, vêtu d'un drap de lit. Derrière lui venait Neptunus Rex, coiffé d'une couronne d'or – un morceau de carton passé à la bombe à peinture. Un maillot de bain et des tennis, mais pas de chemise.

Sur chacun de ses bras était tatouée une femme nue, largement dotée de tout ce qu'il fallait, et, sur son torse, un aigle aux ailes déployées et au bec ouvert. Une cape en drap de lit pendait dans son dos. Il tenait à la main un trident en carton. Lorsqu'il s'assit sur son trône – un fauteuil posé sur une plate-forme, pour que tout le monde le vît bien –, Jake le reconnut, comme la moitié d'entre eux : c'était le bosco Muldowski.

Le Vrai McCoy – Davy Jones – s'installa sur le podium et ajusta le micro. Jake l'avait aidé à décorer ses caleçons longs avec de la teinture d'iode – ils avaient vainement tenté d'y dessiner des poissons, des poulpes et d'autres créatures marines. Hélas, ce vêtement ne ressemblait qu'à un torchon sanglant, se dit Jake.

McCoy s'amusait énormément, cela se lisait sur son visage.

Flap Le Beau grimpa de nouveau sur son fauteuil.

— Hé, le roi ! Ça boume ?

McCoy se renfrogna, le CAG se renfrogna, Neptune se renfrogna.

— Assieds-toi, têtard ! Fais preuve de respect en la présence du souverain ! ordonna McCoy, alias Davy Jones.

— Euh, Davy, t'as pas l'air de comprendre, mec... Je suis Flap de Boogalala. Étant un roi moi-même en personne, je ne devrais pas être là en compagnie de ces têtards gluants. Ma place est sur un trône, à côté de ce vieux Neptune, pour discuter des nombreux mystères des profondeurs qui confondent l'imagination et de la façon dont il se débrouille, ces jours-ci, avec les sirènes.

— Bien plaidé, roi Flap ! s'exclama Davy Jones. (Les spectateurs,

qui ne semblaient pas d'accord, manifestèrent bruyamment leur mécontentement. Davy Jones leva les yeux vers Neptune :) Qu'en dites-vous, ô Puissant et Ronflant Personnage ?

Neptune considéra l'arrogant Flap Le Beau d'un air féroce.

— N'avez-vous donc aucun respect, vous, les têtards ? Les dominions terrestres n'ont pas la moindre importance à côté des profondeurs salées dont je suis le monarque ! Je suggère, Davy Jones, que ce prétendant si fort en gueule embrasse trois fois le Bébé Royal.

— Têtard Le Beau, tu as entendu l'ordre du roi. Trois fois tu embrasseras le Bébé Royal ! Maintenant assieds-toi et fais montre d'une humilité convenable, ou bien tu affronteras de nouveau la terrifiante colère du Puissant Neptune.

Le Beau obtempéra. Son visage se crispa et il essaya de pleurer. Il y parvint presque. Une tempête de rires balaya la pièce.

C'était agréable de participer à cette folie, pensa Jake Grafton, agréable de rire de bon cœur, avec des camarades qui, comme vous, voyageaient à travers l'existence.

Le Vrai et lui avaient travaillé dur pour imaginer des choses drôles, et ils avaient plutôt bien réussi leur coup. Beaucoup de têtards furent convoqués personnellement devant la cour royale et leurs péchés décrits avec force détails croustillants. On offrit par exemple au major Allen Bartow un livre intitulé *S'il vous plaît*^[136] – c'était en réalité un NATOPS – d'où tombèrent des doubles pages de la Playmate du mois.

— Il lit des livres de cul ! Il bave sur des photos cochonnes ! Honte, honte ! entonna Davy Jones.

Et le roi Neptune prononça la sentence : trois tours dans le Tunnel de l'Amour.

Au bout d'une bonne heure de ces absurdités, les têtards, accompagnés des loups de mer de la salle d'alerte 4, traversèrent le pont-hangar jusqu'à un ascenseur aviation qui les transporta sur le pont d'envol. Là se déroulèrent les dernières cérémonies d'initiation, et Neptune délivra ses verdicts.

Le Tunnel de l'Amour était une toile de parachute pleine d'ordures récupérées dans les postes des matelots. Tous les têtards durent le traverser en rampant au moins une fois, et les pêcheurs les plus invétérés y passèrent plusieurs fois. À la sortie du Tunnel des loups de mer attendaient avec des tuyaux d'arrosage pour les débarrasser des ordures, mais l'odyssée des têtards ne faisait que commencer...

Car, ensuite, ils se retrouvèrent devant le Bébé Royal – le loup de mer le plus gras du bâtiment – assis sur un trône, la bedaine généreusement enduite de graisse de brin d'arrêt. Les coupables, poussés devant lui, étaient obligés de lui embrasser le nombril. Il aidait avec enthousiasme ceux qui résistaient en les saisissant par les oreilles et en leur étalant des poignées de graisse dans les cheveux.

Chaque fois que deux ou trois malheureux avaient embrassé le Bébé Royal, ses assistants étalaient sur son ventre une nouvelle couche de graisse, qu'ils prenaient dans un tonneau de deux cents litres installé à côté d'eux. C'était absolument répugnant...

Suivait une visite au Dentiste Royal. Cet illustre personnage balançait une bonne giclée d'une potion au poivre dans la bouche de ses victimes à l'aide d'une bouteille de ketchup en plastique. En général, ses victimes recrachaient immédiatement leurs boyaux.

Après un passage chez le Coiffeur Royal – encore un bon coup de graisse ! – et au Gymnase Royal, les têtards achevaient leur odyssée dans le Lagon Royal, une piscine de toile remplie de vingt centimètres d'eau.

Enfin, pas exactement de l'eau..., découvrit Jake Grafton, en observant les victimes qui y pataugeaient : il n'y avait en effet que quelques centimètres d'eau là-dedans – le reste était une substance verdâtre à l'odeur affreuse. Les loups de mer, autour du Lagon, discutaient avec enthousiasme de ce que pouvait bien être cette matière méphitique, pendant que les têtards traversaient en rampant cette horreur. De l'autre côté, les loups de mer les aidaient à sortir, les essuyaient et les félicitaient chaleureusement.

Jake y plongea sans hésiter et franchit cette chose visqueuse avec des haut-le-cœur, tandis que ses compagnons de flottille, qui étaient passés avant lui et attendaient à l'autre bout, l'encourageaient et lui lançaient d'impossibles conseils.

Plus tard, il rejoignit Flap Le Beau à l'avant du navire, d'où ils observèrent la suite des événements. Ils comparèrent leurs expériences tout en se débarrassant du plus gros de la graisse avec des serviettes en papier.

Le porte-avions ne bougeait pas, remarqua Jake. Il flottait sur une mer calme qui se soulevait doucement. À une distance d'un à trois miles autour de lui, son escorte était tout aussi immobile. Sur tous les bâtiments, en effet, se déroulaient les mêmes cérémonies d'initiation du passage de la ligne.

Des navires peints sur un océan peint, pensa Jake.

Après un dernier regard vers la mer, le ciel et le joyeux groupe qui prenait du bon temps sur le pont d'envol, il se dirigea vers les douches.

— Ça a été vraiment terrible de se faire descendre..., dit Flap Le Beau à Jake.

Ils étaient en mission de surveillance de surface, le long de la côte méridionale de Java, et ils photographiaient des navires. À leur droite s'étendait l'île aux sommets couronnés de nuages, et à leur gauche l'infini de l'eau bleue. Ils venaient de plonger à cinq cents pieds pour

faire trois ou quatre clichés d'un petit caboteur qui voguait vers l'ouest en bataillant contre les vagues, puis ils étaient remontés à trois mille pieds, où ils volaient maintenant à une vitesse de croisière de trois cents nœuds. Ils en étaient venus à parler du Viêt-nam.

C'était sans doute inévitable, puisqu'ils avaient été abattus tous les deux pendant cette guerre, et pourtant ils n'aimaient ni l'un ni l'autre évoquer leurs expériences, si bien qu'ils n'abordaient que rarement le sujet. Quand c'était le cas, c'était toujours à propos d'autre chose – par la bande, en quelque sorte.

Et pourtant, aujourd'hui, dans ce cockpit perdu au milieu d'un ciel tropical, cette question leur sembla moins inquiétante.

— C'était juste une mission de plus, un jour de plus au bureau, et les Niaks nous ont bien baisés, dit Flap. Je n'ai pas vu un seul tir antiaérien ce matin-là avant qu'on soit touchés. Goose a été tué sur le coup – un obus lui a carrément arraché la tête –, le réacteur gauche a été atteint et l'aile gauche a pris feu. Et tout ça le temps d'un claquement de doigts.

— Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Bombardement en piqué, du côté de la frontière laotienne. On était le second avion d'une formation de deux, avec le soutien d'un FAC dans un Nail. (Un FAC était un contrôleur aérien de l'avant, aux commandes de son petit avion à hélice.) C'était notre second passage. Oh, je sais qu'on aurait dû n'en faire qu'un seul, mais le FAC n'avait pas vu la moindre merde dans le ciel, et tout s'était déroulé correctement la première fois. Et puis, vlan ! Ils nous ont transformés en pâtée pour chien pendant notre descente. J'ai attrapé le manche, je me suis débarrassé des bombes et je me suis redressé, mais le réacteur gauche se comportait bizarrement, et mon aile brûlait comme une lampe à souder, et le sang de Goose salopait tout, et moi aussi par la même occasion. Le vent hurlait dans le cockpit – toutes les vitres de son côté étaient brisées. Horrible spectacle, vraiment. Alors j'ai éloigné mon avion de la cible, j'ai jeté un coup d'œil à l'aile qui cramait, j'ai dit au revoir à Goose et je me suis éjecté.

— T'as attendu combien de temps avant de le faire ?

— J'ai eu l'impression d'être resté là-dedans une heure, mais le leader m'a dit plus tard que ça n'avait duré qu'une minute. Pendant tout ce temps il n'a pas cessé de me hurler à la radio de sauter, parce que lui, il voyait mon appareil cramer. Mais nous étions à environ six mille pieds à ce moment-là, et je voulais mettre une certaine distance entre les Niaks et moi, et attendre que l'avion ralentisse pour ne pas être blessé en me tirant. Y avait tellement de boucan que j'ai pas entendu la radio.

Jake se rappela sa propre éjection, de nuit, au-dessus du Laos. Et ce simple souvenir lui donnait des sueurs. Il resta silencieux.

— Quand j'ai touché le sol, poursuivit Flap, j'ai pris ma radio et j'ai commencé à lancer des messages. J'avais vérifié les piles de ce petit bijou avant le décollage, mais là, je saisisais à peine ce que racontait le FAC. J'ai trouvé un endroit où m'installer, d'où je pouvais garder un œil sur mon parachute. Et puis mon sauvetage a merdé. Les batteries antiaériennes des Niaks canardaient dans tous les sens, c'était la fin de l'après-midi et l'obscurité arrivait. Je n'ai appris que longtemps plus tard que le pilote de l'hélico de secours s'était payé une bonne frousse et avait décidé que son moteur avait un problème, ou quelque chose comme ça. Toujours est-il qu'il ne s'est jamais pointé. La nuit est tombée, il a commencé à pleuvoir et j'ai compris que je devais me débrouiller seul.

— Et qu'est-ce que tu ressentais ?

— Ben, j'étais vraiment mal pour Goose. C'était un brave type, tu sais ? Dur de se faire avoir comme ça.

— Je veux dire : comment *toi*, tu te sentais ?

— C'était comme si j'avais jamais quitté le groupe de reconnaissance des marines. Et, au moins, mon eczéma ne me grattait pas. C'était toujours ça. J'ai foutu en l'air tous ces trucs de survie, j'ai gardé que ce dont j'aurais vraiment besoin, et j'ai décidé de monter une embuscade. Parce que ce qu'il me fallait, c'était un fusil. Je n'avais que mon quarante-cinq. Et mon couteau.

— Tu croyais pas qu'ils pourraient te capturer ?

— Aucun risque, mec. Je savais qu'ils ne me choperaient pas. Pourraient pas... À moins de me flinguer. Je suis resté deux semaines là-bas, des types sont passés à moins de deux mètres de moi et jamais personne ne m'a vu.

— Qu'est-ce que t'as fait, alors ?

— Ce que j'ai fait ? Ben, j'ai trouvé un gars qui avait un fusil et je le lui ai pris, et je lui ai piqué aussi sa bouffe. Une boulette de riz, avec pas mal de sable dedans. Mais, bon, faut apprendre à aimer ça.

— Ah-ah.

— Je lançais un appel sur ma fréquence de secours à peu près une fois par jour, du moins quand les Niaks n'étaient pas dans le coin. J'avais aucune envie d'épuiser les piles de cette radio. Mais personne ne m'a entendu. Et finalement une patrouille m'a retrouvé quatorze jours plus tard. C'était parfait, parce que mon eczéma recommençait à m'embêter, à ce moment-là. On peut jamais vraiment se débarrasser de cette merde, tu sais.

— T'as tué combien de Viets ?

— Une douzaine dont je sois sûr.

— *Dont tu es sûr ?*

— Ouais. J'ai passé mon temps à fabriquer des pièges et tout ça. Avec un peu de chance, les pièges en ont démoli quelques-uns de plus.

D'une certaine façon, c'était une espèce de vengeance de la mort de Goose. Pas vraiment, j'imagine. Mais ça aidait.

— Ah-ah.

— Une guerre salopée, voilà ce que c'était. Un foutu bordel.

— Ouais, dit Jake, en vérifiant le niveau de leur carburant et le chronomètre sur le tableau de bord. J crois qu'il va falloir rentrer.

— OK, répondit Flap. Mon gars, sûr que le ciel est beau, aujourd'hui !

— Y a un moment où un officier de carrière doit prendre une décision, dit le lieutenant-colonel Haldane. Un jour, on se réveille, et *on sait* qu'on veut apporter sa contribution. Et pour un pilote, ça ne signifie pas forcément promener tout le temps son avion dans le ciel...

Jake et Haldane se trouvaient en salle d'alerte. Comme Jake était de garde, il était installé au bureau de permanence, et Haldane assis dans son fauteuil habituel, juste derrière lui. Avec eux dans la pièce, il n'y avait qu'un officier qui faisait des paperasses près des boîtes aux lettres. Haldane parlait bas, et seul Jake pouvait l'entendre.

— C'est vrai, certains officiers décident simplement de faire leur temps jusqu'à leur retraite. Nous avons besoin aussi de ce genre de personnes. Mais nous voulons surtout des hommes qui se dévouent pour notre armée, pour être des chefs, des hommes qui essaient chaque jour de devenir meilleurs personnellement et professionnellement. Ces individus-là, on n'en trouve qu'un de temps en temps, et pourtant, oui, bon sang, on en a désespérément besoin !

Jake hocha simplement la tête.

Haldane avait lu les derniers messages classés secrets, puis il lui avait rendu sa tablette et s'était lancé dans son monologue. Apparemment, il pensait à la lettre de démission de Jake, même s'il ne l'avait pas évoquée.

Le commandant poursuivit, comme s'il réfléchissait à haute voix :

— Dans toutes les guerres menées par l'Amérique avant le Viêt-nam, les gens qui ont conduit notre armée à la victoire n'étaient pas ceux qui étaient en place au début desdits conflits. U.S. Grant et William T. Sherman n'étaient même pas dans l'armée, quand la guerre de Sécession a commencé. Phil Sheridan était un simple capitaine. Eisenhower et George Patton étaient colonels au début de la Seconde Guerre mondiale, et Halsey et Nimitz étaient capitaines. Curieux, vous ne trouvez pas ?

Sans laisser à Jake le temps de répondre, Haldane poursuivit :

— En temps de paix, ce sont les politiciens qui font les boulots les plus importants ; ils savent caresser les civils dans le sens du poil et mettre de l'huile dans les rouages de la bureaucratie. Mais pendant une guerre, le système fonctionne comme il le doit : les hommes

capables de diriger d'autres hommes au combat se retrouvent à la première place et reçoivent le commandement. Au Viêt-nam, les politiciens ont bloqué ce processus de sélection naturelle. Le Viêt-nam a été une guerre politique de A à Z, et les ronds-de-cuir n'ont eu aucune envie de passer les commandes aux combattants. Et, du coup, nous avons perdu. Et vous savez le plus drôle ? Nous pouvions nous permettre de perdre, parce que notre mise, au départ, n'était pas importante.

» Mais un jour, l'Amérique sera engagée dans une bataille qu'elle *devra* gagner. Je ne sais ni quand, ni contre qui nous nous battons. Cette guerre peut avoir lieu l'année prochaine, dans vingt ou dans cinquante ans. Ou dans un siècle. Mais elle *viendra*. Il y en a toujours eu dans le passé, et l'évolution ne semble pas améliorer l'espèce humaine assez vite pour éviter que ça recommence.

» La question est de savoir qui sera dans notre armée au début de cette guerre. Le corps des officiers débordera-t-il de glorieux fonctionnaires et d'experts en informatique efficaces, qui feront leur temps pour bénéficier d'une confortable retraite ? Ou aurons-nous quelques chefs militaires, des hommes capables d'en mener d'autres à la victoire, des hommes comme Grant, Patton, Halsey ?

Haldane se leva et arrangea son pantalon.

— Intéressante question, n'est-ce pas, monsieur Grafton ?

— Oui, commandant.

— La qualité des gens en uniforme – c'est une petite chose, mais qui peut faire la différence.

À ces mots, Haldane lui tourna le dos et s'éloigna. L'autre officier était déjà parti. Jake ouvrit le tiroir du haut de son bureau et posa les pieds dessus.

Ce Haldane, quel romantique ! Sang, tonnerre et destinée...

S'il pensait que ce genre de discours aurait le moindre effet sur lui, il se faisait des illusions ! Pas après le Viêt-nam. Pas avec des types qui avaient coupé au service militaire pour éviter d'y aller, et des vétérans qui n'avaient pas été assez malins pour y échapper.

Jake Grafton grogna. Il avait eu sa dose de ces conneries sur la sainteté de l'armée ! Son temps serait terminé lorsque son bateau rentrerait aux États-Unis en février, point final. Et quelqu'un d'autre pourrait prendre sa place s'il en avait envie.

Et si l'Amérique se payait un jour le grand plongeur parce que personne ne voulait plus se battre pour elle, qu'il en soit ainsi ! Nul doute que les Américains qui seraient encore vivants à ce moment-là auraient exactement ce qu'ils méritaient – au millimètre près.

C'était quoi, déjà, cette citation sur les moulins des dieux ? Qu'ils travaillaient lentement ?

CHAPITRE SEIZE

Singapour est située à l'extrémité méridionale de la péninsule de Malaisie, à un degré et demi au nord de l'équateur. Cette ville est le carrefour maritime de la planète. Des navires arrivés d'Europe par le canal de Suez et la mer Rouge, et d'autres venus de l'Inde, du Pakistan, d'Afrique, et du Moyen-Orient, franchissent le détroit de Malacca et font escale ici avant d'entrer en mer de Chine méridionale. Des bâtiments d'Amérique, du Japon, de Chine, de Taiwan, de Corée et de l'Extrême-Orient soviétique s'y arrêtent aussi, dans leur voyage vers l'est. Et sa proximité du détroit de la Sonde fait de cette cité-État un port d'escale évident pour les bateaux d'Orient qui se rendent en Amérique du Sud ou en Afrique du Sud par le cap de Bonne-Espérance.

En fait, bien que ce soit l'une des plus grandes villes portuaires de la planète, Singapour ne possède pas de véritable port. Sa rade ouverte est toujours encombrée de navires à l'ancre – sauf dans les rares occasions où un typhon menace. Il y a peu de quais assez larges pour des long-courriers, si bien que la majorité des marchandises chargées ou déchargées à Singapour le sont par des chalands. Ces flottilles de petits bateaux sans cesse en activité, qui se frayent un chemin parmi les navires à l'ancre arrivés des quatre coins de la Terre, font de Singapour une ville unique.

Comme il convient à un grand carrefour maritime, cette cité est un melting-pot de populations, de Malais, de Chinois, de Thaïs, d'Hindous, d'Arabes et de Philippins, de quelques Japonais et d'Européens – des Britanniques, principalement, parce que Singapour fut l'un des postes avancés de cet Empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais – ainsi que des représentants de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et, inévitablement, de l'Amérique du Nord.

Les visiteurs qui ont toujours considéré leur nation d'origine comme le zénith de la civilisation ont un choc, lorsqu'ils arrivent ici, car cette Singapour palpitante et cosmopolite est un immense vortex, un de ces rares endroits où les grands courants de l'humanité viennent se télescoper et tourbillonnent follement pour donner naissance à quelque chose d'absolument neuf.

Pour le plus grand plaisir des marins américains en visite, les Britanniques possèdent encore ici une base militaire, Changi. Ils la partagent avec ces solides gaillards des antipodes, les Australiens qui, naturellement, amènent dans leurs bagages des spécimens de leur gent féminine. Ce sont les Australiennes qui font la gloire de Singapour. Ces

créatures grandes et souples, aux jambes musclées et bronzées et aux dents blanches que révèlent sans cesse d'éblouissants sourires, complètent le tableau et lui donnent sa touche finale. On les croise au Raffles, l'ancien hôtel du centre-ville, avec ses ventilateurs de plafond, ses fauteuils en rotin et ses vieux gentlemen, en smoking blanc, qui sirotent leur gin en tremblotant. On les croise dans les halls et les restaurants des nouveaux hôtels occidentaux, dans les bazars et les marchés. On les voit qui se promènent sur les boulevards et qui marchandent saphirs et opales à de minuscules Chinoises en pantalons bouffants. On les voit partout, jeunes, bronzées, profitant de la vie, et attirant l'attention partout là où elles passent. C'est d'autant plus facile que leurs robes tropicales colorées contrastent avec les pantalons marron et les chemises blanches qui semblent être le costume national de Singapour – comme des oiseaux chanteurs au milieu de moineaux.

— Si Qantas^[137] ne les transportait pas jusqu'ici, les Nations unies devraient les fournir à cette ville en un geste de bonne volonté envers l'humanité...

Flap Le Beau assena cette conclusion péremptoire à Jake Grafton et au Vrai McCoy, sur le trottoir, devant le Raffles, où ils observaient le défilé des passants.

— Je crois que je suis amoureux, annonça Le Vrai McCoy à ses compagnons. J'en veux une pour moi tout seul.

Tous les trois avaient emprunté la vedette des permissionnaires pour franchir les deux miles qui séparaient le porte-avions de la terre ferme. Puis ils avaient marché une heure en dévorant des yeux tout ce qui les entourait et, maintenant, ils avaient terriblement soif. Ils étaient en train de se demander s'ils allaient entrer au Raffles pour y assouvir ce besoin.

— Après quarante-cinq jours en mer, n'importe quelle femme me paraît parfaite, ajouta Flap Le Beau.

Là-dessus, il adressa un grand sourire à une lady britannique d'un âge respectable, qui sortait de l'hôtel. La dame lui répondit d'un signe de tête aimable et monta dans un taxi.

— Eh bien, gentlemen, dit Jake Grafton, en se retournant pour contempler l'antique bâtiment tout blanc, si on entrait ?

— OK.

À l'intérieur, il faisait au bas mot dix degrés de moins. La pénombre et les ventilateurs de plafond y étaient manifestement pour beaucoup, mais aussi l'ambiance foncièrement britannique des lieux. La chaleur et l'humidité pouvaient régner tant qu'elles voulaient au-dehors – elles n'auraient jamais osé faire intrusion ici !

Les pilotes américains allèrent au bar et commandèrent des ginslings de Singapour. Le barman, un Chinois, resta impassible. Il était depuis longtemps habitué aux goûts étranges, en matière

d'alcool, dont semblaient souffrir la plupart des Américains.

— On s'attend à apercevoir Humphrey Bogart ou Sydney Greenstreet sous un palmier en pot, commenta Le Vrai, tout en se renversant sur sa chaise, jambes croisées.

Jake Grafton sirotait son verre en silence.

Quarante-cinq jours en mer, les catapultages, les rassemblements nocturnes au-dessus des nuages, les approches aux instruments sur la *meatball*, les appontages difficiles, les rigolades dans les salles d'alerte, les moments où, allongé sur sa couchette, il sentait le navire se déplacer doucement sur la mer et où il entendait ses grincements et ses gémissements... Et voilà que, soudain, il se retrouvait immergé dans *ce monde-là*. Parler de « choc culturel » était insuffisant pour décrire ce que l'on ressentait ici. Les images, les sons et les odeurs de Singapour étaient une espèce de débauche sensorielle pour un jeune homme qui débarquait d'un monastère flottant.

Il essayait de s'adapter à tout cela, d'ajuster son système de références. Il était déjà venu ici une fois, à l'occasion d'un de ses déploiements au Viêt-nam. Il voulut se remémorer cette visite, mais ses souvenirs étaient vagues – juste quelques scènes floues. Il s'était assis ici, dans cette salle, avec Morgan McPherson... Mais à quelle table ? Impossible de se rappeler. Il revoyait le visage de Morgan, et son rire, oui, mais pas la salle... Et qui d'autre, ce jour-là, était avec eux ?

Oh, Morg ! Si seulement tu pouvais être là de nouveau ! À partager avec nous d'autres moments de notre existence... Ce temps-là, on ne le gaspillerait pas comme on l'avait fait à l'époque. Oui, si seulement tu...

Il y avait eu tellement de morts ! Le pire, c'est qu'il les avait oubliés ! Que le temps passé avec eux fut confus dans son esprit lui parut une trahison de ce qu'ils avaient été, de ce qu'ils avaient fait. La vie continue, bien sûr, et pourtant... Un homme ne laisse derrière lui que les souvenirs que ses amis gardent de lui. Il n'a pas vraiment disparu tant que ces souvenirs-là ne sont pas perdus aussi. Mais que les vivants l'oublient, et c'est comme s'il n'avait jamais existé.

— ... On devrait acheter quelques babioles..., était en train de dire Le Vrai. Ça fera vraiment plaisir à nos vieux, au pays.

Jake termina son verre et se leva. Il jeta quelques dollars de Singapour sur la table, de l'argent qu'il avait changé le matin même sur le navire.

— Je vous retrouve plus tard, les gars.

— Où vas-tu ?

Il rentrait sur le bateau, mais il préférait garder ça pour lui.

— Oh, j'sais pas. J'vais juste marcher un peu. À tout à l'heure.

Une fois dans la rue, il se dirigea vers les quais, les mains dans les

poches. Il marchait en regardant le trottoir devant lui, oublieux du trafic, du spectacle qui l'entourait et du flot humain qui s'écartait pour le laisser passer et se refermait immédiatement derrière lui.

Le lendemain, Jake prit une permanence de huit heures en salle d'alerte. Vers quatorze heures, Le Vrai McCoy entra en coup de vent.

— C'est ton jour de chance, Grafton ! C'est une bénédiction de nous avoir pour amis, Flap et moi. Ouais, une vraie bénédiction !

— Je sais, répondit Jake, pince-sans-rire.

— On a rencontré des Brits, expliqua McCoy. Quelle équipe ! Comment on a réussi à les virer de ces bons vieux États-Unis d'Amérique, voilà un mystère que je ne m'expliquerai jamais !

— Un miracle militaire de plus..., dit Jake.

— C'est des mecs *vraiment bien*.

— J'en doute pas.

— Ils nous ont invités à une fête, ce soir, à Changi. Une fête ! Et ils ont juré qu'il y aurait des Australiennes ! Des hôtesse de l'air de Qantas. T'arrives à croire ça ? (Il ne laissa pas le temps à Jake de réfléchir à la question, et poursuivit :) Tu finis quand ?

— Euh, dans deux heures.

Le Vrai consulta sa montre.

— Je t'attends. Flap prend la prochaine vedette, mais moi, je vais t'attendre. Ils m'ont fait un plan. On sautera dans un taxi et on ira tranquillement à cette sympathique réunion. Peut-être – attention, peut-être seulement ! – qu'on aura une magnifique occasion de faire baisser notre compte de spermatozoïdes ? Ooh, les gars !

Là-dessus, McCoy s'éloigna dans l'allée centrale, entre les gros fauteuils confortables ; il passa devant le projecteur seize millimètres silencieux, et franchit la porte comme une fusée.

Jake se laissa aller contre son dossier et ouvrit une nouvelle fois la lettre de ses parents. Cela faisait deux semaines que le dernier courrier était arrivé de Cubi Point par avion-cargo, et la nouvelle fournée avait été distribuée le matin même. Il avait une longue lettre de sa mère qui signait « *Papa et maman* » – mais c'était son écriture du début à la fin.

Et toujours rien de Callie McKenzie.

Peut-être que ça valait mieux ? Ils avaient vécu une sacrée histoire d'amour – et maintenant, c'était terminé. Ils appartenaient à deux mondes radicalement différents. Elle vivait sa vie, là-bas, à Chicago. Elle fréquentait la fac et sortait avec des intellos à cheveux longs qui aimaient les romans français.

Bon sang, mais qu'est-ce qu'ils avaient tous, avec les romans français ?

Et pourtant, il attendait désespérément un petit mot d'elle.

Même de mauvaises nouvelles auraient été préférables à ce silence. Du moins était-ce ce qu'il voulait croire.

Et puis, zut ! Comme la plupart des événements de son existence, cette relation échappait à son contrôle.

Bonne chance à toi, Callie McKenzie. Bonne chance.

Le soir tombe très rapidement sous les tropiques. Entre la lumière du jour et l'obscurité, le crépuscule est très court. Jake, Flap et Le Vrai venaient juste d'arriver à Changi en taxi et de trouver le pavillon de la fête, lorsque la nuit s'empara des lieux d'un coup. Whoom ! Les lanternes repoussèrent vaillamment les puissantes ténèbres.

Les soldats britanniques et australiens n'avaient pas oublié leur invitation de l'après-midi. Ils présentèrent les trois Américains à tout le monde, mais Flap fut le seul à faire un tabac auprès des dames.

Il en eut bientôt cinq autour de lui.

— Les Australiennes ne sont pas habituées aux Noirs en pantalon..., murmura Le Vrai à Jake. Mais elles vont vite se lasser de la nouveauté et on aura une chance d'en récupérer une pour chacun.

Jake n'en était pas aussi certain. Les soldats semblaient considérer avec une certaine consternation la foule féminine agglutinée autour de Flap. C'est, du moins, l'impression qu'avait Jake.

— Hé, camarades, ça vous dirait, une bière ?

L'Australien qui venait de poser la question leur tendait deux bouteilles glacées de Foster.

— Merci. Vous avez une mission sacrément difficile ici, les gars.

— Se battre dans cette cambrousse, se battre dans cette petite guerre minable que vous, les Yanks, avez déclenchée au Viêt-nam... Saïgon, ça allait à peu près, mais le reste n'était pas aussi gai. Ici, c'est vraiment sympa après ces vacances studieuses, je vous le dis.

— On n'avait que cette guerre-là à vous offrir, désolé, répliqua Le Vrai, avant d'avalier sa bière.

Jake Grafton l'imita.

Deux autres bières plus tard, assis à une table, dans un coin, Jake écoutait deux Australiens raconter des histoires de la guerre du Viêt-nam, lorsqu'une hôtesse de l'air s'approcha.

— Ça vous gêne si je me joins à vous, les gars ?

— Pas du tout, pas du tout. Notre fête n'en sera que plus belle ! Alors, t'es là pour combien de temps, cette fois, Nell ?

— Je pars demain pour Brisbane et Sydney, et je reviens par Tokyo. (Nell adressa un clin d'œil à Jake.) Une fille doit s'occuper, de nos jours, pas vrai ?

Grafton acquiesça d'un signe de tête et sourit. Elle lui rendit son sourire. Elle était un peu plus grande que la moyenne, avec des cheveux blonds et un bronzage du tonnerre. Plusieurs bracelets d'or, autour de ses poignets, tintaient doucement lorsqu'elle bougeait les bras.

— Je m'appelle Jake, lui dit-il.

— Nell Douglas, répondit-elle, en lui tendant la main.

Jake la serra.

Une main fraîche et ferme. Il se rendit compte à ce moment que les Australiens s'étaient éclipsés et qu'il était seul avec Nell.

— Et qu'est-ce que vous faites chez les Yanks ?

— Je suis pilote.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Encore un ! J'ai arrêté les pilotes depuis au moins trois mois.

Elle sourit de nouveau. Il aimait la façon dont ses yeux souriaient en même temps que ses lèvres.

— Et si vous me racontiez ça ? dit-il. Rien de mieux qu'un auditeur compatissant pour soulager un cœur brisé.

— Vous n'avez pas tellement l'air du genre compatissant.

— Surtout, ne vous fiez pas aux apparences. Je suis un garçon sensible, compréhensif, charmant, affectueux, spirituel et merveilleux. (Il haussa les épaules.) Bon, y a au moins quelque chose de vrai dans tout ça : je suis affectueux.

Le visage de Nell s'illumina. Ses bracelets tintèrent.

— Depuis quand volez-vous pour Qantas ? demanda-t-il.

— Cinq ans. Mon père avait une *station* dans le Queensland. Un jour, j'ai pensé : Nell, ma grande, si tu restes ici plus longtemps, un de ces *jackeroos* va te traîner jusqu'à l'autel, et tu ne verras rien d'autre du monde que ce que t'as déjà vu. C'est-à-dire pas grand-chose, je vous le garantis. Alors, j'ai posé ma candidature chez Qantas. Et me voilà – je fais le tour du monde avec mon petit sac d'hôtesse de l'air et ma trousse de maquillage, je sers du whisky à des hommes d'affaires japonais, je remballé des pilotes, je fais craquer les soldats solitaires, et je me demande si je rentrerai un jour au Queensland.

— C'est quoi, un *jackeroo* ?

— Vous, les Yanks, vous appelez ça un cow-boy.

Quelle merveille, pensa Jake, en considérant ce ravissant visage féminin ouvert et bronzé, dont le rayonnement le réchauffait. Comme une pépite d'or au milieu des galets d'une rivière.

— Et une *station*, c'est un ranch ?

— Ouais. Avec des moutons et des vaches.

— Moi aussi j'ai été élevé dans une ferme. Papa avait quelques boeufs, mais il cultivait surtout du maïs.

— Vous allez y retourner ?

— Sais pas. Ne jamais dire jamais. Peut-être.

Elle lui parla de leur *station* au Queensland. On y vivait si loin de tout que le monde extérieur donnait l'impression d'être un mirage, une légende chatoyante au milieu de la chaleur, de la poussière et des orages. Tandis qu'elle parlait, il jeta un coup d'œil à l'obscurité, au-

delà des lanternes, là où se rencontraient la pelouse bien entretenue et les ténèbres veloutées. Là, dehors, c'était la nuit, mais ici, au moins, il y avait une lumière.

Une heure plus tard, quelqu'un mit la radio, et plusieurs filles voulurent danser. À la grande surprise de Jake, Flap « Démarre Vite » Le Beau se révéla bon danseur, pour le rock comme pour le slow, si bon, même, qu'il ne faisait que ce dont étaient capables ses partenaires. Il fallait le voir évoluer avec trois ou quatre filles pour se rendre compte qu'il sentait presque immédiatement leur niveau et s'y adaptait. Nell le fit remarquer à Jake qui, alors, s'en aperçut, puis elle s'offrit une danse rapide avec Flap – elle était douée, elle aussi – sous les regards appréciateurs des Australiens et des Britanniques, qui les applaudirent quand la musique s'arrêta.

Nell revint vers Jake et l'entraîna pour le slow qui commençait.

— Je ne suis pas un spécialiste, la prévint-il.

— C'est pas le problème, lui répondit-elle tout en se collant à lui au rythme langoureux de la musique.

Jake Grafton comprit soudain qu'il était complètement dépassé. Le corps souple de cette femme contre sa poitrine, la caresse de ses cheveux sur sa joue, l'odeur discrète d'une eau de toilette qu'il ne connaissait pas, le frôlement de ses mains contre lui – tout cela lui faisait beaucoup d'effet... Mais voilà : il n'était pas prêt.

— Calme-toi, lui souffla-t-elle.

Il en était bien incapable.

Tout à coup, le souvenir de cette matinée passée au lit avec Callie, quatre mois plus tôt, le submergea.

Il revoyait le soleil entrant par les fenêtres, il sentait de nouveau le contact des draps propres et celui, sensuel, de sa peau...

— T'es raide comme un piquet, murmura Nell.

— Pas encore tout à fait, dit-il.

— Ooh. Ce n'est pas ce que j'entendais, monsieur.

— Je ne suis pas très bon danseur.

Elle se recula un petit peu et considéra son visage avec attention.

— Et pas très bon menteur, non plus.

— Je m'entraîne.

Elle le prit par la main et, à travers la foule, le conduisit à l'extérieur, dans l'obscurité.

— Pourquoi les meilleurs sont-ils toujours les plus compliqués ?

— Parce qu'à nos âges, on a du mal à rencontrer des puceaux, répondit Jake.

— J'ai renoncé à chercher des puceaux il y a des années et des années. Je veux juste un homme qui n'ait pas trop de cicatrices.

Elle l'emmena jusqu'à un mur et y grimpa.

— OK, monsieur, racontez tout à cette bonne vieille Nell.

Jake Grafton sourit :

— Comment ça se fait qu'une belle fille comme toi ne soit pas mariée ?

— Tu veux la vérité ?

— Si tu te sens le courage de me la dire.

— Eh bien, la vérité c'est que je n'ai pas voulu de ceux qui me l'ont proposé, et que ceux que je voulais ne me l'ont pas proposé... Le mariage, j'entends. Ils avaient beaucoup de choses en tête, mais une balade jusqu'à l'autel n'était pas au programme.

— Ça a un petit air de vérité.

— C'est la vérité, mon chou.

La musique qui arrivait jusqu'à eux, sur la pelouse, était faible, mais audible.

Et cette fille était là, devant lui, assise sur son mur. Instinctivement, il se rapprocha et elle passa son bras autour de son épaule. Leurs visages se touchèrent.

Ils s'embrassèrent. Ses lèvres étaient douces et fermes, elles ressemblaient beaucoup à celles de Callie. Bien sûr, Callie était...

Son cœur frappait comme un tambour lorsqu'ils se séparèrent enfin pour reprendre haleine. Il respira plusieurs fois, profondément, puis il murmura :

— Il y a une autre femme.

— Sensationnel.

— J'suis pas marié, ni rien. Et je ne lui ai jamais demandé de m'épouser, mais je voulais.

— Ah-ah.

— Je pense qu'elle ne m'attend plus. Elle ne m'a pas écrit depuis deux mois.

— Tu aimes que tes femmes soient muettes, hein ? lui demanda-t-elle doucement, avant de poser de nouveau ses lèvres sur les siennes.

Elle descendit du mur et ils s'enlacèrent, leurs corps pressés l'un contre l'autre. Lorsque leurs lèvres se séparèrent, cette fois, elle était essoufflée.

— Oh là là ! Vous, les Yanks ! Des maniaques affamés de sexe, voilà ce que vous êtes !

Elle se détacha de lui et murmura :

— C'était ma bonne action pour aujourd'hui. Une fois de plus, j'ai donné l'espoir d'un avenir plus brillant à un pilote rejeté et assoiffé d'amour. Et maintenant, je pense qu'il est temps que la pauvre fille que je suis retourne à la solitude de son petit lit. Je vole, demain, tu sais.

— Et tu reviens à Singapour après-demain ?

— Oui.

— Quel hôtel ? Je pourrais peut-être y faire un saut et t'inviter à

dîner ?

— L'Intercontinental.

— Je viens avec toi.

— Non, reste où tu es, collègue. J'en ai assez pour ce soir. Parce que si je te regarde encore une fois à la lumière, je risque de t'emmener avec moi jusqu'à mon petit lit de solitaire pour une nuit de sport. Et ça, on ne peut pas se le permettre, n'est-ce pas ? En tout cas, pas avec quelqu'un dont le cœur se consume pour une autre idiote...

À ces mots, elle le quitta. Elle traversa la pelouse et disparut dans la foule.

Jake s'appuya contre le mur et alluma une cigarette. Ses mains tremblaient légèrement.

Il ne savait trop quoi penser, alors il ne pensa rien. Il respira simplement l'odeur de l'herbe coupée et contempla les ténèbres, laissant son rythme cardiaque revenir à son allure normale et obstinée.

Une demi-heure plus tard à peu près, il regagna le pavillon. Trois Australiens à moitié saouls s'étaient regroupés autour du piano et regardaient Flap danser avec les trois hôtes qui étaient encore là. Le Beau les avait placées en ligne et leur apprenait de nouveaux pas de danse sur les gémissements d'une chaîne hi-fi japonaise. Tous les autres étaient partis, dont Le Vrai McCoy. La plupart d'entre eux travaillaient le lendemain.

Jake décida qu'une dernière bière, pour la route, ne lui ferait pas de mal. Il pêcha donc une bouteille dans l'eau glacée du bac et rejoignit les trois Australiens autour du piano.

— Salut, camarade ! firent-ils.

— Comment ça va, ce soir, les gars ?

— Super.

— Vous avez été vraiment sympa de nous inviter à votre petite sauterie. Ça fait un bon intermède après quarante-cinq jours de mer.

— On sait pas comment vous faites, les mecs.

— La prière..., répondit Jake, et tout le monde éclata de rire.

Le plus gros des Australiens était un type musclé qui mesurait bien une dizaine de centimètres de plus que Jake et pesait au moins vingt kilos de plus. Sa masse était surtout concentrée dans sa poitrine, ses épaules et ses bras. Il n'avait pas encore ouvert la bouche. Soudain, indiquant Flap d'un geste, il grommela :

— J'espère que ton foutu Nègre de copain va enfin choisir sa poulette et nous laisser les deux autres !

Jake Grafton posa sa bière sur le piano.

Ça allait devenir une habitude. La dernière fois, *ils* l'avaient envoyé chez les marines.

Où vont-ils m'exiler, cette fois ?

Il se plaça devant le gros Australien, qui avait toujours sa bouteille de bière à la main – une main qui ressemblait à un battoir – et il grogna :

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— J'ai dit : j'espère que ton foutu Nègre de copain va choi...

Jake lança son poing droit en arrière pour prendre son élan, tandis que son gauche s'écrasait sur le nez de l'Australien. Le choc déséquilibra l'homme un instant, si bien que lorsque la droite de Jake arriva sur son menton, de toute sa force, elle atteignit parfaitement son but, avec un gros son creux qui ébranla Jake jusqu'à l'épaule. L'Australien s'écroula sur le sol comme assommé par un merlin. Et il ne bougea plus.

— Joli punch, mon pote, mais tu..., dit l'autre soldat à sa gauche.

Il se tut lorsque le poing de Jake lui arriva sur la tempe. Il riposta aussitôt par une droite qui secoua Jake salement.

Grafton vit trente-six chandelles. Pourtant, il fondit sur son adversaire et se battit avec fureur. Certains de ses coups ne rencontrèrent que le vide et d'autres portèrent. C'était une leçon qu'il avait apprise, gamin, dans la cour de récréation de l'école primaire : ne jamais cesser de frapper et d'avancer. La plupart des gosses n'aimaient pas vraiment se battre, si bien que quand on continuait à taper, les adversaires reculaient et, finalement, abandonnaient.

Bien sûr, ces soldats n'étaient pas des gosses – pis encore, ils *adoraient* la bagarre.

Son attaque fut victorieuse quelques secondes, puis le troisième Australien, qui était maintenant derrière lui, l'attrapa et le fit tourner. Avant de comprendre ce qui lui arrivait, Jake encaissa un direct à la mâchoire qui le jeta au tapis.

Étourdi, il s'efforça de se relever. Mais lorsqu'il se remit debout, il était trop tard : les trois Australiens gisaient, assommés, sur le sol, et Flap Le Beau l'observait le plus tranquillement du monde.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le NB.

Jake tituba, mais il réussit à conserver son équilibre en s'agrippant au piano.

— Ils ont insulté Elvis, dit-il.

Flap soupira.

— Je crois que nous avons abusé de l'hospitalité de nos hôtes. (Il prit Jake par le bras et l'entraîna vers la porte.) Mesdames, dit-il aux trois hôtes de l'air qui les considéraient bouche bée, ce fut une grande joie. Le plaisir de votre compagnie fut plus agréable que tout ce que vous pouvez imaginer.

Il leur adressa un sourire charmeur et disparut avec Jake dans la nuit.

La base était calme. Pas de taxi à l'entrée principale. Ils saluèrent la sentinelle d'un geste et s'éloignèrent à pied. La main droite de Jake l'élançait, son crâne aussi. Mais c'était la main, l'important. Il la massa tout en marchant.

— Qu'est-ce qui s'est vraiment passé, là-bas ? demanda Flap.

— Le gros t'a traité de Nègre.

— Et tu l'as cogné pour ça ?

— Ouais. Ce connard l'a bien mérité.

Flap Le Beau rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Bon sang, Jake, t'es un sacré phénomène !

— Il était en rogne parce que tu monopolisais les filles.

Pour une raison ou une autre, Flap trouvait la chose irrésistible. Il se tordait de rire, à présent.

— Tu veux me dire ce qui est si drôle ? demanda Jake.

— C'est toi qui es marrant. Espèce d'andouille ! Tous ces mecs sont racistes. Même les femmes. Je n'allais nulle part avec elles. Aucune d'elles ne m'aurait suivi au pieu, même si j'avais été le Nègre le plus riche d'Amérique, même si j'avais eu, une queue longue de cinquante-cinq centimètres ! Elles vont rentrer en Australie et raconter leur grande aventure dans le moindre détail. Elles ont discuté et dansé avec un *Nègre* américain. « Oh, Mathilda, tu ne vas pas me croire, mais je l'ai même laissé me *toucher* ! »

Jake ne sut pas quoi répondre.

Un instant plus tard, Flap demanda :

— Tu penses que tu t'es cassé la main ?

— J'sais pas. Je ne crois pas. C'est peut-être foulé. Mec, j'ai descendu ce gros lard avec un gnon parfait. J'ai mis toute ma force dedans, en plein dans le menton.

— Il n'a plus bougé, ensuite. Je parie que c'est la première fois que quelqu'un le met K.-O.

— Merci d'être venu à mon secours, Kemo Sabe.

— Quand tu veux, Tonto. Quand tu veux. Mais t'aurais pu te casser la main en frappant ce type si fort.

— J'étais obligé. Il pesait vingt kilos de plus que moi. Si je lui avais seulement administré un gnon social du genre « tu-me-gonfles », il m'aurait tué.

— T'es un mec violent, Jake.

— J'ai eu beaucoup de mal à apprendre la propreté quand j'étais bébé.

Le lendemain matin, il prit vraiment conscience du dilemme auquel il était confronté. Nell Douglas était une belle femme, passionnée, équilibrée, intelligente, réfléchie... Et Callie McKenzie était une jolie femme, tout aussi passionnée et équilibrée, intelligente

et réfléchi... Il était amoureux de l'une et pouvait aisément tomber amoureux de l'autre. Mais celle qu'il aimait ne lui avait plus écrit depuis deux mois et lui avait fait clairement comprendre qu'il n'était pas à la hauteur.

Celle qu'il pourrait aimer n'avait pas l'air aussi difficile. Aucun doute que lorsqu'il la connaîtrait mieux elle le deviendrait – les femmes étaient ainsi. Mais elle ne l'était pas *maintenant* ! Et s'il n'était pas content, il pouvait toujours rester célibataire.

Hélas, le célibat n'attirait guère Jake Grafton. Pas quand on a une vingtaine d'années et qu'on est en pleine santé, pas quand la vue, l'odeur et le contact d'une femme vous font battre le sang aux tempes et trembler les genoux.

Il se laissa tomber dans le fauteuil de sa chambre, savourant les souvenirs de la nuit précédente. Les lèvres de Nell s'étaient posées sur les siennes, sa langue chaude et humide s'était introduite entre ses dents, ses seins avaient pesé contre sa poitrine, et ses cuisses s'étaient serrées contre les siennes tandis que ses douces mains de femme lui caressaient le dos. Dieu Tout-Puissant !

Il aimait aussi sa façon de parler. Cet accent australien était terriblement sexy. Des frissons couraient le long de sa colonne vertébrale en se souvenant comment les mots avaient sonné : « ... je risque de t'emmener avec moi jusqu'à mon petit lit de solitaire pour une nuit de sport. » Eh bien, ma fille, je voudrais que...

Mais non, je ne sais pas ce que je veux ! Bon sang !

Il en était toujours à se poser des questions lorsque la porte s'ouvrit sur Le Vrai McCoy. Le LSO entra en chancelant, s'écroula sur sa couchette et grogna :

— Réveille-moi la semaine prochaine. Je suis vidé. Pressé comme une éponge. Elle m'a ramolli à tous les sens du terme. Il y a femme chaude et *femme chaude*. Celle-là était thermonucléaire.

— Dure nuit, hein ?

— Elle n'a pas cessé de me coller au train. J'ai pas fermé l'œil. Pas cessé une minute ! Je suis si crevé que je peux à peine marcher.

— Suis heureux que t'aies finalement échappé à ses griffes malfaisantes.

— Jake, j'ai jamais imaginé qu'il existait des femmes de ce genre sur terre. L'Australie est simplement la nation la plus super de la planète, point final. Comment ils ont fait pour élever des femmes comme ça, là-bas, voilà le secret le mieux gardé de ce temps.

Jake acquiesça d'un air pensif et bougea sa main droite. Elle était douloureuse et un peu enflée.

— Je quitte la Marine, je m'arrange pour transférer mon abonnement au *Wall Street Journal* en Australie et je file vers le sud. Puisse la lumière froide et bleue de l'étoile Polaire ne plus jamais

croiser mon regard fatigué ! Désormais, c'est la Croix du Sud qui m'intéresse ! J'pars pour l'Australie voir si je peux baiser à en mourir avant mes quarante ans.

Sur cette déclaration, Le Vrai McCoy se retourna sur le côté et arrangea son oreiller. Jake consulta sa montre. Son premier petit ronflement se fit entendre exactement soixante-dix-sept secondes plus tard.

Ces femmes étaient-elles racistes ? Flap devait le savoir. S'ils disaient que ces trois hôteses l'étaient, c'était probablement vrai. Mais Nell ?

Et toi, Jake ? Est-ce que tu l'es ?

Aargh ! Gâcher une matinée à quai à se ronger les sangs pour des conneries pareilles !

Il s'empara d'un bloc-notes et se mit à écrire à ses parents.

La vedette des permissionnaires, pour les simples soldats, était un LCI[138], un bateau rectangulaire à fond plat avec une porte à l'avant qui s'abaissait pour permettre aux troupes de courir dans l'eau jusqu'à la plage. Jake l'avait souvent utilisé pour rentrer au porte-avions. Ce soir, cependant, comme il était vêtu d'une veste sport et qu'il avait mis une cravate, il ne voulait pas se faire tremper par les embruns. Il se dirigea donc vers la planche de débarquement des officiers, près de l'ascenseur 2. La yole du capitaine et le canot de l'amiral avaient été descendus sur l'eau, à l'arrière du hangar aviation. Dix minutes plus tard, il empruntait l'échelle et grimpait dans la yole.

Jake connaissait l'officier du bateau, qui appartenait à une flottille de combat ; il lui demanda donc s'il pouvait s'asseoir à côté du patron d'embarcation, sur le petit pont central. Il y fut autorisé avec un sourire et un hochement de tête. Les autres officiers s'installèrent à l'intérieur, dans les cabines avant ou arrière.

Depuis la masse stupéfiante du porte-avions qui les dominait comme une falaise, les marins leur lancèrent les amarres et le bateau se détacha du navire, décrivit un large cercle, puis se dirigea vers le débarcadère de la flotte américaine.

Ce soir, la mer était calme ; seule une faible houle agitait sa surface huileuse. La rougeur du ciel, vers l'ouest, déteignait sur l'eau, entre les bâtiments, et la faisait ressembler à du sang dilué.

La rade était pleine de navires à l'ancre : cargos, caboteurs, bateaux-citernes. Quelques rares chalands étaient encore en activité. La plupart des bateaux étaient immobiles sur l'eau – on aurait dit d'énormes statues d'acier dressées sur le lac d'un parc.

Mais on voyait des gens sur beaucoup d'entre eux. Alors que la yole traversait la rade, Jake les aperçut, assis sous des tauds, à l'avant des bâtiments ; parfois, ils s'affairaient autour de barbecues, ou ils

bavardaient et fumaient installés sur les plages arrière. C'étaient principalement des hommes, mais sur un navire soviétique, il vit trois femmes, solides, vêtues de robes qui leur descendaient au-dessous des genoux.

— Agréable soirée, n'est-ce pas ? dit l'officier à Jake, qui acquiesça.

Oh oui, une soirée splendide, la fin d'une de ces belles journées où c'était bon de vivre. Hélas, il était facile d'oublier la raison de tout cela, quelquefois, facile de perdre de vue que le but du jeu était de rester vivant, de profiter de l'existence, jour après jour, au rythme décidé par Dieu.

Jake Grafton s'imaginait aisément dans la peau d'autres personnes. Cela ne lui était pas arrivé beaucoup ces temps derniers, mais aujourd'hui, dans cette yole qui fendait les eaux du port, il contemplait les bateaux, autour de lui, et pouvait très bien se représenter à l'arrière de l'un d'entre eux, en train de fumer et de bavarder, tandis que le soleil descendait peu à peu sur l'horizon. Partir et travailler en mer, passer des soirées tranquilles au port avec des amis – voilà qui devait être très bien. Il pensa qu'il aurait été tout à fait capable de vivre de cette façon.

Peut-être dans une autre vie.

L'Intercontinental était un énorme hôtel moderne, construit sur une petite colline. Le hall ressemblait à une caverne de sept ou huit étages de hauteur. Des sols en marbre, des plantes en pot géantes, un bar surélevé entouré de fauteuils au milieu de la salle, toutes les nuances d'un somptueux rouge bourgogne, et les murs couverts de polyester – Beurk !

Jake s'installa au bar, dans un fauteuil en plastique rembourré ; on risquait le vertige quand on regardait les balcons, les uns au-dessus des autres, qui montaient jusqu'au plafond. Partout, des plantes tropicales pendaient d'innombrables cache-pot, si bien que l'on ne voyait que du vert... Du vert foncé, parce que la lumière était très faible.

— Grotesque, n'est-ce pas ? murmura une voix féminine.

Les yeux de Jake passèrent de la voûte sombre à la jeune femme qui arrivait vers lui. Il se leva et lui sourit.

— Ouais.

— Le décorateur qui a dessiné ce truc-là était certainement fou à lier, ajouta-t-elle.

Nell Douglas s'installa dans le fauteuil en face de lui. Un serveur se mit à rôder autour d'eux.

— Tu veux boire quelque chose ? lui demanda Jake poliment.

— Un verre de vin blanc, s'il vous plaît, dit-elle au garçon.

— Scotch avec des glaçons, fit Jake.

L'employé disparut derrière une grosse chose verte feuillue.

— Alors, comment s'est passé ton vol ?

— Secoué. Des orages au-dessus de la mer de Chine. Et toi, ta main ?

— T'es au courant ?

— Les autres filles n'ont parlé que de ça. Ton ami noir les a vraiment impressionnées.

— Flap bouge plutôt vite quand il veut. C'est pratique de l'avoir à proximité.

— Au moins si on a besoin de mettre des gens K.-O... Il est planqué quelque part dans les environs, juste au cas où ?

Vaguement mal à l'aise, Jake lui adressa un sourire poli.

— Non, je pense qu'il est descendu à terre plus tôt dans la journée, dans l'espoir d'escroquer des marchands d'opales. Et ma main va bien, merci.

Il agita ses doigts dans sa direction, faisant semblant de croire qu'elle s'y intéressait.

On leur apporta leurs verres, qu'ils sirotèrent un moment en silence. Chacun d'eux essayait de deviner l'humeur de l'autre.

Au bout d'un moment, Nell dit :

— C'est une espèce de tueur professionnel, n'est-ce pas, Jake ?

Ce commentaire fut comme une vitre qui explosait. Curieusement, Jake Grafton se sentit soulagé.

Ç'avait été un beau rêve, mais cette fille n'était pas Callie.

— *Tueur professionnel* ? J'imagine que tous les soldats le sont, répondit-il lentement, si tu veux considérer les choses sous cet angle. Moi, je suis dans les explosifs ultra-puissants. Je pilote des avions d'attaque, pas des long-courriers.

Il prit le bâtonnet à cocktail dans son verre et le mâchonna. Pourquoi mettaient-ils ces foutus machins dans un verre de whisky ? Il l'ôta de sa bouche et le cassa entre ses doigts tout en observant le visage de Nell.

— C'est de ma faute, poursuivit-il, pressé maintenant d'en finir. Un soldat australien a traité de Nègre le capitaine Le Beau. Il se trouve que c'est mon navigateur-bombardier et un ami. C'est aussi un homme admirable. Le fait que sa peau soit noire a à peu près autant d'importance que le gris de mes yeux. *Nègre* – ce mot est une insulte en Amérique, ici aussi. L'homme qui l'a prononcé le savait.

— En Australie, on n'a pas d'autres Noirs que les aborigènes.

— Je pense qu'il faut être américain pour comprendre.

— Peut-être.

Le serveur réapparut avec la carte de crédit de Jake et la note. Jake lui donna un pourboire, signa, empocha la carte et son reçu.

Le visage de Nell était trop calme. Sans expression.

Il était temps d'en finir.

— Tu veux qu'on aille dîner ?

Nell Douglas regarda autour d'elle, cherchant apparemment quelque chose à dire.

Finalement, elle posa son verre de vin sur la table et se pencha vers lui. Elle le regarda droit dans les yeux et répondit :

— C'était merveilleux l'autre nuit et je suis sûre que tu es quelqu'un de bien, mais on va s'en tenir là.

Il acquiesça d'un signe de tête et termina son verre.

— On a grandi dans deux parties du monde opposées..., ajouta-t-elle. (Elle se leva, lui tendit la main.) Merci pour le verre.

— Sûr.

Jake se leva à son tour et serra sa main.

Se frayant un chemin à travers la jungle en pots, elle se dirigea vers les ascenseurs.

— T'as baisé ? lui demanda Le Vrai McCoy, tard cette nuit-là, dans leur chambre, à bord du porte-avions.

— Elle a dit qu'on avait grandi dans deux parties du monde opposées.

— Espèce d'andouille, t'étais censé la sauter, pas discuter philosophie avec elle !

— C'est probablement mieux que ça se termine comme ça, répondit Jake, qui pensait à Callie.

Il avait désespérément envie de recevoir une lettre d'elle. Elle pouvait écrire n'importe quoi – du moment qu'elle mettait *quelque chose* dans une enveloppe et collait un timbre dessus.

Il décida de lui écrire, lui.

Il prit son bloc, grimpa sur sa couchette et régla la lumière. Et il commença. Réexaminant leur relation épisode par épisode, presque minute après minute, il déversa tout ce qu'il avait sur le cœur. Il s'interrompit au bout de huit pages.

Chaque mot était vrai, mais il n'enverrait pas cette lettre. Pas question de lui montrer que tout cela lui importait plus qu'à elle.

Tu n'iras pas bien loin avec les femmes si tu n'es pas prêt à prendre quelques risques..., pensa-t-il.

J'en ai ma claque, des risques ! Elle peut en prendre quelques-uns aussi, non ?

Jamais timide n'eut belle amie...

Si c'était important pour elle, elle écrirait. Fin de l'histoire.

Dans la soirée, la veille du départ du navire, le lieutenant-colonel Haldane convoqua Jake dans sa chambre. Message transmis par l'officier de permanence.

Flap était déjà là, installé dans le seul fauteuil de la pièce. Jake

s'assit donc sur la couchette du lieutenant-colonel. Flap lui tendit une feuille. C'était une lettre du commandant de la base de Changi. Bagarre dans le pavillon. Jake la lut en diagonale et la rendit à Flap, qui la repassa à Haldane. Celui-ci la jeta sur son bureau.

— Notre commandant a reçu ce courrier, dit-il. Il veut que je fasse une enquête, que je prenne des mesures et que je rédige une réponse qu'il signera. Qu'est-ce que vous pouvez me dire là-dessus ?

Jake raconta l'incident au colonel, sans rien omettre.

— Des commentaires, capitaine Le Beau ?

— Non, mon commandant. Je crois que M. Grafton a été exhaustif. Haldane grimaça.

— OK. C'est tout. Nous reprenons le NATOPS en salle d'alerte à sept heures trente. Je vous retrouve là-bas.

Les deux jeunes officiers sortirent et Jake referma la porte derrière lui.

Ils marchèrent un moment en silence dans la coursive, puis Jake demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? On n'est ni aux arrêts, ni candidats à la cale humide ?

— Naan. Haldane se confondra en excuses auprès de nos alliés, il leur dira qu'il nous a taillé des croupières, point final. C'était juste une petite bagarre mondaine et amicale. Quoi d'autre ?

Jake haussa les épaules.

— Ma main est toujours enflée.

— La prochaine fois, frappe dans les couilles.

CHAPITRE DIX-SEPT

Un matin, le groupe opérationnel leva l'ancre à l'aube et pénétra dans le détroit de Malacca. Avec Sumatra à leur gauche et la presqu'île de Malaisie à leur droite, les navires avançaient à vingt nœuds en direction de l'océan Indien, ou « IO » comme disaient les marins, qui prononçaient les deux lettres séparément.

Dans sa partie la plus étroite, le détroit de Malacca ressemblait à une large route liquide bordée de terre. Un grand nombre de pétroliers et de cargos circulaient parmi les bateaux de pêche éparpillés dans le

chenal – on en voyait toujours une demi-douzaine au moins à la fois.

Habituellement, dans les détroits, des marins s'agglutinaient sur le pont d'envol et sur l'îlot pour profiter du spectacle. Jake Grafton, bien sûr, était parmi eux ; debout à la proue, il regardait l'océan droit devant lui. Avec l'énorme masse du bâtiment dans son dos, c'était une sensation exceptionnelle – on avait l'impression d'être un oiseau de mer planant à vingt mètres au-dessus de l'eau, par un vent debout de vingt nœuds.

Ce matin, Jake observait, émerveillé, ce défilé de bateaux civils. Il avait mené suffisamment de missions de surveillance de surface en pleine mer pour savoir à quel point les océans de la terre étaient déserts. Il leur arrivait souvent, à Flap et à lui, de voler pendant deux heures sans apercevoir le moindre navire – dans un ciel infini et au-dessus d'une mer vide. Et pourtant, ici, les bâtiments fendaient l'eau marron comme autant de poids lourds fonçant bruyamment sur une autoroute.

Un siècle plus tôt, ces mêmes eaux accueillaient de grands voiliers. Debout à l'arrière du porte-avions, tout en observant ces navires, Jake Grafton, très romanesque, pensait à ces voiliers. Des clippers, qui partaient chercher en Chine une cargaison de thé quittaient l'Angleterre ou la côte Est des États-Unis, faisaient route au sud et franchissaient le cap de Bonne-Espérance, à la pointe méridionale de l'Afrique. Les marins ne s'approchaient de la côte que lorsqu'il faisait beau, pour apercevoir l'Afrique. Puis ils traversaient l'immensité de l'océan Indien et ils entraient dans ce détroit où ils découvraient la terre pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre ou l'Amérique. Passer ainsi des mois en pleine mer, s'occuper du navire, naviguer à la voile, prendre un ris à chaque tempête, regarder les officiers se positionner par rapport au soleil à midi et aux étoiles la nuit lorsque le temps le permettait, et puis entrer dans ce détroit après avoir fait la moitié du tour du monde par la mer – c'était là une grande aventure, une aventure dont on pouvait être fier, dont on se souvenait le reste de son existence. La Chine exotique était encore loin, mais ici les marins voyaient probablement les premières jonques, ces bateaux à voile et à fond plat chargés de toutes les marchandises de l'Orient. En ces lieux, deux mondes se télescopaient.

Jake observa les cargos et les pétroliers avec un intérêt renouvelé. Pourquoi ne pas prendre une licence de capitaine de marine marchande et passer de la marine de guerre à la flotte civile ? Oui, voilà quelque chose à envisager.

Là, à l'avant du porte-avions, avec ce vent humide jouant dans ses cheveux et l'odeur de la terre qui lui chatouillait les narines, tandis que le groupe opérationnel franchissait cet étroit passage entre deux océans, il s'étonna des dimensions extraordinaires de la planète, de la

diversité des êtres humains et de leurs vérités. La Marine des États-Unis était une part de tout cela, bien sûr, mais minuscule. Il y était resté confiné assez longtemps. Maintenant, il devait sortir et affronter la réalité.

Devant eux, au-delà de l'horizon, c'était l'océan Indien. Là-bas, au cours de leurs opérations en haute mer, ils voleraient sans la sécurité d'un terrain d'aviation à terre, vers lequel ils auraient été déroutés en cas de problème. Le navire serait à des centaines de kilomètres du continent, si bien que lorsque les avions auraient brûlé assez de kérosène et qu'ils en seraient à leur poids d'atterrissage, le carburant restant ne leur permettrait plus de rejoindre la terre ferme... Ils seraient *forcés* d'apponter. Des ravitailleurs leur fourniraient du kérosène pour quelques tentatives supplémentaires, mais cela ne changerait rien au scénario – chaque pilote serait finalement *obligé* d'accrocher un brin s'il ne voulait pas devoir s'éjecter au-dessus de l'océan.

L'aviation sur porte-avions n'avait rien d'une partie de plaisir. Il s'agissait d'être à la hauteur à chaque seconde. Car l'enjeu de cette guerre sans obus, c'étaient les vies humaines. Chaque pilote n'avait que ses capacités et ses connaissances pour rester vivant dans son combat – contre le temps, contre la malchance et les caprices du destin. Certains perdaient. Jake Grafton le savait, comme deux et deux font quatre.

Un jour, ce serait peut-être son tour.

Tout en y réfléchissant, il respira longuement l'air marin et y prit plaisir.

On ne peut jamais savoir.

Eh bien, il ferait de son mieux. C'est tout ce qui était en son pouvoir.

C'était Dieu qui lançait les dés.

Une nuit, Jake avait pris son tour de garde en salle d'alerte, en tant qu'officier de permanence de la flottille. Le premier lieutenant Doug Harrison se présenta devant lui. Il rentrait de mission. Il lui indiqua son temps de vol, lui tendit les piles de sa radio de secours – on les rechargeait dans un appareil qui se trouvait au-dessus du bureau de l'officier de garde –, puis il se laissa tomber dans le fauteuil du commandant. Jake annota le plan de vol et observa le pilote, dont c'était le premier déploiement. Son visage était terreux, luisant de transpiration.

— Vol difficile, hein ?

Harrison baissa les yeux et se massa le front d'une main.

— Non... T'as une cigarette ?

— Sûr.

Jake Grafton lui en tendit une, puis lui donna du feu.

Harrison tira deux ou trois bouffées, puis il dit doucement :

— Mais après l'appontage, j'ai failli basculer par-dessus bord en roulant mon avion.

— C'est sombre, sur le pont.

— Ouais. Jamais vu une chose pareille ! Pas la moindre lumière, un pont huileux, et de la pluie par-dessus la graisse... J'avais l'impression de rouler sur de la morve.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Le directeur du pont d'envol m'a pris en charge à l'avant, sur la catapulte 1, et m'a fait tourner. Il voulait me placer à l'arrière, sur la catapulte 2. Pendant cette manœuvre, je me suis retrouvé au-dessus de cette saleté d'océan tout noir... J'étais *sûr* que j'allais tomber, Jake. J'ai carrément failli me chier dessus ! J'te raconte pas de blagues. Une terreur pure et simple, ouais, deux cent pour cent de terreur. Je n'ai *jamais* flippé aussi fort dans un avion.

— Ah-ah.

— C'était un virage serré, je sentais la roulette de nez qui glissait, et le chien jaune me donnait le signal d'avancer avec ses bâtons, et le vide était *juste là* ! Et à cet endroit, y a même pas de surbot [139]. Tu vois comment l'avant s'interrompt d'un coup, exactement comme l'arrière ?

— Qu'est-ce que t'as fait, alors ?

— J'ai bloqué la roue gauche et j'ai donné un petit coup avec mon réacteur droit. L'avion a bougé d'une trentaine de centimètres. Je sentais ma roue gauche qui dérapait. Et pour couronner le tout, je sentais aussi le pont qui n'arrêtait pas de monter et de descendre. Chaque fois qu'il plongeait, j'avais le vomi au bord des lèvres. Puis le chien jaune a croisé ses bâtons et les ponev ont mis des cales à mon appareil. Quand j'ai quitté le cockpit, j'en ai pas cru mes yeux – ma roulette de nez était à *une vingtaine de centimètres du bord* ! Il faisait si sombre que j'ai dû me servir de ma torche pour m'en assurer. Elle n'avait pas la place de tourner. Et même si elle l'avait eue, c'est la roue droite du train principal qui ne serait pas passée – elle serait tombée dans le vide !

Harrison tira une longue bouffée de sa cigarette, puis reprit :

— Mon navigateur-bombardier ne pouvait même pas descendre du cockpit ! Le patron d'appareil n'avait pas la place de déplier son échelle. Il a été obligé de rester dans l'avion jusqu'à ce qu'ils spottent correctement l'Intruder.

— Pourquoi as-tu continué à rouler quand t'as compris que t'étais si proche du bord ?

Harrison ferma les yeux une seconde, puis il secoua la tête.

— J'sais pas.

— Moi, je sais, dit Jake Grafton d'un air catégorique. C'est parce que vous, les mules, vous obéissez au doigt et à l'œil. Doug, si tu ne sens pas un truc, ne le fais pas. Point final. T'as qu'un seul cul à perdre. *Le tien*.

Harrison acquiesça d'un signe de tête et tira sur sa cigarette. Son visage retrouvait lentement ses couleurs. Au bout d'un moment, il ajouta :

— T'as déjà vu les pilotes de RA-5C se déplacer sur le pont, la nuit ? Leur roulette de nez est à l'arrière du cockpit. Ils sont assis *au-dessus* de l'océan quand ils roulent leur Vigilante jusqu'au bord du pont et qu'ils tournent. J'pourrais jamais faire une chose pareille. Même en un million d'années. Rien que de les regarder, ça me fiche la chair de poule.

— N'obéis pas à un chien jaune si t'as l'impression qu'il y a un problème, dit Jake avec un grand sérieux. C'est pas la chute dans l'océan qui te tue, Doug, ni le moment où tu touches le fond, c'est de comprendre soudain que t'as *vraiment* été un foutu crétin !

Doug quitta la pièce d'un pas mal assuré, et Jake revint à ses notes sur les opérations aériennes sur porte-avions. Il les développait et les peaufinait avant de les faire taper à la machine. Il pensait les envoyer au chef LSO de la flottille d'entraînement des A-6 de la côte Ouest, la VA-128, à Whidbey Island. Certaines choses, là-dedans, pourraient peut-être leur servir pour leurs conférences.

Bon sang ! S'il ne démissionnait pas, ce serait vraiment bien de retourner à la VA-128, à la fin de ce déploiement ! Louer une petite maison sur une plage ou au sommet d'une falaise surplombant le détroit, voler, donner quelques cours et laisser la vie s'écouler. S'il ne démissionnait pas... Et si Tiny Dick Donovan acceptait de le reprendre. Pardonner et oublier.

Mais bien sûr qu'il démissionnait ! Finis les longs mois de solitude en pleine mer, les catapultages de nuit, les promenades autour de l'IO où l'on pourrissait tranquillement, fini ce...

Allen Bartow entra et s'approcha du bureau.

— Ce soir, quand t'auras terminé ici, on se fait un petit poker dans ma cabine. On a besoin d'un peu de monnaie pour le pot.

— J'ai encore un paquet de pièces de vingt-cinq cents que j'ai piquées aux mules la dernière fois que j'ai joué. J'les amènerai.

— Le dernier des grands miseurs !

Jake se promet de ne pas rater une seconde de cette fête.

Le rassemblement de nuit est l'un des exercices les plus difficiles de l'aviation militaire. Quand il fait noir, sous un ciel bouché, l'avion que l'on doit retrouver n'est qu'une minuscule tache de lumière, qui clignote faiblement dans un univers noir et vide. Sans horizon, ni

aucune autre référence visuelle, la seule façon de réussir ce tour d'adresse c'est de ne pas cesser un instant de surveiller ses instruments, tout en jetant de temps en temps un coup d'œil à l'appareil visé. La tentation, c'est de regarder trop longtemps l'avion, d'être trop absorbé par le relèvement[140] et la vitesse de rapprochement. Dans ce cas, on est dans la panade jusqu'au cou.

Cette nuit-là, Jake pensa que c'était bon. Il devait rassembler sur l'avion ravitailleur qui rentrait, à une altitude basse, à cinq mille pieds, dans le rayon des cinq miles autour du porte-avions.

OK, l'appareil était là, avec ses feux qui clignotaient faiblement.

— À dix heures, dit Flap.

— Roger, je l'ai.

— Il doit être à deux cent cinquante nœuds.

Jake vérifia sa vitesse. Trois cents nœuds indiqués. Il ralentirait au fur et à mesure de son approche. Mais pas tout de suite.

Le ravitailleur serait en virage à gauche, Jake fit tourner son appareil jusqu'au moment où son nez fut sur un angle de trente degrés par rapport à l'avion-citerne et où il le vit dans le quart droit de sa verrière, au-dessus de la chaussette de l'écran radar. Alors, il ajouta doucement un peu de direction à gauche et d'aileron à droite, pour garder son avion sur une position où il apercevait le ravitailleur. Quand l'avion visé était à droite, le rassemblement avec un A-6 était difficile, car le cockpit était très large, le NB étant assis à la droite du pilote. Cela signifiait que le bandeau d'éclairage de droite et l'arceau verrière étaient trop hauts, et qu'au moment de l'approche des deux appareils, ils empêchaient le pilote de voir l'avion visé s'il était légèrement en retrait de l'angle de relèvement[141], ou un soupçon au-dessus. Jake le savait. Il avait réussi plusieurs centaines de rassemblements de nuit et il connaissait, sans même avoir besoin d'y penser, les problèmes posés par cette manœuvre et les techniques nécessaires pour y remédier. Cette nuit, son expérience lui était utile.

Quelque chose clochait, cependant. Il vérifia ses instruments. Tout était OK. Pourquoi alors le ravitailleur se déplaçait-il sur la droite ? Instinctivement, il redressa ses ailes, vérifia de nouveau son horizon artificiel, son altimètre, son badin...

Oui, tout était OK. Et pourtant cet idiot allait vers la droite !

— Texaco, donnez votre direction.

— Zéro Deux Zéro.

Merde ! À présent, Jake comprenait. Il était toujours à l'extérieur de la trajectoire de rotation du ravitailleur, et non à l'intérieur comme il en était persuadé. Remettant ses ailes à niveau, il vola tout droit pour croiser par l'arrière la route de la nounou. Il se sentait un peu ridicule. Il avait *cru* qu'il se trouvait à l'intérieur !

Voilà, il y était, maintenant. Il vira pour placer son nez dans la

bonne position et se rapprocha de l'avion-citerne. Il vérifia les jauges, surveilla le relèvement, ralentit peu à peu... Deux cent quatre-vingts nœuds, voilà qui serait parfait. Cela lui laisserait trente nœuds pour l'approche...

Et le ravitailleur était... Jésus ! Il arrivait sur lui affreusement vite – *beaucoup trop vite* !

Il diminua sa puissance, tira les manettes des gaz, et...

— Surveille ton attitude !

Flap.

Jake suivit son conseil. Il était à quatre-vingt-dix degrés d'angle d'inclinaison et il passait quatre mille cinq cents pieds en descente.

Il remit ses ailes à niveau, et redressa son nez. Le ravitailleur fila à leur gauche comme une flèche.

— Je salope vraiment le boulot, cette nuit, dit-il à son NB.

— Fais un virage serré, vole à l'intérieur de sa trajectoire et puis rapproche-toi.

Jake obéit. Il était gêné – comme un bleu lors de son premier vol en formation de nuit. Pourtant, il ne fut certain de la direction de la nounou que lorsqu'il fut à moins de deux cents mètres d'elle et qu'il put clairement distinguer ses feux de position. Il ne se sentit de nouveau à l'aise qu'à ce moment-là.

Il manquait de concentration. Essayer de rassembler avec un seul feu clignotant, dans un univers sombre, sans aucun autre repère... Au mieux, c'était difficile – au pire impossible, si on n'y mettait pas toute son attention.

Flap sortit leur cône[142], tandis que Jake croisait derrière l'avion-citerne et remontait sur sa droite.

— Prends la tête annonça le pilote de la nounou, Chance Malzahn.

Jake lui répondit par deux petits coups d'alternat, tandis que Chance se laissait distancer.

Chance descendit légèrement et ne fut plus visible. Jake se concentra sur son pilotage. Il se maintint sur ce virage avec un angle d'inclinaison de vingt degrés, toujours sur le cercle des cinq miles autour du porte-avions, et il conserva parfaitement son altitude.

Quelques secondes plus tard, la lumière verte du tableau de ravitaillement s'éteignit et le compteur commença à indiquer en cliquetant la quantité de carburant délivrée. Leur système de ravitaillement fonctionnait correctement.

— Cinq Vingt-trois est *sweet*[143], annonça Flap au navire.

La lumière verte se ralluma. Malzahn était sorti de leur cône. Il remonta et vint se placer à la gauche de Jake.

— Reprends la tête, lui dit Jake, alors que Malzahn sortait son cône à son tour.

Cet entonnoir de ravitaillement ressemblait à un volant de badminton, large de quatre-vingt-dix centimètres. Il pendait à l'extrémité d'une manche de quinze mètres de long, à l'arrière et légèrement en dessous du sillage de la nounou. Pour recevoir du carburant, Jake devrait insérer dans le cône du ravitailleur sa perche de ravitaillement en vol, montée sur son nez à l'avant de son pare-brise, et obliger alors la manche à se rembobiner d'environ un mètre cinquante. Lorsque le tambour récepteur du ravitailleur avait récupéré la longueur prévue de la manche, des commutateurs électriques basculaient et permettaient de commencer le pompage du kérosène.

L'astuce consistait à mettre la perche dans le cône (ou panier). Généralement, si celui-ci était neuf, avec toutes ses plumes correctement positionnées, il restait presque immobile et il était assez facile à pénétrer. En revanche, s'il était endommagé, il avait tendance à aller et venir dans le sillage de l'avion et à se présenter comme une cible mouvante. Les turbulences qui faisaient rebondir les deux appareils ajoutaient à la difficulté. Et, bien sûr, il y avait le facteur « fesses serrées » – une vaste expérience avait prouvé que la tension du sphincter d'un pilote était directement proportionnelle à son niveau d'anxiété, *i.e.* plus celle-ci était importante, plus on serrait les fesses, et ainsi de suite...

Cette nuit, parce qu'il devait simplement se connecter au ravitailleur pour pomper son carburant en excès, le niveau d'anxiété de Jake était normal, voire légèrement en dessous de la moyenne. Son avion en avait « ras la gueule » – c'est-à-dire qu'il avait le plein de carburant. Et l'air était assez calme.

Le seul hic, c'était l'état du cône. Il dessinait d'une façon totalement aléatoire une sorte de petit huit.

Jake stabilisa son avion à environ trois mètres derrière lui et il le regarda danser un moment. Flap Le Beau l'éclairait avec sa torche.

— Ce petit salopard de marine est tordu, souffla Jake.

— Ouais.

À l'évidence, Flap débordait de compassion.

On avait vu des cônes flottants fêler des pare-brise à l'épreuve des balles, démolir du Plexiglas ou bloquer des réacteurs.

Jake Grafton observa celui-là avec beaucoup d'attention, attendit le bon moment, puis accéléra d'un coup et fit avancer sa perche à l'endroit où le cône, normalement, devrait se trouver lorsque celle-ci y arriverait.

Du moins l'espérait-il.

Par miracle, son calcul se révéla juste. La perche harponna le cône et s'y engagea. Il continua d'avancer jusqu'au moment où la lumière verte s'alluma au-dessus du passage du tuyau. Désormais, il volait à environ cinq mètres en dessous de la queue du ravitailleur et à trois

mètres derrière lui.

Tant qu'il resterait là et qu'il conserverait cette position, il pomperait du kérosène.

— T'en as six cents kilos, lui annonça Chance Malzahn.

Deux petits coups d'alternat, en réponse.

— Parfait, dit Flap, à propos de leur branchement.

Sa torche électrique n'avait pas tremblé une seule fois dans sa main.

Lorsque tout le carburant fut transféré, Jake se laissa distancer, puis remonta sur l'aile gauche de Malzahn et passa en tête, tandis que le ravitailleur rentrait son cône. Après avoir communiqué avec le contrôle de ravitaillement du navire, Malzahn réduisit ses gaz et prit un cap pour son approche sur le porte-avions.

À présent, Flap et Jake étaient Texaco – c'est-à-dire avion ravitailleur. Deux F-4 se présentèrent pour pomper une tonne de carburant chacun, puis ils virèrent et disparurent dans les ténèbres.

Jake plaça son appareil en station haute, à vingt mille pieds d'altitude, passa en pilotage automatique à une vitesse de deux cent vingt nœuds et se mit à tourner autour du porte-avions. Flap sortit alors un livre de poche et régla la lampe de sa planchette de bord. Jake détacha un côté de son masque.

— T'as déjà vu le visage des types que t'as tués ? demanda Jake.

Cela faisait presque une demi-heure qu'ils orbitaient autour du navire en station haute.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Jake Grafton prit son temps pour répondre.

— J'ai été descendu en décembre dernier. On s'est retrouvés au Laos. J'ai flingué trois gars avant qu'on nous récupère. Ils essayaient d'avoir notre peau – à mon NB et à moi – et l'un d'eux a réussi à me toucher. C'est comme ça que j'ai fini avec cette cicatrice sur la tempe.

— Ah bon.

— Je les ai éliminés, sinon c'est eux qui nous auraient eus, bien sûr. Et pourtant, j'en rêve parfois. Et quand je me réveille, je me sens mal fichu.

Flap Le Beau ne répondit pas.

— Quant aux bombardements..., poursuivit Jake, j'ai fait ça pendant mes deux déploiements. Ça a sûrement tué beaucoup de gens. Oh, la plupart du temps, on a démoli ce qu'on soupçonnait être des garages à camions et des merdes de ce genre. On a dû se débarrasser d'un certain nombre de fourmis et de lézards, et on a transformé quelques arbres en cure-dents. C'est comme ça qu'on avait surnommé ces missions : « missions cure-dents ». Mais, à l'occasion, on avait de meilleures cibles. Des trucs où il devait bien y avoir des gens, pas simplement des arbres dans la jungle et des chemins boueux

enjambant un ruisseau.

— Ouais.

— Vers la fin, quand on pilonnait vraiment le Nord, on frappait toutes ces merdes que Johnson et McNamara n'avaient pas eu l'idée – ou les couilles – de démolir six ans avant.

— C'était foutu de toute façon.

— Au cours d'une mission de soutien aérien rapproché de blindés, on m'a dit que j'avais tué quarante-sept personnes d'un coup. Quarante-sept ! Ça m'a tracassé un moment, mais c'était la nuit, et j'ai pas vu ces gens-là. Quarante-sept êtres humains avec un seul chargement de bombes... C'est comme si on lisait la nouvelle dans un journal ou dans un livre d'histoire... Aujourd'hui encore, ça ne me semble pas réel. En revanche ; j'ai pas oublié ces trois gars que j'ai descendus au Laos.

— Moi aussi, je revois des visages, murmura Flap.

Sous eux, une couverture nuageuse ininterrompue s'étendait dans toutes les directions. Le petit bout de lune était flou et quelques étoiles essayaient de briller à travers une couche légère de cirrus.

— Je me demande si ça s'arrêtera un jour... Si ces images finiront simplement par disparaître, dit Jake.

— J'en sais rien.

— D'une façon ou d'une autre, ça ne me semble pas juste d'avoir perdu cinquante-huit mille Américains et tué tous ces Vietnamiens, tout ça pour rien, dit Jake.

Flap ne répondit pas.

— Je n'aime pas être poursuivi par ces visages et me réveiller en sueur, poursuivit Jake. J'ai été obligé de faire ce boulot. Mais, bon sang...

Il voulait oublier le passé. *Tout* le passé. Le présent, ça allait, le vol, le navire et les hommes avec lesquels il partageait tout cela. Le futur, lui, l'attendait là, dehors, dissimulé quelque part dans le brouillard. Jake cherchait à atteindre *quelque chose*, quelque chose sur cette route qui disparaissait dans l'inconnu.

Il ne savait pas quoi. Il était prêt, pourtant, à entreprendre le voyage.

Sous la couche nuageuse, il pleuvait. À cinq mille pieds d'altitude, il n'y avait plus que deux ou trois miles de visibilité, et l'avion-citerne qui arrivait avait du mal à les trouver, même avec le guidage radio du Contrôle ravitaillement. C'était le genre de nuits où rien ne marchait correctement. Une fois que Texaco fut là, Jake se glissa derrière lui, observa le cône et s'avança. Il réussit à l'avoir en donnant un petit coup de gouvernail quand il fut tout près, et il l'enquilla [144].

Rien.

La lumière verte au-dessus du passage de la manche ne s'alluma pas.

— Est-ce qu'on pompe quelque chose ? demanda Flap à l'autre équipage.

— Non. Éloignez-vous un peu, qu'on puisse recycler le cône.

Jake diminua légèrement les gaz et se laissa distancer par la nounou. Sa perche de ravitaillement sortit du cône. Il déplaça son appareil vers la droite. Flap annonça à l'autre équipage qu'il pouvait recycler : celui-ci, alors, rentra complètement sa manche, puis la déroula de nouveau.

Jake rata le cône une fois. Puis il se stabilisa et l'atteignit à sa seconde tentative.

— Toujours pas de carburant.

— Contrôle ravitaillement, ici Cinq Deux Deux, nous sommes *sour*[145].

— Roger, Cinq Deux Deux. Délestez-vous. Dirigez-vous sur Deux Deux Zéro et descendez sur Un Point Deux[146]. Terminé.

— Cinq Deux Deux. Deux Deux Zéro et descente sur Un Point Deux.

— Texaco, ici Contrôle ravitaillement, dirigez-vous sur Deux Zéro Zéro et descendez sur Un Point Deux. Terminé.

Jake laissa glisser son appareil sur la gauche, et l'autre ravitailleur s'éloigna vers la droite. Celui-ci crachait déjà son carburant par les vide-vite de son réservoir principal et de ses ailes.

Il devait se débarrasser de neuf tonnes dans l'atmosphère. C'était dommage, mais on n'y pouvait rien.

Jake se mit sur la route demandée, et sortit ses aérofreins. Son nez s'abaissa. Lorsque son avion se stabilisa, il regarda, à sa droite, l'autre A-6 qui disparaissait déjà dans la pluie et l'obscurité. Puis il s'intéressa de nouveau aux instruments de son cockpit.

Cet univers d'aiguilles et de cadrans illuminé par des lumières rouges l'avait toujours fasciné. Faire bouger les aiguilles ne semblait pas tellement difficile – tant qu'on n'avait pas essayé. Mais au cours de nuits comme celle-ci, quand on se sentait à moitié mort de fatigue et qu'on avait du mal à se concentrer, c'était une vraie torture. Toutes ses interventions étaient trop ou pas assez importantes. Ça le rendait fou.

Ces aiguilles vicieuses se jouaient de lui. *Tu es trop haut...*, lui murmuraient-elles, *trop rapide...* *Tu n'es pas dans la trajectoire...* *Maintenant tu es trop bas...* Pour les faire bouger, il devait vraiment manœuvrer dur et tenir très précisément compte de leurs messages. La plus légère inattention, le plus petit relâchement de sa concentration, et les aiguilles lui échappaient.

Le contrôleur le plaça dans l'un des créneaux de percée encore

disponibles^[147] qui se remplissaient rapidement. La radio l'en informait tandis qu'il se démenait avec ses aiguilles. Le temps était encore pire que ce que la météo avait prévu. La pluie gênait terriblement, la mer fraîchissait, et un F-4 avait déjà bolté deux fois. La terre la plus proche était à cinq cent quarante-deux miles au nord-ouest. Et il n'y avait plus aucun ravitailleur *sweet* dans les airs.

— Pas vrai que c'est merveilleux, la paix ? murmura Flap.

— Check-list d'appontage, annonça Jake.

Ils se lancèrent aussitôt dans leurs vérifications. Ils étaient trop lourds et ils se débarrassèrent de sept cent cinquante kilos de carburant pour atteindre le poids d'appontage correct. C'était dingue que le seul ravitailleur encore *sweet* fut obligé de vidanger pour apponter au lieu de se mettre en procédure Faucon et d'aider l'équipage de ce Phantom ! Mais notre rôle n'est pas de se poser des questions, notre rôle, c'est obéir, ou...

À un mile et demi devant lui, il aperçut le porte-avions, tache minuscule de lumières rouges qui égayaient un univers mort.

Flap annonça la *meatball* à Six Point Zéro.

— Roger, *meatball*.

Jake reconnut la voix de Le Vrai McCoy, qui ajouta :

— La plate-forme bouge, Jake. Surveille ton alignement.

Il avait la *meatball* bien au centre. Il resta fermement sur elle et, inclinant juste un peu les ailes, il chercha à prendre l'axe de la piste à sa droite, et joua de ses deux manettes des gaz individuellement pour éviter les corrections trop brutales.

Un écran d'eau inondait la verrière, mais les événements chasse-pluie nettoyaient son pare-brise.

C'était tout un art de jouer des manettes des gaz sur la *meatball* – il convenait de les déplacer indépendamment l'une de l'autre avec légèreté, tout en sachant à quel moment les utiliser ensemble.

Cette nuit, Jake s'en tira correctement. Le pont se rapprochait, la *meatball* restait bien centrée, l'alignement était bon, l'aiguille de l'angle d'incidence était là où elle devait se trouver... et ils accrochèrent le brin numéro 3.

— Un coup de chance..., dit Jake à Flap tandis que leur avion sortait de la zone d'appontage.

On le fit rouler jusqu'à un emplacement par le travers de l'îlot, où une demi-douzaine de carbus les attendaient avec une manche de ravitaillement. Jake ouvrit la verrière, tandis que le chef de piste de la flottille grimpait à son échelle. Jake sentit alors le vent sur sa peau, et la pluie glacée.

— On va vous ravitailler moteurs tournant et vous catapulter de nouveau, lui cria l'homme dans le vacarme des réacteurs. Vous êtes la seule nounou disponible.

D'un signe du pouce, Jake lui signifia qu'il avait compris.

L'homme redescendit et replia l'échelle, tandis que Jake refermait sa verrière. Autant éviter de se mouiller. Le sergent leva les deux pouces à son intention et, contournant l'avion, se plaça du côté du NB pour surveiller l'opération de ravitaillement. Jake bascula le commutateur pour dépressuriser les réservoirs. Le ravitaillement allait prendre un certain temps. Il leur fallait dix tonnes pour le plein – et les pompes du navire ne débitaient qu'une tonne à la minute.

Il était fatigué et ses fesses étaient engourdis, mais c'était pourtant agréable d'être assis là, dans ce cockpit chaud et confortable. De leur position élevée, près de la limite sécurité, ils étaient aux premières loges. Les avions surgissaient de la pluie et de l'obscurité et appontaient avec violence. Deux d'entre eux accrochèrent un brin, puis un Phantom bolta, sa crosse allumant une pluie d'étincelles sur toute la longueur de la zone d'appontage. C'était la troisième fois que ce gars boltait.

Ah, oui, ce cockpit confortable, où tout fonctionnait exactement comme prévu, et cette pluie qui crépitait sur le Plexiglas et y dessinait des ruisseaux estompant la lumière...

Il était fatigué, mais pas trop. D'une douce fatigue.

Il détacha son masque et le laissa pendre sur sa poitrine, puis il ôta son casque et se massa le visage et le crâne. Il essuya sa transpiration puis remit son casque.

Les minutes s'écoulaient et les jauges de carburant indiquaient fidèlement les quantités de kérosène avalées par l'avion.

Ils se ravitaillaient toujours lorsque le F-4 qui avait bolté trois fois sortit de l'obscurité et accrocha finalement le brin numéro 2.

Le pilote alluma la postcombustion au moment où son nez se releva. Deux dards chauffés à blanc jaillirent une seconde de ses tuyères avant de s'éteindre, aveuglant tout le monde sur le pont.

Deux minutes plus tard, un A-7 emportant une nacelle de ravitaillement, fixée à un point d'emport d'aile, roula depuis le parking jusqu'à la catapulte 2 et fut lancé sans problème. Cette nuit, apparemment, les responsables des opérations aériennes souhaitaient avoir là-haut des réserves supplémentaires de carburant.

Jake et Flap furent enfin prêts. Réservoirs pressurisés. Échelles, d'embarquement repliées, panneau de ravitaillement fermé, sièges armés... Et ils roulaient vers la catapulte 2, la catapulte avant gauche.

Ailes dépliées, volets et ailerons sortis pour le décollage, commandes brassées, avion dans le sabot. Un choc au moment où la barre de retenue arrive à sa pleine extension, puis un second choc quand le sabot est tensionné. Freins desserrés, manettes des gaz en butée.

Tout en surveillant les moteurs qui montaient vers la pleine

puissance, il releva la poignée de catapultage et plaça la paume de sa main derrière les manettes des gaz ; il sentit l'avion trembler tandis que les réacteurs avalaient d'énormes quantités d'air humide et les recrachaient par les tuyères contre le déflecteur de jet (le JBD). Débit du carburant normal, augmentation correcte des températures, tours minute à cent pour cent sur le réacteur gauche, une fraction au-dessus sur le droit. Fluide hydraulique normal, tout était OK.

Jake brassa de nouveau les commandes, jeta un coup d'œil à son tableau de bord, s'assura que Flap avait pointé sa torche sur le gyro de secours...

— T'es prêt ?

— On peut y aller ! dit Flap.

Du pouce gauche, il donna une chiquenaude au commutateur principal des feux extérieurs, à l'extrémité de la poignée de catapultage.

La goupille de retenue cassa. *Il la sentit s'ouvrir.* Puis vint le tir – la violente secousse d'une terrifiante accélération pendant un quart de seconde environ.

Et, soudain, il comprit qu'il y avait un problème. *Bon Dieu, l'avion accélérerait toujours, mais foutrement trop lentement !*

Il était peut-être à trente nœuds lorsqu'il lâcha la poignée de catapultage et coupa les gaz. Automatiquement, il sortit les aérofreins des saumons d'aile. Ses pieds appuyèrent en haut des palonniers, bloquant les deux freins.

Ils avançaient toujours, ils glissaient sur le pont mouillé et graisseux. Ils fonçaient dans un bruit d'enfer vers l'avant, vers l'arrondi du pont, vers le bord de l'abîme.

Jake poussa la manette gauche des gaz au cran ralenti, et coupa ainsi l'alimentation en carburant de ce réacteur.

Il libéra le frein gauche et engagea la direction de la roulette de nez. Il ramena brusquement les palonniers au neutre, puis complètement à droite. Cela obligerait la roulette de nez à tourner à droite si le sabot ne la retenait pas. Mais elle refusa de répondre à la manœuvre.

Ils roulaient encore, mais plus lentement. Le bord était là, qui arrivait vers eux... Il ne leur restait que quelques secondes.

Il débloqua les deux freins, engagea de nouveau la direction de la roulette de nez et mit, d'un coup sec, les palonniers à l'extrême gauche. Il sentit alors l'avion réagir un peu. Son nez commença à tourner à gauche.

Il appuya à fond sur les freins.

Reste-t-il assez de pont, devant nous, reste-t-il assez de pont... ?

Une explosion à côté de lui.

Flap s'était éjecté. Des fragments de Plexiglas éclaboussèrent

l'intérieur du cockpit.

Il glissait tout en tournant à gauche, mais il glissait toujours... Il sentit la roue gauche du train principal, puis la roulette de nez, buter contre le surbot, il sentit la queue tourner vers l'avant du navire...

Et l'avion s'immobilisa enfin.

À sa droite, Jake ne voyait rien, hormis l'obscurité. La roue droite du train principal devait être *vraiment* au bord du pont d'envol !

Il respira profondément.

Sa main gauche était agrippée à la poignée d'éjection de secours, entre ses jambes. Il ne se souvenait pas à quel moment il l'avait saisie. Il la lâcha prudemment.

Le Plexiglas, du côté droit de la verrière, avait disparu. Son NB était passé à travers. Il n'y avait plus qu'un emplacement vide à l'endroit du siège.

Flap était-il vivant ?

Jake verrouilla ses freins et rentra les volets et les ailerons ; il regarda son indicateur pour s'assurer qu'ils manœuvraient correctement. Feux extérieurs éteints. Du coin de l'œil, il vit des gens, une foule de gens, qui couraient vers lui. Il les ignora.

Une fois ses volets et ses ailerons relevés, il déverrouilla les ailes et les replia. Des bouffées de vent entraient par la verrière brisée... et la pluie. Il sentait les gouttes sur son cou.

L'avion bougeait-il ? Il n'en avait pas l'impression.

Mais s'il ouvrait sa verrière, il ne pourrait plus s'éjecter : le siège, en effet, était positionné pour passer à travers le Plexiglas. Et quand la verrière était relevée, son arceau d'acier se trouvait exactement au-dessus du siège – et cela le tuerait en cas d'éjection. Pourtant, si l'avion passait maintenant par-dessus bord, il lui faudrait s'éjecter ou plonger dans cette mer charbonneuse.

Il commençait à ressentir le contrecoup des événements. Il se mit à trembler.

Un chien jaune essayait d'attirer son attention. Un doigt en travers de la gorge – le signe de couper ses réacteurs.

Devait-il ouvrir la verrière ?

Il ne savait pas ; alors, il coupa les gaz du réacteur droit, et resta là à écouter le moteur qui mourait.

Quelqu'un, décidant pour lui, souleva la verrière de l'extérieur. Un sergent se pencha dans le cockpit.

— Vous pouvez sortir maintenant, monsieur. Verrouillez votre siège.

— On a immobilisé l'avion ?

— Oui, monsieur.

Il dut se forcer à bouger. Il verrouilla les deux poignées d'éjection,

au-dessus de sa tête et entre ses jambes. Il plongeait les mains vers le plancher et batailla dans le noir avec les boucles Koch de ses jambières^[148]. Voilà. Il était libre.

Il commença à bouger, puis il se souvint des attaches rapides de son masque à oxygène et de son casque. Il les ôta et essaya de se lever.

Il tremblait trop. Il agrippa la poignée, et posa une jambe sur l'échelle, tout en s'efforçant d'ignorer le gouffre obscur qui s'ouvrait à sa droite et devant lui. Là, à trois mètres au-dessus du pont, tout près du bord, il avait l'impression qu'il allait vomir.

Des mains se tendirent vers lui et l'aidèrent à conserver son équilibre tandis qu'il descendait l'échelle d'embarquement.

Quand il posa le pied sur le pont, il regarda la roue droite de son train principal. Elle était à une trentaine de centimètres du bord. La roulette de nez était coincée contre le surbot, et la ferrure de catapultage tordue.

— Où est mon navigateur ? demanda-t-il au chien jaune.

Le marin indiqua l'arrière du pont d'un geste de la main, et Jake vit une tache blanche – le parachute, étalé sur la queue d'un A-7. Flap avait atterri sur le pont. Il n'avait pas plongé dans l'océan.

Le soulagement l'assomma comme un coup de marteau. Il chancela. Deux hommes le retinrent.

Son masque se balançait sur le côté de son casque, et il eut juste le temps de l'écarter pour éviter de le maculer du vomi brûlant qui jaillit de sa gorge.

Puis il se dirigea vers l'îlot, vers ce parachute drapé autour du Corsair à cent cinquante mètres de là. Il repoussa les deux marins qui voulaient l'aider.

— Je vais bien, je vais bien, c'est OK ! grommela-t-il.

Un A-7 émergea de la pluie et apponta.

Flap était là. Il arrivait vers lui. Quand il aperçut Grafton, il ouvrit les bras en grand et continua à avancer.

Un instant plus tard, les deux hommes s'étreignaient avec violence.

En salle d'alerte, le lieutenant-colonel Richard Haldane visionna cinq ou six fois l'accident grâce à l'enregistrement de la PLAT, tout en écoutant Jake Grafton et Flap Le Beau lui faire le récit de leur aventure.

Les deux hommes étaient euphoriques – ils avaient craché au visage du Diable et lui avaient échappé pour pouvoir raconter leur histoire. Ils décrivirent les événements en détail à leurs auditeurs qui partageaient leur joie.

La vie est géniale, pas vrai ? C'est pas super d'être encore là, à bavarder et à rigoler, après un voyage aux portes de la mort ?

Une demi-heure plus tard, Haldane se rendit chez les spécialistes

de la maintenance. Il écouta leurs explications avec soin, posa quelques questions, puis alla au pont hangar pour examiner personnellement la ferrure de catapultage de nez du 523.

Apparemment, la barrette cassante avait cédé trop tôt, une fraction de seconde avant l'ouverture complète des valves de lancement, ou peut-être juste au moment où celles-ci avaient commencé à s'ouvrir. Le KA-6D, à pleine puissance, s'était un peu déplacé vers l'avant, ce qui avait créé un espace – quelques centimètres, pas plus de six – entre la barre en T de la ferrure de catapultage et le sabot. Puis ce dernier s'était déclenché, tandis que la vapeur venait frapper l'arrière des pistons de la catapulte. À l'impact du sabot, la ferrure de catapultage s'était probablement fissurée. Elle avait tenu environ un mètre, le long de la catapulte, puis elle avait cédé...

Libérés des vingt-sept tonnes de l'appareil, les pistons avaient accéléré dans les deux cylindres jumeaux de la catapulte, comme deux missiles guidés enchaînés l'un à l'autre. La vapeur surchauffée leur avait fait traverser les balais chronographes, un mètre cinquante avant les freins à eau, à une vitesse de deux cent sept nœuds.

Avec un fracas prodigieux, ressenti dans tout le porte-avions, les tiges coniques des pistons avaient pénétré les freins à eau, en avaient évacué *la totalité* de l'eau, et s'étaient amalgamées aux freins eux-mêmes. L'ensemble du mécanisme (freins, tiges et pistons) s'était instantanément transformé en une énorme masse fumante d'acier tordu.

La catapulte 2 était désormais hors service pour le reste de ce déploiement.

Le lieutenant-colonel Haldane s'intéressa moins au sort de la catapulte qu'à la succession des événements à bord du 523 après le déclenchement de celle-ci. Une analyse très précise de la bande vidéo de la PLAT montrait que l'avion s'était immobilisé exactement six secondes et un dixième après son lancement. La catapulte avait une longueur totale de quatre-vingts mètres et finissait six mètres avant le vide : l'avion avait utilisé ces quatre-vingt-six mètres pour s'arrêter. Le navigateur-bombardier, lui, s'était éjecté trois secondes et huit dixièmes après le tir.

Le lieutenant-colonel Haldane se dit que c'était un miracle, rien de moins, que Jake Grafton ait réussi à immobiliser son avion juste avant de plonger dans l'océan.

Assis à son bureau, dans sa chambre, il pensa à Jake Grafton, à ce qu'il avait dû ressentir en essayant de stopper cet avion qui se ruait ainsi vers la proue et, au-delà, vers l'obscurité du vide. Oh, il avait entendu Grafton le raconter, mais déjà à ce moment-là, alors que c'était encore tout récent, Grafton avait revêtu le manteau d'humilité de rigueur :

— Malgré tout ce que j'ai fait correctement, j'ai survécu – par miracle. C'est un coup de pot. Et vous tous, les pécheurs, notez que, dans les moments critiques, une vie honnête et la prière, ça paye...

La plupart des pilotes se seraient éjectés. Après y avoir soigneusement réfléchi, Haldane conclut que *lui aussi* l'aurait fait. Il aurait attrapé la poignée de secours entre ses jambes et il aurait tiré dessus de toutes ses forces !

Mais Grafton en avait décidé autrement et il avait sauvé son avion. La chance, Haldane le savait très bien en dépit de toutes les conneries que Grafton avait racontées en salle d'alerte, avait joué un rôle minime là-dedans.

Aurait-il dû s'éjecter ? Le département de la Marine aurait pu commander un autre A-6 chez Grumman, pour huit millions de dollars – mais pas un nouveau pilote expérimenté et super-entraîné. Car il faut des millions de dollars et des années de travail pour produire un tel pilote ; et pour qu'il ait, en plus, une expérience du combat, il faut une guerre, ce qui est irréalisable en temps normal, puisqu'un important pourcentage de la fine fleur des sociétés libérales de la planète ne saurait approuver les guerres menées dans un but d'entraînement.

Ouais, Jake Grafton aurait dû s'éjecter. Exactement comme Le Beau.

Toute personne raisonnable, sirotant une tasse de café dans une chambre bien éclairée, sûre et confortable, en serait arrivée à cette évidente conclusion. C'est si merveilleux, la sagesse rétrospective !

Mais cette personne raisonnable se serait plantée.

Car les grands pilotes trouvent toujours un moyen de survivre. Instinctivement, ils adoptent une ligne de conduite – parfois en flagrante violation des règlements – qui leur permet de rester en vie.

Et, dans le cas présent, le fait le plus évident était sans doute le plus important : Jake Grafton était toujours en vie et il n'était pas blessé.

S'il s'était éjecté... Eh bien, qui pouvait dire comment la chose aurait tourné ? Son siège aurait pu mal fonctionner, il aurait pu plonger dans l'océan et se noyer, se briser le cou en retombant trop vite sur le pont d'envol ou sur un avion. Le Beau avait eu beaucoup de chance et l'admettait volontiers, il l'avait même déclaré en salle d'alerte :

— J'ai eu plus de veine que de talent.

Grafton, lui, avait du talent.

Il avait sauvé sa peau *et* son avion. Mieux : en salle d'alerte, ensuite, il n'avait pas été le moins du monde sur la défensive, il avait expliqué d'une façon claire et convaincante pourquoi il avait fait ce qu'il avait fait, puis il avait écouté sérieusement une avalanche de

conseils gratuits – du genre « voilà-ce-que-tu-aurais-dû-faire ». L'éjection de Flap ne le choquait pas. Il ne condamnait personne et n'avait aucun regret.

Haldane aimait ça, il avait pris plaisir à observer et à écouter cet homme, solide comme le roc, dont la confiance en soi semblait inébranlable. Grafton croyait en lui-même, et cette foi-là était contagieuse. On se demandait ce qu'il aurait été incapable d'affronter.

Le lieutenant-colonel fouilla dans le tiroir du bas de son bureau et ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait. C'était une lettre personnelle du commandant de la VA-128, Dick Donovan. Il la sortit de son enveloppe et la relut, avec soin, pour la quatrième ou cinquième fois.

Je vous envoie l'officier subalterne le plus prometteur de la flottille, le lieutenant Jake Grafton. C'est l'un des deux ou trois meilleurs pilotes que j'aie rencontrés dans l'aviation de Marine. Il semble posséder l'instinct de ce qu'il faut faire dans un cockpit – ce petit plus que l'on ne pourra jamais enseigner.

Mais il réagit comme on peut l'attendre de quelqu'un de son âge et de son rang. Gardez un œil sur lui. Il a son caractère et rien sur cette terre ne lui fait peur. C'est à la fois bon et mauvais, et je suis sûr que vous serez d'accord avec moi. J'espère qu'il se calmera avec le temps et l'expérience. Vous pouvez ne pas partager mon analyse, mais plus je le vois, plus je suis convaincu que ce jeune homme est capable de grandes choses et qu'il assumera un jour d'importantes responsabilités.

Je souhaite le récupérer à la fin de votre déploiement.

Le lieutenant-colonel Haldane remit la lettre dans son enveloppe, puis il prit un bloc et son stylo. Il n'y avait pas encore répondu et le moment lui semblait bien choisi pour le faire.

Donovan n'allait pas être heureux d'apprendre que Grafton démissionnait, mais personne n'y pouvait rien. Cette décision lui appartenait, et à lui seul. Quel dommage, pourtant ! Car Donovan avait raison : Jake Grafton avait un rare talent, plein de promesses inhabituelles.

Lorsque la poussée d'adrénaline fut retombée, et que la foule de la salle d'alerte se fut calmée, Jake et Flap étaient montés au carré décontracté, à l'avant, entre les catapultes de proue. Un peu plus tôt, Flap était allé à l'infirmerie où on lui avait soigné quelques petites coupures causées par le Plexiglas.

— Teinture d'iode et pansements..., dit-il à Jake avec un sourire. Je me suis déjà blessé davantage en me rasant. Mec, tu parles d'une veine !

Au comptoir, chacun d'eux commanda un « glisseur », un gros cheeseburger si gras qu'il vous descendait tout seul dans la gorge. Avec un verre de lait et une barquette de frites, ils s'assirent l'un en face de l'autre à une longue table dont la nappe était tachée.

— Je n'ai pas cru que tu l'arrêteraies, murmura Flap entre deux bouchées.

— T'as fait ce qu'il fallait, mec, lui répondit Jake. Si j'avais pas réussi à dévier mon avion, j'aurais été obligé de m'éjecter, moi aussi.

— Bon, on est toujours vivants, et en un seul morceau. Tout est pour le mieux.

Jake acquiesça d'un signe de tête et but une nouvelle gorgée de lait. Il était toujours légèrement nauséux sous l'effet du stress, mais le lait et le « glisseur » arrangèrent les choses.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise et rota. Oh oui, il y aurait eu beaucoup à dire sur le fait d'être encore en vie !

Quand il eut regagné sa chambre, il resta un moment à observer autour de lui des choses ordinaires, des choses qu'il voyait tous les jours, auxquelles il ne prêtait plus guère d'attention. Lorsqu'on a regardé le fond de l'abîme, les objets quotidiens paraissent beaucoup plus... neufs. Il s'assit dans son fauteuil et en savoura le confort, il observa les ombres immobiles dessinées par la lumière de sa lampe dans les coins de la pièce. Il écouta les grincements et les gémissements du navire, il examina d'un œil nouveau les photos de ses parents et de Callie, sur son bureau.

Il fit tourner la roulette de son coffre, et ouvrit la porte. La bague était là, cette bague de fiançailles achetée pour Callie en décembre dernier, à bord du *Shiloh*. Il la tint un moment devant lui, de façon à faire jouer la lumière sur le petit diamant. Puis il la rangea de nouveau. Sans vraiment y penser, il sortit son revolver d'une poche de sa combinaison de vol et le posa à côté de la bague, avant de refermer la porte.

Il devait prendre une décision à propos de cette femme.

Mais laquelle ?

Ce n'était pas comme s'il l'avait attrapée à l'hameçon et qu'il n'avait plus qu'à la remonter. À vrai dire, c'est *elle* qui l'avait ferré, et elle ne savait pas encore s'il était une bonne prise ou pas.

Mais que faire ? Lui écrire et lui jurer un amour éternel ? Lui promettre de la rendre heureuse ? Trouver le chemin de son cœur avec des lettres où il lui révélerait ses pensées les plus intimes ?

Non. Il fallait lui parler doucement, lui parler de ce dont il rêvait... Si seulement il avait le moindre rêve à raconter.

Il se sentait vide. Tous les gens, dans la vie, ont une destination en tête : ils s'y rendent à des vitesses différentes, mais ils sont en route.

C'était rageant. Y avait-il quelque chose qui n'allait pas chez lui ?

Quelque anomalie mentale ? Callie l'avait-elle découverte ?

Pourquoi ne comprenait-elle pas ?

Il pensa à elle un moment, tout en écoutant les bruits du bateau, puis il s'empara d'un bloc et d'un stylo. Il data sa lettre et commença : « Chers maman et papa... »

Quand il eut terminé, il n'avait toujours pas sommeil, alors il prit une douche chaude et enfila des vêtements propres, une tenue de service courant bien amidonnée, et il sortit, refermant la porte à clef derrière lui. Il n'y avait plus grand monde dans le bateau, à cette heure-ci. On avait récupéré le dernier appareil. Les marins avaient regagné leurs couchettes et quelques aviateurs irréductibles regardaient encore des films. Il jeta un coup d'œil dans quelques salles d'alerte, pour voir s'il connaissait certains de ces noctambules. Non – personne avec qui il avait envie de parler.

Il fit une halte dans les cabines de frein et regarda des marins qui s'occupaient de ces mécanismes. Au bureau de la PLAT, il visionna plusieurs fois son accident ; puis il erra dans les espaces des catapultes, où de jeunes appelés, sous les ordres de quartiers-mâîtres, travaillaient encore sur leurs machines. Au CATCC, l'équipe de nuit s'affairait autour d'une console radar démontée.

Dans l'atelier d'avionique de la maintenance aviation intermédiaire, on réparait des ordinateurs et des radars d'avion. Cette zone du bateau bénéficiait de l'air conditionné, et les lumières y restaient allumées vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les techniciens employés ici ne voyaient jamais le soleil, ni cet univers de vent, de mer et de ciel où ce matériel était utilisé.

Finalement, sur un coup de tête, il ouvrit la porte du bureau du département aérien. Le dirchef Muldowski était seul. Lorsqu'il aperçut Jake, il s'exclama :

— Hé, compagnon ! Entre et jette l'ancre un moment !

Jake se servit une tasse de café et planta ses coudes sur la table, en face du bosco. Il y avait des piles de papiers un peu partout devant lui.

— T'as fait du bon boulot, sur cette catapulte.

— Merci, bosco.

— J'ai attendu et attendu que tu t'éjectes. J'ai pensé que t'avais trop tardé.

— Pendant une seconde, moi aussi.

Ils discutèrent un moment, et quand la conversation languit, Jake demanda :

— Pourquoi t'es resté dans la Marine, bosco ?

Muldowski se laissa aller contre son dossier et attrapa sa blague à tabac. Lorsque sa pipe fut allumée et qu'elle tira bien, il répondit :

— Le monde des civils est trop petit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils se dégottent un boulot, ils habitent dans une banlieue, ils font leurs courses dans les mêmes magasins toute leur vie. Ils vivent dans un petit univers d'amis, de travail, de famille. Ces univers-là sont trop étroits pour moi.

— Voilà qui mérite réflexion, répondit Jake.

Il termina son café, et jeta la tasse en plastique dans une corbeille à papiers.

— Évite de balancer un de ces coucous à la baille, Grafton. Parce que, quand on y va, on y va.

— Sûr, bosco.

CHAPITRE DIX-HUIT

Un groupe opérationnel soviétique apparut à l'horizon un dimanche de fin novembre.

Le *Columbia* n'avait pas de vols prévus ce jour-là, si bien qu'il y avait beaucoup de monde sur le pont d'envol lorsque Jake Grafton y monta, lui aussi, pour jeter un coup d'œil. Un vent violent du sud-ouest déchirait les crêtes des vagues, hautes de quatre à cinq mètres, et les embruns couvraient la mer, sous un ciel bleu bien dégagé. Le tangage du *Columbia* était perceptible. L'avant du destroyer le plus proche disparaissait parfois dans une explosion d'écume.

En arrivant sur le pont, Jake tomba sur Le Vrai McCoy.

— Où sont-ils ? lui demanda-t-il.

McCoy tendit la main et Jake aperçut six navires de guerre gris, qui avançaient en formation serrée et se rapprochaient des bâtiments américains, sur un angle de relèvement à bâbord, à quatre ou cinq miles de distance. Les bateaux américains n'allaient qu'à dix nœuds environ, à cause de l'état de la mer, mais les Russes faisaient au moins le double. Même à cette distance, on les voyait se cabrer et plonger dans les vagues. Leurs poupes se soulevaient au-dessus de l'océan, puis retombaient avec violence, dans des cascades d'eau qui balayaient leurs ponts et se brisaient contre les affûts de leurs canons.

Ils semblaient arriver droit sur le *Columbia* qui, comme d'habitude, se trouvait au centre de la formation américaine.

Le *Gidrograf*, l'AGI soviétique de classe Pamir qui suivait les Américains comme leur ombre depuis le mois précédent, était à la traîne, à deux miles environ derrière la formation américaine. Calquant sa vitesse sur la sienne, il ne paraissait pas vouloir rejoindre les autres bâtiments soviétiques qui approchaient.

— Qu'est-ce que t'en penses ? interrogea McCoy.

— S'il ne modifie pas sa route, Ivan va faire passer ses navires en plein milieu de notre formation.

— Je crois bien que c'est exactement son intention..., grommela McCoy un moment plus tard, lorsque les Russes se furent rapprochés d'au moins un mile.

— Sûr qu'on le dirait, acquiesça Grafton.

Leur angle de relèvement n'avait pas changé, preuve que les Soviétiques étaient sur un cap de collision. Jake regarda la passerelle du *Columbia*. La réverbération, sur les vitres, l'empêchait de voir à l'intérieur, mais il imaginait très bien qu'en cet instant le capitaine de vaisseau et l'amiral devaient être en pleine conversation.

— D'après le code maritime, nous avons le droit de passer, ajouta McCoy.

— Ouais.

Mais Jake soupçonnait que les règles écrites ne devaient pas compter beaucoup pour l'amiral russe, qui se trouvait sans doute, en ce moment, sur la passerelle de son bâtiment, un œil sur son compas et l'autre sur les Américains.

Ses navires étaient magnifiques, avec leurs coques luisantes et élancées, leurs superstructures hérissées d'armes et surmontées de nombreuses paraboles de radar. Apparemment, le plus gros était un croiseur ; il y avait aussi deux frégates, et les trois autres ressemblaient à des destroyers. Tous étaient puissamment armés.

Le destroyer américain, en bordure de sa formation, laissa le passage aux Russes, qui continuaient à avancer. À présent, on apercevait leurs drapeaux rouges à leurs têtes de mât et de minuscules silhouettes sur les ponts supérieurs, qui faisaient penser à des fourmis.

— Et en plus, une grosse tempête approche, annonça McCoy, dont les yeux ne quittaient pas les Soviétiques. Elle arrive du sud-ouest. Sera là dans la soirée.

Jake considéra le sillage du porte-avions. Il était partiellement dissimulé par les appareils stationnés sur le pont, mais il en voyait assez : il était droit comme un I. Il s'intéressa de nouveau au groupe opérationnel soviétique. À cet instant, l'alarme de collision sonna dans les haut-parleurs du *Columbia*. Puis on entendit :

— Ceci n'est pas un exercice. Équipement de collision à bâbord.

Les destroyers soviétiques virèrent pour passer à l'avant et à l'arrière du *Columbia*, mais leur croiseur garda un cap de collision. À présent, on voyait distinctement les marins sur les ponts supérieurs, le drapeau rouge qui flottait au vent, l'avant du croiseur qui se soulevait au-dessus de la mer, et l'eau blanche et verte qui jaillissait sur l'arrière, le long des ponts. Le bâtiment roulait d'une quinzaine de degrés à chaque grosse vague.

Ce bâtiment paraissait minuscule à côté du porte-avions. Les Américains qui se trouvaient sur le pont d'envol dominaient la passerelle des Russes. Ils distinguaient très bien les visages des marins soviétiques qui, au pied du mât, se cramponnaient de toutes leurs forces à ce qu'ils pouvaient.

Le commandant soviétique se prépara à virer. Il y était obligé. Jake

sauta sur le boulevard pour mieux suivre les événements, tandis que le croiseur parcourait les cinquante derniers mètres et que les haut-parleurs du porte-avions hurlaient :

— Attention pour collision bâbord. Tout le monde aux postes de collision.

Le commandant soviétique se trompa dans ses estimations. Il fit tourner sa barre trop tard et la mer envoya son navire sous le porte-à-faux du pont d'envol du *Columbia*. Les deux coques restèrent séparées d'au moins cinq mètres, mais à un moment, la gîte du croiseur poussa son mât et plusieurs de ses antennes radar sous le *Columbia*. Les marins russes rassemblés autour de la base du mât comprirent trop tard que la collision était inévitable et, quand ils tentèrent de fuir, l'un d'eux s'écrasa sur le pont principal du croiseur, et un autre fut précipité dans l'étroit gouffre d'écume qui séparait les deux bâtiments. Il disparut immédiatement.

Le sommet du mât heurta alors le boulevard du *Columbia*, en avant de son miroir d'appontage, et éventa trois containers de radeaux de sauvetage, qui se détachèrent. L'un d'eux termina sa course sur le pont du croiseur soviétique et la mer engloutit les deux autres. Le choc arracha le mât des Russes ainsi que plusieurs de leurs antennes radar, et défonça en partie leur cheminée.

Puis le croiseur s'éloigna à pleine vitesse vers l'avant du *Columbia*, son mât traînant dans l'eau, à bâbord.

Jake se baissa et passa la tête à travers le garde-corps, sous les containers des canots de sauvetage, pour suivre le Croiseur. Si le commandant russe coupait la route au *Columbia*, son bâtiment allait être tranché en deux.

Il lui coupa la route, en effet, mais seulement lorsqu'il fut au moins à six ou sept cents mètres devant lui, toujours à vingt nœuds.

Les navires soviétiques reprirent alors leur formation serrée et continuèrent sur leur cap, à grande vitesse.

Un destroyer américain resta en arrière, à la recherche du marin soviétique tombé à la mer, tandis que l'air boss ordonnait l'évacuation du pont d'envol pour le décollage de l'hélicoptère d'alerte du *Columbia*.

L'appareil tourna une demi-heure au-dessus de l'eau et le destroyer resta sur la zone plusieurs heures durant, mais on ne retrouva pas le marin russe.

Dans la soirée, un front orageux forma une espèce de mur solide vers le sud-ouest – un mur qui semblait s'étendre sur tout l'horizon. Dans la nuit qui tombait, les éclairs zébraient continuellement les nuages. Jake était monté sur le pont ; il regardait approcher la tempête et savourait le vent de la mer, lorsque le porte-avions et son

escorte virèrent lentement de bord et pointèrent leurs proues vers les éclairs.

Leur formation vogua plus facilement sur son nouveau cap. Apparemment, les grosses légumes avaient décidé de franchir tout droit la ligne d'orages, de façon à y rester le moins longtemps possible. Hélas, le temps, de l'autre côté, était censé être mauvais, aussi : grosse mer, plafond bas et beaucoup de pluie. Il n'y aurait donc pas non plus de vol le lendemain.

Lorsque l'obscurité fut complète et que la tempête ne fut plus qu'à quelques miles, Jake redescendit dans le bâtiment.

Il dormirait comme un bienheureux, cette nuit.

La sonnerie du téléphone le réveilla en sursaut.

En général, c'était Le Vrai McCoy qui répondait, puisqu'il n'avait qu'à se retourner sur sa couchette et à tendre la main pour attraper le combiné – ce qu'il fit cette fois encore. Le mouvement du navire était moins prononcé qu'au moment où ils étaient venus se coucher, vers vingt-deux heures, au plus fort de la tempête.

— McCoy à l'appareil, monsieur.

Jake consulta sa montre. Un peu plus de deux heures du matin.

Un instant plus tard, il entendit son compagnon de cabine grogner :

— Vaudrait mieux que ça ne soit pas une blague, Harrison, ou ton cul, je vais te le... Ouais, ouais, je lui dis... Laisse-nous une minute, OK ?

À ces mots, McCoy raccrocha avec mauvaise humeur. Il cria :

— T'es réveillé, là-haut ?

— Ouais, grommela Jake.

— Ils nous veulent en salle d'alerte dans cinq minutes, prêts à voler.

— Sois sérieux.

— C'est ce que m'a annoncé ce gus. Ça doit être la Troisième Guerre mondiale.

— Ohhh...

— Si Harrison se moque de nous, je ne lui mettrai plus un seul OK à l'appontage tant qu'il vivra ! Je le jure.

Mais Harrison ne plaisantait pas, ainsi qu'ils le découvrirent en franchissant la porte de la salle d'alerte. Le commandant et Allen Bartow, debout près du bureau de permanence, discutaient avec le CAG Kall, et Flap Le Beau les écoutait en sirotant un café. Tout le monde était déjà en combinaison de vol.

— Bonjour, messieurs, dit le CAG.

Il donnait l'impression d'avoir eu ses huit heures de sommeil et un petit déjeuner complet. Évidemment, ce n'était pas le cas, Jake le

savait. Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient, dans cette Marine.

— 'Jour, CAG, répondit McCoy. Alors, c'est la guerre, hein ?

— Pas encore tout à fait. Asseyez-vous et on va régler ça...

Apparemment, les messages de l'amiral et du CINC-PACFLT [149] avaient encombré les ondes. L'ambassadeur soviétique à Washington avait transmis une note très ferme au Département d'État, pour protester à propos de l'incident naval de la veille dans l'océan Indien, qu'il qualifiait de « provocation américaine ». Les responsables américains en avaient conclu que leur Marine devait faire savoir aux Russes qu'elle ne se laisserait pas intimider.

— Et nous avons donc reçu l'ordre de faire une démonstration aérienne au-dessus du groupe opérationnel soviétique, cette nuit si possible, expliqua le CAG.

— Quel genre de démonstration, monsieur ?

— Au moins deux avions, des passages à grande vitesse, et au niveau des têtes de mât.

Quelques sourcils se levèrent. McCoy quitta son fauteuil et s'approcha de la télévision, qu'il alluma sur la météo en continu. La situation actuelle allait de « variable » à « bouché » à partir de trois ou quatre cents pieds d'altitude, avec une visibilité de trois quarts de mile sous la pluie. Vent du nord-ouest à vingt-cinq nœuds.

Le CAG poursuivit :

— ... Alors, il m'a semblé que ce serait l'occasion ou jamais de tester sur les Russes notre plan d'attaque par mauvais temps. J'ai pensé que nous pourrions envoyer deux A-6 et trois EA-6B. Et nous placerions un Hummer en altitude pour assurer la sécurité de cette mission. L'amiral est d'accord. Les équipages des Prowler et du Hummer seront là dans quelques minutes pour le briefing. Qu'en dites-vous ?

— Où sont les Russes, monsieur ?

— À deux cents miles à l'est. Apparemment, le front orageux est arrivé au-dessus d'eux il y a plusieurs heures, et ils sont, eux aussi, en plein dedans.

Au moment où il finissait sa phrase, le haut-parleur du vaisseau, le 1-MC, se manifesta :

— Postes d'aviation, postes d'aviation, tout le monde aux stations de postes d'aviation.

Quelques minutes plus tard, les équipages des Prowler et du Hawkeye entrèrent dans la pièce et s'installèrent. Le briefing commença. Ce fut le CAG qui le dirigea, même s'il ne volait pas.

— Messieurs, oubliez ce baratin de Washington sur les têtes de mât. Ne descendez pas au-dessous de cinq cents pieds, dit-il.

Les trois pilotes les plus gradés de la flottille des Prowler

prendraient leurs avions et le commandant de celle des E-2 occuperait le siège gauche du Hawkeye. Le lieutenant-colonel Haldane et Le Vrai McCoy piloteraient les A-6, et Jake Grafton serait aux commandes de l'appareil de secours.

— Euh, commandant, intervint Flap, si je peux me permettre, pourquoi McCoy ?

— C'est lui qui a les meilleures notes d'appontage de votre escadrille, et Grafton vient tout de suite après. Il se trouve qu'ils ont, tous les deux, plus d'appontages à leur actif que vous tous et que le plus dur, dans l'histoire, ça va être de rentrer. Quant à moi, c'est *ma* flottille.

— Oui, monsieur. Mais je me demande, pour McCoy... Voyons les choses en face, monsieur. Lorsque l'officier d'appontage a les meilleurs scores d'appontage – eh bien, c'est comme un arbitre de base-ball qui aurait la meilleure moyenne des batteurs. Ça sent quand même un tout petit peu l'entourloupe, monsieur.

Il y eut des rires dans la salle, et McCoy se fendit d'un grand sourire. Il adressa un clin d'œil à Jake.

— Et si on se faisait ce coucou à pile ou face, toi et moi ? lui suggéra Jake.

— Oublie ça, camarade. Si c'est *mon* avion qui est en l'air, c'est *moi* qui le pilote. Cette nuit, et toutes les autres nuits.

— Allez, sois chic !

Le Vrai McCoy ne voulut rien savoir. Mais Jake le comprenait. L'aviation de Marine, c'était leur profession. Vu le temps et l'état de la mer, cette mission serait certainement très dure.

Or, dans ce métier, on était fichu quand on se mettait à éviter les missions difficiles. Peut-être que personne d'autre ne le saurait, mais *vous*, si.

Dans le poste de contrôle du pont d'envol (le PCPE), Jake Grafton étudia les silhouettes d'avions découpées, sur la maquette du navire, pour voir où se trouvait son appareil. Il observa l'officier PEH qui vérifiait les feuilles de poids, tandis que la pluie crépitait sur le hublot à l'épreuve des bombes et que le vent gémissait à l'extérieur. Il se dit qu'il était heureux d'avoir l'avion de secours, cette nuit. Il ne cherchait pas à se dérober – c'était le coucou qu'on lui avait attribué, et il n'avait pas de raison de rouspéter.

Tout ce qu'il avait à faire, c'était de mener ses vérifications avant-vol, de se sangler dans son cockpit et de lancer ses réacteurs, puis de rester là à regarder le catapultage d'Haldane et de McCoy dans cette obscurité visqueuse. Il pourrait ensuite couper ses réacteurs et descendre boire un café. S'il passait à la cuisine du poste d'équipage de l'avant, il aurait probablement la chance de sortir du four deux

beignets brûlants.

L'officier PEH était un pilote, capitaine de corvette, qui avait quitté la Marine deux ans, puis avait changé d'avis. Le seul emploi disponible, lorsqu'il avait rempli, c'était celui-là – deux ans comme officier PEH à bord du *Columbia*. Il l'avait pris et s'était résigné à faire glisser sur une maquette des avions découpés...

Deux ans à écouter le personnel de maintenance des flottilles se plaindre que leurs avions ne se trouvaient pas là où on pouvait les entretenir correctement, deux ans à entendre grogner le chef du groupement aérien parce que les avions qui partaient en mission étaient mal placés, deux ans à vérifier les saisines et les feuilles de poids, deux ans à recueillir les espoirs, les rêves et les inquiétudes de jeunes marins en proie au mal du pays, et à essayer de leur apprendre des boulots difficiles et dangereux, deux ans de purgatoire sans voler... Et pourtant, il ne semblait pas trop mal supporter la chose. Bon, d'accord, il se mettait facilement en rogne, et il manquait de sommeil, mais d'après tout ce que Jake avait pu voir et entendre, son travail était de première qualité. Et derrière son visage fatigué et ses yeux larmoyants se dissimulait un homme gentil, qui aimait bien rire à une bonne blague au carré décontracté des officiers.

Ici, dans le poste de contrôle du pont d'envol, il était entièrement à son travail.

— Vingt-huit tonnes ? C'est ça, Grafton ?

La feuille de poids que lisait l'officier PEH indiquait très précisément ce que l'avion de Jake pèserait, s'ils étaient catapultés.

— Oui, monsieur.

Appréciant le brouhaha du PCPE et observant l'officier PEH à la dérobée, Jake Grafton fût soudain en proie au doute. Sa décision était-elle une erreur ? Après tout, ç'avait été le cas pour cet officier PEH ! Un boulot quelconque de huit heures à cinq heures, la même routine jour après jour ?

Il se dirigea vers l'écoutille donnant sur le pont d'envol, et la première bouffée d'air froid chargé de pluie chassa l'avenir de son esprit, n'y laissa que le présent, que ce moment précis qu'il vivait, cette nuit difficile et venteuse, et cet avion qui l'attendait sous les faibles lumières rougeâtres de l'îlot.

Son appareil était stationné sur l'ascenseur 4. Comme sa queue se trouvait au-dessus de l'océan, il vérifia avec sa torche où il mettait les pieds. S'il enjambait le surbot, cette bordure de neuf centimètres de haut, il rejoindrait directement au fond de l'océan ce marin soviétique qui y était tombé la veille. Pauvre gars – ses camarades ne s'étaient même pas arrêtés pour essayer de le retrouver ! Comment pouvait-on avoir envie de prendre la mer, dans cette Marine-là ?

Flap et Jake se croisèrent au moment où ils contournaient le nez de leur appareil.

— Quelle nuit ! murmura Flap.

Ils avaient déjà leurs casques et avaient rabattu leurs visières pour protéger leurs yeux de la pluie et des embruns. Le vent était si violent que les gouttes leur faisaient mal quand elles frappaient leur peau nue.

Jake prit son temps pour vérifier son siège éjectable. À ce point de l'inspection avant-vol, il avait envie de se dépêcher pour laisser le patron d'appareil refermer la verrière, mais il n'était pas aussi bête. Il contrôla donc son siège avec grand soin, tout en se retenant à l'avion de la main gauche. Le mouvement du bateau semblait plus important ici, sur cet ascenseur. Et le fait de se retrouver à environ trois mètres au-dessus du pont, perché sur cette échelle d'embarquement et ballotté par le vent et la pluie, n'arrangeait rien. Il ôta les goupilles de sécurité, les examina, les compta, et les remit en place ; puis, enfin, il s'assit.

Le patron d'appareil grimpa à l'échelle pour l'aider à mettre son masque, placer ses jambières et poser les quatre boucles Koch. Puis il contourna l'avion pour aider Flap de la même façon. Lorsque les deux hommes furent sanglés, il referma la verrière.

Jake vérifia alors le levier de son train d'atterrissage, les commutateurs d'armement, les coupe-circuit, puis il bascula les commutateurs d'allumage des réacteurs. Il avait fait ces gestes tant de fois qu'il devait se concentrer pour s'assurer qu'il voyait ce qui était vraiment devant ses yeux – et pas simplement ce qu'il *s'attendait* à y voir.

Lorsque les réacteurs furent lancés, Flap alluma l'ordinateur, tandis que Jake contrôlait les fréquences radio et TACAN.

— Bon alignement, annonça Flap, qui fit signe au patron d'appareil de retirer le câble reliant leur avion au système de navigation inertielle du navire.

Ils étaient prêts. Ils n'avaient plus, maintenant, qu'à rester assis ici, au chaud et raisonnablement au sec, et à assister en spectateurs aux lancements prévus.

Le E-2 roulait vers la catapulte 3. Le souffle de ses deux turbopropulseurs souleva, sur le pont, un nuage d'eau qui inonda tout. L'avion vint se placer sur la catapulte, le déflecteur de jet se releva, puis les moteurs commencèrent à gémir. Finalement, les feux de saumon d'aile s'allumèrent. L'Hawkeye accéléra le long de la catapulte et s'éleva bien droit dans la nuit. Ses feux perdirent bientôt de leur éclat, avant d'être engloutis par la purée de pois.

— Oh-oh..., murmura Flap. Regarde un peu l'avion de McCoy !

Plusieurs membres de l'équipe de maintenance se tenaient devant la trappe d'accès du réacteur gauche. Quelqu'un, grimpé en haut de

l'échelle, discutait avec McCoy. Un instant plus tard, une silhouette se détacha du groupe et s'avança vers eux.

L'homme abaissa l'échelle d'embarquement, tandis que Jake ouvrait sa verrière, puis il monta jusqu'à lui. C'était le chef de piste de la flottille.

— M. McCoy ne parvient pas à faire fonctionner son générateur gauche, lui cria-t-il. (Jake fut obligé de décrocher un peu son casque de son oreille gauche, pour l'entendre.) Vous partez à sa place.

— Manque de pot, hein ? dit Grafton.

— Ouais.

— C'est ça, les surprises de l'aviation de Marine...

— Soyez prudents, les gars...

Le sergent serra alors la main de Jake, puis celle de Flap. Il redescendit l'échelle, et Flap referma la verrière.

— On y va, expliqua Jake à Flap dans le téléphone de bord. À la place de McCoy.

— Je m'en doutais. Bon Dieu, quand ils parlent d'attaque tout-temps, c'est vraiment *tout-temps* ! T'as déjà volé par une nuit aussi pourrie ?

— Non.

— Moi non plus. Quand on pense que c'est juste pour envoyer un message aux Russes, comme si la Marine était un fleuriste en treillis ! Les roses sont rouges, les violettes sont bleues, vous emboutissez nos bateaux et on vous baise. L'armée en temps de paix n'est pas conforme à la pub. En aucune façon, mec.

Le directeur du pont d'envol indiqua aux chemises bleues de détacher les saisines. Jake posa ses pieds sur les freins.

— Et c'est parti !

Ils n'étaient pas à la fête. Dans l'obscurité, la pluie qui ruisselait sur leur pare-brise estompait les rares lumières ; le vent et le pont qui glissait compliquaient le déplacement de leur avion. Au-delà de la proue, devant eux, s'ouvrait le trou béant de l'abîme.

Tout en roulant l'appareil vers la catapulte, Jake ne put s'empêcher de repasser dans sa tête toutes les situations critiques qui risquaient de se présenter.

Ce qu'il craignait le plus, c'était la panne électrique totale au cours d'un catapultage. Bien sûr, il *savait* comment réagir en pareil cas. Mais le faire dans un cockpit seulement éclairé par la torche de son NB, tandis que l'adrénaline vous frappait comme la foudre, voilà le miracle... On n'avait alors qu'une chance, qu'une seule occasion, qui ne durait que quelques secondes. Et il fallait réussir malgré tout, ou bien c'était la mort, instantanée et définitive.

— Pourquoi fait-on ces conneries ? murmura-t-il à Flap tandis qu'ils roulaient vers la catapulte.

— Parce qu'on est trop paresseux pour un travail honnête et trop idiots pour devenir cambrioleurs.

La vérité, c'est que les catapultages nocturnes lui faisaient peur et qu'il détestait ça. Mais aussi les vols de nuit, et surtout les vols de nuit aux instruments. Il n'y prenait aucun plaisir, il ne trouvait ni beauté, ni fascination à la chose, cela ne flattait pas son sens de l'aventure, et il ne croyait pas que le risque en valait la chandelle. Les aiguilles et les jauges étaient des gadgets pervers qui exigeaient une concentration totale pour fonctionner. Et, pour couronner le tout, on se payait un appontage de nuit – il avait comparé cela, un jour, au fait de manger une vieille chaussure de tennis au dîner puis de s'étouffer avec une chaussette au dessert.

Ce soir, tandis qu'il répétait une à une les procédures de lancement et qu'il poussait ses réacteurs à pleine puissance, cette vieille peur occupait une part de son attention.

Une petite part, d'accord, mais qui était pourtant bien là.

Il essaya de résister, de se battre pour faire rentrer la bête dans sa cage, loin au fond de son subconscient – mais en vain.

Débattement des commandes, vérification des instruments... Tout était OK.

C'était Jumping Jack Bean qui dirigeait la catapulte. Lorsque Jake alluma ses feux extérieurs, Jack Bean salua le cockpit de la main droite, selon la procédure, tandis que, de l'autre main, il continuait à lui donner le signal « pleine puissance » avec son bâton. Jake le vit surveiller le bout du pont, attendant que la proue ait fini son plongeon entre deux lames.

Et soudain, Bean se fendit en avant et toucha le pont avec son bâton. La proue devait commencer à se redresser.

Leur avion s'élança.

Jake garda les yeux fixés sur ses instruments d'attitude.

L'extrémité du pont d'envol disparut sous le nez de leur appareil.

Lampes témoins éteintes, cabrage de huit degrés, vitesse OK, train d'atterrissage rentré.

— Vitesse ascensionnelle positive, annonça Flap avant de faire son rapport radio au contrôle de départ.

Ils montaient rapidement, car l'avion n'emportait qu'un réservoir ventral d'une tonne et quatre pylônes sans bombes. Mais ils grimpèrent longtemps. Ils émergèrent enfin au-dessus des nuages, à vingt et un mille pieds d'altitude, et se retrouvèrent dans un ciel plein d'étoiles.

Un EA-6B Prowler était déjà là, qui les attendait, à vingt-deux mille pieds, sur le rayon de cinq miles autour du navire. Ses lumières extérieures qui clignotaient dans la nuit semblaient fragiles et solitaires.

Le Prowler était un avion à usage unique. Il avait été spécialement construit pour la guerre électronique. Grumman avait allongé le fuselage de base du A-6 pour y installer deux cockpits côte à côte ; ainsi, outre le pilote, cet avion pouvait emporter trois ECMO, ou officiers des contre-mesures électroniques. Une très longue antenne sur la queue de l'appareil et plusieurs autres placées à différents endroits du fuselage leur permettaient de détecter les transmissions radar de l'ennemi, qu'ils brouillaient ou qu'ils trompaient grâce à leurs nacelles de contre-mesures, accrochées à leurs stations d'armement d'aile. Cette nuit, en plus de ces nacelles, le Prowler transportait un réservoir d'une tonne sur sa station ventrale. Le EA-6B pouvait aussi emporter deux missiles pour assurer sa protection, mais Jake n'avait jamais vu d'arme sur ces avions.

Ces appareils ultramodernes, aussi chers qu'un Boeing 747, n'avaient pas été autorisés à voler au-dessus du Nord-Viêt-nam après avoir été livrés à la Marine, ce qui avait diminué leur efficacité, mais avait empêché aussi les Communistes de pirater leur technologie – dans le cas où l'un d'eux aurait été abattu. Là encore, l'Amérique avait préféré sacrifier des vies humaines et des avions dans une guerre dénuée de sens, plutôt que de compromettre l'avance technologique qu'elle se devait de conserver pour gagner une autre guerre, contre les Soviétiques celle-là, une guerre pour la protection de son territoire national.

Jake pensait à tout cela, en cet instant – ce gâchis de vies humaines pour préserver certains secrets –, tandis qu'il volait en formation avec le Prowler et qu'il regardait les silhouettes casquées dans le double cockpit de l'appareil qui, elles aussi, l'observaient. Le pilote du Prowler le laissa prendre la tête, coupa ses feux extérieurs, se fit distancer et croisa pour venir se placer sur son aile droite.

C'était Reese, le commandant de cette flottille, qui pilotait le Prowler. Il mesurait environ un mètre soixante-cinq, avait une fine moustache et adorait les farces. Inévitablement, à cause de sa taille, on l'avait surnommé Pee Wee [150].

Jake tira les manettes des gaz et baissa son nez. En quelques secondes, les nuages se refermèrent sur les avions qui plongeaient et ils leur dissimulèrent les étoiles.

— Départ, War Ace Cinq Zéro Deux et compagnie se dirigent au sud-est et descendent.

— Roger, War Ace. Passez sur *strike*.

— Commutation *strike*.

Flap fit tourner le bouton des canaux de la radio et attendit que le Prowler eût vérifié la fréquence. Puis il appela *strike*.

Voler dans cette purée de pois, la nuit, c'était vraiment ne pas voler du tout. On avait l'impression d'être dans un simulateur de vol.

Le monde s'arrêtait à son pare-brise. Oh, bien sûr, si on tournait la tête, on voyait la lueur floue de ses feux de saumon d'aile, et si on regardait derrière soi et à droite, on apercevait le feu de son extrémité d'aile qui se reflétait sur le fuselage du Prowler suspendu à cet endroit dans le ciel – mais on n'avait aucune impression de vitesse ni de mouvement. Seuls les à-coups occasionnels dus aux turbulences vous rappelaient que cette boîte dotée de faibles lumières rouges, de jauges et de commutateurs, où vous vous trouviez, n'était pas soudée à la terre.

Les deux bombardiers et le Prowler qui accompagnait Jake devaient lancer leur attaque simulée sur le groupe opérationnel soviétique aussi simultanément que possible – c'était cela, leur superplan. Jake arriverait par le sud-ouest et le lieutenant-colonel Haldane par le nord-ouest. Le E-2 Hawkeye, le Hummer, surveillerait leur approche et coordonnerait l'attaque.

Mais les NB des A-6 devaient repérer le groupe opérationnel soviétique avant de plonger sous leur horizon radar ; puis ils foncraient à cinq cents pieds d'altitude. Pour une véritable attaque, ils voleraient plus bas, peut-être à deux cents pieds – mais pas la nuit, ni par un temps pareil, juste pour un entraînement, car il y avait trop de risques à frôler la mer de si près.

Flap lança l'audio-vidéo, un appareil que l'A-6A emportait pour la première fois et qui enregistrerait tout ce que l'on verrait sur le radar, toutes les données de l'ordinateur et de l'inertiel, jusqu'aux conversations radio et du téléphone de bord.

— Enregistrement ! annonça-t-il à Jake. Évitions les grossièretés !

Ce document électronique de l'attaque serait utilisé pour une analyse postérieure et, comme le CAG l'avait expliqué au cours du briefing, il serait envoyé aussi à Washington pour l'édification des gros bonnets et des membres du Congrès qui voudraient savoir comment la Marine américaine avait répondu à cette collision en mer.

Le commandant soviétique avait-il eu l'intention de toucher le porte-avions ? Avait-il dit la vérité à ses supérieurs ? L'État américain avait évidemment tenu compte de ces impondérables, et puis ses ordres avaient été transmis à l'autre bout de la planète.

C'était l'après-midi, à Washington. La cité fourmillait certainement de son mélange habituel de touristes, d'employés du gouvernement pressés de regagner leurs banlieues, tandis que les radios crachaient des chansons à la mode et les télévisions des soap opéras...

Jake se demanda quel temps il faisait là-bas. Fin novembre. Faisait-il froid, pluvieux, couvert ?

Tous ces gens, aux États-Unis, finissaient une autre journée, pendant que Flap et lui passaient dix mille pieds en descente, au-dessus de l'océan Indien, avec un Prowler sur leur aile et un groupe

opérationnel soviétique quelque part devant eux, dans la nuit !

— Tu le vois déjà ? demanda-t-il à son NB.

— Non. Tu t'arrêtes à huit mille pieds et tu t'y maintiens.

Au fur et à mesure qu'ils allaient vers l'est, les turbulences augmentaient. Jake demanda à Flap de régler son rétroviseur de façon à pouvoir garder un œil sur le Prowler. Pee Wee Reese semblait tenir correctement sa position. S'il perdait le bombardier de vue, il serait forcé de décrocher. Deux avions se cherchant dans cette soupe, ce serait le meilleur moyen de s'offrir une collision en vol.

— Les Cocos ne sont pas là où ils sont censés être, annonça finalement Flap.

— T'es sûr ?

— Tout ce que je sais, c'est que mon écran radar est vide. Le spécialiste des missiles que je suis en déduit que les Rouges ne se trouvent pas à l'endroit où nos espions disent qu'ils sont. Ou alors l'inertiel du *Columbia* est foutu et nous ne sommes pas sur le bon océan. Ou peut-être que tous les Rouges ont coulé. Voilà ce qu'on a comme possibilités.

— Vaudrait mieux demander à Black Eagle, suggéra Jake.

En fait, le E-2 cherchait lui aussi les Soviétiques à portée maximum de ses radars. Il ne tarda pas à les repérer ; ils se dirigeaient à grande vitesse vers le nord-est, carrément à l'opposé de la trajectoire de Jake et de Flap, directement dans la zone orageuse où ils venaient de pénétrer.

— Ils savent qu'il y a quelqu'un au-dessus d'eux, dit Jake.

— Super. Ils sont en branle-bas de combat, ils nous attendent et, en plus, on va être obligés de passer dans ces orages pour les atteindre. Quand je pense qu'on n'a même pas été invités à cette fête !

— Mec, on s'éclate en ce moment, non ?

Flap ne répondit pas. Il était trop occupé avec ses appareils.

Un moment plus tard, il annonça :

— OK, je les ai. Laisse-moi fixer une route et une vitesse d'approche, puis nous descendrons.

Pendant qu'il parlait, leur tableau de guerre électronique (EW) grésilla. Un radar de recherche soviétique les avait accrochés. En plus de la lumière qui apparut sur le tableau lorsque le faisceau radar les balaya, Jake entendit une espèce de friture sourde dans les écouteurs de son casque.

Bravo pour la surprise !

Les turbulences empiraient et les chocs ne cessaient plus, maintenant. La pluie frappait tout autour du pare-brise et sur la verrière.

— Le radar est moins lisible, murmura Flap. C'est la pluie. Mais je les ai encore, route Zéro Cinq Zéro à quinze degrés. Beaucoup d'échos

de mer. Les vagues sont énormes en bas, mon gars.

— On peut descendre ?

— Ouais.

Jake jeta un coup d'œil au Prowler dans son rétroviseur. Pee Wee volait assez correctement, il était ballotté par les turbulences mais ne quittait jamais longtemps sa position. Jake tira doucement les manettes des gaz et inclina son nez d'un demi-degré. Lorsqu'il fut certain que le pilote du EA-6B était toujours avec lui, il abaissa davantage son nez.

Son œil fut attiré soudain par une petite lumière vert pâle sur son pare-brise : des vrilles verdâtres y dansaient.

— Regarde ça ! dit-il à Flap. Feu Saint-Elme !

— Ça me rend heureux pour le reste de la nuit ! répondit le NB. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous prendre un missile des Russes, et mon amusement sera complet.

— La foudre, ça te suffirait ?

— Ne dis pas des trucs pareils. Dieu nous écoute. T'as passé cinq mille pieds en descente.

— Altimètre radar branché.

— Roger. Sélection de la station 1. Armement principal.

Ils volaient à plus de quatre cents nœuds indiqués, à présent. L'EA-6B était toujours là, il s'accrochait. Encore quatre-vingts miles.

Le feu Saint-Elme signifiait qu'il y avait un risque de foudre. N'était-ce pas ce que disaient les vieux marins ? Alors même qu'il se posait la question, la lumière verdâtre qui tremblotait diminua, puis disparut.

Black Eagle leur indiqua alors un changement de route et Jake vira doucement sur l'aile pour prendre le nouveau cap. La direction de la cible était à quarante degrés sur leur gauche, et le contrôleur de l'E-2 essayait de coordonner leur attaque. Lorsqu'une des formations serait éloignée de la cible plus de quatre miles que l'autre, il les ferait tourner ensemble et accélérer à cinq cents nœuds. Les pilotes annonceraient leur position à la radio tous les dix miles. Le plan prévoyait de faire passer les bombardiers et leur escorte de EA-6B au-dessus du groupe opérationnel soviétique à trente secondes d'intervalle. Les deux formations ne se verraient pas, si bien que ce délai était nécessaire pour des raisons de sécurité.

Jake atténua sa descente lorsqu'il passa sous les deux mille cinq cents pieds, et ralentit encore davantage sous les mille pieds, puis il se laissa glisser lentement jusqu'à cinq cents pieds, tout en gardant un œil sur son altimètre radar. Il ajusta la pression barométrique sur l'altimètre de pression pour le faire correspondre aux indications de l'altimètre radar.

Les turbulences n'avaient pas diminué, mais n'avaient pas

augmenté non plus. La pluie était plus forte, cependant. La vitesse élevée de l'avion lui permettait de garder son pare-brise propre, mais l'eau ruisselait au sommet et sur les côtés de la verrière.

— War Ace, tournez vers la cible.

Jake obliqua à gauche pour centrer sa direction et poussa les manettes des gaz jusqu'à quatre-vingt-dix-huit pour cent de tours minute. Pee Wee resta collé à lui.

— Cinq Zéro Deux, soixante-dix miles.

Quinze secondes plus tard, il entendit la voix d'Haldane :

— Cinq Zéro Cinq, soixante miles.

Leurs avions se dirigeaient vers la cible en passe de bombardement, à près de neuf miles nautiques par minute. Ils étaient séparés d'un peu plus de trente secondes, mais cette marge était une garantie de sécurité supplémentaire.

— Je devrais les avoir à environ trente miles, je pense, dit Flap.

Et quand nous pourrons les voir, ils pourront nous voir.

Jake baissa la main et coupa l'IFF[151]. Aucune raison de leur mâcher le travail.

Il jeta un coup d'œil à son tableau de guerre électronique. Toujours rien. Mais lorsqu'ils passeraient au-dessus de l'horizon radar des Russes, cet appareil s'allumerait comme un arbre de Noël.

— Cinq Zéro Deux, soixante miles.

Les turbulences empiraient vraiment. L'altimètre radar sonna une fois lorsque Jake, par inadvertance, descendit à quatre cents pieds. Il se concentra sur ses instruments, sur l'indicateur d'attitude du VDI, sur l'aiguille de la vitesse ascensionnelle ; il compara l'altimètre radar et l'altimètre de pression, tout en veillant à garder ses ailes horizontales et sa direction centrée. Il vérifiait régulièrement dans son rétroviseur la présence de Pee Wee qui lui collait au train comme de la glu. Pas de problème, ce gars-là était bon.

— Cinq Zéro Deux, cinquante miles.

La pluie dégringolait maintenant avec une telle violence sur l'avion qu'un film d'eau recouvrait le pare-brise alors qu'ils volaient à cinq cents nœuds.

— Cinq Zéro Deux, quarante miles.

Un éclair, devant lui, lui fit oublier ses instruments quelques secondes. Lorsqu'il y revint, il avait perdu cinquante pieds de hauteur. Il lutta pour les récupérer, tout en se demandant si Haldane avait aperçu l'éclair. Pouvaient-ils voler au milieu d'un orage ? C'était au commandant de décider. Jake ne décrocherait que si Haldane le faisait.

— Cinq Zéro Deux, trente miles.

Vingt-neuf, vingt-huit...

— Ils ont tourné, annonça Flap. Ils ont pris le cap sud-est. Suivons

leur direction.

Au moment où Jake virait doucement à droite pour centrer son indicateur de position, le tableau de guerre électronique s'alluma et résonna de différents bruits. Bande X, bande Y – tous les radars russes fonctionnaient en même temps, exploraient le ciel, cherchaient une cible.

Leurs radars, maintenant, bourdonnaient continuellement. Le bombardier était si proche du EA-6B, qui brouillait les Russes, que leurs propres instruments de guerre électronique étaient saturés.

— Cinq Zéro Deux, vingt miles.

— Armement principal. Sommes en attaque, rapporta Flap.

Et, en effet, les symboles d'attaque s'allumèrent sur le VDI.

Un autre éclair. Plus près. Toujours beaucoup de pluie.

— Cinq Zéro Cinq, dix miles.

C'était Haldane.

Quinze miles... Quatorze... Treize...

— Ils me brouillent. Garde ce cap.

Flap alluma le système à agilité de fréquences, pour passer « en évasion de fréquence » et trouver ainsi une longueur d'onde non brouillée qui lui permettrait de repérer un instant les Russes.

— Cinq Zéro Deux, dix miles.

Trois éclairs en deux secondes. Ils avaient l'impression de voler dans un bombardement ! Les turbulences étaient si violentes que Jake avait du mal à se concentrer sur ses instruments. Pee Wee était toujours derrière lui, cependant.

Cinq miles.

Quatre.

Trois.

Les symboles d'attaque descendaient vers le signal de largage.

Des lumières. Les navires soviétiques seraient éclairés. Il passerait au-dessus d'eux juste après le largage. *Mais ne regarde pas !* Pas de distraction. *Concentre-toi !*

Deux miles.

Un.

Barre de largage presque en bas. Avion bien axé sur le cap d'attaque. Bouton de désignation enfoncé.

Clic ! Flap appuya sur le bouton de largage du panneau d'armement et le voyant d'attaque, sur le VDI, s'éteignit.

S'ils avaient eu une bombe, elle tomberait, en ce moment.

Un projecteur fendit la nuit. Puis trois ou quatre, qui fouillaient l'obscurité.

Aussitôt, Jake eut des vertiges. Il fixa le VDI, se força à garder ses ailes horizontales, tira légèrement le manche pour commencer à grimper.

Puis les lumières furent derrière lui. Très vite.

Davantage d'éclairs. Il s'engagea dans un virage à gauche, vers le nord. Comme le commandant dégagerait vers le sud-est, le nord devait être libre.

Il grimperait pour s'éloigner de cet océan, virerait vers l'ouest pour rejoindre le porte-avions, sortirait de cette pluie, de ces turbulences, de ces éclairs, et au Diable les Ivan !

Message délivré : Allez vous faire mettre bien profond. Lettre d'insultes suit.

À quatre-vingt-dix pour cent de puissance, de nouveau, il grimpait à deux mille pieds en un virage à gauche, avec un angle d'inclinaison de dix degrés vers le nord sur l'HSI[152], lorsque l'éclair les frappa.

Il y eut une explosion de lumière et un bruit qui ressemblait à un coup de marteau géant, puis plus rien.

Jake était aveugle. Tout était blanc. La cécité du flash. Il connaissait ça.

Il appuya sur le téléphone de bord et dit à Flap :

— L'éclair...

Mais il n'avait plus aucun retour dans ses écouteurs de casque. Panne électrique totale. Et il était aveugle comme une taupe, à deux milles pieds au-dessus de l'eau, au beau milieu d'un virage sur l'aile !

Il *devait* absolument y voir quelque chose.

Il cligna les yeux avec toute l'énergie dont il était capable et essaya d'apercevoir le tableau de bord par la pure force de sa volonté.

Mais il n'y avait ni lumière ni électricité.

Il tâtonna derrière lui de la main gauche, trouva la poignée de la turbine entraînée par l'air relatif (la RAT) et tira fort. Vraiment fort.

La poignée répondit.

Il s'était écoulé quatre secondes, peut-être, pas davantage.

Le blanc, autour de lui, commençait à s'estomper. Il attrapa son masque à oxygène des deux mains et en détacha le côté droit.

Il n'avait aucun moyen de savoir comment réagissait l'avion : de toute façon, dans une telle situation, n'importe laquelle des réactions de l'appareil était dangereuse. Impossible de piloter, en tout cas, s'il était aveugle. Son instinct, ici, ne lui était plus d'aucune utilité. Oh, il le savait bien, on le lui avait enfoncé dans le crâne et il l'avait expérimenté au cours de tant d'appontages de nuit qu'il n'avait même pas la tentation d'essayer de remettre ses ailes à niveau.

Le blanc cédait peu à peu la place à l'obscurité.

Il recommença à cligner les yeux, le plus fort possible, puis il se souvint de sa torche en L, accrochée à son gilet de survie. Il la trouva et l'alluma.

Dans les ténèbres grandissantes, il vit le rond du rayon de lumière sur le tableau de bord. Encore quelques secondes...

Mais il y avait déjà une tache lumineuse sur l'indicateur bille-aiguille de virage ! Flap ! Il devait être sous la chaussette de son radar au moment de l'éclair.

À présent, Jake y voyait de nouveau. Le VDI était muet. Le gyro de secours donnait un tournant à gauche de trente degrés. Nez baissé de dix degrés.

Vérifie avec l'indicateur de virage !

L'aiguille était bloquée à gauche. Il vira à droite pour la centrer, alla trop à droite, revint un peu à gauche. Le gyro de secours répondit.

L'altimètre ! Il descendait.

Tirer sur le manche. Arrêter l'aiguille. Doucement, maintenant. Descendre à onze cents pieds. Rester là. Centrer cette aiguille de virage. Le gyro de secours indiquait une différence de cinq degrés. *Ignore-le !*

Flap disait quelque chose, mais Jake avait l'impression que ses paroles arrivaient de très loin.

— Reese est toujours avec nous. Ses feux sont allumés. Je pense qu'il veut prendre la tête.

La vision de Jake était redevenue normale. Sa cécité avait duré combien de temps ?

Il risqua un coup d'œil dans son rétroviseur. Reese était bien là, en effet, ses feux extérieurs allumés, et il rebondissait comme un bouchon sur l'eau, sur leur aile gauche. Il fallait que Reese fut le meilleur pilote de formation du monde pour rester accroché à eux, malgré cette satanée giration !

Devait-il tenter le coup ? Pouvait-il ralentir et passer doucement derrière Reese pour se placer sur son aile – et cela sans contact radio, sans le moindre signal ?

Alors même que cette idée lui traversait l'esprit, il diminua les gaz et laissa l'avion de Reese les dépasser.

OK ! Flap faisait des signaux lumineux avec sa torche à l'intention de Reese dans le cockpit de l'EA-6B.

Pee Wee a compris. Il veut que je vole sur lui. C'est notre seule chance si le TACAN et le radar sont foutus. On ne trouvera jamais le navire sans lui.

À présent, Reese était à côté de lui. Leurs deux avions filaient aile contre aile et rebondissaient dans les turbulences sans aucune synchronisation.

Démerde-toi, Jake. Ne le perds pas. Ne le laisse pas disparaître dans cette foutue obscurité, ou faudra que tu rentres à la nage.

Il se stabilisa en patrouille serrée[153] à la gauche de Reese, de façon à apercevoir devant lui et un peu au-dessus le bord d'attaque de l'aile en flèche de l'avion de son compagnon. Reese n'était qu'une silhouette sombre dessinée par la lueur rouge des voyants de son

tableau de bord.

Dans leur cockpit, en revanche, il n'y avait aucune lueur rouge réconfortante... Il faisait noir comme dans une tombe.

Les soubresauts empiraient. Il devait croiser sous l'avion de Reese et venir se placer à sa droite de façon à continuer à le voir dans son cockpit.

Il baissa doucement son nez et remit un tout petit peu de puissance. Puis il ralentit légèrement. Petite inclinaison à droite. Manche au neutre.

Il était juste sous la queue de l'EA-6B, il croisa et remonta sur l'aile droite de Pee Wee. Parfait. Il s'agissait maintenant de conserver cette position.

Un autre éclair. Jake tressaillit.

Flap lui criait quelque chose. Jake se concentra, s'efforça de donner un sens à des mots qu'il entendait de loin.

— ... Doit nous avoir flingués avec un million de volts. Tous nos disjoncteurs ont pété. Je vais essayer d'en remettre quelques-uns, alors si tu sens de la fumée, préviens-moi, tu veux ?

— OK, cria-t-il.

Le son de sa propre voix lui redonna du courage.

Maintenant, il n'avait plus qu'à rester collé à Reese. Collé, collé, collé, et un jour, peut-être, Reese le lâcherait sur la *meatball*.

Oh oui, la *meatball* serait là, quelque part, au milieu de ces trombes d'eau et de cette purée, et alors il verrait la ligne des feux rouges de la poupe du porte-avions, et les feux de la ligne centrale, et les brins tendus en travers de ce pont qui roulait et tanguait !

Oui, maintenant, il n'avait plus qu'à rester collé à Reese...

Tandis que Flap rétablissait quelques disjoncteurs et que les lumières du cockpit se rallumaient, s'éteignaient de nouveau, et se rallumaient, leurs deux avions traversaient de véritables déluges. Les torrents de pluie étaient encore plus violents qu'à l'aller. À plusieurs reprises, la pluie, qui inondait la verrière, leur dissimula l'appareil de Reese – seuls, alors, ses feux extérieurs restaient visibles.

Jake se concentrait de toutes ses forces sur eux. Quand la pluie se calmait un peu, le fuselage de l'EA-6B réapparaissait – présence fantomatique grisâtre dans les ténèbres.

Finalement, ils émergèrent des nuages et se retrouvèrent dans une nuit d'un noir plus profond. Loin au-dessus d'eux brillaient de minuscules étoiles glacées. Et derrière eux, les éclairs continuaient à zébrer le ciel presque sans interruption.

Jake s'éloigna légèrement de Reese et remit son masque. L'oxygène était froid et avait un goût de caoutchouc. Il souleva son masque une seconde et essuya la sueur sur ses yeux et son visage de la main

gauche.

Puis il consulta ses instruments. Les lumières étaient revenues – enfin, certaines d’entre elles. C’était encore très noir, du côté de Flap. Le VDI était toujours muet, mais le gyro de secours fonctionnait. L’aiguille du TACAN faisait le tour de son cadran paresseusement et régulièrement, encore et encore.

Il appuya sur le bouton pour vérifier ses voyants d’alarme sur le tableau de panne – qui resta noir. Les deux dynamos devaient être grillées. Ou peut-être la batterie. Il bascula de nouveau les deux commutateurs des dynamos, mais en vain. Finalement, il se contenta de les couper.

Le carburant – il contrôla la jauge. Quatre tonnes et demie. Il poussa les boutons de son tableau de gestion du carburant pour connaître la quantité de chaque réservoir. Ni l’aiguille ni le compteur ne bougèrent. Ils étaient morts.

Flap examinait toujours le panneau des disjoncteurs avec sa torche.

— Hé, camarade, t’es là ?

Flap, sur le téléphone de bord.

— Ouais, grogna Jake.

— Un bon paquet de ces disjoncteurs ne fonctionnent plus.

— Oublie-les.

— On va avoir besoin de...

— On s’inquiétera de ça plus tard.

Plus tard, oui. Restons d’abord assis là, dans la nuit, au-dessus des orages, et profitons de ce moment. Profitons de la vie. Car nous sommes vivants. Toujours vivants. Restons assis là, silencieux, admirons les étoiles et le magnifique Prowler de Reese, respirons profondément et écoutons battre notre cœur...

CHAPITRE DIX-NEUF

Il y avait un trou dans le radôme du nez de l’avion. Jake et Flap l’examinèrent avec leurs torches. Il était à peu près de la taille d’une pièce de vingt-cinq cents et ses bords étaient noircis, là où le Plexiglas avait fondu.

Ils avaient roulé leur appareil jusqu’à l’ascenseur 2, car on allait le

descendre au pont hangar. Et ils étaient là, à regarder ce trou dans le radôme, tandis que le vent de l'océan séchait la sueur de leur visage et de leurs cheveux, et que le ciel couvert commençait à s'éclairer vers l'est.

L'aube arrivait. Un nouveau jour en mer.

Il y avait un trou, voilà.

— Grafton, t'as le mauvais œil, murmura Flap Le Beau.

— Qu'est-ce que tu racontes ? fit Jake, soudain sur la défensive.

— Mec, il t'arrive des choses.

— Ouais, tout se passait bien jusqu'à ce que je commence à voler avec toi, répliqua Jake.

Il regretta aussitôt ses paroles.

Flap ne répondit pas. Les deux hommes éteignirent leurs torches et se dirigèrent en silence vers l'îlot.

Un peu plus tôt, le lieutenant-colonel Haldane avait rassemblé sur Pee Wee Reese, puis Jake était venu se placer sur son aile. En de telles circonstances, une approche avec un avion identique était plus facile. Par chance, le temps s'était un peu arrangé à proximité du navire, si bien que lorsque les deux A-6 émergèrent des nuages avec leur train, leurs volets et leur crosse sortis, ils étaient toujours à mille pieds au-dessus de l'eau. Il ne pleuvait presque plus. Les feux du porte-avions étaient bien visibles et brillants.

Jake bolta à son premier passage et effectua alors un virage ascensionnel à gauche sur un angle extérieur. Flap et lui avaient été incapables de refaire fonctionner la radio, si bien qu'il fit une branche de vent arrière très courte et vira dans le *groove* comme pour un appontage de jour. À son second passage, il accrocha le brin numéro 1.

Le débriefing dura deux heures. Après avoir demandé à l'officier de permanence de ne pas lui programmer de vol pour le reste de la journée, Jake alla prendre son petit déjeuner puis retrouva sa couchette. Le Vrai McCoy le réveilla pour le dîner.

Jake et Flap ne volèrent pas pendant quatre jours. Le commandant avait dû dire au responsable des plans de vol de les laisser se reposer un moment, mais Jake ne posa même pas la question. Il fit des paperasses, se rendit au bureau de la maintenance pour discuter des problèmes électriques du 502, fit d'autres paperasses, mangea, dormit et s'offrit trois films.

L'équipe de maintenance découvrit un second trou causé par la foudre, dans la queue de leur 502. Jake descendit au pont hangar pour y jeter un coup d'œil.

— Apparemment, l'éclair est entré à l'avant, a traversé tout l'avion et est ressorti par la queue, expliqua le sergent. Ou alors il est entré

par la queue et ressorti par le nez.

— Ah-ah.

Le trou, dans la queue, bien au-dessus du gouvernail, était lui aussi à peu près de la taille d'une pièce de vingt-cinq cents.

— Y a eu beaucoup de boucan ?

— Non, pour autant que je m'en souviene, répondit Jake.

— Pourtant, vous avez dû avoir l'impression d'être assis à côté d'un obusier quand l'éclair vous a frappés.

— Juste un bruit métallique..., dit Jake, en essayant de se rappeler les faits.

C'était marrant, mais il ne se souvenait pas d'avoir entendu un bruit particulièrement violent.

— Sûr que vous avez eu du pot, les gars.

— Vous rigolez ! s'exclama Jake. (Il en avait vraiment sa claque de ce genre de considérations.) Pee Wee Reese était sur mon aile, et l'éclair ne l'a pas touché. Il m'a touché *moi* ! Reese n'a pas pris un volt... C'est *lui* qui a eu du pot !

— Je veux dire que c'est une chance que vous n'ayez pas explosé, insista le sergent. J'ai entendu parler d'avions frappés par la foudre, qui se sont tout simplement désintégrés.

— Des avions pleins d'essence, peut-être, pas de kérosène.

Mais le sergent n'était pas du genre à s'en laisser compter :

— Avec du kérosène aussi, assura-t-il.

Le Thanksgiving Day passa, puis on arracha une autre page au calendrier de la salle d'alerte, et décembre fut là.

Jake avait de nouveau l'impression que sa vie lui échappait.

— Contente-toi de te laisser porter par le courant, lui dit Le Vrai McCoy, lorsque Jake essaya d'en discuter avec lui.

— C'est juste une réaction à la foudre que tu t'es ramassée, répondit Flap un jour où Jake fit allusion à son état d'esprit.

Jake ne jugea pas utile d'ajouter qu'il avait de telles crises depuis des années.

Pourtant, peu à peu, son malaise diminua, et il se sentit mieux. Il recommença à rire en salle d'alerte et, de nouveau, il essaya de raconter des histoires drôles à ses compagnons. Mais il refusait de penser à l'avenir. Il décida de prendre la vie au jour le jour.

De cette façon, on ne s'inquiète pas de l'avenir, se disait-il, puisqu'on ne s'intéresse qu'au présent. Ça tient debout, non ?

— Qu'est-ce qu'on ressent quand on meurt ? demanda Flap Le Beau.

Ils volaient à trois cent cinquante nœuds, à cinq mille pieds d'altitude, au-dessus d'une couche de cumulus qui ressemblaient à des vesses-de-loup. Au-dessous d'eux, un océan vide s'étendait à l'infini.

Cet après-midi, ils effectuaient une nouvelle mission de surveillance de surface, cette fois sur une zone triangulaire à l'est du groupe opérationnel. Ils s'éloignaient du navire et, pour l'instant, ils n'avaient pas repéré le moindre bâtiment, ni en visuel ni au radar. L'océan était désert.

Il y avait pourtant des centaines de bateaux sur l'océan Indien. Mais l'océan était si vaste...

— T'y as déjà pensé ? insista Flap.

— Je suis tombé dans les pommes une fois, répondit Jake. J'avais dans les quatorze ans. L'infirmière qui me faisait une prise de sang n'arrêtait pas d'enfoncer son aiguille pour essayer de trouver la veine. Je me suis réveillé par terre après un cauchemar que j'ai oublié quinze secondes plus tard. Mourir, c'est comme ça, je suppose. Sans le cauchemar. Juste comme quand on éteint la lumière.

— Peut-être, murmura Flap.

— Comme quand on s'endort..., proposa encore Jake.

— Hummm...

— Pourquoi tu penses à ça, au fait ?

— Oh, tu sais...

Et la conversation s'arrêta là. Flap vérifia négligemment son radar, ne vit rien, une fois de plus, puis se cala sur son siège. Grafton bâilla et se frotta le visage.

La radio revint à la vie avec un bruit rauque. Les mots étaient en partie altérés, car leur avion était loin du navire – à plus de deux cents miles – et volait à basse altitude.

— Ici War Ace Cinq Zéro Huit, dit Flap dans son masque. Répétez.

— Cinq Zéro Huit, ici Black Eagle. Nous servirons de relais. Le navire veut que vous vérifiez un SOS. Tenez-vous prêts pour les coordonnées.

Flap jeta un coup d'œil à Jake, haussa les épaules, puis sortit un stylo à bille d'une poche de sa combinaison de vol et en examina la pointe. Il l'essaya sur la feuille de sa planchette de bord et dit :

— War Ace paré à noter.

Flap relut les coordonnées au contrôleur du E-2 Hawkeye pour s'assurer qu'il n'avait pas commis d'erreur, puis il entra les données dans l'ordinateur.

— Oh-oh, murmura-t-il à Jake, c'est à plus de quatre cents miles d'ici.

— Vaudrait mieux en parler au contrôleur.

Flap remit son masque.

— Black Eagle, Cinq Zéro Huit. Ce bateau a l'air de se trouver à quatre cent vingt-neuf miles de notre position présente, c'est-à-dire... (Il appuya sur une autre touche de son clavier.)... à deux cent quarante-deux miles du navire. On n'a pas le carburant nécessaire et

on ne peut donc pas se charger de ce sauvetage.

Grafton pressa des boutons pour vérifier le carburant de leurs réservoirs d'aile. Ils avaient été catapultés avec neuf tonnes et il leur en restait maintenant cinq tonnes six cents.

— Roger, War Ace. Ils le savent. Nous leur parlons en ce moment sur une autre fréquence. Ils veulent que vous alliez voir quand même. Ils n'ont eu que quinze secondes d'un SOS, avec les coordonnées de longitude et de latitude. Le navire pense que vous pouvez y aller, jeter un rapide coup d'œil, puis rassembler avec un ravitailleur au retour, sur cette fréquence.

Jake avait déjà fait tourner l'avion de quinze degrés à droite pour suivre la commande de cap de l'ordinateur, vers le bâtiment en détresse. Il augmenta les gaz et commença à grimper.

— Organise un rassemblement sans radio, juste au cas où, dit Jake à Flap.

Il voulait savoir où retrouver le ravitailleur même si leur radio tombait en panne. Le seul moyen de déterminer des positions dans ce monde de mer et de ciel était électronique, grâce à des relèvements et des distances par rapport à des navires émettant des signaux que les aides à la navigation de l'avion étaient capables de recevoir. Hélas, le radar de l'A-6 ne pouvait pas détecter d'autres avions. Et le ravitailleur n'avait pas de radar du tout. Bien sûr, Flap pouvait repérer *le Columbia* sur son radar, s'ils étaient à moins de cent cinquante miles de celui-ci et si le radar fonctionnait, et se servir alors de la distance et du relèvement pour se situer par rapport au ravitailleur. Si le radar continuait à fonctionner normalement...

Cela faisait beaucoup de « si ».

Des « si » qui vous retournaient l'estomac, quand vous y pensiez.

Dix-sept jours s'étaient écoulés depuis leur aventure nocturne dans les orages, et voilà qu'ils étaient de nouveau au cœur de l'action, à s'éclater !

Jake Grafton jura doucement entre ses dents. Ce n'était pas juste ! *Surtout que le navire en détresse pouvait très bien ne pas être là !* Un SOS de quinze secondes avec une position... Ça avait l'air d'un programme électronique, c'est-à-dire du genre peu fiable. Le bâtiment se baladait peut-être à des centaines de miles de l'endroit vers lequel ils volaient et ils ne le trouveraient jamais !

Ce programme de détresse pouvait très bien aussi être tout simplement une erreur. L'opérateur radio d'un quelconque cargo civil pouvait avoir basculé par inadvertance le mauvais commutateur... Et il n'y avait donc peut-être aucun navire en difficulté nulle part.

Les grosses têtes du porte-avions avaient réfléchi à tout cela, sans nul doute. Et leurs chefs, bien en sécurité et confortablement installés

dans leurs fauteuils, avaient alors envoyé Jake et Flap jeter un coup d'œil. Et prendre tous les risques.

Le plus difficile serait de trouver le ravitailleur au retour. Jake considéra sa jauge de carburant sans optimisme. Il allait grimper haut, à quarante mille pieds, et voler à cette altitude jusqu'au moment où il pourrait descendre, réacteurs au ralenti, vers le navire en détresse ; il effectuerait alors un passage rapide au-dessus de lui, tandis que Flap prendrait des photos, puis il remonterait à quarante mille pieds, et rejoindrait le porte-avions. Le ravitailleur se trouverait à cent cinquante miles, sur la radiale Zéro Neuf Cinq, à quarante mille pieds d'altitude. Mais si leur nounou avait un problème, ou s'ils ne réussissaient pas à pomper son carburant, ils ne regagneraient pas le navire. Ils seraient obligés de s'éjecter.

Au moins, il faisait jour. Et le temps était au beau. Pas de sueurs nocturnes. Pas besoin de faire fonctionner cette foutue bille-aiguille à la lampe électrique. C'était déjà ça.

Jake se retourna sur son siège pour regarder le soleil, derrière lui. Il consulta sa montre. Ils auraient encore au moins une demi-heure de jour lorsqu'ils atteindraient le bateau inconnu, mais le soleil serait couché pour leur rendez-vous avec le ravitailleur. Cependant, il resterait probablement un peu de clarté dans le ciel. Une nuit totale aurait pourtant été préférable : ainsi, ils auraient aperçu de loin les clignotements du feu anticollision de Texaco. Hélas, ce ne serait pas l'obscurité. Juste un crépuscule brillant, voilà la carte que les dieux du destin leur avaient distribuée.

Encore une de ces sympathiques missions de la Marine où on épuise toutes nos réserves de chance ! Puis les deux pauvres idiots que nous sommes s'enverront le dernier verre. C'est ce que tout le monde essaie de nous faire comprendre.

— On ne descend que si on a quelque chose sur le radar, dit-il à Flap.

— Oui, oui.

C'était une sage décision. Inutile de gaspiller tout ce carburant pour plonger jusqu'au niveau de la mer s'il n'y avait aucun navire à observer. S'il y en avait un, il serait visible sur le radar.

Mais s'il avait coulé et que son équipage s'était réfugié sur les canots de sauvetage ? Ces embarcations-là n'apparaissaient pas sur le radar, pas de si haut en tout cas.

— À partir de quelle distance tu peux repérer un canot de sauvetage avec ton machin ? demanda-t-il à Flap dont la tête avait de nouveau disparu sous la chaussette de son appareil.

— J'sais pas. J'en ai jamais cherché.

— Mais t'as bien une idée ?

— T'avais raison le premier coup : on ne descend que si on voit

quelque chose.

Il remit ses ailes à niveau en arrivant à quarante mille pieds et diminua les gaz. Une tonne cent de carburant à l'heure pour chacun des réacteurs lui donnerait 0,72 Mach. Seulement, ils en avaient déjà utilisé deux tonnes pour grimper jusqu'ici. Il leur restait trois tonnes neuf cents. Ce serait juste-juste. Il tira davantage les manettes des gaz, jusqu'au moment où ses réacteurs ne consommèrent plus que neuf cents kilos à l'heure chacun. L'indicateur de vitesse se maintint finalement autour de deux cent vingt nœuds, soit une vitesse véritable d'environ quatre cent soixante nœuds.

Flap déplaça une carte et l'étudia. Au bout d'un moment, il dit :

— C'est dans le détroit, entre plusieurs petites îles et la côte sud de Sumatra.

— Au moins, c'est pas au sommet d'une montagne.

— Exact.

— Je me demande si les grosses légumes, à bord de notre navire, ont pensé à vérifier la position avant de nous envoyer courir après la lune.

— Sais pas. Ces types de la Marine... On peut jamais dire, avec eux.

Flap réussit enfin à plier la carte comme il le souhaitait. Il la coinça entre le tableau de bord et le Plexiglas de façon à pouvoir s'y référer aisément, puis sa tête disparut de nouveau sous la chaussette de son radar. Un peu plus tard, il murmura :

— J'aperçois des îles.

La terre. Jake n'avait pas vu de terre depuis plus d'un mois ! Depuis que le navire avait franchi le détroit de Malacca. Le *Columbia* devait passer encore trois semaines dans l'océan Indien, puis gagner l'Australie.

Des rumeurs circulaient à bord depuis des semaines. Elles venaient d'être confirmées la veille. L'Australie, la terre d'En Bas, la dernière Frontière, la nouvelle Californie, où tout le monde parlait anglais – enfin, une sorte d'anglais – et vous accueillait comme des potes, où on buvait de la bière glacée très forte et où on adorait les Yankees... Ooh, mon vieux ! L'équipage murmurait. C'était pour ça qu'ils s'étaient engagés dans la Marine.

Quelques vieux bourlingueurs, qui affirmaient être déjà allés en Australie, étaient entourés par un public ravi, prêt à gober n'importe quel bobard.

— Les femmes..., demandaient invariablement les jeunes marins. Parle-nous des femmes. Elles sont vraiment sensationnelles ? On peut vraiment avoir des rencarts avec elles ?

Grandes, tout en jambes, splendides, et *elles aiment* les Américains – en fait, elles les préfèrent même à la gent masculine

autochtone. Quant à leurs mœurs, si elles ne sont pas exactement... relâchées, elles sont très très *modernes*. Une histoire courait à bord : à l'occasion d'une escale du porte-avions à Sydney, plusieurs années auparavant, le commandant avait été obligé d'installer un standard téléphonique à terre pour répondre à tous les appels d'Australiennes qui voulaient un rendez-vous avec un marin américain ! N'importe quel marin ! *Envoyez-moi un marin !* Ces filles extraordinaires donnaient une dimension entièrement nouvelle à l'expression « relations internationales ».

Ces bobards étaient solennellement confirmés et embellis par ceux qui-avaient-été-là-bas, jadis, avant-que-la-terre-n'ait-refroidi. C'était le premier déploiement des gamins qui les écoutaient, la première fois qu'ils restaient si longtemps loin de la maison, loin des jupes de maman et de la fille des voisins. Et donc, ils priaient avec ferveur que ces histoires fussent vraies.

Les marines de la flottille des A-6 étaient aussi excités que les matelots. Ils savaient que, si elle en avait le choix, n'importe quelle femme saine d'esprit, sur cette planète, préférait un *marine* à tout autre militaire. L'Australie serait le paradis de la liberté. Comme quelqu'un l'avait dit dans le carré décontracté, la nuit précédente, le *Columbia* avait rendez-vous avec la destinée.

Tout cela traversa l'esprit de Jake tandis qu'il volait vers l'est, à quarante mille pieds d'altitude. Lui aussi souhaitait quitter le navire, échapper au cycle manger-dormir-voler, ne plus voir les mêmes visages, ne plus entendre les mêmes vieilles blagues. Et l'Australie, vaste, exotique, peuplée d'une race courageuse de guerriers... l'Australie, oui, serait agréable. Il fredonna quelques mesures de *Waltzing Matilda*, puis jeta un coup d'œil à Flap, d'un air coupable. Le NB n'avait pas entendu.

Il repensa alors à leur mission. Trouver le ravitailleur, au retour, serait la partie périlleuse de l'opération... Pourquoi le destin s'acharnait-il à lui sortir ce genre de cartes minables ?

Un soleil étincelant brillait dans un ciel d'un bleu foncé, chaud et profond. À cette altitude, l'horizon était une ligne parfaite – oh, si lointaine ! Il semblait qu'il serait éternellement visible. La mer, bien en dessous d'eux, dessinait de petites taches irrégulières à travers une couche basse de cumulus qui donnaient l'impression de flotter sur l'eau comme des balles de coton blanches... des centaines de kilomètres de balles de coton ! Au nord-est se dressaient très nettement les montagnes de Sumatra. Des nuages pesaient sur l'arête rocheuse de l'immense île, mais ici et là on apercevait une crête, que la distance rendait floue, couverte d'une jungle d'un vert profond. Ces nuages, baignés par un soleil de fin d'après-midi, déplaçaient d'énormes ombres. Bientôt leurs sommets seraient inondés de lumière.

— Y a quelque chose de tordu dans tout ça, murmura Flap.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les navires ne coulent pas en quinze secondes. Sauf quand ils explosent. Et on a combien de chances que ce soit ça ?

— T'as raison. C'est probablement une erreur, répondit Jake. Un opérateur radio touche le mauvais bouton ou un truc comme ça. Je parie qu'il a pensé que personne n'entendrait son SOS.

— Je me demande si les nôtres ont essayé de le rappeler ?

— Probablement.

— Ben, n'empêche que je dis que c'est tordu.

— Tu devrais plutôt prier qu'on trouve ce ravitailleur au retour. Inquiète-toi de ça, si tu veux vraiment te faire du souci pour quelque chose. Une longue immersion dans l'eau salée, ça serait mauvais pour ton teint.

— Tu penses que ça pourrait me l'éclaircir ?

— On ne sait jamais.

— Une vie d'homme blanc... J'ai jamais réfléchi à cette possibilité. J crois pas que ça marcherait, de toute façon. Vous, les Blancs, vous pouvez passer des périodes horriblement longues sans baiser. Moi, j'en ai besoin beaucoup plus régulièrement.

— Ça pourrait soigner ton eczéma, aussi.

— Tu vois toujours le bon côté des choses, Grafton. C'est un défaut, ça. Tu devrais travailler là-dessus.

Les minutes s'écoulèrent. Les montagnes semblaient plus proches, mais peut-être qu'il se trompait. La perspective varie en fonction de l'altitude et de la vitesse. Il avait noté ce phénomène des années plus tôt, et cela n'avait jamais cessé de l'étonner. À quelques centaines de mètres, on voit chaque ravin, chaque monticule, chaque méandre des cours d'eau. À des altitudes moyennes, par temps clair, on aperçoit la moitié d'un État. Et de là où il était en ce moment, à cette vitesse, on franchissait des chaînes de montagnes et de vastes déserts en quelques minutes, on traversait des fuseaux horaires tout entiers... Et quand on orbitait autour d'elle, la Terre était une immense boule qui occupait presque tout le ciel. On en faisait le tour en quatre-vingt-dix minutes. Les continents et les océans cessaient d'être des espaces extraordinairement vastes et n'étaient plus que de simples caractéristiques terrestres. Le concept de localisation géographique avait une valeur relative.

À cette altitude, Flap et lui étaient à mi-chemin du paradis. Jake nota cette phrase sur sa planchette.

Il vérifiait le carburant, une fois encore, lorsque Flap annonça :

— On est à cent vingt miles. Je vois la zone.

Il voulait dire : la zone où se trouvait le navire en détresse. Si navire il y avait.

Curieuse journée pour un sauvetage en mer. La plupart des bâtiments ont des problèmes par mauvais temps, lorsqu'une mer agitée ou de basses températures mettent leurs systèmes à rude épreuve. Mais par un jour comme celui-ci...

— J'ai quelque chose sur le radar. Un signal.

— Le bateau ?

— L'INS indique qu'il se trouve à quatre ou cinq miles de la position que nous a donnée Black Eagle. Bien sûr, l'inertiel peut être décalé d'autant.

— Un gros bateau ?

— Ben, c'est pas un canot à rames. Pas à cette distance. Peux pas en dire beaucoup plus, pour la taille. Un écho est un écho.

— Direction et vitesse ?

— Il est DIW.

Cela signifiait *Dead In the Water*, sans mouvement sur l'eau, à la dérive.

Jake ralentirait lorsqu'ils arriveraient à quatre-vingts miles, il descendrait avec les réacteurs à quatre-vingts pour cent de tours minute, au début, pour ménager les dynamos.

— C'est à environ quinze miles de la côte de Sumatra, qui est orientée nord-ouest sud-est. Des îles vers le large, à l'ouest et au sud-est. Des îles maousses.

— D'autres bâtiments aux environs ?

— Non. Rien.

— Sur une côte comme celle-là...

— Peut-être qu'on verra des bateaux de pêche ou quelque chose, quand on sera plus près.

— Ouais.

— Je préviens Black Eagle.

Flap s'occupa de sa radio.

Ils arrivèrent au-dessus du bateau à sept mille pieds d'altitude, leurs réacteurs au ralenti. Jake regarda au-dessous de lui, entre les cumulus, avec beaucoup d'attention, et le vit nettement. C'était un petit cargo, avec sa superstructure au centre, et des grues à l'avant et à l'arrière. Il ressemblait à un vieux Liberty. Pas de fumée – donc, à l'évidence, il n'était pas en feu. Pas de fumée sortant de la cheminée non plus, qui était en son milieu, ni de sillage. Un navire plus petit, ou plus exactement une grosse barque, était collé contre son flanc tribord.

Jake lança son avion dans un virage à droite, pour permettre à Flap de prendre des photos, et il choisit un trou, dans les nuages, où descendre. Ses réacteurs tournaient toujours au ralenti.

Ils sortirent des nuages à cinq mille cinq cents pieds d'altitude.

— Passes-y ta pelloche, dit Jake. Sous tous les angles. On tourne et on se paye un passage bas, le long du bastingage, pour que tu puisses

prendre des plans rapprochés, et puis on se tire en vitesse.

— OK.

Flap fit le point et se mit au travail.

— On dirait bien que l'équipage a été secouru, ajouta Jake.

— Fais un virage large à la poupe, que je puisse avoir une photo avec son nom.

Jake passait trois mille pieds en descente, maintenant, en un grand cercle tranquille autour du bâtiment, qui semblait flotter sans roulis ni tangage. Il se demanda quel était le problème de ce bateau.

— Tu peux lire le nom ?

— T'es encore trop haut. Mais ça sera sur les photos, de toute façon.

Carburant ? Trois tonnes cent, alors qu'ils étaient à plus de six cents miles du *Columbia* ! Il frissonna, tandis qu'il observait le cargo à la dérive et la grosse barque collée à lui. Celle-ci mesurait entre vingt-cinq et trente mètres de long. Une petite superstructure un peu vers l'avant, une cheminée, peinture écaillée sur la coque, et quelques marins visibles sur le pont.

— Il y a des gens sur la passerelle du cargo, dit Flap.

— T'as bientôt fini ?

— Ouais.

— On y va. Je fais une dernière passe à basse altitude.

Jake baissa son nez. Il descendit rapidement à environ deux cents pieds au-dessus de l'eau et remit ses ailes à niveau, sur un cap qui leur permettrait de survoler de la proue à la poupe des deux bâtiments stationnaires. Il régla ses manettes des gaz. S'il allait trop vite, les photos de Flap seraient floues. Il ralentit à deux cent cinquante nœuds.

— Pas le moindre signe de la main, ni rien, murmura-t-il.

Lorsqu'il aperçut les éclairs, à la poupe de la grosse barque, il sut instinctivement ce que c'était.

Il poussa les manettes des gaz en butée, s'inclina d'environ quarante degrés et leur en mit plein les chaussettes [154]. Il sentit les chocs, vit les balles traçantes embrasées qui passaient devant la verrière, sentit d'autres chocs – et soudain ils furent hors de la zone de tir.

— *Artillerie antiaérienne !*

Flap Le Beau venait de retrouver sa voix.

— Ces connards avaient un vingt millimètres !

Il s'éloigna des deux navires, vira et s'inclina pour grimper. Les aiguilles de la pression hydraulique primaire oscillèrent. Puis celles de la pression secondaire. Le voyant HYD SECOURS s'alluma sur le tableau répéteur de pannes.

— Oh bordel !

Jake remit ses ailes à niveau, et équilibra son avion avec soin pour grimper.

Mais celui-ci commença à s'incliner à droite. Le manche était mou. Il mit un peu de direction à gauche pour le récupérer.

Cap presque au sud. Il manœuvra la direction et le manche, essayant de faire aller son avion légèrement plus à l'ouest. L'appareil menaçait de basculer sur l'aile droite.

C'était tout ce qu'il pouvait faire pour redresser ses ailes avec le manche et la direction. Son nez était toujours à environ un degré au-dessus de l'horizon, de sorte qu'ils grimpaient encore – mais lentement. Ils passèrent les deux mille pieds en montée, à une vitesse de trois cent cinquante nœuds.

— Sers-toi de ta radio, dit Jake à son NB. Contacte Black Eagle. On a dû tomber sur des pirates.

Il tira les manettes des gaz, à titre d'essai ; son instinct lui disait de descendre à environ deux cent cinquante nœuds, afin d'éviter à la pompe hydraulique de secours de forcer pour déplacer les gouvernes. Il trima à cabrer la profondeur [155]. Et le nez monta. Parfait.

— Black Eagle, Black Eagle, ici War Ace, over.

Ils avaient un gros problème. La pompe hydraulique de secours servait à diriger l'avion juste assez pour se sortir d'une situation de combat et trouver un endroit sûr pour s'éjecter.

— Black Eagle, ici War Ace Cinq Zéro Huit, en urgence immédiate, over.

Et, en ce moment, la pompe de secours faisait le gros du travail. Les quatre aiguilles de l'indicateur de pression hydraulique étaient pointées vers le plancher de l'avion. Ce qui signifiait qu'il n'y avait plus la moindre pression dans aucun de leurs systèmes.

— Black Eagle, War Ace Cinq Zéro Huit en aveugle. Nous n'entendons pas vos réponses. Avons été abattus par des pirates sur ce contact SOS. Devrons sans doute nous éjecter rapidement. Sortons de la zone par le sud.

Vraiment sensationnel, ça oui ! Se faire descendre par une poignée de foutus pirates ! En pleine mer, et en 1973 ! Sur un passage bas et lent avec un avion désarmé ! Tu parles d'une veine de cocu !

— Lance le sept mille sept cents, dit Jake.

Flap approcha la main du boîtier IFF, sur la console qui les séparait, et mit le commutateur en mode détresse. Pour plus de sûreté, il afficha 7 700 dans les fenêtres. Cela signifiait : *Mayday*.

— Y a une île à vingt miles devant nous, annonça Flap. Va jusqu'à là. On s'éjectera au-dessus.

Le seul problème, c'était de maîtriser l'avion, qui ne cessait de vouloir basculer sur une aile ou sur l'autre. Jake mettait toute la direction qu'il pouvait pour le garder d'aplomb, d'abord à droite, puis

à gauche. Le manche ne lui était presque d'aucune utilité.

Il coupa les amortisseurs de gouverne. Cela lui permettrait de mieux contrôler la direction – sauf si la perte de pression hydraulique avait déjà touché ce système. Et c'était sans doute le cas : les amortisseurs de gouverne ne changèrent rien à son problème.

Lorsque l'aile gauche refusa de revenir alors qu'il mettait une pleine direction à droite, il augmenta la puissance du réacteur gauche. Il poussa à fond la manette en butée. Cela ramena l'aile. Mais le roulis recommença à droite.

Pleine direction à gauche, diminution de la puissance du réacteur gauche, augmentation de celle du droit... Il réussit ainsi à redresser les ailes.

— Dix-sept miles, annonça Flap.

— On n'y arrivera jamais.

— Essaie encore. J'ai aucune envie de nager.

— Quels enculés, ces mecs !

Ils étaient à trois mille pieds, maintenant. S'il pouvait simplement conserver cette altitude lorsque les ailes roulaient, ils parcouraient environ quatre miles nautiques et demi à la minute. Dans combien de temps seraient-ils là-bas ? Trop compliqué à calculer. Il y renonça. Il voyait l'île, devant eux. Elle était là, verte et dissimulée sous les feuillages, exactement au milieu de son pare-brise.

— Quinze miles.

Ils roulaient vers la gauche. Pleine direction à droite, montée en puissance du réacteur gauche. Le roulis cessa, mais le nez descendit. Manche complètement en arrière – aucun effet. Il augmenta le trim à cabrer et mit le réacteur droit au ralenti.

Le nez remontait. Oui, il montait ! Alors il commença à trimer à piquer la profondeur[156]. L'aile se redressait lentement, oh, si lentement...

Il réussit à se stabiliser à quinze cents pieds d'altitude, mais l'avion commença à rouler très lentement vers la droite. Le nez montait toujours.

Il changea le côté des réacteurs et de la direction, joua avec le trim.

Avec une angoissante lenteur, les ailes répondirent à ses instructions. Le nez tomba vers l'horizon, continua à descendre.

Plein trim à cabrer ! Il tint le bouton enfoncé et observa l'indicateur de trim en bas du manche. Le nez descendait toujours. Allez !

Cette fois, ils se stabilisèrent à mille pieds, et le cycle complet recommença.

— On n'y arrivera pas, le prochain coup, dit Jake à Flap.

— Alors on s'éjecte au meilleur moment, quand les ailes et le nez

seront à niveau.

— Toi d'abord, et je te suis.

Le nez plongeait, l'aile droite plongeait, puis ils remontèrent, remontèrent... jusqu'à... jusqu'à deux mille trois cents pieds.

— Maintenant ! cria Jake.

Il y eut une explosion, et Flap ne fut plus là. Jake centra automatiquement la direction, tandis qu'il tirait la poignée de secours de son siège éjectable. Il reçut instantanément un monumental coup de pied au cul. Le cockpit disparut. L'accélération ne dura qu'un instant, puis il commença à tomber.

CHAPITRE VINGT

Le parachute s'ouvrit avec un choc. Tandis que Jake Grafton tournait lentement au bout de ses suspentes, il vit leur avion tomber vers l'océan comme une mouette blessée. Soudain, l'appareil se redressa, il vola un instant en rase-mottes au-dessus de l'eau et commença même à remonter. Il fonça vers le ciel en un virage ascensionnel, son aile droite affaissée ; puis celle-ci plongea, le nez suivit, et l'avion piqua droit dans la mer.

Il y eut une immense gerbe d'eau. Lorsque celle-ci fut retombée, il n'y eut plus qu'un tourbillon d'écume.

Les pirates ! Où étaient-ils ?

Il ôta son masque à oxygène et le lâcha dans le vide, puis il tourna la tête. Il aperçut l'autre parachute, plus bas, intact, et Flap qui se balançait à son extrémité, mais il ne vit les deux bateaux nulle part.

Oh, quel imbécile il avait été ! Voler au-dessus d'un navire à la dérive, avec un autre bâtiment amarré à lui – et n'avoir pensé à aucun moment qu'il s'agissait peut-être de pirates ! Ces eaux étaient dangereuses... et pourtant, cette possibilité ne l'avait jamais effleuré. Ça oui, quel con il faisait !

La mer qui approchait, en dessous de lui, le ramena à des problèmes plus immédiats. La houle était assez importante, et il ne lui restait pas beaucoup de temps. Il saisit la poignée, à droite de son paquetage de survie, et l'ouvrit d'un geste sec. Le radeau tomba et se gonfla en arrivant au bout de sa sangle. Il chercha les tirettes des

cartouches de CO², qui serviraient à gonfler aussi son gilet de sauvetage. Il les trouva et les tira. Le gilet se remplit de gaz, ce qui le rassura.

Parfait ! Maintenant, me débarrasser de ce parachute au moment où je toucherai l'eau.

Curieusement, ces pensées lui traversaient l'esprit sans effort : c'était le résultat de son entraînement. Toutes les fois où le navire appareillait, la flottille faisait une journée d'exercices de sécurité ; à cette occasion, chaque membre des équipes de vol était suspendu à un harnais en salle d'alerte, vêtu de sa combinaison. Un bandeau sur les yeux, il devait toucher et identifier chaque partie de son équipement puis revoir la procédure adéquate des éjections au-dessus de la terre et de la mer.

Jake n'avait donc pas à réfléchir beaucoup à ce qu'il devait faire : il agissait par automatisme ; ou presque.

Le vent paraissait souffler de l'ouest. Jake n'était pas sûr des directions. Il voulait aller vers cette île – oui, c'était au sud – et le vent le faisait dériver vers l'est. Ça aussi, il le calcula très rapidement.

Son radeau toucha l'eau. Il chercha les boucles Koch, à la hauteur des clavicules, qui attachaient son harnais de parachute aux suspentes, et il attendit.

Prêt, il était prêt, et... il s'enfonça sous l'eau. Il ferma automatiquement la bouche et les yeux au moment où les flots l'engloutissaient et il fit sauter ses boucles, tout en remontant à la surface. Il émergea en suffoquant.

Le parachute s'éloignait en dérivant par vent arrière. Bon, maintenant, où était donc cette sangle attachée au radeau ?

Il la chercha un moment à tâtons et découvrit qu'elle était enroulée autour de ses jambes. Il se mit à brasser l'eau pour s'approcher du radeau et réussit à saisir la sangle en question. Quelques secondes plus tard, il était contre le radeau.

Il ne lui restait plus qu'à monter dedans.

À son premier essai, il glissa et passa dessous, sur le dos. En battant des pieds et en haletant, il réussit à se redresser dans l'eau et il fit tourner le radeau pour le remettre devant lui.

Cette fois, il appuya dessus pour essayer de le faire glisser sous lui. Il y parvint presque, mais l'embarcation lui échappa et il se retrouva de nouveau sous l'eau.

Les vagues n'arrangeaient rien. Juste au moment où il avait remis le radeau dans la bonne position, une vague déferla sur lui et il but la tasse.

Finalement, après trois ou quatre essais, il réussit enfin à grimper. Il roula sur lui-même avec précaution pour s'allonger sur le dos, et

resta ainsi, épuisé, à bout de souffle.

Quelques minutes plus tard, il se rendit compte qu'il avait encore son casque. Il l'ôta et chercha de quoi le fixer à sa combinaison. Il pouvait en avoir besoin plus tard, et tout ce qui n'était pas attaché passerait certainement par-dessus bord à un moment ou à un autre. Il utilisa un bout de suspente de parachute, qu'il avait mis dans une poche de son gilet de survie[157] des mois auparavant.

Alors, se souvenant de Flap, il commença à scruter l'horizon.

La radio ! Il sortit sa radio de survie, la vérifia, puis l'alluma.

— Flap, c'est Jake.

Pas de réponse.

Jake, allongé dans son radeau qui dansait sur l'eau et tournoyait, observa un moment les nuages et pensa aux pirates tout en se maudissant. Il avait fait preuve d'une parfaite et extraordinaire stupidité et s'était arrangé pour se faire descendre – et Flap Le Beau par la même occasion – par une poignée de pirates ! *Yo ho-ho ! Et une bouteille de rhum !* Et il paraît que la guerre est finie ! C'est pas un Tom, un Dick ou un Harry qui peuvent mettre sans prévenir un A-6E presque neuf à la baille ! Lui aussi, il en était capable ! C'était un don, ou quoi ? Les gars, dans les O Clubs, allaient se raconter cette histoire pendant un bon moment !

Et le lieutenant-colonel Haldane se paierait une de ces chiasses quand il apprendrait ces bonnes nouvelles !

Il regarda sa montre. Elle était pleine de flotte et s'était arrêtée. Parfait !

Et son cul trempait dans vingt centimètres d'eau. Par moments, la mer entraît dans le radeau, mais comme le trou de beignet dans lequel il était assis débordait déjà, cette eau supplémentaire s'évacuait toute seule. Inutile de se fatiguer à écoper.

Heureusement qu'elle n'était pas trop froide. Presque tiède. Les tropiques. Quand on pense que des gens dépensaient des fortunes pour nager là-dedans !

Il essaya de nouveau sa radio. Et cette fois, il eut une réponse.

— Ho, Jake, t'es dans ton radeau ?

— Ouais. Et toi ?

— Non. J'ai l'impression d'essayer de baiser un cochon enduit de graisse.

— T'es blessé ?

— Non. Et toi ?

— Non.

— Bon, c'était sympa de te parler. Maintenant, faut que je monte dans ce foutu radeau.

— Fais passer cette saloperie sous toi. Ne te fatigue pas à y

grimper. Appuie dessus pour l'enfoncer dans l'eau.

— OK. Je te rappelle dans un moment.

Une cigarette. Sûr qu'il pouvait s'offrir une cigarette. Jake vérifia que sa radio était bien attachée à son gilet de survie, puis il la posa sur ses cuisses. Les cigarettes et le briquet se trouvaient dans la poche de sa manche gauche. Il les sortit. Les cigarettes étaient trempées. Le briquet recommença à fonctionner, quand il eut fait tourner la molette un bon moment pour la sécher un peu. C'était un briquet à gaz. Il porta à ses lèvres une cigarette mouillée, frotta le briquet.

Évidemment, elle refusa de s'allumer.

Il la remit dans son paquet, qu'il rangea dans sa poche. S'il parvenait au rivage, il pourrait les faire sécher et les fumer.

Hé, une minute ! Il avait un paquet neuf dans son gilet de survie. Toujours sous cellophane, il était certainement resté sec.

En cet instant, c'était d'une cigarette qu'il avait le plus envie au monde. Il ouvrit la poche de poitrine gauche de son gilet de survie et la fouilla, en essayant de ne pas en renverser le contenu.

Il trouva le paquet en question et, trente secondes plus tard, il avait allumé une cigarette et inhalait la fumée. Aaah !

Montant et descendant sur les vagues, tirant des bouffées de sa cigarette, il réalisa qu'il avait soif. Il avait deux petites bouteilles d'eau dans son gilet. Il en sortit une et l'ouvrit, dans l'idée d'en boire seulement quelques gorgées. En fait, il la vida en deux longs traits.

Il faillit la jeter quand elle fut vide, mais il se ravisa et la glissa de nouveau dans la poche de son gilet. Ça pouvait toujours servir.

Quelque chose au sommet d'une vague, à sa gauche, attira son attention, mais, l'instant d'après, il n'y avait plus rien. Il attendit.

C'était Flap, assis dans son radeau. Il avait été visible quelques secondes, puis les vagues, non synchronisées, avaient fait descendre l'un des deux radeaux dans un creux.

Jake se précipita sur sa radio et l'alluma. Elle revint immédiatement à la vie.

— Jake, c'est Flap !

— Hé, je t'ai vu.

— Moi, je t'ai vu deux fois. On est éloignés de combien, d'après toi ?

— Une centaine de mètres ?

— Au moins. Faut réfléchir un peu, Jake. On va passer la nuit ici. Le porte-avions est trop loin pour nous envoyer un hélico avant l'aube.

Jake regarda l'île avec envie, cette île qu'ils cherchaient à atteindre depuis qu'ils s'étaient fait descendre. Il apercevait parfois des éclaboussures de verdure, mais elle était encore à des kilomètres. Et le vent soufflait à un angle de quatre-vingt-dix degrés par rapport à elle.

— Essayons de payer pour nous approcher, dit-il à Flap. Si nous

réussissons à nous rejoindre et à attacher nos deux radeaux, nous aurons davantage de chances de nous en tirer.

Davantage de chances. Il avait prononcé ces mots sans y penser vraiment – mais, à présent qu'ils avaient franchi ses lèvres, il réfléchissait à leur importance. Une nuit entière en pleine mer, dans un de ces petits radeaux merdiques, était risquée, en mettant les choses au mieux. L'état de la mer pouvait empirer, leur embarcation avoir une voie d'eau, les pirates risquaient de venir jeter un œil, et les requins...

Les requins !

Une vague de terreur le submergea.

— OK, dit Flap. Tu pagaies dans ma direction, et moi dans la tienne. Je ne crois pas qu'on y arrivera avant la nuit, mais essayons quand même... Bon, je coupe ma radio pour économiser la pile.

Jake s'examina sous toutes les coutures pour voir s'il était blessé, s'il saignait. L'adrénaline, au moment de l'éjection, avait fait l'effet d'un anesthésique ; et maintenant, il était bien trop épuisé pour sentir les petites coupures et les écorchures. Mais s'il saignait... Les requins étaient capables de repérer le sang dans l'eau à des kilomètres à la ronde !

Il inspecta son visage et son cou. Là, un endroit douloureux. Il regarda sa main gantée : elle était tachée de rouge. Du sang !

Pour l'amour de Dieu !

C'était le frottement d'une suspenste ou une coupure du Plexiglas.

Il s'agenouilla dans le radeau. C'était une position fondamentalement instable, et il se donna beaucoup de mal pour s'assurer qu'il ne chavirerait pas. Puis, en s'accroupissant au maximum, il commença à pagayer avec les mains, en effectuant de grands mouvements de balayage. Se rendant compte, soudain, qu'il ne savait pas où Flap se trouvait, il s'arrêta et regarda autour de lui. Là ! Il eut une vision fugitive de son compagnon, mais c'était suffisant. Il fit tourner son embarcation d'une soixantaine de degrés et se remit à la tâche.

C'était très dur. Tous ses vêtements étaient trempés, maintenant, si bien qu'il avait froid, même dans cet air chaud et humide. Pagayer, faire une pause pour situer Flap, recommencer à pagayer... et ainsi de suite.

Finalement, il prit conscience que le soleil était descendu et que la lumière baissait. Il alluma sa torche et la fixa sur le côté droit de son casque, grâce au morceau de Velcro qui y était collé. Puis il s'en coiffa. Trois minutes plus tard, il constata que Flap avait fait de même. À ce moment-là, ils étaient à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre.

Jake se reposa un moment.

Quel bordel ! Et s'il avait eu un brin de bon sens, et un poil de prudence, ils ne seraient pas là tous les deux en train de flotter au milieu de l'océan, au bout du monde.

Il jura, puis se remit à l'ouvrage.

Il faisait complètement nuit lorsqu'ils réussirent enfin à se rejoindre. Avec des morceaux de suspente de parachute qu'ils sortirent de leur gilet de survie, ils attachèrent rapidement les deux embarcations, puis s'installèrent tête-bêche dans leur radeau respectif.

Ils restèrent étendus sans bouger un moment pour se reposer, puis Flap grommela :

— Tu nous as mis dans un sacré bordel, Grafton ! Ouais, vraiment un beau pétrin !

— Je suis désolé.

Flap se tut quelques secondes avant de reprendre.

— Merde ! Tu penses vraiment que c'est de ta faute ? Je suis désolé d'avoir dit ça. T'es pas responsable. C'est la faute de ce trou du cul, là-bas, qui nous a canardés avec son vingt millimètres. Tu parles d'un coup facile ! J'aimerais bien lui couper les couilles et les lui faire bouffer.

— Tu penses que Black Eagle a eu au moins un bout de notre message ? demanda Jake.

— J'en sais rien.

— Mon gars, je l'espère. Je déteste l'idée que ces connards de pirates pourraient faire tranquillement un autre carton sur nos avions, demain.

— Coupe ta lampe. Ça me fait mal aux yeux, dit Flap.

Jake s'exécuta. Il ôta son casque. Puis il sortit sa seconde petite bouteille d'eau et avala une longue gorgée. Il la tendit à Flap.

— Tiens.

Flap s'en saisit à tâtons, car l'obscurité était totale. Il y avait quelques étoiles, mais la lune ne se lèverait pas avant plusieurs heures.

— Bon sang, c'est de l'eau ! s'exclama Flap.

— À quoi tu t'attendais ? À du Jack Daniel's ?

Flap vida la bouteille et la rendit à Jake, qui remit soigneusement le bouchon et la rangea.

— Tu veux goûter à la mienne ? demanda Flap.

Jake l'attrapa tant bien que mal dans la nuit. Une petite bouteille identique. Il en but une goutte. Du cognac ! L'alcool le brûla jusqu'à l'estomac. Il la lui repassa.

— Merci.

— Bon, qu'est-ce qu'on a au dîner ? dit Flap.

— J'ai une barre chocolatée quelque part dans mon gilet, répondit Jake. Je l'ai achetée aux Philippines, donc elle n'a que trois mois.

— Je préfère attendre. Moi, j'en ai une de Singapour. P't-être au

petit déjeuner, hein ?

— Ouais. T'as mal quelque part ?

— Deux égratignures. Rien de bien méchant.

— J'ai saigné un peu d'une coupure au cou. Ça risque d'attirer les requins...

Flap ne répondit pas. Jake pensa aux requins. Il haïssait ces animaux. Une terreur invisible qui vous suivait et vous *mangeait* – ça sortait tout droit d'un film d'horreur, une monstruosité de série B, pauvrement animée, fabriquée pour faire hurler les gosses pendant la séance du samedi après-midi.

Mais c'était *la réalité*.

De *vrais* requins vivaient dans ces eaux et ils allaient venir – il en était certain.

Allongé dans le noir, les fesses dans l'eau, frissonnant dans sa combinaison de vol détremmée, accroché à un radeau en toile caoutchoutée qui montait et descendait, montait et descendait sans fin, sans fin, il ne pensait plus qu'aux requins, ces prédateurs géants aux dents énormes et tranchantes. En ce moment, venus des profondeurs, ils étaient déjà là, en train de suivre la piste du sang, et ils se rapprochaient de son petit radeau fragile que leurs dents crèveraient aussi facilement que du papier de soie ; oui, ils allaient arracher et déchirer sa chair et *le manger* !

Il se rendit compte soudain qu'il avait sorti son colt automatique. Il n'avait pas ôté la sûreté, Dieu merci, mais l'arme était là, *dans sa main*, et pourtant il ne se souvenait pas de l'avoir prise dans son holster d'épaule !

Il la soupesa.

Il avait toujours aimé son volume, ce kilo d'acier bleuté et de bois huilé au pouvoir mortel...

C'est Tiger Cole qui lui avait offert ce colt. Il contenait huit grosses balles de calibre .45, dont chacune était capable de tuer n'importe quel être vivant, de la souris à l'original. Avec ça, un requin ne mettrait pas longtemps à mourir.

Le problème, c'est que les requins se baladaient sous l'eau et que les balles n'allaient pas très vite en milieu liquide, surtout ce genre de grosses balles de plomb. Ç'aurait été mieux s'il avait eu son .357, mais, bon, c'était la vie.

Si seulement le requin sortait sa tête à la surface et restait là jusqu'à...

Son couteau de survie ! Il n'était pas si aiguisé que ça et, à vrai dire, ce n'était pas exactement un bon couteau, mais il pourrait toujours le planter dans un requin.

Et probablement se faire arracher la main.

Il prit l'automatique dans sa main gauche et sortit le couteau de

son gilet.

Les requins viendraient d'abord frapper contre le radeau, et il se rendrait compte de leur présence à ce moment-là, du moins l'espérait-il. Ils heurteraient son embarcation et y froteraient leur peau rugueuse comme du papier de verre, ils sentiraient le sang, et finalement ils utiliseraient leurs dents... S'ils crevaient son canot, il se retrouverait à l'eau. Ensuite, il mourrait. Tôt ou tard, ils attraperaient sa jambe ou son pied et, même s'il en éliminait un, le sang attirerait d'autres requins qui finiraient le travail – s'il n'avait pas déjà été saigné à mort.

C'était un cauchemar !

Si seulement il avait pu se réveiller !

Frissonnant de froid, il s'assit dans l'obscurité, écouta les clapotis de l'eau et attendit les requins, tous ses sens en alerte.

Combien de temps resta-t-il ainsi, à demi paralysé par la peur, aux aguets ? Il n'en avait pas la moindre idée – mais, finalement, la lune se leva et un ruban de lumière filtra d'un trou entre les nuages. Flap le vit alors.

— Hé, tu fais quoi avec ce couteau et ce pétard ?

Jake eut du mal à lui répondre. Il dut s'éclaircir la gorge avant de réussir à prononcer, d'une voix rauque, deux simples mots :

— ... Les... requins.

— Si tu laisses tomber ce couteau dans ton radeau, t'auras plus qu'à nager.

Jake ne dit rien. Il tremblait.

— T'as qu'à balancer à l'eau un peu de poudre antirequins, poursuivit Flap. T'as ça dans ton gilet, n'est-ce pas ?

— Ça marche pas. C'est de la merde.

— Ça peut pas faire de mal. Jettes-en.

Du coup, Jake se demanda quoi faire de son colt et de son couteau.

— Tiens-moi le revolver, tu veux ?

— Range-le. Et le couteau aussi. Crois-moi, t'auras largement le temps de les ressortir, si jamais t'en as besoin.

Curieusement, lorsqu'il eut lancé les paquets d'antirequins dans l'eau, Jake se sentit mieux. C'était dingue. Le répulsif – un soi-disant mélange de produits chimiques nocifs et de gonades broyées de requin – ne valait rien : un spécialiste quelconque l'avait étudié et avait annoncé qu'il n'avait aucun effet notable sur ces animaux, et que le gouvernement gaspillait son argent avec ça. Et pourtant, même en le sachant, disperser l'antirequins autour d'eux lui avait donné le sentiment d'agir, de faire *quelque chose*, si bien qu'il se sentait mieux. Moins terrorisé, capable d'affronter la situation.

Le clair de lune arrangeait les choses, aussi. S'il y voyait un peu, il pourrait utiliser son couteau.

— Je suis désolé de t'avoir embarqué là-dedans, dit-il à Flap.

— Si cette balade au clair de lune me fait rater l'Australie, Grafton, je te botterai le cul si fort qu'il te remontera entre les omoplates. Parce que ça fait déjà un moment que je pense à l'Australie, et à toutes ces femelles aborigènes couleur chocolat qui me prendront pour Sydney Baise Poitier – et tu peux me croire : le Nègre mâle que je suis est vraiment-vraiment prêt !

— Les mâles aborigènes risquent de te montrer comment un boomerang peut servir de suppositoire si tu t'approches de leurs femmes.

Flap chassa cette éventualité d'un geste désinvolte. Jake remarqua alors que son compagnon tremblait, lui aussi.

— En fait, je devrais te faire payer des honoraires d'agent de voyages, reprit Jake. On va t'offrir des verres gratuits pendant des années, grâce à cette histoire. Une lune argentée, un lagon tropical...

— Et toi. J'donnerais pas dix cents en argent de Hong-Kong pour une croisière au clair de lune avec toi. T'es aussi romantique que...

Ils échangèrent des plaisanteries un moment, puis ils discutèrent sérieusement de leur situation. La Marine américaine les rechercherait tant qu'elle ne les aurait pas secourus ou, au moins, tant qu'elle ne serait pas convaincue qu'ils étaient morts – et elle y consacrerait tout le temps qu'il faudrait. En ce moment, les navires du groupe opérationnel fonçaient vers l'est à leur vitesse maximale, dévorant les miles, et leurs hélices découpaient dans les eaux noires de longs rubans d'écume qui se déroulaient sous la pâle lueur de la lune. À l'aube, le porte-avions interromprait sa course vers l'est juste assez longtemps pour virer au vent et catapulte ses appareils.

Pour le cas où un des leurs serait déjà là-haut en cet instant, Jake sortit sa radio et lança quelques appels. Pas de réponse – ce qui ne les inquiéta pas.

Leurs avions arriveraient demain matin. Et si les pirates étaient encore dans les environs au lever du soleil, ils se retrouveraient dans les vestiaires de Davy Jones en moins de temps qu'il n'en avait fallu à l'*Arizona* pour couler à Pearl Harbor.

Finalement, la conversation tourna court et l'épuisement les rattrapa. Ils s'endormirent dans leurs petits radeaux qui se balançaient sur les longues vagues.

Jake se réveilla pour vomir. L'équilibre du radeau était trop précaire pour avancer sa tête au-dessus de l'eau, si bien qu'il inonda sa poitrine. Il s'aspergea d'eau pour se nettoyer.

Le mal de mer. Bordel de Dieu !

Quand son estomac fut vide, il continua à avoir des haut-le-cœur et les boyaux tordus.

Flap se montra philosophe. Il n'était pas malade, lui.

— Ces choses-là arrivent dans les meilleures familles, même à des marins. Pas grave. T'es solide.

— Ta gueule !

— Attends que je raconte ça aux copains en salle d'alerte ! Le marin Grafton crachant ses tripes comme un gamin sur le ferry de Staten Island.

— Pourrais-tu, s'il te plaît...

— Ça va empirer. Tu vas voir. T'auras l'impression d'y passer. T'es bien parti pour ça, maintenant, mec.

Ses spasmes s'étaient un peu calmés, lorsqu'il sentit le premier petit coup – un simple raté dans le mouvement du radeau. Pour un peu, il ne s'en serait pas aperçu.

Il oublia instantanément son mal au cœur. Il sortait son automatique lorsque Flap murmura :

— Oh-oh. Je crois qu'un requin m'a tamponné.

Il fixa l'eau. Ses yeux avaient eu le temps de s'habituer au clair de lune. L'espace d'une seconde, il aperçut un aileron qui fendait l'eau. L'instant d'après, il n'y avait plus rien.

— Un requin ! cria-t-il à Flap. Je l'ai vu !

— Tu te rends compte de ce que tu as provoqué ! T'as tellement gémi sur les requins que t'as fini par attirer ces fils de pute.

Un autre choc – plus agressif cette fois.

Jake eut l'impression de sentir le grattement de la peau râpeuse de l'animal contre la toile de son radeau. En fait, le squalo n'aurait même pas besoin d'y planter les dents. Il la crèverait rien qu'en s'y frottant.

La peur le submergea, une peur glacée qui coula dans ses veines.

Par réflexe, il avait éloigné ses pieds du bord du canot et rentré les bras – du coup, ses fesses s'étaient enfoncées davantage dans l'eau. Et il n'y avait rien entre son derrière et les dents du requin, à part cette fine couche de toile caoutchoutée !

Il essaya de percer ces profondeurs où évoluaient les prédateurs. Pas assez de lumière. Noir comme dans un tunnel.

— T'y vois quelque chose ? demanda-t-il.

— Quand tu m'entendras hurler, tu sauras qu'ils m'ont eu ! répondit Flap.

— Espèce de con ! Marine stupide et pervers !

— En fait, ces bêtes sont juste curieuses.

Un autre petit choc. Jake pensa apercevoir quelque chose qui passait sur sa gauche, plus sombre que l'obscurité environnante, mais il n'en fut pas sûr.

— On peut l'espérer, murmura-t-il. Mais peut-être qu'elles ont faim, aussi.

Un aileron fendit l'eau à une quinzaine de mètres, légèrement à droite de l'endroit que Jake surveillait. Il ôta la sûreté du pistolet et

visa... Il ne voyait même pas le guidon de son arme ! Il pressa quand même la détente. La lueur de départ l'aveugla un instant.

La détonation fut étrangement faible. Sur cet océan, il n'y avait rien pour faire écho, ni pour concentrer le bruit. Le recul de l'arme le rassura, cependant.

Il cligna les yeux et regarda Flap. Il tenait une espèce de couteau dans sa main droite et fixait l'eau avec une grande attention. Ce n'était pas un couteau de survie fourni par le gouvernement.

— Hé ! C'est quoi, ce machin ? lui demanda-t-il.

— Un couteau de jet.

— Et comment fais-tu quand tu veux simplement couper quelque chose ?

— J'en ai un autre pour ça.

— T'es quoi, une coutellerie ambulante ?

— Contente-toi de surveiller les requins, tu veux ? Essaie de ne pas me tirer dessus, ni de crever nos radeaux. S'ils te chopent, j'aurai peut-être besoin de ta petite embarcation.

— P't-être qu'ils préfèrent la viande noire ? Tu me lègues ta stéréo ?

— Désolé, mais mon compagnon de chambre a la priorité.

Ils restèrent assis à scruter l'eau. De temps en temps un requin venait cogner leurs radeaux, sans plus.

Peut-être qu'ils s'en tireraient entiers ?

Et puis cela recommença.

Un aileron apparut à trois mètres, sur la droite de Jake, qui visa et appuya sur la détente presque au même moment.

L'océan explosa.

Il vit vaguement une queue frapper l'eau avec fureur, dans un grand éclaboussement. Les radeaux oscillèrent dangereusement.

Tout fut terminé en quelques secondes. Le requin avait plongé.

— Tu crois qu'il était seul ? demanda Flap, dont la voix, pour la première fois, trahissait la tension.

— On verra bien.

Bizarrement, la terreur qui s'était emparée de Jake un peu plus tôt avait disparu. Il avait toujours assez d'adrénaline dans les veines pour courir un marathon et son cœur battait comme un tambour, mais désormais il se sentait capable d'affronter la suite.

Rien ne se passa.

S'il y avait d'autres requins dans les environs, ils restèrent à l'écart de leurs canots. Un peu plus tard, Flap essaya de nouveau sa radio. Et cette fois, on lui répondit. Un E-2 Hawkeye du *Columbia* était quelque part là-haut dans le ciel, loin, son équipage bien au chaud et au sec, à l'aise.

Flap leur parla des pirates, il leur raconta qu'ils s'étaient fait

descendre, qu'ils avaient pu voler un moment vers le sud grâce à leur système hydraulique de secours, mais que, finalement, ils avaient dû s'éjecter au-dessus de l'océan.

— On est OK. On n'est pas blessés et on est tous les deux dans nos radeaux, qu'on a attachés ensemble.

Pendant qu'il parlait, Jake avait allumé sa propre radio et entendit une voix calme qui annonça :

— On envoie des avions à l'aube pour vous retrouver. Les mecs, après le lever du soleil, vous vérifiez sur cette fréquence tous les quarts d'heure, OK ?

— Roger. Gardez le café au chaud.

Jake Grafton intervint.

— Black Eagle, dites aux opérations aériennes d'armer nos avions. Qu'ils puissent se défendre comme il faut si on leur tire dessus.

— Je fais passer le message. Attendez pendant que je parle au navire sur l'autre fréquence.

Ils restèrent assis dans l'obscurité, leurs radios à la main. Ils les entendirent de nouveau :

— Cinq Zéro Huit Alpha, êtes-vous vraiment sûrs qu'on vous a tiré dessus ? Votre panne hydraulique n'aurait pas pu être une coïncidence ?

La question rendit Grafton furieux.

— J'ai déjà été descendu ! hurla-t-il. On m'a tiré dessus et on m'a raté, et on m'a tiré dessus et on m'a eu ! Dites à ces cons, sur le navire, qu'on a été *descendus* !

— Roger. Tenez le coup, les gars ! On vous rappelle un quart d'heure après le lever du soleil.

Sa colère tint chaud à Jake pendant environ cinq minutes. Puis il fut glacé et épuisé. Avec leurs vêtements détrempés, Flap et lui se recroquevillèrent en frissonnant dans leurs canots. Au bout d'un moment, la soif fut la plus forte et Flap ouvrit ses deux petites bouteilles d'eau. Il en tendit une à Jake, qui la but rapidement, de peur de la renverser.

La lune monta dans le ciel et donna davantage de lumière – quand elle n'était pas cachée par les nuages.

Finalement, malgré leur situation, l'épuisement les vainquit et ils somnolèrent un moment. Jake délira, en proie à la fièvre. Des gens lui parlaient – Callie, ses parents, Tiger Cole, Morgan McPherson – mais il ne comprenait pas ce qu'ils lui disaient. Juste au moment où il crut saisir leurs paroles, les visages s'évanouirent et, dans son radeau qui dansait sur l'eau, il se retrouva dans un demi-sommeil, trempé, glacé et totalement misérable.

De temps en temps, ils échangeaient quelques mots. À un moment, Jake demanda à Flap :

— Si on avait vraiment attaqué les Russes, l'autre fois, tu crois qu'on aurait réussi ?

— Aucune idée.

— On aurait touché le croiseur, d'après toi ?

— Peut-être.

— Ils ont annoncé que c'était possible à quatre-vingts pour cent, insista Jake.

— J'ai répondu « peut-être ». Suis pas un spécialiste des chiffres.

— Moi, je pense qu'on se serait fait avoir.

— Peut-être, répéta Flap.

Le temps s'écoulait trop lentement, chaque minute semblait durer une heure.

C'était difficile de résister à l'envie d'appeler Black Eagle pour vérifier qu'il était toujours là-haut, au-dessus d'eux. Jake sortit sa radio à deux reprises, mais à chaque fois il la rangea sans l'allumer. Demain, il aurait peut-être besoin de toute l'énergie de ses piles. C'était stupide de les gaspiller à présent.

L'aggravation de l'état de la mer les réveilla complètement. Les vagues et le vent avaient forci.

Leurs radeaux roulaient dangereusement sur chaque crête ; les deux hommes étaient obligés de s'accrocher pour ne pas passer par-dessus bord. Ils s'assurèrent que leurs embarcations étaient toujours bien attachées.

Ils se tenaient à leurs radeaux depuis une éternité lorsque Flap dit :

— T'aurais pas dû traiter nos chefs de cons.

— Je sais.

— T'auras droit à un savon au retour.

— Comme ça, il me reste encore quelque chose à espérer.

Bientôt, ils se rendirent compte que le ciel s'éclairait peu à peu. C'était l'aube.

Le vent augmenta et commença à arracher des embruns aux crêtes des vagues. Jake récupéra son casque – il était passé par-dessus bord pendant la nuit –, en vida l'eau et s'en coiffa.

Il rabattit la visière pour protéger ses yeux des embruns salés.

Étonnant, mais il avait plus chaud à la tête, ainsi. Il aurait dû le garder toute la nuit !

— Mets ton casque ! cria-t-il à Flap, qui avait coincé le sien sous ses cuisses.

Les nuages commençaient juste à rosir quand ils aperçurent le navire. Il arrivait presque droit sur eux. Un petit bateau, une cheminée.

Jake le montra du doigt.

— Quelle chance on a ! jura Flap Le Beau.

C'était le bateau des pirates.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Ils nous ont vus ! cria Flap dans le vent. Ils viennent dans notre direction.

— Vaudrait mieux se débarrasser des revolvers et des radios, dit Jake.

Il prit son colt .45 dans son holster, sous ses gilets de sauvetage et de survie, et le fit passer par-dessus bord. Dans un autre holster cousu à l'intérieur d'une poche de son gilet de survie, il avait aussi un Smith & Wesson .38 cinq coups avec un canon de six centimètres, chargé de balles éclairantes. L'arme suivit le même chemin.

La radio – il la garda un moment à la main tandis qu'il voyait disparaître la vague d'étrave du petit bâtiment. Ils s'arrêtaient.

Fils de p...

Finalement, il coupa avec son couteau de survie la suspente de parachute qui attachait la radio à sa combinaison de vol, puis il lâcha le petit appareil dans l'eau. Du coin de l'œil, il vit Flap jeter son .45.

— Ton couteau aussi, lui dit Flap. De toute façon, ils te le prendront.

Jake ouvrit les doigts et le couteau glissa dans l'océan.

Le bateau s'immobilisa sur le côté au vent des deux radeaux, à cinq mètres environ. Sa masse les protégea soudain de l'air de l'océan. C'était une belle manœuvre – mais Jake et Flap n'étaient pas d'humeur à l'apprécier.

Huit visages à la peau sombre les considéraient par-dessus le bastingage. Des Malais, certainement. Ils tenaient des fusils d'assaut à la main.

Les flancs de ce bateau avaient été bleus, jadis, mais ils étaient piquetés, aujourd'hui, de nombreuses taches de rouille. À certains endroits, là où la peinture était écaillée, on voyait un gris sale. C'était sans doute un patrouilleur, à l'origine. À l'avant se trouvait un affût d'arme, à présent vide. C'est là qu'avait dû se trouver le canon vingt millimètres. Ils l'avaient sans doute remis à l'intérieur du bâtiment.

Les hommes laissèrent descendre un filet sur le flanc du bateau et leur firent des signes explicites avec leurs fusils. Jake et Flap

s'approchèrent lentement en pagayant avec les mains. Flap grimpa dans le filet le premier, et Jake le suivit. Le navire était fortement ballotté par les vagues. Le filet était mouillé, difficile à saisir. Jake, dont le pied glissa sur un cordage humide, faillit tomber à l'eau. Lorsque les deux radeaux furent vides, les Malais tirèrent plusieurs rafales de leurs armes automatiques depuis le pont. Jake regarda en dessous de lui : les boudins de leurs canots s'étoilèrent de plusieurs trous tandis que, tout autour, d'autres balles frappaient l'eau dans des gerbes d'écume.

Au moment où il réussit à attraper le bastingage, les deux radeaux, complètement dégonflés, coulaient.

Des mains se saisirent de lui et le hissèrent. Il grimpa rapidement les derniers mètres du filet. Quand il passa par-dessus le bastingage, quelqu'un lui donna un coup de crosse sur le casque et il s'écroula sur le pont. Flap était déjà allongé là, sur le dos, et il le regardait.

La plupart des membres de l'équipage étaient pieds nus. Deux d'entre eux avaient l'air d'adolescents. Leurs vêtements étaient déchirés et crasseux, mais leurs armes, elles, étaient parfaitement entretenues – de vieux AK-47 sans la moindre tache de rouille. Plusieurs avaient aussi un pistolet glissé à la ceinture.

L'un d'eux, du canon de son arme, leur indiqua une échelle. Il fallait monter. Jake Grafton jeta un coup d'œil à Flap. Son visage restait sans expression. Il espéra que lui-même avait l'air calme – et la moitié de la sérénité de Flap lui aurait suffi.

En haut de l'échelle, c'était la passerelle.

Le responsable de la barre et des machines était d'une taille un peu plus grande que la moyenne et il paraissait en pleine forme, malgré une vilaine cicatrice en travers du menton. Le navire prenait déjà de la vitesse et tournait avec de la bande. Le capitaine – si capitaine il était – leur jeta un bref coup d'œil, avant de s'intéresser de nouveau à sa navigation. Lorsqu'il eut remis sa barre droite et vérifié le compas, il dit :

— Messieurs, bienvenue à bord !

Jake regarda autour de lui. Deux membres de l'équipage se trouvaient derrière eux, leurs fusils pointés dans leur dos. Puis il se tourna de nouveau vers le capitaine.

— Enlevez-moi tout ça..., leur ordonna celui-ci en indiquant leurs gilets de sauvetage et de survie. Et vos casques, aussi. Vous avez vraiment l'air ridicule avec ça !

Jake et Flap détachèrent leurs harnais de torse et les laissèrent tomber dans les flaques d'eau qui s'élargissaient à leurs pieds. Ils se débarrassèrent de leurs combinaisons anti-G et de leurs casques, puis Jake ôta son holster vide et le jeta sur la pile.

— Où est ton pistolet ?

Jake haussa les épaules.

Le capitaine fit un pas dans sa direction et le gifla d'un geste rapide et peu appuyé. Puis il le considéra, les mains sur les hanches :

— Je pense que tu vas répondre à mes questions, maintenant. Où est ton pistolet ?

— Au fond de l'océan.

Le capitaine retourna à sa barre et vérifia le compas.

— Et vos radios ? Où sont-elles ?

— Au même endroit.

— D'où venait votre avion ?

— USS *Columbia*.

— Où est-il ?

— À l'ouest d'ici, dit Jake. (L'espace d'un battement cardiaque, il envisagea de mentir.) À deux ou trois cents miles, à présent.

— Quand vos avions viendront-ils à votre secours ?

— Bientôt.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Bientôt. Au lever du soleil.

— Mes hommes doivent apprendre à tirer mieux... Maintenant, nous avons cette complication.

— Ce doit être un moyen très difficile de gagner sa vie.

Le capitaine poursuivit comme s'il n'avait pas entendu cette remarque :

— Le problème est le suivant : avons-nous besoin de vous garder vivants ? Vous vous êtes débarrassés de vos radios, si bien que vous ne pouvez plus communiquer avec vos avions par UHF. Vous auriez pu les avertir que vous alliez mourir s'ils nous attaquaient. Hélas, nous n'avons qu'une seule fréquence radio maritime. Quel dommage !

— Vous parlez très bien anglais.

Le capitaine observait l'océan et, parfois, le ciel. Il ne regardait pas les deux Américains.

— Mais je ne crois pas qu'ils nous attaqueront. Ils passeront au-dessus de nous et ils prendront des photos, c'est tout. (Il leur jeta un coup d'œil rapide.) Qu'en pensez-vous ?

Jake estimait qu'il avait raison, hélas. Il essaya de rester impassible, mais son trouble était sans doute visible. Apparemment, le capitaine savait lui aussi qu'il était dans le vrai. Il dit quelque chose aux gardes en agitant la main. Ceux-ci forcèrent leurs prisonniers à se retourner et à marcher. Au moment où ils quittaient la passerelle, Jake vit un membre de l'équipage vider sur le pont le contenu des poches de leurs gilets de survie.

On les enferma dans un petit compartiment, sous le pont principal. Il y avait un gros loquet sur la porte.

— On peut avoir de l'eau ? demanda Jake aux trois hommes qui le

poussèrent à l'intérieur, derrière Flap.

Ils ignorèrent sa question.

La porte se referma sur eux et ils entendirent claquer le loquet. Le compartiment était à peine plus large qu'un placard et, apparemment, il servait d'entrepôt. Il n'y avait ni ampoule ni prise électrique. Un petit hublot sale laissait passer une maigre lumière.

Flap s'appuya contre la porte et écouta. Au bout d'un moment, il haussa les épaules.

— Ils sont partis, je crois.

— Y a peut-être un micro, dit Flap.

— Te gêne pas, cherche-le, James Bond !

Jake s'assit contre un mur et commença à ôter ses bottes de vol, puis il retira ses chaussettes, les essora et les enfila de nouveau. Alors, il ajouta :

— Ils vont probablement nous descendre.

— Ouais, probablement, acquiesça Flap. (Il s'assit à son tour.) Le capitaine ne sait pas encore s'il a besoin de nous ou pas. Ce connard a assez bien évalué la situation. Je parie qu'il est capable de ramener son bateau au port avant qu'un de nos bâtiments de surface se pointe pour l'arraisonner. Et lui aussi, il le pense. Mais il a décidé de nous garder vivants, juste au cas où.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait du cargo, d'après toi ?

— Ils ont dû le couler. Ils étaient probablement en train de le désosser quand on les a survolés.

— Et son équipage ? dit Jake.

Flap haussa les épaules.

— Pourquoi nous ont-ils tiré dessus, merde ? demanda encore Grafton.

— Peut-être que quelqu'un, chez eux, a paniqué. Ou bien ils ne voulaient pas qu'on les prenne en photo. Un avion au-dessus de leur tête, c'était un problème qu'ils n'avaient pas imaginé.

— Donc, tu penses que c'est une espèce d'industrie locale ? demanda Jake.

— Pas toi ?

— J'en sais rien.

— Bon, réfléchis un peu, dit Flap. Nous sommes sur la côte sud de Sumatra, l'un des coins les plus paumés de la planète. Les détroits de la Sonde et de Malacca sont loin. Et, donc, des types d'un village des environs ont lancé une expédition sur les voies de navigation de ces détroits, ils ont attaqué un navire – sans doute pendant la nuit, à un moment où il n'y avait qu'une ou deux personnes de garde sur la passerelle –, puis ils l'ont amené ici et l'ont pillé. Ils ont flingué tout l'équipage et envoyé le bateau par le fond. Tous les objets de valeur du cargo, dont on ne pourra pas retrouver l'origine, finiront dans les

bazars de Singapour, de Rangoon ou même de Mombassa. Le cargo ne parviendra jamais à destination et personne ne saura ce qui lui est arrivé. Disons qu'ils se payent un bateau par an, ou tous les deux ans. C'est un joli petit racket, à condition de ne pas se manifester trop souvent, ni d'affoler les compagnies d'assurances.

— Mais cette fois, quelqu'un a envoyé un SOS de quinze secondes et nous sommes venus voir.

— Jeter un œil et prendre des photos. Ils croyaient probablement qu'ils avaient tué tout le monde sur ce navire, mais ce SOS leur a pété à la figure. Ils pensaient avoir éliminé le radio, et c'était pas le cas. Et comme une faute en entraîne une autre, au lieu d'attendre la nuit pour piller le bateau, ils ont décidé de s'en occuper rapido dans la journée. Et voilà qu'on se pointe. Tu sais aussi bien que moi qu'un bon spécialiste de la lecture photo identifiera ce navire tôt ou tard. Et le capitaine le sait aussi. Alors, il nous a canardés quand on lui en a donné l'occasion. Je suis prêt à parier que le connard qui a appuyé sur la détente, c'est lui.

— Il va encore être photographié, aujourd'hui.

— Sauf que sa victime n'est plus là, contre son flanc. Désormais, ce n'est qu'un simple petit bateau vaquant à ses affaires sur un vaste océan.

Jake se contenta de grogner. Au bout d'un moment, il murmura :

— Ça colle pas...

— Qu'est-ce qui colle pas ? demanda Flap.

— Ce bateau qu'ils ont coincé est un vieux cargo. On dirait un Liberty. Entre huit et dix mille tonnes, pas plus. Pourquoi ces gars-là ne se sont-ils pas plutôt emparés d'un gros porte-conteneurs ? Tous les trucs électroniques de valeur sont transportés dans des conteneurs, aujourd'hui.

— Désolé, mais ça me dépasse, dit Flap, qui entreprit lui aussi d'ôter ses bottes de vol et ses chaussettes. (Un peu plus tard, il ajouta :) Ces connards auraient pu au moins nous donner de l'eau. J'ai vraiment soif.

Il avait remis ses bottes quand il poursuivit :

— T'as remarqué les mains du capitaine ? Les cals de ses paumes ? C'est un karatéka, ce mec. Si t'avais bougé un petit doigt quand il t'a administré sa baffe, il t'aurait brisé le cou.

— Et c'est maintenant que tu me le dis ?

— T'as bien réagi. T'as géré ça à la perfection. Tu t'es montré soumis et tu ne lui as pas donné de raison de penser que tu pourrais résister.

— J'allais certainement pas administrer une correction à une ceinture noire de karaté !

Flap éclata de rire :

— Ce sont les plus faciles à démolir. Ils ont trop confiance en eux.

Jake estima que ce commentaire ne méritait pas de réponse. Il récupéra ses cigarettes dans la poche d'épaule de sa combinaison de vol et les sortit soigneusement du paquet, en faisant attention de ne pas déchirer le papier mouillé. Il les étala pour les faire sécher. Puis il roula sur le côté et essaya de s'étirer. Mais le compartiment était trop petit. Au moins ses fesses ne trempaient-elles plus dans l'eau.

Une balle dans la tête ou dans la poitrine, ce n'était pas une éventualité très agréable. Tous ces mois à préparer l'avenir, et voilà qu'il semblait ne plus avoir d'avenir du tout... Le déroulement et la précarité de la vie étaient vraiment étranges. Pour l'instant, il voulait de l'eau, quelque chose à manger et une cigarette. Ensuite, un bain chaud et des vêtements secs. Puis une couchette. Ses désirs ne cesseraient pas de se multiplier et, tôt ou tard, il serait là à contempler une cloison et à s'inquiéter de choses sans intérêt, du genre : quel était le prochain film de leur salle d'alerte ?

Et sa rencontre avec la mort serait une fois encore repoussée dans un coin sombre de son esprit.

Il avait déjà affronté la mort auparavant, dans le ciel et sur la terre. Il savait donc comment ça marchait. Si tu survivais, il fallait simplement continuer à vivre – c'était une loi, comme la gravité. Si tu mourais – eh bien, ça y était. Et ceux que tu laissais derrière toi devaient se débrouiller.

Peut-être que, dans le grand schéma de l'univers, ça ne comptait vraiment pas que ces deux misérables créatures nommées Jake Grafton et Flap Le Beau meurent ici ou ailleurs, aujourd'hui, ou la semaine prochaine, dans trente ans ou dans un demi-siècle. Le monde tournerait toujours, les gens vivraient leur vie, et l'histoire humaine se déroulerait exactement de la même façon...

Bon, disons que c'était important au moins *pour lui* – voilà, disons qu'il n'avait aucune envie de mourir. Ni aujourd'hui ni un autre jour. Et Flap pensait sans doute la même chose.

Que ces pirates aillent se faire foutre ! Au diable, ces connards ! Ils assassinaient et ils volaient sans se soucier de personne. Du moment qu'ils avaient ce qu'ils voulaient, la vie était belle.

À cette pensée, Jake Grafton fut emporté par une vague de fureur froide qui le tira de sa torpeur.

Il s'assit et regarda Flap qui s'était pelotonné sur le sol. Il ne dormait pas non plus.

— Faut qu'on trouve un moyen de se faire ces mecs, dit Jake.

Cela ne tira aucun sourire à Flap.

— T'as des suggestions ? demanda-t-il.

— Ben, s'ils ont choisi de nous tuer d'une balle, on devrait pouvoir s'en faire au moins un chacun. Je ne crois pas qu'ils nous élimineront

dans ce cagibi. Le sang et les traces des coups de feu seraient difficiles à expliquer pour le cas où on fouillerait ce navire. J'imagine qu'ils vont nous obliger à remonter là-haut, qu'ils nous attacheront et nous balanceront par-dessus bord. Peut-être qu'ils nous flingueront d'abord.

— Et... ?

— Si on peut se payer deux de ces connards, on devrait s'y préparer tout de suite.

— Pourquoi ?

— Ne fais pas le con, tu veux ?

— Qu'est-ce que ça change, deux de plus ou de moins ?

— Tu vas les laisser avoir ta peau sans te défendre ?

— Bien sûr que non, si j'ai le choix, dit Flap. J'essaierai d'en déquiller le plus possible. Mais s'ils ont décidé de nous tuer, on finira tôt ou tard en cadavres.

— C'est ce que je veux dire. Si je dois rencontrer le diable, je ne veux pas être tout seul.

Flap eut un petit rire. Un rire sans joie.

— Bon sang, j'arrive pas à comprendre, Grafton, pourquoi t'es entré dans la Marine au lieu de venir chez nous.

— La Marine a plus de classe.

Ils s'assirent et discutèrent pendant plus d'une heure d'un plan qui leur permettrait d'éliminer au moins deux pirates, espéraient-ils.

Flap était capable de tuer deux hommes à mains nues en quelques secondes, estimait Jake, si bien que leur seule véritable tactique était que lui-même réussît à faire diversion pour laisser à Flap ces deux ou trois secondes-là. Il garda pour lui son raisonnement, que Flap n'aurait d'ailleurs pas contesté. Ils n'avaient aucune chance de survivre – pas contre des armes d'assaut. Mais si leurs ravisseurs relâchaient leur attention, ne serait-ce qu'un instant...

Lorsqu'ils se turent, ils étaient si épuisés qu'ils s'endormirent presque immédiatement, ballottés par les mouvements du bateau et roulés en boule l'un contre l'autre à même le sol, parce qu'ils n'avaient pas assez de place pour étendre les jambes.

Une heure plus tard, un avion passa au-dessus d'eux et les réveilla. Le tonnerre de ses réacteurs diminua, puis augmenta de nouveau, avant de se taire définitivement – autour d'eux, il n'y eut bientôt plus que les bruits du navire.

L'avion ne se manifesta plus.

Les pirates vinrent les chercher juste après l'aube. Ils se levèrent dès qu'ils entendirent le claquement sec du cadenas et prirent position de chaque côté de la porte. Lorsque celle-ci s'ouvrit, deux hommes entrèrent, l'arme braquée, prêts à tirer.

L'un d'eux leur adressa un signe du canon de son fusil.

Jake passa le premier, suivi par Flap. Ils en avaient discuté et ils étaient tombés d'accord sur le fait qu'une lutte dans la coursive intérieure était trop risquée. Ils avancèrent donc en traînant les pieds, la tête basse, et ils suivirent sans résister.

Lorsqu'ils émergèrent sur le pont, ils découvrirent que la terre était proche, à peine visible dans la lumière de l'aube. Le rivage était rocailleux, mais la jungle sombre commençait immédiatement au-delà des rochers. Peut-être à trois cents mètres. L'eau était calme, sans la moindre vague. Ils avaient mouillé leur navire à l'embouchure d'un fleuve, la proue tournée vers l'amont.

Les deux pirates les poussèrent vers l'arrière. Le pont, à cet endroit, n'avait probablement pas plus de deux mètres de large. Flap avait l'air effrayé, et il gardait ses mains levées à hauteur de sa tête. Deux autres hommes, dans la semi-obscurité de la dunette, les regardaient approcher, le fusil au creux du bras.

— *Quatre, pensa Jake. Mon Dieu...*

Au moment où ils mettaient le pied sur la dunette, ils entendirent un avion passer haut dans le ciel et ils levèrent la tête.

— Regarde ça ! s'exclama Flap.

Ce que fit Jake, avec un enthousiasme feint, tandis que Flap jetait un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

Ce qui se passa ensuite fut si rapide que Jake ne réagit pratiquement pas.

Flap pivota légèrement et sa main droite se détendit. La lame d'un couteau s'enfonça dans le plexus de l'homme qui était derrière lui. Le Malais tituba en considérant avec stupeur le manche de l'arme plantée dans sa poitrine.

L'autre pirate, qui le suivait, avait levé la tête pour essayer d'apercevoir l'avion à réaction. Il baissa les yeux juste à temps pour voir Flap Le Beau franchir à toute vitesse les trois mètres qui les séparaient. Il tourna son AK-47 vers son prisonnier, mais trop tard.

Flap lui trancha la gorge d'une oreille à l'autre. L'homme s'écroula, inondé de sang. Sans s'arrêter, Flap se retourna et planta son couteau dans les reins de sa première victime, qui, bizarrement, était toujours debout et essayait même de pointer son fusil sur eux.

Pendant ce temps, Jake Grafton s'était précipité sur les deux autres pirates de la dunette. Eux aussi avaient cherché à suivre l'avion – et cela lui avait donné juste le temps dont il avait besoin. Il les fit basculer tous les deux en les saisissant à bras-le-corps.

Il réussit à s'emparer d'un de leurs fusils et l'utilisa comme un gourdin. Il abattit sa crosse sur la pomme d'Adam d'un de ses adversaires.

L'autre avait toujours son arme. Il fit feu, le canon à quelques centimètres de l'oreille de Jake. Momentanément sourd, Jake lâcha le

fusil et s'empara du canon de l'AK-47 de l'autre homme, avec l'énergie du désespoir, tout en lui lançant un coup de poing en plein visage. Le coup dévia et le toucha au front, mais l'homme s'accrocha à son arme, si bien que Jake dut le frapper de nouveau. Cette fois, son poing s'abattit où il fallait et son adversaire s'écroula sur le pont, toujours accroché à son fusil. Jake le lui arracha et abattit de toutes ses forces la crosse sur sa gorge.

L'AK-47 pointé devant lui, il se retourna juste à temps pour voir Flap remettre son couteau de jet dans le fourreau attaché dans son dos, à l'intérieur de sa combinaison de vol. Quant à son couteau de combat, qui avait une lame triangulaire d'environ douze centimètres de long, il le rangea dans la gaine fixée à son avant-bras gauche, sous sa manche.

Flap Le Beau ramassa un AK-47, jeta un coup d'œil à son mécanisme, puis il acheva d'une balle chacun des quatre hommes qui gisaient sur le sol. Alors, il fit un grand sourire à Jake :

— On est toujours vivants, bon Dieu !

Jake ôta le chargeur d'un autre fusil abandonné sur le pont et le glissa dans une poche de poitrine de sa combinaison.

— Je croyais que tu t'étais débarrassé de tes couteaux ? lui dit-il alors.

— J'ai toujours un couteau sur moi depuis l'âge de treize ans.

— Voyons si on peut grimper sur la passerelle, proposa Jake.

— Si ça devient trop dangereux, on saute à l'eau et on nage jusqu'au rivage.

— OK.

Prêt à faire feu, Flap s'avança côté tribord, tandis que Jake progressait côté bâbord.

La passerelle s'élevait au-dessus du pont. Quelqu'un apparut derrière un hublot et Jake fit feu. Le hublot explosa mais la tête du pirate avait déjà disparu.

Raté.

Plus loin, une écoutille s'ouvrait sur une échelle qui donnait probablement dans la salle des machines. Jake referma le panneau et le verrouilla. Il chercha autour de lui quelque chose pour bloquer le levier. Rien.

Il arriva bientôt à une coursive très courte qui rejoignait le côté tribord du bâtiment à travers sa superstructure.

Il s'arrêta un instant, réfléchissant à ce qu'il devait faire. De la sueur lui coulait dans les yeux. Et il avait horriblement soif. Il aurait donné beaucoup pour un verre d'eau !

Flap se montra de l'autre côté. Apercevant Jake, il le rejoignit.

— Sur qui t'as tiré ? demanda-t-il.

— Quelqu'un sur la passerelle, répondit Jake.

— Y a au moins cinq autres gars sur ce rafiot, probablement plus.

— Et pourquoi ne nous poursuivent-ils pas, d'après toi ?

— On est sans doute tout près de leur base... Ils savent que les copains qui les attendent sur le débarcadère s'occuperont de nous à la seconde même où on abordera.

— Faut filer, d'ici.

— Ils vont nous tirer dessus dans l'eau, murmura Flap.

Jake essuya la sueur de ses yeux et réfléchit.

— Y a certainement quelqu'un dans la salle des machines, dit-il. L'échelle est là, juste à côté. Si t'allais sur la passerelle pour les occuper ? Pendant ce temps, je descends jusqu'aux machines et j'essaie de mettre ce bateau en panne. Ensuite, nous plongeons.

— Où ça ?

— À bâbord. Dans cinq minutes.

— Ma montre est cassée, grogna Flap.

— Dans *environ* cinq minutes, bon sang ! Ou dès que tu entends les moteurs s'arrêter.

— OK.

Jake vérifia qu'il n'y avait personne en vue, puis il se dirigea vers l'écoutille de la salle des machines, l'ouvrit et la bloqua dans cette position. En fait d'échelle, c'était un escalier très raide.

Oh-oh. Il regretta soudain de s'être porté volontaire pour ce coup-là.

Quel bordel ! Leur arrêt de mort était signé, ce matin, à l'instant précis où ce foutu bateau s'était montré sur l'horizon.

Le doigt sur la détente et la sûreté de son fusil relevée, il commença à descendre, s'attendant à chaque instant à recevoir l'inévitable balle.

Il avait l'impression de se suicider lentement.

Le pied de l'escalier était protégé par un grand condensateur. Jake s'immobilisa derrière l'appareil, essuya la sueur de ses mains, serra un peu plus son fusil. Il pencha légèrement la tête pour jeter un coup d'œil, côté gauche, derrière lui : il découvrit une longue courbure entre les deux moteurs diesel du navire.

Et il vit aussi une jambe – l'arrière d'une jambe. Il rentra la tête et se retourna de façon à regarder du côté droit, cette fois. Personne, par là.

OK. Quelqu'un derrière lui. Personne de visible à l'avant. Il allait se montrer, flinguer ce type, puis se retourner de façon à pouvoir tirer de l'autre côté si nécessaire.

C'était un plan parfait.

Parfait pour se faire descendre, ouais. Et à tous les coups.

Il respira lentement. Son cœur battait la chamade.

Maintenant !

Il bondit en appuyant sur la détente.

Le type travaillait avec une clé à pipe. Il fut fauché par la rafale. Jake fit immédiatement volte-face. Un homme franchit la porte et lui tira dessus au moment même où les balles de Jake l'abattaient.

Mais Jake fut touché au côté et l'impact le fit pivoter sur lui-même.

Il tituba, s'appuya contre le moteur de droite et regarda derrière lui.

L'homme, là, ne bougeait plus. Quant à l'autre, il avait pris au moins trois balles en pleine poitrine.

Jake sortit le chargeur de rechange de sa poche et remplaça celui qui était vide. Tout son côté gauche était engourdi. Le choc. Il s'écroula en arrière. Le chargeur de l'AK-47 qui se trouvait sur le sol avait l'air de contenir encore une dizaine de balles. Il le ramassa – juste au cas où.

Il entendit soudain des explosions au-dessus de lui – plusieurs coups de feu. Flap. Il risqua un coup d'œil par l'écouille ouverte, qui donnait sur l'avant de la salle des machines.

Des valves de carburant. Le type qu'il avait tué était en train de travailler sur ces valves. Le réservoir principal devait se trouver de l'autre côté de cette cloison. Lesquelles commandaient aux tuyaux d'alimentation ? Il en choisit deux qui avaient l'air d'aller des moteurs aux injecteurs. Il fit passer son fusil dans sa main gauche, et commença à refermer la valve du moteur droit. Puis celle de gauche.

Il faudrait une minute environ aux moteurs pour s'arrêter. S'il avait fermé les bonnes valves.

Mais il n'avait pas envie d'attendre : il en repéra une autre, de couleur rouge, en bas de la cloison, sur un tuyau qui n'était relié à rien. Elle était bloquée par un cadenas rouillé. Ce devait être la vidange du réservoir. Il tira une balle dans le cadenas. Celui-ci se brisa et quelques gouttes de gasoil suintèrent.

Jake fit tourner la valve. Elle était rouillée.

Sans grand espoir de se sortir vivant de ce piège, il posa son arme et ouvrit la valve des deux mains. Le gasoil commença à s'écouler, d'abord un petit filet, puis un flot ininterrompu. Il continua à tourner.

La pulsation régulière des moteurs changea de rythme. Plusieurs cylindres, déjà, s'étaient tus. Le moteur de droite s'arrêta. Au moment où celui de gauche mourut à son tour, la valve de vidange était complètement ouverte. Le gasoil l'éclaboussait.

Les lumières faiblirent lorsque le second moteur s'arrêta. Une fois les générateurs éteints, elles ne fonctionnaient plus que sur la batterie.

Il ramassa son arme et, traversant la salle des machines, se dirigea vers l'échelle. Il entendit d'autres coups de feu – plus distinctement, maintenant que les moteurs s'étaient tus.

Son côté gauche saignait beaucoup et le faisait vraiment souffrir.

Bon, s'il voulait se payer ces gars-là, il devait faire son boulot correctement. Il revint près du cadavre du second marin et arracha sa chemise. Puis il retourna à la valve de vidange et imbibait le tissu de gasoil. Il l'essora pour éliminer le carburant en trop et sortit son briquet de sa poche.

Cette saleté refusa de s'allumer. Il gratta la molette plusieurs fois. Allez, saloperie !

Voilà. Un coin de la chemise s'enflamma. Il attendit un instant avant de la lancer entre la coursive et les moteurs. À cet endroit, le gasoil inondait déjà le fond de cale.

Le feu prit instantanément dans un grand souffle.

Jake avança la tête de l'autre côté de l'échelle et la recula juste à temps – des balles ricochèrent sur le condensateur.

Le feu se propageait dans la cale. La fumée était déjà épaisse et les lumières à peine visibles.

Ce n'était certainement pas la seule échelle qui donnait sur le pont. Il devait y en avoir une à tribord. En évitant de respirer la fumée, il partit dans cette direction.

Il la trouva peu après ; il s'étouffait et avait des haut-le-cœur.

Quelqu'un l'attendait peut-être là-haut pour lui faire la peau...

— Allez, Jake, grouille-toi !

Flap.

Il respirait avec difficulté et ses pieds commençaient à le brûler. Il lâcha son arme. Il grimpa à l'échelle quatre à quatre, glissa, s'assomma à moitié contre un barreau, glissa de deux marches, se reprit...

Des mains le saisirent et le hissèrent. Il continua à monter et, sans savoir comment, se retrouva sur le pont.

— Je suis touché, murmura-t-il.

— Faut sauter par-dessus bord, si on veut pas se prendre d'autres pruneaux. Ils sont au moins quatre à l'avant.

— Où ça ?

— On plonge de la dunette. Le navire est mouillé près de la rive du fleuve.

Ils se précipitèrent dans cette direction. Jake était à peine capable de marcher. Il respirait avec difficulté. Des étoiles dansaient devant ses yeux.

— Ils vont nous tirer dessus dans l'eau, souffla-t-il.

— C'est notre seule chance. Viens.

Flap jeta son AK-47 dans l'océan et sauta. Jake le suivit.

L'obscurité était presque totale, à présent. Jake ne pouvait nager qu'avec son bras droit. Il avait l'impression que tout son côté gauche était en feu. Il but la tasse plusieurs fois. L'eau avait bon goût.

Il se débattit. Il eut encore plus d'eau dans la bouche et dans le nez. Nouveaux haut-le-cœur.

— Laisse-toi flotter, Jake... Je te tiens.

Et, en effet, Flap l'avait attrapé par le col de sa combinaison de vol.

Jake s'efforça de rester à la surface et de respirer, malgré la douleur qui le transperçait.

Flap le tirait par derrière, si bien que Jake apercevait l'avant effilé du bateau et la fumée noire qui s'élevait du bâtiment. Il voyait aussi la lueur d'un incendie qui venait d'une cage d'échelle, à bâbord apparemment, puisqu'il n'apercevait pas l'extrémité de l'étrave. Il enregistrait tout cela sans y réfléchir, se concentrant désespérément pour respirer et garder la tête hors de l'eau.

Ils étaient à une cinquantaine de mètres du bateau lorsqu'il repéra les lueurs de départ de coups de feu, à la proue.

— Ils nous tirent dessus..., essaya-t-il de dire – mais il ne réussit qu'à avaler davantage d'eau.

— Calme-toi..., lui murmura Flap. Ne t'occupe de rien. Laisse-moi faire.

Jake pensa qu'ils étaient sortis du lit principal du fleuve, car le navire s'éloignait d'eux. Le courant devait l'entraîner vers l'aval.

Ce furent le courant et l'obscurité qui les sauvèrent. Lorsque le canon de vingt millimètres ouvrit le feu, les balles frappèrent en aval, par le travers du bâtiment. Les rafales déchirèrent la nuit pendant près d'une minute, mais elles passèrent très loin.

CHAPITRE VINGT-DEUX

— C'est la première fois que je vois un couteau comme ça.

— Je l'ai fabriqué moi-même, dit Flap. J'appelle ça un fauchard.

Bien sûr, en cet instant, Jake n'apercevait pas ledit couteau, car ils étaient assis sous un arbre, dans la jungle, au cœur d'une obscurité totale – mais, un peu plus tôt, Flap lui avait emprunté son briquet et il était parti chercher de la mousse. Puis, il avait découpé son T-shirt et celui de Jake pour fabriquer un bandage. Il avait examiné sa blessure à la lueur du briquet lorsqu'ils avaient mis le pied sur le rivage.

— C'est pas beau à voir, mais pas très profond. T'as du cul, visage pâle. T'as peut-être une côte cassée, mais ça ira.

— J'ai l'impression d'avoir un de tes couteaux plantés dans le côté !

Jake tenait la mousse en place, tandis que Flap déchirait leurs T-shirts. Apparemment, cet emplâtre calmait le saignement.

Ils entendirent soudain un bateau à moteur qui descendait le fleuve. Ils restèrent silencieux pendant qu'il passait. Quand le bruit se fut éloigné, Jake demanda :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Oh, cette nuit, pas grand-chose. Comme le ciel est couvert, y aura pas beaucoup de lumière quand la lune se lèvera, et il fera très sombre sous cette végétation. On va juste rester ici sans bouger, jusqu'à demain matin.

— Tu crois qu'ils se lanceront à notre recherche cette nuit ?

— Demain, peut-être. Ou peut-être pas. Mais j'espère qu'ils viendront, parce qu'on a besoin d'armes. Pour l'instant, on n'a que mes couteaux. Ce sera plus facile de leur tendre une embuscade ici qu'aux alentours de leur village, où qu'il soit.

— Avec le poignard et le fauchard.

— Ouais.

— Où t'as appris à lancer un couteau ?

— Tout seul, répondit Flap. C'est un talent qui peut être utile, à l'occasion.

Jake bougea un peu, juste pour voir. Il essaya de s'étirer et de se détendre pour soulager la douleur. Au bout d'un moment, il reprit :

— Je ne pense pas que leur village soit très loin en amont. Le fleuve se rétrécissait quand on a quitté ce foutu bateau.

— On le remontera, demain matin. On a besoin d'une embarcation pour retourner en mer.

— Écoute, Tarzan, t'as un moyen de nous trouver un peu de bouffe, maintenant ? Mon estomac me laisse entendre que je l'ai abandonné.

— Demain. T'aimes le serpent ?

— Non.

— Ça a le goût du...

— Du poulet. J'ai déjà entendu ces conneries. J'en ai mangé ma part à l'école de survie.

— Faux. Ça a le goût du lézard.

— J'aime pas quand même.

— Bon, redresse-toi, lève les bras et laisse-moi te bander.

Jake obéit. Lorsque Flap eut terminé, Jake enfila de nouveau son gilet de survie, dont il remonta la fermeture Éclair.

— Et les insectes ?

— C'est parfait comme amuse-gueule, dit Flap. Mais tu dépenses autant de calories à les attraper qu'ils t'en donnent quand tu les

bouf...

— Je veux dire comment les empêcher de nous sucer le sang cette nuit ?

— T'as qu'à t'enduire de boue.

Jake en était déjà couvert presque jusqu'à la taille, car il avait pataugé un bon moment pour aborder sur le rivage. Il en récupéra un peu sur ses jambes et sur ses chevilles et l'étala sur son cou et son visage.

Un moment plus tard, Flap demanda :

— Y avait combien de types dans la salle des machines ?

— Deux. Et toi, qu'est-ce qui t'est arrivé sur le pont ?

— J'ai été cloué au sol par leurs tirs. Il m'aurait fallu des grenades et j'en avais pas. Mais j'en ai descendu un.

— On a de la chance d'être vivants.

— Grafton, mon pote, t'es le connard le plus chanceux que j'connaisse ! Si t'avais pris cette balle juste trois centimètres plus à droite, en ce moment tu serais étendu raide mort dans ce bateau. C'est effrayant, tu sais – ces jours-ci, on consomme un sacré paquet de chance, alors qu'on est encore jeunes. On aura tout épuisé bien avant d'être des croulants.

Ils s'allongèrent et essayèrent de se reposer. Dans l'obscurité et dans la boue, ils luttèrent contre les moustiques, et la vermine qui se promenait sur eux... Au moins, ils n'étaient plus dans l'eau jusqu'à la taille, ni entassés dans un compartiment dans l'attente de l'arrivée de leurs exécuteurs...

Plus tard, Jake demanda :

— Est-ce que tu vas te marier un jour ?

— Mais tu lis dans mon esprit, toi ! s'exclama Flap. J'étais couché là, affamé, assoiffé et absolument misérable, et tu sais quoi ? J'étais justement en train de réfléchir à cette question... Et toi ?

— Gros malin !

— Non, sérieux – pourquoi ne pas tout raconter au Grand Le Beau ? Après tout, avant de se laisser saucissonner par les saints nœuds du mariage, un homme doit profiter des conseils impartiaux d'un expert. Même s'il décide d'ignorer la sagesse substantielle qui lui sera sans aucun doute communiquée en cette occasion – comme ce sera certainement ton cas.

— Je *pourrais* me marier. Si elle disait oui.

— Ahh... Tu n'as pas posé la question à ta future victime ? Ou tu la lui as posée, et elle a refusé dans un rare accès d'éminent bon sens ?

— Je ne lui ai pas demandé.

— Oh-oh.

— Je l'ai rencontrée l'année dernière à Hong-Kong.

— J'ai connu une fille à Hong-Kong, répondit Flap. Elle

s'appelait... Bon sang ! J'ai son nom sur le bout de la langue ! Toujours est-il qu'elle travaillait dans le bordel Susy Wong, à deux pâtés de maisons du China Fleet Club. Tu vois l'endroit ? Elle devait avoir seize ans, de longs cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'à la poitrine et de petits seins merveilleux que...

— C'est une Américaine.

— Ohh.

— Je savais que ça t'intéresserait, vu le temps qu'on a passé à voler ensemble et tout ça... Alors, je vais te raconter, puisque t'as pas sommeil et qu'on a rien d'autre à faire, ce soir.

Il lui parla donc de sa rencontre avec Callie, il lui décrivit la jeune femme, lui dit quel effet elle lui faisait et ce qu'il ressentait quand il était avec elle. Il évoqua les parents de Callie et sa visite à Chicago, sa décision de quitter la Marine et ce qu'elle lui avait répondu à ce sujet.

Il parlait depuis une bonne demi-heure lorsqu'il se rendit compte tout à coup que Flap Le Beau s'était endormi.

Son côté l'élançait affreusement. Il changea plusieurs fois de position, au milieu de toutes les saletés qui jonchaient le sol, pour trouver celle où il souffrait le moins. La douleur lui fit repenser au bateau pirate, à la mort qu'ils avaient frisée.

Flap avait poignardé un type, et tranché la gorge à un autre en combien de temps – trois secondes, peut-être ? Jake n'avait jamais vu quelqu'un se déplacer si vite. Ni, d'ailleurs, quelqu'un se faire tuer devant lui à coups de couteau. Il avait vu des victimes par balles, oui. Mais jamais personne tailladé à mort à l'arme blanche en quelques secondes, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre et le sang qui jaillissait, tandis que l'horreur déformait le visage de la victime.

La vie est si fragile. Si précaire.

Heureusement, lui-même avait eu le réflexe d'agir sans laisser le temps aux deux autres de revenir de leur surprise.

Et dans la salle des machines, ce cauchemar qu'il avait vécu, tandis que le pirate contournait le moteur, faisait feu sur lui et le touchait !

Cette scène se rejoua dans son esprit, encore et encore, et il en ressentit de nouveau les émotions dans toute leur puissance, encore et encore.

Il réussit finalement à penser à autre chose.

En cet instant, il avait l'impression que le couteau de Flap était planté dans son flanc.

Ainsi, ces types étaient morts, Flap et lui encore vivants. Du moins pour quelques heures.

C'était dingue. Ces hommes, Flap, lui – ils étaient comme des poissons, dans l'océan, qui mangeaient d'autres poissons pour survivre. Et qui étaient dévorés à leur tour.

Tuer, tuer, tuer toujours.

La condition humaine est vraiment une mauvaise blague.

Le bruit d'un bateau à moteur remontant le fleuve le tira de sa somnolence. Flap se réveilla aussi. Ils restèrent immobiles, aux aguets, jusqu'au retour du silence.

— Je me demande ce qui est arrivé à leur navire, murmura Jake.

— Peut-être qu'il a coulé.

— Peut-être.

Le soleil se leva, mais la végétation était si épaisse que Jake devait se déplacer la main posée sur l'épaule de Flap pour ne pas le perdre. Flap avançait lentement, avec sûreté, et presque en silence. Sans lui, Jake se serait irrémédiablement égaré en cinq minutes.

Flap tua un serpent une heure ou deux après le lever du jour. Ils le dépecèrent et le mangèrent cru.

Quand il n'y avait pas trop d'insectes dedans, ils burent de l'eau dans le creux de feuilles tombées au sol. Puis ils trouvèrent un petit ruisseau ; ils s'y allongèrent et se désaltèrent tout leur saoul.

Hormis les bruits qu'ils faisaient, la jungle était silencieuse. Si des gens étaient à leur recherche, ils étaient remarquablement discrets, eux aussi.

Ils entendirent les moteurs et les voix une demi-heure avant d'atteindre le village qui, par chance, était sur la rive où ils progressaient. Il devait être près de midi quand ils arrivèrent à sa périphérie, à une centaine de mètres à l'intérieur des terres. Des huttes de chaume, des gosses, quelques Jeep rouillées. Des odeurs de cuisine flottaient dans l'air, qui firent gargouiller l'estomac de Jake. Un chien aboyait quelque part.

Ils restèrent à distance et gagnèrent lentement le fleuve pour voir quels bateaux s'y trouvaient.

Deux ou trois embarcations avec des moteurs hors bord et un vieux yacht étaient amarrés à une courte jetée, à une vingtaine de mètres de l'endroit où Jake et Flap étaient tapis dans la jungle. Au-delà, il y avait une autre jetée, bien plus importante, qui s'avancait presque jusqu'au milieu du fleuve. À son extrémité en forme de T se trouvait le cargo capturé par les pirates. D'une rive à l'autre, des cordages faisaient une espèce de treillis au-dessus de lui, auquel étaient accrochées des branches d'arbres – un camouflage. Le bateau semblait retenu, contre le courant, par des haussières, tendues à sa proue et à sa poupe, qui filaient au-dessus de l'eau noire jusqu'à la rive du fleuve, où elles étaient enroulées autour de plusieurs gros troncs.

De l'endroit où ils étaient, les deux Américains pouvaient lire le nom du bateau et son port d'attache : *Che Guevara – La Havane*.

Flap étouffa un petit rire.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? murmura Jake.

— C'est un cargo cubain ! On a été abattus et on a failli se faire tuer par un cargo communiste ! Si c'est pas le comble !

— Mon cœur saigne pour Fidel.

— T'as pas honte ?

Les grues du bâtiment fonctionnaient. Ils apercevaient au moins une douzaine d'hommes : ceux-ci descendirent une énorme caisse sur la jetée et six ou huit d'entre eux commencèrent à l'éventrer à coups de hache. Apparemment, ils n'avaient pas de gerbeur.

La caisse contenait d'autres caisses plus petites. Chacune fut charriée par deux hommes vers le village.

— Des armes..., murmura Flap. Ils se sont emparés d'un navire bourré d'armés !

— Y a quoi, là-dedans, d'après toi ?

— Des mitrailleuses, je pense. Regarde, c'est pas des munitions, ça ?

— Possible, dit Jake.

— C'est même sûr. J'en ai déjà vu avant. Sur la frontière cambodgienne.

— Peut-être que ce navire n'a pas été attaqué. Peut-être que ces gars-là l'ont abordé au large simplement pour y faire monter un pilote...

— Pourquoi le SOS, alors ?

Jake haussa les épaules – du moins, il essaya. La douleur de son côté l'élançait, et s'il bougeait ou respirait profondément, c'était pire.

— Ces mecs sont en train de piller un chargement d'armes communistes..., poursuivit Flap doucement. Ce cargo allait peut-être à Haiphong. Des fusils et des munitions, ça vaut son poids d'or, dans le coin.

— On sortira d'ici avec ce petit yacht, dit Jake. Si c'est pas un piège.

— Peut-être..., répondit Flap doucement. De toutes façons, on ne peut rien faire avant la nuit, alors on s'installe confortablement et on étudie le coin. Je ne vois aucun projecteur nulle part : ça signifie que ces gens ne travailleront pas après la tombée du jour. Mais ce bateau-là, t'as raison, est tout simplement trop beau pour être vrai ! Le capitaine, hier, ne m'a pas paru du genre inconscient, pourtant – il ne laisserait pas comme ça, dans la nature, un truc qu'on pourrait faucher comme on voudrait.

Quelques minutes plus tard, Jake murmura :

— Ce fameux capitaine... Je ne l'ai pas vu dans les parages. Étonnant, non ?

— Il est certainement par là, pourtant. Tu peux parier ton cul là-dessus.

— Le navire que nous avons incendié est invisible, lui aussi.

— Ils l'ont peut-être abandonné ? Mais tu te souviens de celui qui a descendu le fleuve la nuit dernière, puis qui est revenu quelques heures plus tard ? C'est lui, sans doute, qui a secouru l'équipage. Et le capitaine est ici quelque part. Je le sens.

— OK.

— Tu vois cette cabane, là-bas, à gauche ? De là, ces pirates pourraient avoir un bon point de vue sur le bateau et sur le port. Surveille-la. Pendant ce temps, je vais faire un tour pour voir ce qu'ils fabriquent avec toutes ces armes qu'ils déchargent.

— Laisse-moi un de tes couteaux.

— Lequel ?

— Le poignard.

Flap sortit l'arme de la gaine attachée dans son dos et la tendit à Jake, le manche en avant. Puis il disparut dans la jungle.

C'était un couteau de jet long d'une trentaine de centimètres, avec une pointe aiguisée et un manche lisse. Jake le glissa dans sa botte de vol pour s'en saisir rapidement en cas de besoin. Il n'avait pas la moindre idée de la façon de le lancer, mais il n'aurait aucun scrupule à le planter dans le ventre de quelqu'un pour sauver sa vie. La douleur lancinante de son abdomen lui rappelait que ces gens-là souhaitaient sa mort.

Étendu sous l'enchevêtrement de la végétation, il roula sur le côté qui ne lui faisait pas mal et ouvrit avec précaution la fermeture Éclair de sa combinaison de vol. Son bandage était couvert d'une croûte de sang séché. Pas de sang frais. Parfait. Il s'allongea sur le ventre et rampa jusqu'au moment où il aperçut la cabane et la jetée, puis vérifia qu'il était bien dissimulé. Il jugea qu'il l'était.

Deux heures, au moins, s'étaient écoulées lorsque Flap réapparut, mais c'était difficile à évaluer. Le temps passait lentement quand on était allongé dans la jungle, avec des insectes qui se promenaient sur vous et des bestioles volantes qui vous dévoraient. Si on manquait de sommeil, si on avait l'estomac noué par la faim, si on souffrait d'une soif terrible et qu'on avait la diarrhée, chaque minute, alors, était une torture. Comme Jake n'osa pas quitter son poste d'observation, il se soulagea là où il se trouvait.

À un moment, il entendit un avion à réaction. Mais l'appareil, était loin et le bruit de ses réacteurs n'était qu'un sourd ronflement.

— Doux Jésus ! murmura Flap en se glissant à côté de Jake que la surprise fit sursauter. Qui c'est qui est mort ?

— C'est de la merde, espèce d'imbécile ! T'en as jamais senti ?

— Nom de nom, t'aurais au moins pu enlever ta combinaison !

— Y a un type dans cette cabane. Il a sorti la tête deux fois pour surveiller les environs. J'ai aussi aperçu deux fois de la fumée, comme

si y avait quelqu'un derrière la porte avec une cigarette.

— Ils sont deux, là-dedans. J'ai jeté un œil par la fenêtre de derrière.

Jake n'avait pas cessé d'observer l'endroit, et à aucun moment il n'avait vu Flap. Il comprenait à présent à quel point Flap Le Beau était formidablement efficace, dans la jungle.

— Tiens, c'est pour toi. (Flap lui tendit un AK-47.) Le chargeur est plein. La sûreté est mise.

— Tu l'as trouvé par terre, c'est ça ?

— On se calme, tu veux ? Aucun risque qu'ils tombent tout de suite sur son ex-proprétaire. Ils ne le retrouveront peut-être jamais. Rends-moi mon couteau. Je me sens plutôt nu sans lui.

Jake tira l'arme de sa botte de vol et la lui donna.

— Dis donc, c'est bien que tu l'aies rangé dans ta botte. T'aurais pu le planter dans la terre, juste à côté de ta main, et tu l'aurais attrapé plus vite quand je suis arrivé...

— La prochaine fois. En attendant, je reste ici avec ma chère vieille Betsy. J'espère que t'apprécies. Alors, ça se passe comment ?

Flap lui expliqua que les pirates entassaient les armes dans la jungle, à un endroit invisible depuis le ciel. Mais la majeure partie de ce matériel était encore dans des caisses.

— Y en a déjà un sacré paquet, mais je ne crois pas qu'ils aient encore tout déchargé. Le navire n'est certainement pas vide, mais on n'a aucun moyen de savoir ce qui reste dedans.

— J'ai réfléchi, dit Jake. Il me semble que la première chose que nous devrions faire, quand la nuit tombera, c'est de virer ces deux gars de la cabane et d'aller vérifier ce yacht.

— P't-être qu'il est piégé.

— J crois pas. C'est sans doute le bateau qu'on a entendu passer la nuit dernière. Les types dans la cabane sont là pour nous flinguer si on s'approche.

— On pourra pas lancer le moteur ici, objecta Flap.

— Je sais. On le détache et on se laisse dériver sur le fleuve. On coupera des perches avec tes couteaux et on s'en servira pour l'empêcher de s'échouer sur la rive. On mettra le moteur en route quelques kilomètres plus loin et on rejoindra la mer.

— Et s'il ne démarre pas ? murmura Flap.

— Alors, on se laissera aller au fil du courant.

— Ils nous poursuivront.

— Pas si on fait sauter leur dépôt de munitions et qu'on coule tous ces petits bateaux, assura Jake.

Flap poussa un petit sifflement.

— Dis donc, t'as pas beaucoup d'exigences, toi, hein ?

— T'as un meilleur plan, peut-être ?

— On élimine les types de la cabane et on vole le yacht. La Marine pourra revenir quand elle voudra pour bombarder ces mecs.

Jake ricana.

— Ta confiance en notre système est vraiment stupéfiante ! Ici, c'est un pays étranger – on est en Indonésie, je pense. Qu'importe. En admettant qu'on soit secourus et qu'on raconte notre histoire, la Marine pourra envoyer une note polie au Département d'État. Qui refileira ce tuyau brûlant au Conseil national de sécurité... Lequel classera probablement l'affaire. Aucun de nos tranquilles bureaucrates ne voudra se payer des insomnies parce que ces armes seront vendues à des révolutionnaires en Asie, au Moyen-Orient ou en Afrique, qui s'en serviront pour foutre le plus de bordel possible et pour flinguer tous ceux qui ne seront pas d'accord avec eux ! Et quand les idiots qui t'ont envoyé au Viêt-nam auront fini de se gratter le cul, ils remettront à notre ambassadeur en Indonésie une note, pour qu'il la transmette à la personne qui, cette semaine, dirige ce pays... Ça donnera un résultat ou pas. Après tout, la personne en question touche probablement une commission sur l'opération. Y a un fantastique paquet de pognon à se faire, ici. Ton ami le capitaine, l'expert en karaté, est sans doute assez malin pour arroser tout le monde.

— Y a encore beaucoup d'armes sur le cargo de Fidel, fit remarquer Flap.

— Faudra le faire sauter aussi.

— Simple curiosité, mais quelle armée se chargera de tous ces feux d'artifice que tu envisages ?

— Toi et moi.

Le Beau roula sur le dos et cacha son visage sous son bras. Au bout d'un moment, il grommela :

— T'as du culot, Grafton, permets-moi de te le dire. T'es là, avec une balle dans les côtes, tu t'es chié dessus, et tu m'annonces que, « toi et moi », on va faire sauter une cache d'armes et un navire ! Mon cul ! Ils vont renifler ton odeur à cinquante mètres à la ronde. En réalité, tu veux que ce soit *moi* qui aille jouer au héros, et probablement y laisser ma peau.

— On ira *tous les deux*. Mais faut que tu sois volontaire. T'es mon supérieur, on est plus dans l'avion. Maintenant, c'est toi qui décides.

— Merci du fond de mon tout petit cœur. Pauvre de moi... Mon second commandement – j'ai dirigé une section entière, tu sais. Et maintenant, me voilà tout seul avec un aviateur blessé qui fait sur lui ! Ma carrière militaire monte en flèche comme une fusée.

— Oh, ferme-la. T'as un plan ?

— Tu penses que tu pourras y arriver ?

— Ouais.

— Bon, tu l'auras voulu. Voilà ce à quoi j'ai pensé.

Tout en l'écoutant, Jake Grafton comprit soudain que Flap Le Beau avait, lui aussi, envisagé de se payer ces pirates. Cela lui fit chaud au cœur – car Flap lui avait laissé suggérer la chose. Oh oui, ce Le Beau était un sacré mec !

— Pas à la tombée de la nuit, dit Flap. Parce que c'est à ce moment-là qu'ils nous attendent. On ira juste avant le petit jour.

— La lune sera levée à ce moment-là, remarqua Jake. Mais sans doute que les nuages la dissimuleront.

— Le contraire serait mieux, répliqua Flap. Parce qu'avec un peu de lumière, ils seront plus rassurés, et peut-être même qu'ils dormiront.

Ils s'enfoncèrent dans la jungle jusqu'à un ruisseau. Jake se déshabilla et s'assit dans l'eau. Sa diarrhée se calmait un peu, mais il se sentait déshydraté. Il but longuement. Puis il lava sa combinaison de vol et ses sous-vêtements, et se rhabilla.

Finalement, Flap et lui s'allongèrent dans les feuilles pourrissantes et humides. Les insectes étaient mauvais, mais les deux Américains étaient très fatigués, et les bruits étouffés qui venaient du village et du débarcadère les bercèrent. Brisés par les événements de ces dernières quarante-huit heures, ils dormirent d'un sommeil sans rêves.

À leur réveil, la lumière diminuait rapidement. Le navire était silencieux. Ils burent de nouveau l'eau du ruisseau, Jake se soulagea, puis ils revinrent en rampant jusqu'à leur point d'observation, d'où ils apercevaient la cabane et les embarcations.

L'attente fut difficile.

Quand on était passé de l'autre côté, qu'on avait laissé derrière soi de bons repas, un lit confortable, des vêtements propres et la compagnie de ses amis, la vie n'était plus qu'une simple bataille pour la survie. On ne pensait plus au superflu.

Ils se tenaient sous les feuillages ; l'un d'eux s'allongeait sur le ventre et faisait le guet, tandis que l'autre sommeillait, couché sur le flanc ou sur le dos. Par chance, il y avait une ampoule électrique en haut d'un poteau, près de l'embarcadère.

Les heures se traînaient. Sans rien d'autre à espérer que la bataille et peut-être la mort, l'attente était douloureuse. Et cependant, ils patientèrent.

On releva les gardes de la cabane au milieu de la nuit. Deux nouveaux pirates arrivèrent, et les autres s'éloignèrent sans un mot. Les quatre hommes avaient leur fusil.

Personne n'alla voir les bateaux. Même lorsqu'il commença à pleuvoir – une petite pluie qui ne tarda pas à devenir violente –, les pirates ne couvrirent pas les embarcations, et ne vérifièrent pas leurs amarres non plus.

Toute activité avait cessé sur le cargo. De leur poste d'observation, Jake et Flap apercevaient, à l'occasion, le bout incandescent d'une cigarette, mais le navire n'était qu'une zone d'ombre un peu plus sombre dans l'obscurité de la nuit.

Finalement, le silence s'abattit sur le village.

La pluie continuait.

Jake se rendormit.

Lorsque Flap le secoua pour le réveiller, la pluie n'était plus qu'une petite bruine.

— Regarde, lui murmura Flap, si doucement que Jake ne le comprit pas immédiatement.

Il dut s'avancer un peu pour observer ce que Flap lui indiquait. Il lui fallut plusieurs secondes pour se rendre compte que deux hommes fumaient près de l'embarcadère. Ils se tenaient à l'écart de la lumière, mais leurs silhouettes étaient quand même bien visibles.

— Ils sont sortis de la cabane. J'y vais maintenant, souffla Le Beau.

— OK, dit Jake.

Jake mania maladroitement son AK-47, s'assura qu'il n'y avait pas de feuilles ni de saletés sur la détente, puis il le pointa doucement à travers la végétation, devant lui, et se leva. Flap avait déjà disparu.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Jake surveillait les deux hommes. Il les entendait bavarder tout en fumant.

Il attendit. Si Flap était découvert maintenant, il ne leur resterait plus qu'à essayer d'atteindre le yacht.

Les Malais se retournèrent et remontèrent tranquillement vers la cabane. L'un d'eux s'arrêta soudain, tandis que l'autre continuait à marcher. Il regardait dans la direction de Jake. Ce fut seulement lorsqu'il repartit vers la cabane que Jake le vit refermer sa braguette. Il avait simplement pissé.

Le premier était déjà à l'intérieur. Le second s'immobilisa sur le seuil. À présent, Flap devait être dans la cabane, lui aussi. Jake retint sa respiration et cligna les yeux, cherchant à percer l'obscurité. Si l'homme criait ou s'il ouvrait le feu...

Il passa la porte et se fondit dans l'ombre, qui sembla l'avaler. Il disparut à l'intérieur.

Moins d'une minute plus tard, Flap Le Beau revint, à découvert. Il marchait calmement, un fusil dans chaque main. Quand il fut près de Jake, il lui dit dans un murmure :

— Viens. Jetons un œil à ce bateau.

Jake sortit des buissons en rampant et se redressa avec peine. Flap était déjà sur l'embarcadère. Jake le suivit. Les deux hommes tâchèrent de paraître aussi nonchalants que l'avaient été les gardes.

Flap monta dans le yacht.

— La batterie fonctionne, annonça-t-il.

— Y a du carburant ?

— Y a un jerricane ici. Laisse-moi voir. (Une demi-minute passa.) Ouais, c'est de l'essence. Une dizaine de litres. Je les verse dans le réservoir.

Ce bateau – et s'il était piégé ? Peut-être qu'ils auraient dû prendre plutôt l'une des petites embarcations ? Jake vérifia qu'il y avait des rames – oui, une paire dans chacune. Elles avaient aussi des moteurs hors bord, mais la présence des rames semblait indiquer que leurs propriétaires n'avaient pas une confiance illimitée dans la fiabilité de ces moteurs. Ou peut-être étaient-ils prudents, tout simplement.

C'était un sacré pari.

Jake, le dos tourné aux bateaux, contempla le village. Trois ou quatre lampes brillaient faiblement à travers les feuillages.

Flap le rejoignit sur l'embarcadère.

— Faut se décider, camarade. On peut détacher ce rafiot et se tirer d'ici tout de suite avec une chance, et peut-être un avenir. Ils ne s'apercevront pas avant le matin que cette barcasse a disparu.

— C'est toi le chef, répondit Jake. Tu décides et tu assumes.

— Je te laisse le choix.

— C'est ridicule. (Bon sang ! Ils ne pouvaient pas rester là, à découvert, à discuter comme deux banquiers new-yorkais attendant un taxi.) Ouvre la route, Le Beau. Je te collerai au train.

Flap descendit un des AK-47 jusqu'à la surface de l'eau et le lâcha. L'autre fusil dans la main gauche, il se retourna et quitta l'embarcadère. Jake lui emboîta le pas.

Ils contournèrent le village par la jungle. La cache d'armes était à l'opposé de la mer, à une centaine de mètres de la longue jetée. Il y avait au moins deux gardes.

Flap trouva un point d'observation et étudia un moment les lieux. Les gardes faisaient les cent pas, en alerte. Quelques secondes plus tard, Flap dit à Jake :

— Ils sont trop vigilants. Ils savent qu'il se passe quelque chose.

— Peut-être qu'ils ont cherché ce type que t'as tué cet après-midi.

— Peut-être.

— Et s'il y avait quelqu'un d'autre au milieu de ce stock d'armes ? murmura Jake.

— Y a *certainement* quelqu'un ! dit Flap. Tu peux me croire.

— Jetons un œil de l'autre côté avant de foncer.

Flap passa le premier, Jake sur ses talons. Celui-ci se concentra sur sa marche, car il craignait de se laisser distancer ; il lui laissa le soin de l'itinéraire pour éviter le camp des pirates.

Flap fit une halte sur une petite éminence, à mi-chemin entre le navire et le stock d'armes. Le village se trouvait exactement en face d'eux, de l'autre côté. Pour retourner au bateau, ils seraient forcés soit

de le traverser, soit de repartir par le même chemin, en contournant de nouveau la cache et les habitations.

— Faut se poster ici, annonça Flap. C'est merdique, je sais, mais on a besoin d'un tir latéral sur le bateau. De l'embarcadère, on est juste devant sa poupe. (Un instant plus tard, il demanda :) Tu crois que tu pourras y aller tout seul, si c'est nécessaire ?

— Ouais. Sauf s'ils éteignent la lampe, là-bas.

— Ils ne l'éteindront pas. Allons-y.

Ils revinrent vers le stock d'armes et prirent position à une quinzaine de mètres, dissimulés dans une végétation qui leur arrivait à la taille. Après le passage d'un garde, Flap tourna au coin du stock, s'avança comme une ombre dans cette zone maintenant libre, et disparut dans un étroit passage qui s'ouvrait entre les caisses. Il avait confié son fusil à Jake.

Une minute s'écoula. Puis une autre.

Un second garde apparut.

Flap devait trouver l'homme qui était là-dedans – s'il y en avait un –, le tuer, puis s'occuper des gardes extérieurs. Ce n'était pas facile, mais ces trois hommes – ou plus – devaient être éliminés : alors seulement Jake et Flap pourraient fracturer quelques caisses, et ce serait bruyant...

Il attendit encore plusieurs minutes, en tripotant nerveusement sa montre, désormais inutile. Il aurait dû s'en débarrasser.

OK, Flap. Où es-tu, mon pote ?

Allez ! Allez, Flap !

Oh, Jésus, fais qu'il n'arrive rien à Le Beau.

Un peu tard pour y penser, n'est-ce pas, Jake ?

Parce qu'en ce moment même vous pourriez être en train de descendre le fleuve tous les deux sur un bateau, si tu n'avais pas insisté pour faire ces conneries.

Bon, quelque chose avait merdé. Flap avait certainement des ennuis.

Jake ne savait plus quoi faire. S'il entrait là-dedans pour voir ce qui se passait, il risquait de tout bousiller. Mais si Le Beau était blessé, il pouvait mourir, s'il n'était pas secouru.

Le premier garde était de retour, à présent. Il marchait en regardant autour de lui, et tenait négligemment son fusil au creux de son bras.

Quand il passa devant l'espèce de couloir sombre où Flap avait disparu, il hésita. Jake le surveillait par la hausse de son AK-47. Le Malais recula d'un pas et fouilla l'obscurité du regard, tandis que le doigt de Jake se posait doucement sur la détente.

Si tu braques ton arme, mon vieux, t'es un homme mort...

Brusquement, deux mains sorties du néant saisirent le garde et

l'entraînèrent dans le passage sombre.

Pourquoi t'inquiétais-tu, Jake ? Flap est le meilleur, le meilleur des meilleurs, un foutu super marine !

Son attente reprit.

C'est pénible, la patience, quand on ne sait pas ce qui se passe.

Jake leva la tête et examina longtemps et soigneusement tout le périmètre. Personne ne bougeait.

Le second garde réapparut à l'angle du stock. Il avait l'air plus vigilant. Il tenait son fusil des deux mains, le canon pointé. Il paraissait étonné.

Oh-oh. Il n'avait pas croisé son compagnon et il devait commencer à se demander où il pouvait bien être.

Il s'immobilisa et regarda autour de lui avec beaucoup d'attention, puis il rebroussa chemin. Au moment où il atteignait le coin, un bras jaillit d'entre les caisses et le garde eut un brusque mouvement de recul.

Même de là où il était, Jake vit le couteau qui s'était planté juste au-dessous du menton de l'homme. Le pirate lâcha son fusil et porta ses mains à sa gorge en chancelant. Le Beau fut là immédiatement ; il plaqua son bras sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Lorsque le garde tomba, Jake se précipita vers eux en boitillant.

Flap, penché sur l'homme, se tenait le côté. Sa combinaison de vol était inondée de sang. Le marine ôta le couteau de la gorge de sa victime et l'essuya sur sa jambe, faisant ainsi une marque sanglante supplémentaire sur son vêtement sale, puis il le rangea dans la gaine de sa manche.

— Que s'est-il passé ? demanda Jake.

— L'autre type avait un couteau. Il m'a salement amoché.

— Sautons en selle et foutons le camp d'ici.

— Non. Ils nous ont offert les tickets, alors on va se payer le spectacle. Grouille-toi. Mettons ce gars hors de vue. Tiens-le bien.

Chacun d'eux prit le cadavre par un bras.

— C'est grave, ta blessure ? demanda Jake.

— Sais pas. Ça brûle comme l'enfer.

— T'es capable de continuer ?

— On verra bien. (Tandis qu'ils abandonnaient le garde dans un coin, Flap ajouta dans un murmure :) J'ai toujours su que je me ferais avoir par un couteau.

Il conduisit Jake dans un étroit passage, avançant presque à tâtons.

— Les trucs qu'on cherche sont par là. Des détonateurs et des fils. Je les ai trouvés cet après-midi.

Ils s'attaquèrent à une caisse avec le couteau de Flap. Les clous qui sautaient faisaient penser à des coups de feu.

— Comment sais-tu ce qu'il y a dans ces caisses ?

— J'en ai déjà vu au Cambodge. Matériel russe. Y a des symboles pour les camarades qui ne lisent pas le russe. Moi, par exemple.

Un côté de la caisse céda. Flap plongea la main à l'intérieur et en ressortit une poignée d'amorces et de fils. Il fouilla encore un peu et découvrit un détonateur.

— Tout ce qui nous reste à faire, maintenant, c'est de trouver le plastic.

Jake fut horrifié.

— Tu *ne sais pas* où il est ?

— Pas pu mettre la main dessus cet aprèm.

— Peut-être qu'il est encore sur le cargo ?

— Peut-être. Sors ton briquet et cherche.

Ils trouvèrent une caisse dont le couvercle était déjà ouvert. Des grenades. Ils en enfournèrent quatre ou cinq dans leurs poches de poitrine, puis ils poursuivirent leur inspection.

Le temps passait. Le briquet chauffait et la flamme commençait à trembloter. Le butane était presque épuisé. D'une minute à l'autre, maintenant, quelqu'un allait venir voir ce que fabriquaient les gardes.

Jake était proche du désespoir quand ils trouvèrent enfin le plastic. Au moins cinq caisses empilées les unes sur les autres.

— Aide-moi à grimper, dit Flap.

Une fois allongé là-haut, Flap joua du couteau. Nouveaux grincements – à peu près aussi discrets que des sirènes d'incendie.

Finalement, il dit :

— OK. Passe-moi les amorces et tout ça.

— Je règle le détonateur sur combien ?

— Une demi-heure.

C'était un détonateur mécanique. Jake le remonta aussi vite qu'il put. Lorsque le ressort fut au bout, il alluma son briquet. Le système d'horlogerie allait jusqu'à vingt-quatre heures. Il le régla sur trente minutes et le passa à Flap.

Deux minutes plus tard, Flap lui demanda de l'aider à redescendre. Son côté était tout humide de sang encore tiède.

— Les roquettes antichars sont par là, murmura-t-il.

Il fit quatre pas et s'écroula.

Jake le releva.

— Essayons de te bander, dit-il.

— Avec quoi ?

— On peut découper la chemise d'un de ces cadavres.

— On n'a pas le temps. Allez, viens !

Ils récupérèrent quatre roquettes – deux chacun. Flap était plus faible, à présent. Mais à la lumière vacillante du briquet, il expliqua à Jake comment armer ces engins, comment viser et tirer. Le briquet s'éteignit définitivement avant la fin de la leçon. Jake le jeta et glissa

son fusil dans son dos. Puis il ramassa deux roquettes.

Il dut aider Flap à se relever. Flap prit les deux autres roquettes, mais il abandonna son fusil. Il se remit en marche.

Lorsqu'ils émergèrent d'entre les caisses, Flap se figea.

Une silhouette braquait son arme sur lui.

Le capitaine !

— Vous deux ! Je savais bien que vous n'étiez pas morts, dit l'homme.

Il fit un pas dans leur direction.

— Vous m'avez causé beaucoup de soucis. Et maintenant, c'est moi qui vais vous faire beaucoup de mal.

Il s'avança et abattit la crosse de son fusil sur le crâne de Flap, qui s'écroula comme une masse.

Le capitaine envoya alors un coup de pied à Jake Grafton, et l'atteignit à l'endroit précis où sa côte était cassée. Jake manqua s'évanouir de douleur.

Quand il reprit ses esprits, il était étendu presque en travers du corps inerte de Flap.

— Vous êtes allés voir les armes, hein ? grogna le capitaine. Qu'avez-vous fait d'autre ?

Nouveau coup de pied à Jake – mais, cette fois, ce fut son épaule qui l'encaissa presque entièrement.

Jake tâtonna le long du bras gauche de Flap. La manche de sa combinaison était ouverte. Le couteau glissa facilement dans sa main.

Troisième coup de pied.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué là-dedans ? Réponds-moi !

Au moment où le pied de l'homme s'éloignait pour frapper de nouveau, Jake s'en saisit et tira de toutes ses forces. Déséquilibré, le pirate tomba. Jake, à quatre pattes, se précipita vers lui, mais son adversaire fut trop rapide pour lui.

Il se relevait déjà quand Jake lui porta un coup de couteau – un revers mauvais et désespéré.

Le capitaine recula en chancelant. Il laissa tomber son fusil et plaqua ses deux mains sur son estomac en poussant un cri d'agonie.

Ses boyaux s'échappaient de son ventre.

Il s'écroula. Jake rampa jusqu'à lui et le poignarda, encore, encore et encore.

Lorsque l'homme fut tout flasque, Jake lui coupa la gorge pour faire bonne mesure, puis il roula sur lui-même en gémissant. Il ne pouvait plus respirer. Ses côtes !

Le corps du capitaine eut un sursaut. Dans un brouillard de douleur, Jake lui planta le couteau en pleine poitrine et l'y abandonna.

Il ne sut pas comment il parvint à se remettre debout.

Le Beau paraissait inconscient. Jake attrapa le col de sa combinaison de vol et le souleva avec difficulté. Au bout de deux pas, le marine s'écroula.

Jake le remit debout – des deux mains, cette fois.

L'embarcadère !

Il devait emmener Flap jusqu'au bateau.

Pas d'autre solution que de le traîner.

Dans d'horribles souffrances, luttant pour respirer, il commença à tirer son compagnon. Il s'arrêtait de temps en temps pour regarder par-dessus son épaule, car il marchait à reculons – vers les lumières du village.

Quelqu'un allait le voir et faire feu sur lui.

Il s'en moquait.

Il arriva, enfin. Flap remua plusieurs fois, mais il ne reprit pas connaissance.

Il posa son NB sur l'embarcadère puis, dans un suprême effort, le chargea sur le yacht.

Il suffoquait, aspirait de toutes ses forces un air trop rare.

Larguer les amarres. Il fallait larguer les amarres !

Il se souvint soudain des autres bateaux. Il redescendit sur l'embarcadère et batailla avec leurs cordages.

Le couteau. Merde ! Il l'avait laissé planté dans le capitaine !

Il réussit à dénouer à la main tous les cordages, sauf un, trop serré. Il souffrait trop et il ne pensa pas à l'autre couteau de Flap.

Les amarres du yacht, elles aussi, se détachèrent facilement.

Jake remonta à bord juste au moment où le courant commençait à l'éloigner du quai. Les autres bateaux, libérés, dérivèrent déjà sur le fleuve.

Les grenades !

Il en sortit une de sa poche de poitrine. Il la dégoupilla et la bloqua avec ses doigts tandis qu'il s'éloignait du débarcadère.

Maintenant !

La cuillère se détacha. Il serra les dents et la lança. Elle tomba sur le quai, rebondit une fois et roula dans l'embarcation encore amarrée.

Il s'accroupit au moment où elle explosa.

Le vacarme allait inévitablement attirer les pirates. C'était peut-être le moment de voir s'il pouvait faire démarrer le moteur de son bateau.

Il tripota divers commutateurs près de la barre et trouva celui de la batterie. Une petite lumière s'alluma. Il y avait un bouton juste à côté. Parfait.

S'il vous plaît, mon Dieu...

Le moteur crachota.

Il appuya sur le bouton d'un coup sec et le maintint enfoncé. Ça

grinça, grinça, grinça, tandis qu'il jouait avec la manette des gaz.

Un starter. Il y avait sans doute un starter quelque part. Il le chercha désespérément.

Il le trouva enfin et tira. Le moteur toussa encore plusieurs fois... et démarra. Jake accéléra légèrement et fit tourner la barre.

Le bateau commençait à descendre le fleuve lorsque les premières balles frappèrent autour de lui avec des bruits sourds.

Un homme lui tirait dessus. Non, deux.

Il s'accroupit près du volant et mit les gaz à fond.

Le bateau accéléra correctement. Il le fit virer et leva un peu la tête pour voir. Les rives du fleuve étaient encore plus sombres que l'eau.

Reste au milieu.

D'autres balles sifflèrent à ses oreilles. Son pare-brise explosa. Puis, quelque chose le frappa à l'épaule et le colla contre le tableau de bord. Pourtant, il réussit à conserver son équilibre.

Les tirs cessèrent quand il franchit une courbe du fleuve. Il s'assit sur le siège, derrière le volant.

À quelle distance était la mer ? Les pirates allaient-ils se lancer à leur poursuite ?

Il se posait la question lorsqu'il entendit l'explosion.

... Un grondement qui enfla, enfla et se tut brusquement.

Sa tête lui tournait et il avait vraiment du mal à respirer. Mais il resta conscient et réussit à garder son embarcation au milieu du fleuve.

Finalement, l'obscurité des arbres, sur les rives, se confondit avec la nuit et le bateau commença à tanguer et à rouler. L'océan ! Ils avaient laissé le fleuve derrière eux.

Un Sandow pendait au volant. Avec ses dernières forces, il réussit à en accrocher l'extrémité libre à un pied de son siège.

Il fit rouler Flap sur lui-même pour voir comment il allait. Il avait un hématome affreux sur le front et l'une de ses pupilles était complètement dilatée. Traumatisme crânien.

— Hé, Flap. C'est moi, Jake !

Le marine bougea. Ses lèvres remuèrent. Jake approcha sa tête pour entendre.

— Horowitz avait un frère. Dis-lui... Dis-lui que...

Mais il ne précisa pas ce que Jake devait lui dire.

Jake était épuisé. Il s'allongea à côté de Flap.

Le yacht tomba en panne sèche une heure plus tard. Il roulait sur les vagues d'un océan bleu tacheté de soleil lorsque le pilote d'un A-7 du *Columbia* le repéra. Le sauveteur hélitreuillé plus tard par l'hélicoptère de secours trouva Jake Grafton et Flap Le Beau couchés côte à côte, inconscients, dans le cockpit de l'embarcation.

Jake se réveilla dans une chambre aux murs et au plafond couleur crème, dans un lit aux draps blancs bien amidonnés. Un rayon de soleil entraînait par une fenêtre, comme un projecteur. Un goutte-à-goutte était piqué dans son bras gauche.

Un hôpital.

Sa curiosité satisfaite, il se laissa glisser de nouveau dans le sommeil. Lorsqu'il ouvrit les yeux, plus tard, une infirmière lui tâta le pouls.

— Bienvenu au pays des vivants ! lui dit-elle en reposant son bras sur le lit.

Elle nota quelque chose sur un clipboard, puis lui adressa un grand sourire.

— Où est-on, ici ? murmura-t-il.

— Honolulu. Trippler Army Hospital.

— Hawaï ?

— Oui. Vous êtes arrivé y a presque vingt-quatre heures. Vous sortez juste de la salle de réanimation.

— Flap Le Beau. Capitaine des marines. Il est là, lui aussi ?

— Oui. Toujours en réa.

— Comment va-t-il ?

— Il dort encore. On l'a opéré. Vous aussi, on vous a opéré, mais ça a été moins long.

— Lorsqu'il se réveillera, je voudrais lui parler, d'accord ?

— On verra. Vous en discuterez avec le docteur quand il passera. Il devrait être là dans une demi-heure. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci.

Elle arrangea les draps et vérifia qu'il avait un verre d'eau fraîche à la tête de son lit. Lui ne perdait pas une miette de ce qui l'entourait, il appréciait la luminosité et la propreté.

Au bout d'un moment, la curiosité l'emporta.

— Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi.

— On a été descendus... le 9 décembre. C'est quelle date, aujourd'hui ?

— Le 16 décembre.

— On a raté l'Australie.

— Pardon ?

— Non, rien, murmura-t-il.

Il ferma de nouveau les yeux. Il se sentait épuisé.

Il était toujours dans le brouillard lorsqu'il discuta avec le docteur, plus tard, à la fin de cette même matinée, ou peut-être dans l'après-midi. Il avait noté que le rayon de soleil avait changé de place.

— Nous vous avons opéré. Collapsus pulmonaire. Vous avez eu de

la chance de ne pas y rester, avec tout le sang que vous avez perdu. Vous aviez aussi une balle dans l'épaule. Par quelque miracle, la balle a raté l'omoplate. Elle n'a fait que traverser.

— Ah-ha.

— Et vous nous faites une grosse infection. Vous n'êtes pas encore sorti du bois, marin.

— Le Beau, comment va-t-il ?

— Il était dans un sale état. Il a perdu beaucoup de sang.

— Mais il va s'en tirer ?

— Nous le pensons.

— Quand il se réveillera, je veux lui parler.

— On verra.

— Soyez sympa. Transportez-le ici. Cette chambre est assez grande. Ou mettez-moi dans la sienne.

— On verra.

— Comment est-on arrivés chez vous, au fait ?

— Le *Columbia* vous a évacués à Clark par hélico sanitaire, et l'Air Force a pris le relais jusqu'ici.

— Je ne suis peut-être pas encore sorti du bois, mais au moins j'ai quitté la jungle !

Le lendemain, on roula le lit de Flap dans la chambre de Jake et on plaça les deux hommes côte à côte. Un bandage dissimulait la moitié de la tête du NB. Mais il sourit à Jake lorsqu'il posa sur lui son seul œil valide.

— Salut, camarade ! dit Jake.

— Non, mais c'est pas vrai ! s'exclama Flap Le Beau, tandis que les infirmières tournaient autour de lui, pour tout installer. On fait dans la déségrégation raciale, dans le coin ! Vaudrait mieux que tu mettes la maison en vente pendant que t'en as encore l'occasion, mec.

— Si t'arrêtes pas ce discours raciste, je vais t'appeler Chocolat.

— *Chocolat Le Beau*, dit-il, savourant l'expression. J'aime ça. On m'a affublé de ce « Flap[158] » parce que je parle trop. Mais mon vrai prénom, c'est Clarence.

— Je sais. Initiale du milieu : O. C'est le diminutif de quoi ?

— Odysseus. Je l'ai choisi à la fac après avoir lu l'*Odyssée*. Clarence O. Le Beau. Ça sonne bien, pas vrai ?

Il avait posé cette dernière question à une infirmière qui avait l'air gentille.

— En effet, répondit-elle en souriant.

— Comment tu te sens ? demanda Jake.

— Comme un couillon de chiot âgé d'une semaine qui vient de se faire écraser par un camion. Et toi ?

— Pas tout à fait aussi fringant que ça.

Au moment où les infirmières s'en allaient, Flap dit à la petite

mignonne :

— Revenez nous voir quand vous voulez, ma chère.

— C'est promis, Clarence O.

Après leur départ, Flap murmura à Jake :

— Ne t'inquiète pas. Je t'en trouverai une aussi. Fais-moi confiance.

— Qu'est-ce que t'as eu à la tête ?

— Traumatisme crânien et caillot de sang. Ils ont été obligés de faire un trou pour soulager la pression. Un trou de plus dans la tête – c'est exactement ce qu'il me fallait, hein ?

— Le capitaine t'a étendu d'un coup de crosse. Je l'ai tué.

— M'en suis douté. Dans le cas contraire, on serait pas là. Mais garde ça pour plus tard, d'ac ? Je ne veux même pas penser à ce connard.

— Ouais.

— Y a quoi, pour déjeuner ? Ils te l'ont dit ?

— Non.

— Je suis prêt pour un bon gruau d'avoine.

— Je pense qu'on a raté l'Australie.

— Ce sont des choses qui arrivent. T'en fais pas. Tu me revaudras ça, d'une façon ou d'une autre.

Le lendemain, ils eurent la visite d'un commandant de la Marine, un officier de l'état-major du CINCPAC – le commandant en chef du Pacifique. Il les interrogea, enregistra leur récit, puis, lorsqu'ils furent fatigués, il les laissa dormir. Il revint juste avant le dîner, resta encore une heure avec eux et leur posa quantité d'autres questions.

— Si je peux faire quoi que ce soit pour vous, messieurs, appelez-moi.

Avant de les quitter, il leur laissa une carte avec son nom et son numéro de téléphone, sur la table de nuit, à la tête de leurs lits.

Ils avaient perdu beaucoup de poids. La première fois que les infirmières aidèrent Jake à s'asseoir, la maigreur de ses bras et de ses jambes l'étonna.

Leur état s'améliora d'abord assez lentement, puis ce fut plus rapide. Le cinquième jour, Jake était capable de se rendre tout seul à la salle de bains. Comme il fanfaronnait, Flap y allait aussi dès que les infirmières avaient le dos tourné. Il avait des problèmes d'équilibre, mais il pouvait marcher jusqu'aux W-C et en revenir en s'accrochant à ce qui l'entourait.

Au bout d'une semaine, ils sortirent faire un tour, en se soutenant l'un l'autre, histoire de découvrir les environs. Une infirmière les coinça et les obligea à retourner dans leur chambre.

L'hôpital était à moitié vide.

— C'est pas comme avant, expliqua une infirmière à Jake. Vous êtes les deux premiers blessés par balles que nous voyons depuis deux mois.

— Pas comme au bon vieux temps, répondit-il.

— Ce n'était pas « le bon vieux temps » ! répliqua-t-elle vivement. Dieu merci, la guerre est finie.

Le lendemain de Noël, ils réclamèrent des vêtements. Cet après-midi-là, un planton leur apporta des boîtes qui contenaient quelques-unes de leurs affaires emballées par leurs camarades du *Columbia*. Le planton aida Jake à ouvrir la sienne. Il y découvrit des sous-vêtements, des uniformes, des chaussures et ses insignes.

En examinant une de ses chemises, il pensa qu'il était temps de la jeter et de s'en offrir une autre.

Hé, d'où lui venait cette idée ? Il démissionnait. Il quittait la Marine !

Il s'assit au bord de son lit, la chemise à la main, mais il ne la voyait plus. Il démissionnait.

Mais pour faire quoi ?

Trouverait-il quelque chose de mieux dans le civil que ce qu'il venait de vivre depuis six ans ?

Il était officier naval. Lieutenant de la Marine des États-Unis.

Cela avait un sens.

Il fouillait dans la boîte lorsqu'il tomba sur la lettre du Vrai McCoy.

Salut, mon cher camarade de chambre,

Lorsque tu liras ça, tu seras sans doute en train de te pomponner pour aller danser ou courir les jupons. Vraiment, y a des gens qui feraient n'importe quoi pour échapper au boulot.

Ce navire ressemblait foutrement à une chambre mortuaire, la nuit où Flap et toi vous n'êtes pas rentrés. Mais notre moral s'est amélioré de mille pour cent quand on nous a annoncé que l'hélico vous ramenait. Le capitaine du navire, le CAG et le commandant Haldane étaient sur le pont d'envol, avec les toubibs, au moment où l'hélico s'est posé – et à peu près deux cents autres gars.

Lorsque les toubibs vous ont embarqués dans le COD, le capitaine a fait une déclaration sur la diffusion générale et il a dit quelques trucs vraiment sympas sur vous. C'était assez larmoyant. J'ai pratiquement tout oublié, je n'essaierai donc pas de te le répéter ici, mais qu'il me suffise de dire que tous les petits gars à la coule de ce navire sont heureux que les deux clowns que vous êtes s'en soient tirés.

L'Australie approche. Trop triste pour vous. On va faire la fête sans vous, mais vous nous manquerez.

Ton ami,
Le Vrai.

Deux jours plus tard, Jake se mit sur son trente et un, dans son uniforme blanc, et Flap opta pour une tenue de service courant. Ils se promenèrent dans le parc. Le temps était doux, comme d'habitude à Hawaii, avec des nuages chaque après-midi.

Le lendemain, ils se rendirent au golf en taxi et ils louèrent une voiturette.

Une fois sur le fairway, ils revécurent leur aventure, une scène par-ci, une scène par-là. Puis ils laissèrent tomber ce sujet et parlèrent d'autres choses – les femmes, la politique, le vol.

Un jour, Flap revint sur la question, et ce fut la dernière fois.

— Bon, où est mon fauchard ?

— Je pense que je l'ai laissé planté dans le ventre du capitaine. Mais j'ai tout aussi bien pu le perdre quelque part. Tout ça est un peu brumeux dans ma tête.

— C'était mon meilleur couteau, mec.

— Dur-dur.

— C'est moi qui l'ai dessiné. On me l'a fabriqué sur mesure. M'a coûté *deux cents dollars*.

— T'as qu'à en commander un autre.

Flap éclata de rire.

— Je vois que tu dégoulines de remords !

— Pour être franc, je m'en tape complètement, de ton couteau.

— T'as toujours autant de tact. Cette qualité t'aidera à faire du chemin dans la vie, Grafton. Ce bon vieux Gros Malin.

— Toi aussi, t'iras loin, Clarence O., avec ce genre de discours.

— Au fait, c'est mon tour de conduire cette foutue carriole. C'est toujours toi qui accapares le volant !

— C'est parce que le pilote, c'est *moi*. Et si tu me parlais des laiderons que t'as rencontrés au cours de tes aventures ?

— Bon Dieu, j'allais justement m'y mettre !

Et il s'y mit.

Le soir, ils n'avaient pas grand-chose à faire, si bien que Jake écrivait des lettres. La première fut pour Sammy Lundeen, son ancien camarade de chambre. Il ne parla que des grands moments de son dernier déploiement et consacra une page entière au passage de l'équateur. Selon les meilleures traditions de l'aviation de Marine, il minimisa sérieusement son rôle et celui de Flap chez les pirates. La chance, la chance, la chance – ils avaient survécu tous les deux grâce à la stupidité des autres et en dépit de leurs propres erreurs – des erreurs qui auraient tiré des larmes à n'importe quel aviateur qualifié.

L'un dans l'autre, sa lettre ressemblait plutôt à un roman. C'était une parfaite fiction. Mais cette idée, bien sûr, ne lui traversa pas l'esprit lorsqu'il la relut avant de la glisser dans l'enveloppe. Son copain Lundeen allait se marrer, Jake le savait, et il secoua tristement la tête.

Ce bon vieux Sammy.

Instinctivement, il adopta un ton complètement différent à l'intention de Tiger Cole, son dernier NB pendant la guerre du Viêt-nam. Tiger Cole ne déconnaît jamais, et aucun de ses amis n'aurait osé lui bourrer le mou. On ne racontait à ce combattant sévère que la vérité pure, la vérité toute nue.

Il termina sa lettre ainsi :

... Je ne me suis jamais considéré comme un professionnel. Jamais. Je suis entré dans l'armée parce que c'était la guerre, et j'ai simplement essayé de faire de mon mieux jusqu'à ce que le temps vienne pour moi de retrouver le monde réel. Pourtant, j'ai rencontré tant de pros depuis que je suis dans la Marine – toi inclus – que je commence, je crois, à comprendre en quoi ça consiste, tout ça. Et à quoi ça sert. Je l'espère, du moins. Alors, j'ai décidé de rester dans la Marine.

La décision n'a pas été facile. Je pense qu'aucun engagement important ne l'est.

Lorsque je reviendrai sur le continent, je t'appellerai. Je vais probablement prendre quelques semaines de permission. Peut-être que je passerai par Pensacola si t'y es toujours, et on s'enverra une bière au mess.

Tiens le coup, mon collègue.

Ton ami,
Jake.

Jake écrivit aussi une lettre à Callie. Puis il la rangea dans le tiroir, à côté de son lit. Chaque jour, il la ressortait, la relisait, et se demandait s'il devait l'envoyer.

Elle avait probablement un autre petit ami. Oui, c'était une possibilité. Jake Grafton n'avait pas l'intention de faire le malin avec cette femme – ni, d'ailleurs, avec une autre. Sa lettre était donc très comme il faut, un peu comme s'il avait écrit à une grand-tante. Il ne fit aucune allusion à son aventure chez les pirates, ni à son actuelle hospitalisation. Mais, à la seconde page, il disait :

J'ai décidé de rester dans la Marine. Ç'a été une décision difficile et j'y ai vraiment beaucoup réfléchi. Les arguments en faveur de ma démission sont nombreux et tu en connais la plupart.

La Marine est une immense bureaucratie : quelqu'un qui pense que la bureaucratie va le regretter s'il s'en va se raconte des histoires.

Pourtant, j'appartiens à la Marine. J'aime ces gens, je suis capable de faire ce boulot qui, je crois, est important. Bien sûr, la Marine n'est pas faite pour tout le monde, mais c'est la meilleure place pour moi, à mon avis. J'ai conscience que tout ce que j'y ferai serait certainement mieux fait par d'autres, mais je sais aussi que c'est de cette façon que je peux apporter ma contribution.

Il termina par quelques plaisanteries, et ajouta qu'il espérait que tout allait bien pour elle.

Pour le nouvel an, il ressortit cette lettre de son tiroir et la relut soigneusement.

Le ton de cette prose n'était pas bon – pas bon du tout. Il ajouta donc un P.S. :

En relisant ce que j'ai écrit là, je me rends compte que j'ai vraiment commis une erreur stupide. En fait, ces derniers mois, j'ai été si inquiet à l'idée que tu pouvais m'aimer moins que je ne t'aimais, que j'ai finalement perdu de vue ce qu'était l'amour.

La vraie nature de l'amour, c'est de vous exposer à une brûlure.

Je t'aime, Callie. Tu as été le rocher auquel je me suis accroché pendant la dernière année de la guerre, tu as été la seule personne normale dans un monde de fous. Et aussi ces six derniers mois. Tu as sans cesse occupé mes pensées et mes rêves.

Si je t'aime davantage que toi, tu ne m'aimes, qu'il en soit ainsi. Aujourd'hui, je suis assez fort pour aimer et pour perdre. Mais je voulais juste que tu saches combien cela compte pour moi.

Pour toujours,
Jake.

Au cours de la troisième semaine de janvier, Flap et lui prirent leurs quartiers aux BOQ et continuèrent à venir à l'hôpital en consultation externe. Flap suivait une rééducation quotidienne pour lutter contre les séquelles du coup reçu à la tête. Son abdomen guérissait doucement. Finalement, il ne garda qu'une vilaine cicatrice.

Jake, lui, n'avait plus besoin que d'un examen de temps en temps. Ses problèmes pulmonaires et l'infection qui avait suivi avaient été plus graves que sa blessure par balle à l'épaule. À présent, il était presque complètement retapé. Il accompagnait Flap chaque matin, pourtant, et il regardait le marine faire ses exercices. Puis ils allaient se promener en voiturette sur le parcours de golf.

Un jour, ils louèrent des clubs. Ils se contentèrent de frapper des balles, puisque ni l'un ni l'autre n'avait encore la force de jouer. Ils les

lançaient à une trentaine de mètres, en faisant travailler surtout les bras et les poignets, puis ils regagnaient leur voiturette, roulaient jusqu'à elles et les lançait de nouveau. C'était idiot, mais cela leur faisait du bien.

Ensuite, ils jouèrent chaque jour. Peu à peu, leurs épaules et leur torse se débloquèrent, et leurs swings s'améliorèrent, mais aucun d'eux n'avait une grande expérience et ils n'étaient bons ni l'un ni l'autre.

Bien sûr, ils étaient sur le quai du porte-avions lorsque le *Columbia* accosta, début février.

— Regardez qui est là ! cria Le Vrai McCoy lorsqu'ils entrèrent en salle d'alerte. Les enfants prodiges sont de retour !

— On est juste montés à bord pour changer de sous-vêtements. On a vécu l'enfer – golf tous les jours et femmes toutes les nuits...

Ils furent aussitôt entourés par une foule de gens qui leur serraient la main et leur souhaitaient la bienvenue. Lorsque la cohue se calma un peu, Le Vrai demanda à Jake :

— Tu m'aurais pas apporté le dernier *Wall Street Journal*, par hasard ?

— Cela me déplait de t'annoncer une mauvaise nouvelle, camarade, mais le marché s'est effondré – il a perdu mille points, ce matin. On parle d'une seconde Grande Dépression.

— Aah..., murmura Le Vrai, en examinant le visage de Jake.

— Y a des millionnaires qui sautent par les fenêtres en ce moment même.

— Tu me vanne, n'est-ce pas ?

Après le déjeuner, Jake regagna sa chambre avec McCoy. Il s'allongea sur sa couchette et poussa un profond soupir.

— On se sent si bien, ici.

— J'ai quelque chose à te montrer, dit Le Vrai. (Il sortit de son bureau une série de photos aériennes.) On les a prises avant de bombarder votre cargo cubain. Regarde cette zone ravagée – c'est là que se trouvaient les armes que vous avez détruites.

— Vous avez... *bombardé* ce bateau ?

— Oh, oui. Le gouvernement indonésien estimait que ces armes risquaient de se retrouver chez des révolutionnaires de chez eux, si bien qu'il nous a demandé notre aide avant même qu'on ait eu le temps de la lui offrir !

— J'ai rien vu là-dessus dans les journaux.

— Ils ne l'ont pas dit à la presse.

— Ça alors !

Ce soir-là, la flottille tout entière se rendit à terre, au mess des officiers. Cette fête épique se termina par une lettre, où le commandant de la base se plaignait au capitaine du *Columbia* du

chahut de ses hommes, et lui réclamait le remboursement de « certaines dégradations ». Au petit matin, Jake et Flap retrouvèrent leurs couchettes, à bord du navire.

Avant l'appareillage, Jake passa un moment chez le lieutenant-colonel Haldane.

— Je voudrais rester dans la Marine, commandant. Je souhaite retirer ma démission.

Haldane sourit et lui tendit la main.

Jake la serra.

— Y a autre chose, ajouta-t-il lentement. Il paraît que certains de nos camarades feront quelques sorties dès l'appareillage, juste pour le cas où il faudrait voler pendant notre voyage de retour aux États-Unis. J'ai besoin de largement plus que ça pour mes propres qual', mais je considérerais comme une faveur personnelle si vous nous laissiez un vol, à Flap et à moi.

— Il me faut une autorisation du médecin de bord.

— C'est là où ça coince, commandant... Je pense que moi, je peux en avoir une, mais je ne crois pas que Flap ait beaucoup de chance. Les toubibs de Trippler souhaitent qu'il continue sa rééducation. Il a encore quelques problèmes d'équilibre.

— Si j'en crois le rapport que nous avons reçu du CINCPAC, il s'est pris une crosse de fusil sur le crâne.

— Oui, monsieur. Un satané coup de crosse, même. Il avait déjà perdu beaucoup de sang, à ce moment-là, et il n'a pas eu les réflexes pour encaisser le choc.

— Bon, refilez vos dossiers au médecin de bord et demandez-lui de vous examiner. Puis dites-lui de m'appeler.

— À vos ordres, monsieur.

Et, finalement, cela marcha.

Flap et Jake furent catapultés deux heures après que le *Columbia* eut quitté Pearl Harbor. Par quelque miracle – à propos duquel Jake ne posa aucune question –, leur avion avait le plein de carburant, si bien qu'ils devaient le brûler ou le larguer avant de revenir sur le circuit rodéo.

Ils accéléraient brusquement, s'inclinaient sur l'aile, et hurlaient dans le téléphone de bord tout en effectuant des virages serrés au-dessus des cumulus. Jake s'offrit un looping et un « huit cubain » avant que Flap ne demandât grâce, car la tête lui tournait.

Jake prit son *break* à cinq cents nœuds. À aucun moment l'air boss ne se manifesta. Mieux : Jake accrocha le brin numéro 3.

Le matin de la dispersion des avions[159], Jake était de permanence au Pri-Fly. Tous les appareils du groupe aérien devaient être catapultés, et les équipages étaient choisis strictement sur la base de l'ancienneté. Ce soir, ils seraient chez eux, avec leurs femmes et

leurs enfants, ou leurs petites amies. Jake et Flap, bien sûr, n'étaient pas de la partie : eux, ils rentraient au port à bord du navire. Flap avait rendez-vous à l'Oakland Naval Hospital, et Jake devait prendre un vol commercial pour Oak Harbor, par Seattle, pour récupérer sa voiture ; ensuite, il avait une permission d'un mois. Il pensait filer en Virginie en passant par Chicago. Il rendrait peut-être une petite visite à Callie, histoire de voir ce qu'elle avait en tête. Et, à la fin du mois, il se présenterait de nouveau devant Tiny Dick Donovan, à la VA-128.

La dispersion se déroula normalement. L'un après l'autre, tous les avions du navire glissèrent dans le sabot, puis furent catapultés. Ensuite, ils rassemblèrent en patrouilles au-dessus du bâtiment et filèrent vers l'est.

Quand le dernier appareil fut en l'air et que l'hélico se fût posé sur la piste oblique et eut coupé ses moteurs, le navire ferma son poste aviation. Jake descendit sur le pont d'envol – étrangement vide – et s'y promena une dernière fois.

En fait, non, ce n'était pas tout à fait la dernière fois. Il reviendrait. Peut-être pas sur ce bâtiment-là, mais sur un autre. Il apprécia la légère odeur de kérosène qui filtrait encore des catapultes et sentit sa chaleur au moment où elle se perdait dans la brise marine.

Il se promenait toujours sur le pont lorsque le bosco Muldowski le rejoignit et lui adressa un salut réglementaire. Cela étonna Jake, mais il lui rendit son salut.

— J'ai entendu dire que vous restiez avec nous, monsieur Grafton.

— Ouais. Ton exemple m'a fait honte.

Muldowski éclata de rire.

— C'est une bonne vie, dit-il. Ça vaut tous les huit/dix-sept heures du monde. Peut-être que si j'avais trouvé la femme qui me convenait et que je lui avais fait quelques gosses... Mais on ne vit pas avec des peut-être. Ça marche pas comme ça. Faut avancer un jour après l'autre. Dieu en a décidé ainsi. Fais de ton mieux aujourd'hui et laisse le lendemain se soucier du lendemain...

Jake préparait ses bagages dans sa chambre lorsque le navire se rangea contre le quai des porte-avions d'Alameda. Le Vrai McCoy s'était envolé avec les marines – il l'avait mérité. Ses cantines d'acier étaient entassées près de la porte, son bureau était vide et plus rien ne pendait dans son armoire. Il avait rendu ses draps et le matelas de sa couchette était nu.

Jake avait lui aussi rapporté ses draps et ses couvertures à l'intendance. La nuit dernière, il avait préparé la valise qu'il emmènerait en permission et, à présent, il rangeait le reste de ses affaires dans ses sacs en toile de parachute. Il s'était offert cette valise à Hawaïi. Les cadenas de ses sacs étaient posés sur son bureau.

Bénéfice net après un déploiement de huit mois : une valise et quelques cicatrices supplémentaires !

La bague de fiançailles qu'il avait achetée pour Callie. – oh, il y avait si longtemps ! – était la dernière chose qui restait dans le coffre de son bureau. Il la regarda et se demanda quoi en faire. Pendant le voyage, sa valise pouvait être volée, ou perdue, ou se retrouver par erreur à Buffalo, à Pago-Pago ou à Tombouctou. Comme il n'avait pas de meilleure solution, il fit disparaître le bijou dans la poche de sa chemise, qu'il boutonna.

Le téléphone sonna.

— Lieutenant Grafton.

— Monsieur Grafton, ici l'officier de permanence à la passerelle des officiers. Y a quelqu'un pour vous.

— Pour moi ?

— Oui, monsieur. Il faut que vous veniez pour signer et l'escorter.

— D'accord, mais qui est cette pers...

L'officier avait déjà raccroché.

C'était certainement une erreur, car il ne connaissait personne à San Francisco. Il jeta un coup d'œil à sa nouvelle montre – garantie étanche jusqu'à trente mètres de profondeur, sinon on le remboursait. Son avion ne décollait que dans quatre heures, à l'aéroport d'Oakland. Il avait donc largement le temps.

Il prit sa casquette et se dirigea vers la passerelle des officiers, sur la plage arrière. C'était au pont hangar, où des centaines de marins allaient et venaient, occupés à diverses tâches, inutiles pour la plupart. D'autres se tenaient sur les ascenseurs avion et interpellaient des gens sur le quai, en dessous d'eux. Près de la passerelle de l'équipage, un orchestre jouait avec entrain.

Il la vit, qui regardait autour d'elle avec curiosité, alors qu'il se trouvait encore à une trentaine de mètres.

Callie McKenzie !

Elle, elle le repéra quand il fut tout près. Elle eut un grand sourire.

— Salut, Jake !

Il ne trouva rien à dire.

— T'as maigri, ajouta-t-elle.

— J'ai été malade.

— Oh. Heureux de me voir ?

— Je tombe des nues. Je suis sans voix.

Elle était encore plus belle que dans ses souvenirs.

Tandis qu'il la contemplait, les yeux de la jeune femme pétillèrent d'amusement et un sourire illumina son visage.

— En fait, je n'aurais *jamais* pensé te voir ici, ajouta-t-il. Même en un million d'années.

— La vie est pleine de surprises.

— N'est-ce pas ?

Il était paralysé, incapable de détacher ses yeux de sa visiteuse. Il ne savait absolument pas comment réagir. Pourquoi était-elle ici ? Pourquoi ne lui avait-elle pas écrit depuis cinq mois ?

Puis une pensée le frappa :

— T'es venue avec quelqu'un ? lui demanda-t-il, en regardant autour d'eux, s'attendant à voir sa mère... Ou un autre homme.

— Non.

Elle posa sa main sur son bras.

— Tous ces marins nous observent, murmura-t-elle. Tu veux bien signer le registre, qu'on aille quelque part pour parler un peu ?

Jake se sentit rougir.

— Euh, oui, bien sûr...

L'officier du pont était hilare ; il avait l'air d'apprécier le malaise de Jake, qui apposa sa signature à côté de celle de Callie sur le registre des visiteurs, avant de l'entraîner en la tenant par le coude.

— Montons sur le pont d'envol. De là-haut, on a une belle vue sur la baie.

Et, en effet, la vue était spectaculaire. La silhouette des immeubles de San Francisco, Treasure Island, la ronde des avions à l'aéroport San Francisco International et à Oakland – voilà bien un panorama capable de frapper de stupeur la plupart des gens qui auraient passé la majeure partie de leurs huit derniers mois à contempler un océan vide. Mais en cet instant, Jake Grafton était trop conscient de la présence de Callie McKenzie pour accorder à la scène autre chose qu'un coup d'œil.

— Comment vont tes parents ? lui demanda-t-il finalement, se décidant à rompre le silence.

— Bien. Et les tiens ?

— Bien aussi. J'ai failli t'appeler une fois ou deux.

— Et moi j'ai voulu t'écrire. J'aurais dû. Tu aurais pu appeler.

— Et pourquoi n'as-tu pas écrit ?

— Je n'avais aucune envie d'influencer ta décision rester dans la Marine ou démissionner, décider de ce que tu voulais faire de ta vie. Parce que c'était *ta* décision, Jake, pas la mienne.

— Ben, je l'ai prise. Je reste.

— Pourquoi ?

Jake Grafton passa sa main dans ses cheveux.

— Je cherchais quelque chose. Et, en fait, c'était une chose que je possédais depuis longtemps sans m'en apercevoir.

— Et c'était quoi ?

— Une raison de vivre. Quelque chose qui fasse la différence. La guerre, c'était un tel bordel... Je crois que j'avais perdu de vue la raison pour laquelle nous sommes tous là. C'est bien plus que les

navires, les avions, les missions aériennes, tu vois. Et finalement, j'ai compris.

— J'ai toujours pensé que ce que tu faisais était important.

— Pas ton père.

— Mon père ? Je l'aime beaucoup, mais là, il s'agit de *ma* vie, pas de la sienne.

— Et qu'est-ce que tu vas faire de ta vie, justement ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Elle baissa la tête et se mit à marcher lentement sur le pont. Il la suivit. À la proue, elle resta là à regarder San Francisco. Le vent jouait dans ses cheveux.

— Je ne suis pas différente de la plupart des femmes d'aujourd'hui, j'imagine, dit-elle enfin. Je veux une famille, je veux mener une carrière. Les langues m'ont toujours fascinée et je me suis aperçue que j'adorais enseigner. C'est ça, mon plan d'ensemble, mais une partie dépend de quelque chose.

— De quoi ?

— Il dépend de toi.

— Ben, je ne crois pas que ce soit malin. Après tout, tu m'as laissé sur la touche lorsque *moi*, j'ai dû prendre ma décision.

— Tu te trompes, Jake. Au cours de ces huit derniers mois, il ne s'est pas écoulé une heure où je n'aie pensé à toi. J'ai lu et relu tes lettres si souvent que le papier est presque usé... Surtout la dernière. Moi aussi je me posais des questions – je me demandais si tu m'aimais autant que je t'aimais.

— Tu étais toujours à mes côtés..., lui avoua-t-il en souriant. Peut-être qu'ici et là tu as disparu une heure ou deux, mais la plupart du temps, oui, tu étais là, avec moi.

Elle lui prit la main. Ils se promenèrent un moment sur le pont. La brise était fraîche et piquante.

— Pourquoi es-tu venue ? demanda-t-il.

— Pour me marier.

Il la considéra, bouche bée. C'était comme s'il venait de recevoir un coup de pied dans l'estomac. Il avait pensé que... Il lui lâcha la main.

— Qui est l'heureux élu ? réussit-il à dire.

— Toi, répondit-elle, la tête légèrement inclinée, un petit sourire aux lèvres.

— *Moi* ?

— Qui d'autre, idiot ? Je t'aime au-delà des mots, Jacob Lee Grafton.

— Tu veux m'épouser, *moi* ?

Elle éclata de rire.

Il avait toujours aimé la façon dont elle riait.

— Tu veux peut-être que je te fasse ma demande à genoux ?

grommela-t-elle.

— J'accepte, répondit-il, en lui prenant les mains. Où et quand ?

— Cet après-midi. Où tu veux.

— Mon Dieu, madame ! C'est précipité ! Tu es sûre de ta décision ?

— Ça fait un an que j'y pense. Oui, j'en suis absolument certaine.

— Eh bien, je...

Il ôta sa casquette, et fit courir sa main dans ses cheveux. Soudain, il se souvint de la bague. Il la sortit de la poche de sa chemise, la considéra un instant, puis la lui passa au doigt.

C'était à elle, à présent, d'être stupéfaite.

— Tu savais que je venais ?

— Non. Je l'ai achetée y a plus d'un an. Je l'ai gardée sur moi, depuis.

— Oh, Jake..., murmura-t-elle en l'enlaçant.

Elle posa ses lèvres sur les siennes.

Un moment plus tard, il se dégagea et lui prit la main.

— Viens. On a besoin d'un témoin. Mon navigateur-bombardier est encore à bord. On avait prévu de déjeuner ensemble, tous les deux.

Le moyen le plus rapide de rejoindre la chambre de Flap, c'était d'emprunter le boulevard derrière l'îlot, puis d'entrer au pont 0-3 et de descendre. Depuis le boulevard, Jake jeta un coup d'œil au quai. Une Cadillac rose décapotable était garée au pied de la passerelle des officiers, avec quatre femmes à l'intérieur.

Muldowski descendait la passerelle. Il se retourna et salua le drapeau américain à la proue.

Jake mit ses mains en porte-voix et lui cria :

— *Muldowski ! Hé, bosco !*

Le premier maître leva la tête. Il montra Callie du doigt.

— *Je me marie !* hurla Jake. Tu acceptes de conduire la mariée ?

— Quand ça ? mugit Muldowski.

— Cet après-midi. Attends-nous. On est en bas dans dix minutes.

— C'est elle, la mariée ?

— Oui.

— Je veux bien lui garder mon...

Le reste de la phrase fut emporté par la musique de l'orchestre qui entamait un nouveau morceau.

Les filles, dans la décapotable, s'étaient levées et applaudissaient. Le bosco commença à taper dans ses mains, lui aussi, et des dizaines de personnes sur le quai les imitèrent.

Callie souriait. Elle paraissait si heureuse.

Et puis zut ! Il la prit dans ses bras devant tout le monde.

L'auteur souhaite remercier le capitaine Sam Sayers, retraité de l'USN, et le capitaine Bruce Wood, USN, qui ont eu la gentillesse de l'aider pour les questions techniques de ce roman.

Les incidents de vol décrits ici sont basés sur des faits réels. Chaque fois que cela s'est révélé nécessaire, j'ai sacrifié la complexité des instruments du tableau de bord, des procédures de secours et de contrôle du trafic aérien, à la lisibilité et au rythme de ce livre. J'ai modifié aussi les conséquences de certains incidents. Il n'était pas dans mes intentions d'écrire un traité de sécurité aérienne ou un manuel de vol. J'ai simplement voulu divertir mes lecteurs.

Mais j'espère aussi que vous aurez une meilleure idée de la fierté, des talents, du professionnalisme et du dévouement du personnel, hommes et femmes, de l'aviation de la Marine des États-Unis et du corps des marines. Au moment où vous lisez ces lignes, ils parcourent les océans de la planète et agissent pour nous tous. Ce livre leur est dédié.

Le traducteur désire témoigner de sa dette envers les responsables du porte-avions *Clemenceau*, qui l'ont plusieurs fois chaleureusement accueilli lors de ses recherches techniques pour ce roman, et surtout le capitaine de frégate Nielly, le capitaine de corvette Erulin, officier de relations publiques de la FAN, l'aspirant Cédric « Surmoi » Goubet et Renaud d'Orgeval. Et, sur le pont d'envol, le lieutenant de vaisseau Georges Damato, PEH, le capitaine de corvette Colin, chef PEH, et toute l'équipe des chiens jaunes.

Je souhaite remercier tout particulièrement l'ancien commandant du bâtiment, le capitaine de vaisseau Oudot de Dainville pour son hospitalité, et les trois mousquetaires ailés qui ont accepté de travailler de longues heures avec moi sur ce livre : le capitaine de corvette Patrick Bertinot, chef du service installation aviation, le capitaine de frégate Xavier Magne, chef du groupement opérations, et le capitaine de frégate Patrick Le Bas, chef du groupement aviation, qui est devenu mon ami malgré la bombe atomique qu'il transporte toujours sur lui.

[1] *United States Navy* : Marine des États-Unis (N.d.T.).

[2] Surnom donné aux marines (N.d.T.).

[3] L'aéroport international de Chicago (N.d.T.).

[4] *Naval Air Station* : base aéronavale (N.d.T.).

[5] L'équivalent, dans l'armée de l'air française, de l'opérateur armement. Il n'y a pas de navigateur-bombardier dans notre aviation de marine, car nos avions sont monoplaces (N.d.T.).

[6] Robert Lee et Jefferson Davis, deux généraux confédérés de la guerre de Sécession (N.d.T.).

[7] L'aéroport international de Seattle-Tacoma (N.d.T.).

[8] Le Bureau du personnel naval (N.d.T.).

[9] « Petite queue » (N.d.T.).

[10] Le mess des officiers (N. d. T.).

[11] *Carrier on Board Delivery* : le « livreur » du porte-avions. En France, la liaison logistique, ou « lialog » (N.d.T.).

[12] La tenue de « service courant » des pilotes, kaki aux USA, bleue en France (N.d.T.).

[13] L'Américain John Philip Sousa, surnommé « le roi de la marche militaire », 1834-1932 (N.d.T.).

[14] Appontage simulé sur piste, exercice d'appontage sur des pistes d'atterrissage à terre (N.d.T.).

[15] Les qualifications, ou « réentrainement », sont obligatoires chaque fois qu'un pilote reprend la mer sur un porte-avions (N.d.T.).

[16] Le directeur-chef est le « chien jaune » responsable de l'ensemble des équipes du pont d'envol ou du hangar. On l'appelle ainsi parce qu'il porte une « tenue pont d'envol » jaune et qu'il a la réputation d'aboyer tout le temps (N.d.T.).

[17] Manœuvriers de pont d'envol, chemises bleues (N.d.T.).

- [18] Les chaînes retenant les avions sur le pont (*N.d.T.*).
- [19] Argot pour « marines » (*N.d.T.*).
- [20] Rappelons qu'un *mile* nautique mesure mille huit cent cinquante-deux mètres, et un *pied* trente centimètres. Les marins et les aviateurs français s'expriment eux aussi en *miles* et en *pieds*, nous avons choisi de conserver ces deux unités de mesure dans ce livre (*N.d.T.*).
- [21] Peinture gris-bleu permettant à l'avion de se perdre sur le fond du ciel, pour éviter d'être repéré par les appareils ennemis (*N.d.T.*).
- [22] Voir *Le Vol de l'Intruder*, même auteur, même éditeur (*N.d.T.*).
- [23] La jambe de force qui maintient le train d'atterrissage en position sortie (*N.d.T.*).
- [24] Rappelons qu'il s'agit d'un titre de gloire donné, depuis la Seconde Guerre mondiale, aux pilotes de chasse ayant abattu au moins cinq appareils ennemis (*N.d.T.*).
- [25] Le *groove* est la dernière ligne droite de la pente de descente, gérée par l'officier d'appontage (OA) du porte-avions. Elle mesure un mile nautique et l'avion est alors à trois cent cinquante pieds d'altitude. La nuit, le *groove* est plus long (six miles nautiques), car l'appareil descend de plus haut et uniquement sous contrôle radar (*N.d.T.*).
- [26] Le directeur de pont est responsable d'une équipe qui couvre une zone définie du pont. Quand l'avion change de zone, il est pris en charge par un autre directeur de pont (*N.d.T.*).
- [27] Système de centrage de la roulette de nez de l'avion sur la catapulte (*N.d.T.*).
- [28] Système de retenue cassant de la catapulte (*N.d.T.*).
- [29] Ferrure de remorque du nez en forme de T permettant le lancement de l'avion (*N.d.T.*).
- [30] Le levier du train d'atterrissage (*N.d.T.*).
- [31] L'indicateur d'affichage vertical, ou indicateur d'horizon artificiel (*N.d.T.*).
- [32] Le trim est un réglage « parfait » des commandes de vol qui permet de laisser l'avion « voler tout seul », sans intervention de son pilote (*N.d.T.*).
- [33] *Distance Measuring Equipment* : cet appareil électronique donne au pilote la distance par rapport à un certain point au sol. (*N.d.T.*).
- [34] Dans l'argot des pilotes, deux avions à la même altitude sont « niveaux » (*N.d.T.*).
- [35] On dit qu'un avion rassemble lorsqu'il retrouve en l'air un ou plusieurs autres avions (*N.d.T.*).
- [36] C'est-à-dire baisser son nez, descendre par rapport à l'avion de devant pour mieux le voir (*N.d.T.*).
- [37] *Marine Corps Recruit Depot* : le dépôt des recrues du corps des marines (*N.d.T.*).
- [38] « Croiser », c'est « changer d'aile », c'est-à-dire passer de l'autre côté de l'avion leader par-derrière et en dessous (*N.d.T.*).
- [39] Le *break* est le virage où la patrouille se sépare et décélère pour arriver sur la branche de « vent arrière ». L'avion sort alors ses éléments (train, volets) et aborde son dernier virage avant la pente de descente (*N.d.T.*).
- [40] Un pilote envoie un « baiser » du bout des doigts à son équipier pour indiquer le moment de séparation de leur patrouille. Chaque doigt compte pour une seconde (*N.d.T.*).
- [41] Partie de la descente du « circuit d'appontage à vue », en route inverse du bâtiment, avant le dernier virage et le *groove* (*N.d.T.*).
- [42] *Touch-and-Go* : pose-décolle, les roues de l'avion touchent le pont et l'appareil reprend immédiatement l'air (*N.d.T.*).
- [43] *Landing Signal Officer* : l'officier signalisateur d'appontage. En France : l'OA, officier d'appontage (*N.d.T.*).
- [44] Qu'il se fasse une idée de la façon dont l'avion arrive sur la rampe, pour préparer ses prochains passages (*N.d.T.*).
- [45] Le milieu du dernier virage du circuit d'approche, juste avant le *groove* (*N.d.T.*).

[46] Ou « le signal », le système optique placé à bâbord de la zone d'appontage, qui fournit au pilote une indication visuelle sur la position de son avion par rapport à sa trajectoire (N.d.T.).

[47] L'avion desserre son virage et remet ses ailes à plat (N.d.T.).

[48] Surnom donné par les marins à la superstructure d'un porte-avions (N.d.T.).

[49] « Jouer aux gaz », c'est-à-dire remettre et ôter les gaz rapidement autour d'une position moyenne (N.d.T.).

[50] L'équivalent du *break* après un catapultage, sans réduction de vitesse (N.d.T.).

[51] Aux USA, *the grapes* (les raisins). En France, les « carbus » (chemises rouges) (N.d.T.).

[52] Le petit volant qui permet de guider la roulette de nez lorsque l'avion roule sur le pont (N.d.T.).

[53] Le responsable de l'entretien d'un avion entre ses missions, des inspections de routine et des déplacements de l'appareil à bord du porte-avions (N.d.T.).

[54] Le compte rendu d'une mission (N.d.T.).

[55] Jeu de mots sur l'expression américaine : « *It's the Real McCoy* », « C'est du vrai de vrai » (N.d.T.).

[56] Casque antibruit (N.d.T.).

[57] *Price Earning Ratio* : le rapport bénéfice-prix d'une action, ou le cours d'une action divisée par le dividende qu'elle rapporte (N.d.T.).

[58] Le soldat américain le plus décoré de la Seconde Guerre mondiale. Hollywood lui a fait tourner ensuite de nombreux westerns de série B (N.d.T.).

[59] Commandant de l'aviation embarquée (N.d.T.).

[60] *Semper Fidelis* (« Toujours Fidèle »), devise des marines. (N.d.T.).

[61] Sur les porte-avions français, c'est la 1 128 ALA E/ENT, amiral commandant l'aviation embarquée/entraînement (N.d.T.).

[62] Les renseignements de l'aviation de Marine (N.d.T.).

[63] *Bachelor Officers' Quarters* : les quartiers des officiers célibataires (N.d.T.).

[64] Argot de pilote : passer chaque instrument en revue (N.d.T.).

[65] Le vent dû à la vitesse de l'avion (N.d.T.).

[66] As de guerre (N.d.T.).

[67] La salle des opérations aériennes sur les porte-avions français, le central opération (N.d.T.).

[68] Tactical Air Navigation : dispositif de radioguidage donnant une position en azimut et en distance par rapport à une balise (N.d.T.).

[69] Manœuvre permettant de repasser sur un point au cap inverse (N.d.T.).

[70] Un appareil fait un *bolter* (on dit aussi : « il bolte ») lorsqu'il rate son appontage et doit reprendre l'air pour un nouvel essai (N.d.T.).

[71] Le cône qui permet au navigateur-bombardier de voir le radar sans être ébloui par ce qui l'entoure (N.d.T.).

[72] Nom donné au palier avant la descente finale vers le porte-avions (N.d.T.).

[73] Nom donné au palier avant la descente finale vers le porte-avions (N.d.T.).

[74] Les limites que le personnel présent sur le pont ne doit franchir sous aucun prétexte pendant un appontage ou un catapultage (N.d.T.).

[75] La « passerelle avia » des porte-avions français (N.d.T.).

[76] Chiffre correspondant aux trente-six mille livres US, soit dix-huit tonnes (N.d.T.).

[77] Appontage interdit (N.d.T.).

[78] L'ordre de dégagement d'un avion en circuit d'appontage, en cas de problème

(N.d.T.).

[79] Le système lumineux d'angle d'incidence. On parle aussi du « bip » (N.d.T.).

[80] Poste de contrôle du pont d'envol (N.d.T.).

[81] Officier pont d'envol hangar. En France, c'est un ponev, équipier pont d'envol, qui est chargé de cette tâche, tandis qu'aux USA c'est le chef du PCPE (N.d.T.).

[82] Le livre de bord de l'avion (N.d.T.).

[83] C'est-à-dire l'alignement par rapport à l'axe de la piste oblique, la tenue de l'incidence de l'avion et celle de la pente par rapport à l'optique d'appontage (N.d.T.).

[84] Le pilote bouge le manche et les palonniers au maximum pour s'assurer de leur fonctionnement (N.d.T.).

[85] Tours minute (N.d.T.).

[86] Température des gaz d'échappement (N.d.T.).

[87] Pour un *wave-off*, on remet les gaz avant de franchir la rampe ; pour un *bolter*, on les remet juste *après* parce qu'on a raté les brins (N.d.T.).

[88] Être centré sur la *meatball*, c'est garder la lumière jaune au milieu des barrettes jaunes de l'optique d'appontage (N.d.T.).

[89] L'arrondi du pont, au moment du franchissement de la rampe. On dit aussi « au close » (N.d.T.).

[90] *Officer Candidate School* : l'école des officiers (N.d.T.).

[91] « Pédé six » (N.d.T.).

[92] Plusieurs feuilles sont attachées à cette petite planchette fixée sur le genou droit de l'aviateur, qui peut ainsi lire ses notes de mission ou écrire (N.d.T.).

[93] Remettre les ailes à plat (N.d.T.).

[94] Deux virages opposés assez serrés pour se retrouver sur une trajectoire parallèle (N.d.T.).

[95] C'est-à-dire qu'il n'a plus besoin de jouer du manche pour contrôler son avion (N.d.T.).

[96] La vitesse « réelle », vitesse par rapport au sol, est différente de la vitesse « indiquée », vitesse par rapport à l'air, car la pression de l'air n'est pas la même en altitude et au sol (N.d.T.).

[97] Dégagé (N.d.T.).

[98] Lorsqu'une perte de portance entraîne une perte d'altitude de l'avion (N.d.T.).

[99] Garé, en argot de pilotes (N.d.T.).

[100] La « route avia », c'est la direction dans laquelle avance le bateau (son cap) pour recevoir ou lancer les avions avec le vent dans l'axe de la piste oblique (N.d.T.).

[101] Comme la pressurisation dépend de l'air des réacteurs, celui-ci risque d'apporter de la fumée et des gaz toxiques dans le cockpit en cas d'incendie (N.d.T.).

[102] L'évacuation du trop-plein de l'air brûlé (N.d.T.).

[103] *Tilt*, quand un avion se trouve dans le circuit d'appontage avec le carburant minimum prévu en secours ; *bingo*, quand il a le même problème, mais en circuit d'attente (N.d.T.).

[104] Aussitôt que possible (N.d.T.).

[105] Le contrôleur de percée. La percée est le circuit contrôlé par radar qui permet d'arriver sur l'approche d'appontage longue (N.d.T.).

[106] En France, la « nounou » (N.d.T.).

[107] On donne le *charlie* pour autoriser l'appontage et le *bravo* pour autoriser le catapultage (N.d.T.).

[108] Sur les porte-avions français, tous les hélicoptères des escadrilles de secours, dont l'emblème était à l'origine un pélican, sont nommés Pedro, en souvenir du pélican d'un

feuilleton télévisé français des années 60 (N.d.T.).

[109] Cf. *Le Vol de l'Intruder*, op. cit. (N.d.T.).

[110] *All Officers Meeting* : réunion pour tous les officiers (N.d.T.).

[111] En France, un palouste (N.d.T.).

[112] Diminutif de John (N.d.T.).

[113] Signal de mise en route des réacteurs (N.d.T.).

[114] Le robinet contrôlant l'arrivée du carburant au réacteur (N.d.T.).

[115] En France, chemise rouge avec une bande noire verticale (N.d.T.).

[116] Le bouton du micro sur le manche (N.d.T.).

[117] C'est-à-dire crosse, train et volets sortis (N.d.T.).

[118] « Guenilles », mais aussi « brimade » (N.d.T.)

[119] École de commandement des officiers d'aviation (N.d.T.).

[120] Un LSO annonce « Moteur ! » pour demander au pilote de remettre un peu de puissance, et « Moteur ! Moteur ! » pour en remettre beaucoup. Il crie « Pleins gaz » en cas d'urgence (N.d.T.)

[121] Diminuer la pente de descente en rajoutant du moteur (N.d.T.).

[122] *Auxiliary General Intelligence* : navire auxiliaire de renseignements (N.d.T.).

[123] Râteliers multiples pour bombes d'exercice (N.d.T.).

[124] C'est le nom donné à l'ensemble du mécanisme amorce + fusée (N.d.T.).

[125] Le leader de l'ensemble des patrouilles du raid aérien (N.d.T.).

[126] Branché (N.d.T.).

[127] Avant le *kiss-off*, le pilote indique avec les doigts le temps qu'on laissera entre les *breaks* de chaque avion de la formation (N.d.T.).

[128] Attaque lancée (N.d.T.).

[129] Par cette expression, le pilote indique qu'il va larguer ses bombes (N.d.T.).

[130] Point d'accrochage des bombes sous l'aile ou sous le fuselage. Ces points sont numérotés (N.d.T.).

[131] Commutateur principal d'armement (N.d.T.).

[132] Tous ces personnages apparaissent dans le premier roman de la série, *Le Vol de l'Intruder* (N.d.T.).

[133] Grand centre touristique d'Honolulu (N.d.T.).

[134] Missile air-air (N.d.T.).

[135] Personnage mythique représentant l'océan (N.d.T.).

[136] En français dans le texte (N.d.T.).

[137] Compagnie aérienne australienne (N.d.T.).

[138] *Landing Craft Infantry* : engin de débarquement d'infanterie (N.d.T.).

[139] L'arête du bord de pont (N.d.T.).

[140] L'angle de présentation par rapport à la trajectoire d'un autre avion (N.d.T.).

[141] L'angle formé par l'axe de la trajectoire de l'avion visé et la ligne joignant deux points similaires sur les deux appareils (N.d.T.).

[142] Ou paradrogue. Il s'agit de l'entonnoir de ravitaillement en vol (N.d.T.).

[143] Disponible, en argot des pilotes (N.d.T.).

[144] Enfoncer la perche de ravitaillement dans le cône (N.d.T.).

[145] Indisponibles (N.d.T.).

[146] C'est-à-dire : « Prenez le cap 220 et descendez à douze cents pieds » (N.d.T.).

[147] La « percée », c'est l'horaire de départ vers le porte-avions à partir du « début de

percée », ou « point Oscar », c'est-à-dire le début de la trajectoire qui amène les avions du circuit d'attente dans le circuit CCA (*Carrier Control Approach*, ou approche du porte-avions sous contrôle radar). En général, un créneau sur quatre de ce circuit est laissé libre pour un *wave-off* ou un *bolter* (N.d.T.).

[148] Ce système de sangles, attachées aux mollets du pilote, ramène automatiquement ses jambes contre le siège au moment de l'éjection, pour lui éviter d'être écartelé par la violence du souffle (N.d.T.).

[149] *Commander-in-Chief Pacific Command Fleet* : commandant en chef de la flotte, commandement Pacifique (N.d.T.).

[150] « Haut comme trois pommes ». C'est aussi le surnom d'un acteur comique américain (N.d.T.).

[151] *Identification Friend or Foe* : identification ami ou ennemi – équivalent du transpondeur de l'aviation civile (N.d.T.).

[152] *Horizontal Situation Indicator* : indicateur de situation horizontale (N.d.T.).

[153] Les avions volent alors à un ou deux mètres l'un de l'autre (N.d.T.).

[154] Tirer très fort sur le manche pour virer serré (N.d.T.).

[155] Changer la position du neutre pour que l'avion monte davantage (N.d.T.).

[156] Changer la position du neutre pour que l'avion descende davantage (N.d.T.).

[157] Normalement, le gilet de sauvetage est prévu pour une éjection au-dessus de la mer et le gilet de survie pour une éjection au-dessus de la terre (N.d.T.).

[158] En argot militaire, qualifie quelqu'un de très excité (N.d.T.).

[159] Lorsque les appareils quittent le porte-avions pour regagner leurs différentes bases à terre, entre deux déploiements (N.d.T.).